3 1761 07747763 6

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mlangesdephil06fele

MÉLANGES.

TOME VI.

PARIS.—IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

MÉLANGES

DE

PHILOSOPHIE,

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE,

PAR M. CH.-M. DE FÉLETZ,

DE L'ACADÉMIE-FRANÇAISE.

Alterius sic
Altera poscit opem res, et conjurat amicè.
HOR., *de Art. poet.*, 410.

TOME SIXIÈME.

ROMANS. — POLYGRAPHIE.

PARIS.

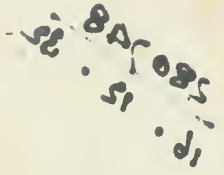
GRIMBERT ET DOREZ, LIBRAIRES,

RUE DE SAVOIE, N° 14.

1830.

280748
16. 12. 32

AC
25
F35
t.6



MÉLANGES

DE

PHILOSOPHIE,

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE.

SECTION PREMIÈRE.

ROMANS.

Collection des Romans grecs, traduits en français, avec des notes, par MM. Larcher, Courrier, et autres hellénistes; précédée d'un *Essai sur les Romans grecs,* par M. Villemain, de l'Académie-Française.

J'ai, comme un personnage célèbre de comédie, *trois raisons* pour rendre compte de cette Collection : d'abord, c'est qu'elle se compose de romans grecs, qui, à cause de leur vénérable antiquité, et de la langue belle et savante dans laquelle ils sont écrits, ont, en littérature, une tout autre importance que nos romans modernes, quoiqu'ils ne les vaillent pas; en second lieu, c'est que l'édition en est charmante, dans un format commode, en beau papier, parfaitement imprimée par M. Jules Didot, et

avec de fort jolies gravures. Enfin, et c'est là ma principale raison, c'est que M. Villemain y a attaché son nom, et a donné, dans un *Essai sur les Romans grecs*, si convenablement placé à la tête de cette Collection, une nouvelle preuve de tout l'intérêt qu'il sait répandre sur ces sortes de dissertations, dans lesquelles, par un rare et heureux accord, il sait réunir la finesse et la justesse des pensées, l'esprit et le goût, l'érudition et l'agrément, les grâces, et peut-être quelquefois les recherches du style, avec la sagesse et la sévérité des doctrines littéraires.

Le savant évêque d'Avranches, M. Huet, avait déjà traité ce sujet dans une savante dissertation sur l'*Origine des Romans;* mais il l'avait traité plutôt en érudit et en moraliste qu'en littérateur. Les romans grecs n'étaient qu'une faible partie de son sujet : il avait conduit l'histoire de ce genre de composition chez les nations modernes jusqu'au roman de *Zaïde,* auquel sa dissertation devait servir de préface. Voulant d'ailleurs fixer l'*origine* des romans, il avait dû remonter plus haut ; car les Grecs, étant des hommes nouveaux, comme les appelaient les Égyptiens, on avait dû, bien long-temps avant eux, faire des contes, des fables et des romans. C'est dans les antiquités de l'Orient qu'il faut se plonger pour y trouver l'*origine* de toutes les compositions romanesques ; c'est l'imagination des Orientaux, vive et avide de fables et de merveilleux, qui dut enfanter les premiers écrits de ce genre.

C'est là que ce goût et cet attrait, subsistant toujours avec la même ardeur, ont produit plus tard ces *Mille et Une Nuits*, ces *Mille et Un Jours,* énormes

recueils d'imaginations singulières, bizarres, quelquefois extravagantes, dont nous ne possédons qu'une très-faible partie, et qui ne nous plaisent guère moins qu'aux Arabes et aux Persans, à l'amusement desquels ces interminables contes ont été destinés.

Non-seulement les Grecs ne sont ni les inventeurs ni les modèles du roman, comme ils le sont de tant d'autres branches de la littérature, mais ils ne se sont exercés que très-tard dans ce genre de production. Ce n'est que lorsque leur imagination paraît éteinte pour l'éloquence, la poésie, et pour toutes les immortelles productions qui semblaient si naturelles à leur sol et à leur génie, ce n'est que dans la décadence de leur esprit, de leur talent et de leur langue qu'on voit éclore quelques romans, nouvelle preuve de cette décadence. Il faudrait cependant excepter la *Cyropédie*, qui est un véritable roman politique, quoiqu'il soit infiniment moins romanesque que l'Histoire de Cyrus écrite par Hérodote. C'est une chose digne de remarque, que le romancier soit ici, sinon plus vrai, du moins plus vraisemblable que l'historien ; l'esprit sage de Xénophon rejette même de ses fictions les fables qu'Hérodote transmet dans ses récits historiques ; les faits qu'il invente sont moins prodigieux que ceux que raconte le père de l'histoire et le modèle de la plupart des anciens historiens.

Mais ce n'est pas de ce genre d'ouvrages que nous parlons. Huet donne une juste définition, et indique le véritable but, la principale destination du roman, dans ces deux passages de sa savante dissertation : « Ce que l'on appelle proprement romans, dit-il, « sont des fictions d'aventures amoureuses, écrites en

« prose, avec art, pour le plaisir et l'instruction du « lecteur... » « C'est (avait-il dit quelques lignes plus « haut) un agréable amusement des honnêtes pa- « resseux. » Or, la Cyropédie ne peut pas plus que le *Télémaque* être regardée comme un tissu de *fictions d'aventures amoureuses ;* et quoique les *honnêtes paresseux,* dont je suis bien loin de vouloir médire, puissent y trouver de l'amusement, ce n'est cependant pas précisément cette classe de lecteurs qu'ont eu en vue les deux célèbres auteurs de ces deux célèbres ouvrages.

Les premiers romanciers des Grecs furent donc contemporains de leurs derniers écrivains et de leurs plus mauvais sophistes. Dans les beaux siècles de cette littérature si variée, on ne vit éclore aucun roman : on doit s'en étonner sans doute. « Comment « supposer, en effet, demande M. Villemain, qu'au- « cun genre d'imagination, qu'aucune forme de l'es- « prit ait été étrangère aux beaux jours de cette ci- « vilisation grecque si inventive et si raffinée? » L'ingénieux écrivain répond à une question si naturelle, par des observations pleines d'esprit et de justesse. Il prouve que chez eux la forme de la société prêtait peu à l'imitation des mœurs privées, aliment nécessaire des romans, source intarissable d'agréables fictions ; il fait voir ensuite que leur amour pour les fables et le merveilleux, et le besoin que leurs vives imaginations avaient de s'en repaître était pleinement satisfait par leur religion, leur mythologie, leurs théâtres, leurs jeux, leurs fêtes, leurs solnnités. Après avoir développé ces deux considérations que je ne fais qu'indiquer, avec le style facile, abondant, harmonieux qu'on lui connaît,

M. Villemain continue ainsi : « De plus, chez une « nation si heureusement née pour les arts, la fic- « tion appelait naturellement les vers ; et l'on ne « serait point descendu de ces belles fables si bien « chantées par les poètes, à des récits en prose qui « n'auraient renfermé que des mensonges vulgaires. « Remarquons, d'ailleurs, combien tout était pu- « blic et occupé dans la vie de ces petites et glorieu- « ses nations de la Grèce. Il n'y avait pour personne « de distraction privée ni de solitude : l'État se char- « geait, pour ainsi dire, d'amuser les citoyens : à « Athènes, les fonds du théâtre étaient faits avant « ceux de la flotte.... les fêtes sacrées, les jeux de « la gymnastique, les délibérations politiques, les « réunions de l'académie, les orateurs, les rhéteurs, « les philosophes, se succédaient sans interruption, « et tenaient les citoyens toujours animés et réunis. « Deux écrivains célèbres reprochent aux nations de « l'antiquité de n'avoir pas connu le genre rêveur et « mélancolique ; je le crois bien : elles étaient trop « occupées pour cela ; elles parlaient, elles agis- « saient au grand air ; elles jouissaient de la liberté « comme aujourd'hui de la vie ; dans cette existence « si vive, il n'y avait ni satiété ni langueur. »

Cette *langueur* et cette *satiété* ne manquèrent point aux Grecs du Bas-Empire ; ils purent être rê- veurs, mélancoliques, et ils furent romanciers. M. Villemain croit que le premier fruit, dans le genre du roman, de leurs tristes loisirs, sont les *Amours de Théagène et de Chariclée*, par Hélio- dore, évêque de Tricca, qui vivait sous Théodose le Grand, c'est-à-dire dans le quatrième siècle de

l'ère chrétienne. Je ne sais sur quel fondement il pourrait établir cette opinion, mais elle est au moins fort incertaine; je crois que les *Amours de Leucippe et de Clitophon*, roman d'Achillès Tatius, ont précédé les *Amours de Théagène et de Chariclée*. Huet, dans sa Dissertation, parle à la vérité du roman d'Héliodore, avant de parler de celui d'Achillès Tatius; mais il ne décide pas de l'ordre chronologique des deux ouvrages avec autant d'assurance que M. Villemain. Le savant Lamounoye, dans une des nombreuses additions qu'il a faites au *Ménagiana*, prouve, ce me semble, sans réplique, que des deux ouvrages celui d'Achillès Tatius est le plus ancien : j'aurais pu facilement ici me parer de toute cette érudition, et copier sans façon cette longue note; mais j'aurais craint qu'elle n'ennuyât le lecteur, et je ne veux point de cette gloire à ce prix, ou plutôt je les ennuierai bien, sans le secours de Ménage et Lamonnoye. J'observerai seulement que La Fontaine, qui vraisemblablement n'avait pas fait de grandes recherches ni fouillé dans les écrivains du Bas-Empire et du moyen âge pour éclaircir ce point, ne s'y est pourtant pas mépris; et il dit très-bien dans deux vers d'une ballade, plus irréprochables peut-être en chronologie qu'en poésie :

> Clitophon a le pas par droit d'antiquité :
> Héliodore peut, par son prix, le prétendre.

Aux amours de *Théagène et de Chariclée*, de *Clitophon et de Leucippe*, succèdent d'autres amours encore, et d'autres romans. M. Villemain les analyse rapidement, et les juge avec ce goût sûr et délicat,

avec cette élocution pleine d'agrément et de charme qui ne l'abandonne jamais, soit qu'il écrive, soit qu'il parle, enfin, sous toutes les formes et dans toutes les occasions où il traite de la littérature. Son *Essai sur les Romans grecs*, qui est comme une belle préface ou un discours préliminaire placé à la tête de cette jolie Collection, ne ressemble guère aux pièces de ce genre qui, en général, chargées de faire valoir le mérite des ouvrages qu'elles précèdent, et de prévenir le public en leur faveur, vantent outre mesure leurs qualités, dissimulent leurs défauts, et de se passionnent pour leurs auteurs. Ses jugemens sont sévères, parce qu'ils sont justes; ils reprochent surtout aux romanciers grecs de n'avoir peint qu'une nature idéale et des caractères vagues, et de ne nous avoir point fait connaître les mœurs de l'époque où ils écrivaient, ni les habitudes des peuples qu'ils mettent en scène. S'ils mènent le lecteur en Égypte, ce n'est, dit-il, ni l'antique Égypte des Perses, ni celle des Ptolémées, ni celle des Romains qu'ils lui font voir; s'ils le transportent à Athènes, ce n'est ni Athènes libre, ni Athènes conquise qu'ils lui montrent; enfin, s'écrie-t-il avec regret : « Héliodore (et il aurait pu le dire de tout autre romancier grec) n'est « point un Walter-Scott. »

Cette chaîne de romans grecs se continue jusqu'au douzième siècle, c'est-à-dire, jusqu'au temps de la plus épaisse barbarie du moyen âge; mais ce n'est plus, dit M. Villemain, qu'une littérature morte, image d'une « société détruite par l'ignorance et la barbarie; il « y a des sons, des phrases, des formes de style, des « apparences, et s'il est permis de le dire, des om-

« bres de pensées ; mais il n'y a plus d'âme, plus de « vie. On dirait ce guerrier de l'Arioste qui, tué « dans un combat, continue de se battre quelque « temps par habitude, avant de s'apercevoir qu'il « est mort. » Mais, entre le plus ancien des romans grecs et le dernier que nous connaissions, celui de Nicetas Eugenianus, cette littérature, dans sa décadence, avait produit la charmante pastorale de *Daphnis et Chloé*. M. Villemain fait un ingénieux et agréable parallèle entre le roman de Longus et celui de Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*. Enfin, ces souvenirs de l'ancienne Grèce, et même ces productions de sa littérature dégradée, portent naturellement les regrets et les pensées du jeune littérateur sur la Grèce actuelle, sur l'oppression et les malheurs des Grecs modernes, sur les généreux efforts par lesquels ils tentent de s'affranchir d'une cruelle et absurde tyrannie, et lui dictent en leur faveur des vœux pleins d'âme, de chaleur, d'enthousiasme et d'éloquence.

Il est une observation singulière qu'on peut faire en lisant ces divers romans grecs, et dont je m'étonne que M. Villemain n'ait pas fait le sujet d'une remarque : dans presque tous ces ouvrages, ce sont les femmes qui paraissent le plus passionnées, qui font les premières déclarations, le dirai-je, les premières avances. Heureusement M. Villemain nous a avertis qu'il ne fallait pas chercher dans ces romans une peinture de mœurs réelles et véritables. Toutefois cette circonstance revient si souvent, et cet usage est si constamment adopté par les romanciers grecs, qu'on ne sait trop qu'en penser. Dans le roman d'Eustathius, *Hysmenia*

déclare la première son amour à *Hysmenias*, qui en paraît tout honteux, quoiqu'il partage ce sentiment. Dans *Daphnis et Chloé*, dès la cinquième ou sixième page, Chloé a des bontés très-marquées pour Daphnis : dans le roman d'*Héliodore*, Chariclée vient la première accorder une légère faveur à Théagène qui en paraît très-choqué, et même lui donne un soufflet pour lui apprendre à vivre; il est vrai que c'est dans un moment où il ne la reconnaît pas et la prend pour une autre; mais l'avance était toujours faite; et puis il ne fallait pas si fort maltraiter, même une autre. Les hommes sont, comme on voit, d'une retenue tout-à-fait exemplaire. L'évêque d'Avranches en avait fait la remarque dans une traduction latine et plus étendue de son *Origine des Romans;* et il avait judicieusement observé que si cette conduite est bonne suivant les règles de la morale, elle était absurde suivant les lois du roman : *Laudabile id quidem, si ad leges moralis philosophiæ; ineptum, si ad romanensia præcepta exigatur.*

Un de nos premiers et de nos plus célèbres romanciers, mademoiselle de Scudéry, ne pouvait adopter de pareils usages. Il appartenait à une femme de porter la réforme dans une peinture de mœurs, si peu convenable à l'honneur et à la délicatesse de son sexe; peut-être donna-t-elle dans un excès opposé, en ne permettant à ses héroïnes de donner quelques marques qu'elles n'étaient pas tout-à-fait insensibles à la vive passion et à la longue constance de leurs amans, qu'au dixième tome; mais ce qui semblerait prouver que c'est à elle qu'est due cette heureuse révolution, c'est qu'elle s'en excuse dans la préface d'*Ibrahim-Bassa*, le premier de ses romans :

« Que si vous ne voyez pas, dit-elle, mon héros « persécuté d'amour par les femmes, ce n'est pas « qu'il ne fût très-aimable, mais c'est pour ne pas choquer la bienséance à l'égard des dames, et la vraisemblance en celle des hommes qui rarement font « les cruels, et n'y ont pas bonne grâce. » Cette différence capitale entre les fictions des anciens et celles des modernes méritait, ce me semble, d'être remarquée. Les anciens Grecs n'eurent point, à la vérité, de romans proprement dits; mais leurs fictions mythologiques que M. Villemain regarde comme suppléant chez eux aux romans, offrent le même caractère. Je ne parle pas de leurs dieux de première classe qui ne valent pas mieux que leurs déesses; mais dans l'histoire de leurs demi-dieux et de leurs héros, ce sont presque toujours les femmes qui font les avances. Ariane est éprise de Thésée, Hypsipyle de Jason :

Unius hæret
Alloquio, et blandos paulatim colligit ignes.

Médée sent la première pour le même Jason tous les feux de l'amour; Phèdre brûle d'une passion incestueuse pour Hippolyte; l'amour de Didon prévient celui d'Énée, etc., etc.

Il faut cependant dire un mot de la Collection des Romans grecs que m'a fait trop long-temps oublier le brillant Essai dont les éditeurs l'ont fait précéder. L'un des deux volumes de la première livraison contient deux livres de ce roman de *Théagène et Chariclée* que j'ai souvent nommé dans cet article; l'autre renferme des récits ou petits contes de Conon, dont les ouvrages sont perdus, mais dont quelques-uns ont été conservés et abrégés dans la savante et précieuse com-

pilation, ou *Bibliothèque* de Photius, patriarche de Constantinople; enfin les aventures d'amour que Parthenius avait aussi extraites et abrégées de trente-six auteurs plus anciens, dont les ouvrages ne sont pas venus jusqu'à nous. Il nous en a du moins conservé les noms, et le savant M. Lebeau avait fait des recherches sur ces trente-six auteurs, que les éditeurs ont placés à la tête de l'ouvrage de Parthenius. Très-savans eux-mêmes, ils ne négligent rien pour faire de cette collection, en apparence frivole, un livre où l'érudition se joint à l'agrément.

Les Mille et Une Nuits, contes arabes, traduits par M. Galland, et continués par M. Caussin de Perceval, professeur de langue arabe, au collége impérial.

Le nom d'*arabe* ne réveille point en nous des idées très-flatteuses pour les peuples qui le portent : nous les regardons ordinairement comme des gens durs et sans pitié, comme des barbares et surtout des voleurs; il est même difficile, il faut l'avouer, de les défendre sur ce dernier point. Mais apparemment que ce petit défaut ne nuit point à l'esprit, car les Arabes en ont beaucoup; ni même à la civilisation et à la politesse, car ils sont très-hospitaliers, pleins d'égards entre eux et envers les étrangers; et c'est peut-être le peuple de la terre qui a, et dès l'antiquité la plus reculée, et le plus constamment cultivé les sciences, les lettres et les arts d'imagination : preuve incontestable d'une civilisation que n'a interrompue, comme chez les peuples les plus fiers de la leur, et les plus dédaigneux de celle des autres, aucune

époque d'une profonde ignorance et d'une entière barbarie. C'est une nation singulière, qui n'a jamais été mêlée avec les autres, qui n'a été asservie par aucune, qui en a beaucoup asservi, depuis l'Inde jusqu'à la Garonne; qui a conservé dans tous les temps sa physionomie particulière, et en qui tout est curieux, et son histoire, et ses mœurs, et sa littérature. Je ne m'arrêterai, et encore le plus succinctement possible, que sur ce dernier objet de la curiosité qu'elle inspire.

La langue des Arabes qu'on dit extrêmement riche, leur tour d'esprit qui paraît plus mobile et léger que solide et réfléchi, leur imagination plus vive que réglée, durent les porter à la culture de la poésie, et les faire courir après les fables, les contes et le merveilleux en tout genre. Aussi, de tout temps les Arabes ont-ils fait des *Mille et Une Nuits*, et il n'est point de nation plus féconde en contes et en conteurs. Un savant Hollandais, qui s'est amusé à dénombrer tous les poètes des différentes nations, a trouvé que les seuls Arabes en possédaient en plus grand nombre que tous les peuples réunis de l'univers. Là, les poètes se classent et se comptent comme des armées : on en reconnaît soixante principaux, qu'on regarde comme les chefs de la poésie, et qui sont à la tête de nombreux bataillons. Le nombre ne nuit cependant pas à la considération; et on lit dans la préface historique de l'Alcoran, que lorsqu'un poète se distingue dans une tribu, les autres tribus ne manquent pas d'envoyer des députés pour féliciter celle à qui Dieu a fait la grâce de lui donner un poète.

Avant Mahomet et jusqu'à lui, chaque année, les tribus s'assemblaient, par députation, dans une grande place nommée Ocad : là, les poètes lisaient leurs vers; c'était une sorte d'Athénée en grand. Mais bientôt ce moyen de publicité ne suffit pas à leur impatience et à leur empressement de faire connaître leurs ouvrages; ils le trouvèrent trop lent et trop circonscrit; ils en adoptèrent un fort singulier que j'indiquerai à nos poètes, non moins empressés de publier leurs vers. Les Arabes firent afficher les leurs; et c'est ainsi que Mahomet lui-même afficha plusieurs chapitres de son Alcoran, sorte de *Mille et Une Nuits*, beaucoup moins amusantes que celle que nous connaissons sous ce titre.

Quelque adonnés que fussent les Arabes aux fables, au merveilleux et à la poésie, l'activité de leur imagination ne leur permit point de se borner à des contes et à des vers; ils cultivèrent les sciences les plus sérieuses, les plus utiles, et s'occupèrent des questions les plus abstraites de la philosophie : recherchant, il est vrai, d'après la trempe de leur esprit, dans ces sciences et dans ces questions, des hypothèses ingénieuses et de vaines subtilités, sur lesquelles ils aimaient à raisonner sans cesse et à disputer sans fruit, plutôt que d'approfondir des vérités utiles. Cependant leurs notions, quoique trop subtiles, quoique imparfaites et mêlées d'erreurs sur la philosophie, sur la médecine, sur l'astronomie et les mathématiques, ne furent point inutiles à l'Europe, alors plongée dans la plus honteuse ignorance. Les Arabes ont encore dans leurs villes principales des écoles où l'on enseigne toutes ces sciences; et si les deux universités de Zébid

et de Damas ne sont pas aussi connues que certaines universités allemandes, elles n'en existent pas moins ; et dût-on y lire des *Mille et Une Nuits*, cela vaudrait peut-être encore mieux que d'enseigner la métaphysique inintelligible de Kant, ou les rêveries cranologiques du docteur Gall.

L'orgueilleuse Europe a donc successivement dû aux Arabes des chiffres infiniment commodes pour les calculs les plus compliqués : l'art de rimer, car il ne paraît point que les rimes fussent connues en Europe avant l'entrée de Taric et de Muça en Espagne ; quelques ouvrages utiles de médecine ; beaucoup de commentaires sur Aristote ; enfin, des contes et des *Mille et Une Nuits :* et de tous ces présens, ce n'est pas certainement le dernier que j'estime le moins.

Ce n'est point en effet un présent méprisable, que celui d'un livre qui plaît à tous les âges, qui convient à tous les caractères et à tous les goûts ; qui fournit toujours aux oisifs une lecture amusante, aux gens studieux et occupés un délassement agréable ; une source plus abondante qu'on ne pense de réflexions philosophiques et morales aux sages et aux philosophes ; une source éternelle de mélodrames aux poètes du boulevard ; et aux poètes les plus distingués, des tours, des images, des conceptions, qu'ils peuvent ou imiter ou s'approprier, et tous les trésors, je dirai presque les prodiges de l'imagination la plus féconde et la plus variée. C'est surtout cette faculté, la plus essentielle aux poètes, qui brille dans cette prodigieuse quantité de contes, dont M. Galland ne traduisit que la trente-sixième partie.

Il est vrai que cette imagination n'a pas des règles bien sages ; qu'elle ne connaît guère de bornes, qu'elle sort de la sphère des événemens possibles et des êtres naturels; et que, comme celle de l'Arioste, elle nous transporte dans des régions inconnues, parmi des êtres fantastiques, et au milieu des fées, des enchantemens et des génies ; mais l'exemple du poète italien prouve que toutes ces imaginations, quoique un peu folles, que toute cette sorcellerie et cette féerie ne déplaisent pas plus aux Occidentaux qu'aux peuples de l'Orient. Toujours l'homme aima le merveilleux : c'est un goût général ; il est de tous les lieux et de tous les temps. Les contes de fées charmaient nos aïeux :

O l'heureux temps que celui de ces fables !
Des bons démons, des esprits familiers,
Des farfadets aux mortels secourables !
On écoutait tous les faits admirables
Dans son château, près d'un large foyer :
Le père et l'oncle, et la mère et la fille,
Et les voisins, et toute la famille,
Ouvraient l'oreille à monsieur l'aumônier,
Qui leur faisait des contes de sorcier.

Et quoique le même poète s'écrie douloureusement : *On a banni les démons et les fées !* et qu'il accuse la triste *raison* de les avoir mis en fuite, je suis persuadé que cette accusation est injuste, et que nous ne sommes point si raisonnables. Nous aimerons toujours les contes, et les fées et les génies ne gâteront rien : nous nous prêterons à ces fictions, quelque invraisemblables qu'elles soient, lorsque, comme dans les *Mille et Une Nuits*, elles amèneront une foule de situations variées et intéressantes; lorsqu'elles

nous donneront tantôt une histoire gaie et badine, comme celle des deux frères Schahriar et Schahzenam; tantôt une histoire agréable et intéressante, comme celle d'Abouleasem; tantôt une histoire touchante, comme celle de Ganem; tantôt une histoire merveilleuse comme celle d'Aladin, et une foule d'autres; nous les aimerons surtout lorsque ces fictions serviront à mieux développer les caractères des peuples qui les ont inventées; à mieux faire connaître leurs usages, leurs mœurs, leurs principes et leurs opinions; lorsque enfin, sous le voile d'une apparente frivolité, ou même sous le masque d'une folie bizarre, elles cachent une instruction morale et les leçons d'une sage philosophie.

Parmi ce nombre prodigieux de contes, il en est sans doute quelques-uns qui ne se distinguent par aucun de ces divers mérites; mais ils sont en petit nombre; et ceux-là même ne plairont peut-être pas moins que les autres. Il est en effet beaucoup de lecteurs qui pourraient répondre comme les femmes du sage Oulougbeb. Dans le temps que les Arabes et les Perses commençaient à faire des *Mille et Une Nuits*, et des *Mille et Un Jours*, on fit un conte moral, politique et philosophique pour le sultan Ouloug. Ce conte lui plaisait beaucoup; mais les sultanes aimaient mieux les *Mille et Un*. « Comment « pouvez-vous préférer, leur disait le sage Ouloug, « des contes qui sont sans raison? C'est précisément « pour cela que nous les préférons, répondaient les « sultanes. »

Mais ces contes ont en leur faveur des suffrages, sinon plus illustres, du moins d'une plus grande

autorité parmi nous que ceux de ces sultanes. Je ne citerai que celui de La Harpe, qui trouvait tant d'agrément dans *les Mille et Une Nuits,* qu'il les relisait tous les ans! et ce n'était pas parce que, comme les sultanes, il les trouvait dépourvues de raison ; c'est au contraire parce que la lecture de ces contes lui paraissait également amusante et instructive. « L'amusement, dit-il, que ces livres procurent, « n'est pas leur seul mérite : ils servent à donner une « idée très-fidèle du caractère et des mœurs de ces « Arabes, qui ont long-temps régné dans l'Orient. « On y reconnaît cette générosité qui a toujours été « une de leurs vertus favorites, et sur laquelle l'âme « et la verve de leurs poètes et de leurs romanciers « semblent toujours exaltées. Les plus beaux traits « en ce genre nous viennent d'eux : on ne saurait « le nier. Et ce qui rend cette nation remarquable, « c'est la seule chez qui le despotisme paraît n'avoir « ni avili les cœurs ni étouffé le génie. . . . . « *Les Mille et Une Nuits* sont une sorte de peinture « dramatique de la nation arabe. Les artifices de « leurs femmes, l'hypocrisie de leurs religieux, la « corruption des gens de loi, la friponnerie de leurs « esclaves ; tout y est exactement représenté, et beaucoup mieux que ne pourrait le faire le voyageur « le plus exact. »

On peut donc, en regardant cet ouvrage comme le plus intéressant et le plus curieux de la littérature arabe, dire, d'après l'idée neuve et féconde de M. de Bonald, que chez ce peuple, comme chez les autres, *la littérature est l'expression de la société.*

M. de La Harpe, après avoir fait ce grand éloge

des *Mille et Une Nuits*, éloge qu'il ne borne pas au peu de mots que j'en ai cités, n'approuve pas cependant la manière dont ces contes sont amenés. On me permettra quelques observations sur ce sentiment, que je ne puis partager.

On n'exige point que des contes aient entre eux une liaison aussi exacte que les raisonnemens d'un ouvrage purement philosophique, ni un enchaînement aussi rigoureux que des théorêmes de géométrie : ils paraîtront toujours assez bien amenés, lorsqu'ils seront agréables et divertissans ; et le lecteur n'examinera pas avec une attention trop scrupuleuse, le fil qui les unit. M. de La Harpe, après avoir prodigué les plus grands éloges aux *Contes Arabes*, se montre néanmoins très-sévère, et, à mon sens, beaucoup trop sévère, sur la manière dont ils sont amenés.

Le premier de ces contes, fondement de tous les autres, a cependant pour premier mérite, celui d'être lui-même très-gai et très-amusant ; c'est une fiction commune aux peuples de l'Occident comme à ceux de l'Orient, soit que de pareilles aventures se reproduisant chez tous les peuples, leur donnent à tous l'idée de contes à peu près semblables ; soit qu'ils l'aient successivement empruntée d'un premier inventeur. Quoi qu'il en soit, *Joconde* est célèbre chez les Italiens, chez les Français ; et, sous des noms différents, chez les Arabes. L'aventure, dans *les Mille et Une Nuits*, est racontée avec des circonstances beaucoup moins libres que dans l'Arioste et dans La Fontaine ; elle n'est ni moins vive ni moins dramatique : peut-être même est-elle

plus intéressante, parce que les auteurs sont moins frivoles et moins légers ; qu'ils ne prennent pas leur parti aussi lestement, et que l'événement a des conséquences plus importantes. La narration est simple, naturelle, et ne manque pas de grâce ; elle est semée de traits fort plaisans. Lorsque Schahriar raconte sa disgrâce et l'infidélité de sa femme à son frère Schahzenam, et que celui-ci s'écrie transporté : « O ciel, quelle aventure! Non je crois qu'il n'en « est jamais arrivé de semblable à personne qu'à « vous ; » la réflexion n'est pas seulement risible, mais elle prépare à toute la fureur à laquelle va s'abandonner le pauvre Schahzenam, lorsqu'il apprendra qu'il se trouve justement dans le même cas. Je sais que les suites de cette fureur passent les bornes de la vraisemblance, et qu'il n'est pas naturel qu'un homme, pour avoir été trompé par sa femme, prenne la résolution d'en prendre une nouvelle tous les soirs, et de la faire étrangler tous les matins. Mais comment M. de La Harpe, qui applaudit à tant de contes où les règles de la vraisemblance sont bien plus évidemment violées, veut-il précisément, dans cet endroit que des conteurs arabes se conforment rigoureusement à ce précepte d'Horace :

Ficta voluptatis causa, sint proxima veris.

Je ne sais, d'ailleurs, si, dans les premiers transports de sa rage, un despote de l'Orient, jaloux et irrité, ne pourrait pas prendre une aussi étrange résolution : l'invraisemblance ne serait donc que dans l'exécution ; or Schahzenam ne l'exécute que deux ou trois fois, c'est peu de chose. Du moins, et

c'est une sorte de mérite et d'excuse, l'auteur arabe, même dans les plus fortes invraisemblances, peint encore les mœurs de sa nation. « On est toujours « étonné, dit M. de La Harpe lui-même, de ces « mœurs et de ces opinions singulières qui inspirent « à une nation ingénieuse et magnanime, d'un côté « l'habitude de l'esclavage, de l'autre l'excès du pou- « voir; et de cette disposition dans un prince, d'ail- « leurs éclairé, à compter pour rien la vie des hom- « mes; et dans ces mêmes hommes, la facilité à se « persuader qu'ils ne valent pas plus qu'on ne les « apprécie, et à faire de la servitude politique un « dévouement religieux. » Assurément, rien de plus propre à peindre les conséquences de pareils principes, que la résolution du sultan; et en même temps rien de plus propre que de pareils principes à rendre moins invraisemblable une aussi étrange résolution.

Mais M. de La Harpe ne se révolte pas seulement contre la cruauté du sultan : il trouve encore sa clémence très-déraisonnable et très-mal motivée dans *les Mille et Une Nuits*. « On peut croire, dit-il, que « Schahriar aimait mieux les contes que les fem- « mes, et qu'il est *à peu près aussi raisonnable dans « sa clémence que dans sa cruauté.* » Pour moi, je l'avoue, je ne le trouve *déraisonnable* ou plutôt atroce, que dans sa cruauté; sa clémence me paraît assez motivée : il est tout simple qu'un despote de l'Asie prolonge, jusqu'à la fin d'une histoire qui l'intéresse, la vie d'un malheureux dont il sera toujours le maître; et lorsqu'enfin Schahriar accorde entièrement sa grâce à Scheherazade, ce n'est point

sans doute pour l'amour des contes, ni parce qu'*il aime mieux les contes que les femmes ;* mais c'est parce qu'il est dans la nature que, dans un si long intervalle, sa fureur ait eu le temps de se calmer, et qu'une douce habitude lui ait fait aimer la sultane ; et parce qu'enfin, comme l'observe très-bien le savant continuateur de M. Galland, « tout en « écoutant les contes de la sultane, Schahriar l'a « rendue mère de trois enfans ;..... elle présente à « son mari ces trois innocentes créatures, dont la « dernière ne fait que de naître ; elles tendent toutes « vers leur père des mains suppliantes, et lui de- « mandent la grâce de leur mère. » Tout cela est non-seulement vraisemblable et raisonnable, mais même touchant et pathétique.

La Harpe, malgré ces critiques qui m'ont paru injustes, ou du moins trop sévères, était cependant, comme nous l'avons dit, un des plus grands admirateurs des *Contes Arabes*. Il les a loués en prose et en vers ; et il doit, à l'imitation qu'il a faite d'un de ses contes, son seul agréable ouvrage, dans le genre léger et badin, *Tangu et Félime*. Le début de ce petit poème est un nouvel éloge, à la vérité assez négligeamment écrit, des *Mille et Une Nuits :*

Le peuple arabe est un peuple conteur ;
J'aime ces *Nuits*, dont il est l'inventeur.
L'antique esprit de sa chevalerie,
Et ses tournois, et sa galanterie ;
Chez l'Ottoman son trône transporté,
Tout a péri : ses Contes ont resté.
J'avoûrai bien qu'il n'en fallait pas *mille*
Pour convertir le sultan imbécille ;
. . . . . .

Mais cependant en sa profusion,
On reconnaît l'imagination
Folle, il est vrai, *mais pourtant* amusante;
Et de ses jeux la richesse brillante
De la morale embellit les leçons.

Les Mille et Une Nuits, mille fois réimprimées, viennent de l'être encore; et le nouveau et savant éditeur ne s'est pas contenté de reproduire plus fidèlement que dans toutes les éditions précédentes la traduction simple et naïve de Galland : il a traduit lui-même de nouveaux contes arabes, ou inconnus au premier traducteur, ou négligés par lui. La plupart de ces contes avaient été moins traduits qu'imités, alongés, et même presque entièrement dénaturés par M. Cazotte. Cet écrivain, spirituel et ingénieux, avait mêlé ses propres imaginations à celles des Arabes : il faisait parler les habitans de Bagdad comme les poètes d'Athènes, et avait transporté les expressions et les images de la mythologie grecque parmi les sectateurs du Coran; et comme, pour détruire toute illusion et tout costume, il avait mêlé à ces objets disparates, des objets plus disparates encore, des expressions qui ne sont adoptées, et des usages qui ne sont connus que dans des temps postérieurs, et parmi les peuples modernes de l'Europe. Un pareil ouvrage ne pouvait être regardé comme la suite des *Mille et Une Nuits*. M. Caussin de Perceval a traduit les mêmes contes et plusieurs autres avec toute la fidélité d'un professeur qui sait parfaitement l'arabe, et avec la liberté d'un homme de goût qui écrit très-bien en français. Son style, comme celui de son prédécesseur, M. Galland, est simple et naturel;

mais il est, de plus, pur et même élégant; ce que n'est certainement pas celui de M. Galland, dont les phrases sont longues, diffuses, souvent mal construites, incorrectes, et pleines de répétitions oiseuses. M. Caussin de Perceval est du petit nombre de ces savans que l'étude des langues étrangères, anciennes et modernes, n'empêche pas d'écrire la sienne avec pureté et élégance. C'est un mérite qu'on retrouvera dans cette continuation des *Mille et Une Nuits*, et dont il avait déjà donné la preuve dans son excellente traduction de l'*Expédition des Argonautes*, par Apollonius de Rhodes; présage heureux du succès qu'aura sans doute la traduction de Valérius Flaccus, qu'il est sur le point de donner au public (1).

Don Quichotte de la Manche; traduit de l'espagnol, de Cervantès, par Florian.

Il y a dans les Romans, comme au théâtre, deux manières d'imiter les actions des hommes, les événemens de la société, le langage, les intrigues et les effets des passions; les caractères que la nature a donnés aux divers individus, et ceux enfin que le corps social a modifiés dans les différens états et les diverses professions qui le composent. Le théâtre a ses comédies et ses drames; le romancier a ses romans comiques et ses romans sérieux et moraux. Il peut, tantôt à l'imitation de Molière, peindre avec des couleurs gaies, vives et originales, les traits d'un caractère singulier, les travers de l'esprit, les caprices et les bizarreries des passions, et imaginer des

(1) Elle a paru depuis (en 1828) chez C. L. F. Panckoucke.

situations plaisantes, propres à faire mieux ressortir et ces caractères, et ces travers, et ces bizarreries. Alors il renfermera les actions et les discours de ses acteurs dans une narration spirituelle et enjouée, dans des dialogues dont la vérité et le naturel sont assaisonnés par le sel d'une plaisanterie fine et délicate, et conduira ainsi, en riant, jusqu'au dénouement de son ouvrage, le lecteur, sinon plus sage et plus instruit, du moins plus gai et fort amusé. Tantôt, avec Destouches, Lachaussée, Diderot, et un grand nombre d'autres, dont la foule s'accroît chaque jour, se jetant dans tout le sérieux des passions douces et mélancoliques, des cœurs tendres et sensibles, ou même dans le tragique des passions ardentes et tumultueuses, des caractères audacieux, violens et emportés, et des événemens qu'amènent toujours à leur suite de semblables passions et de pareils caractères, il prétend nous offrir en dédommagement des agrémens du rire, de la gaîté, et d'une aimable folie, ce qu'il appelle l'intérêt, la morale, et qui n'est trop souvent que l'ennui.

Les mêmes raisons qui établissent la supériorité de la véritable comédie sur ce genre mixte qu'on appelle *drame*, me semblent combattre aussi en faveur du roman véritablement comique, et doivent le faire préférer au roman tendre, langoureux et sentimental. Le mérite de la difficulté vaincue, lorsque ce n'est pas une difficulté futile et vaine, entre pour beaucoup dans le plaisir que nous font les beaux-arts; et l'on ne saurait nier qu'il est infiniment plus difficile de peindre agréablement un caractère, de le soutenir toujours conforme à lui-même, sans lan-

gueur et sans ennui, dans l'étendue d'un ou de plusieurs volumes ; de le placer dans des situations plaisantes qui le fassent mieux ressortir, de le présenter sous toutes ses faces originales et souvent ridicules, que de nouer des intrigues communes ou bizarres, d'entasser des événemens, des amours, des brouilleries et des ruptures, et de nous offrir sans cesse des parens cruels, des amans malheureux, et des amantes trahies, et des duels, et des enlèvemens, et des cachots, et des souterrains, et même des fantômes. Le style même de ce dernier genre d'ouvrages est infiniment plus facile : de la pureté, de la correction, et la convenance relative aux intérêts des divers personnages qu'on fait parler ou agir ; ajoutez-y un peu de *pathos* dans les grands sentimens, les grandes épreuves et les grandes douleurs, c'est là tout ce qu'il faut. Dans les romans comiques, au contraire, le style est peut-être la partie la plus essentielle et la plus difficile. Que d'art il faut pour lui donner ce naturel sans lequel il n'y a point de bonne plaisanterie, et surtout de plaisanterie soutenue ; pour se tenir toujours dans ces justes bornes, également éloignées de la froideur et de la bouffonnerie de mauvais goût ! Que d'art enfin il est besoin d'employer pour faire rire les honnêtes gens, les gens bien élevés, dont le goût est ordinairement délicat et difficile !

Aussi, tandis que toutes les nations de l'Europe nous présentent par centaines des romans sérieux et moraux, estimés chez chacune d'elles, l'Europe entière, depuis deux cents ans d'illustration dans la carrière des lettres, ne nous offre que trois bons ro-

Don Quichotte n'est pas seulement éloquent lorsqu'il est raisonnable, et dans ces belles conversations qu'il a sur une foule d'objets étrangers à la *chevalerie errante ;* il l'est même lorsqu'il s'agit de justifier ses bizarres extravagances. On ne lui épargne point les objections les plus fortes : il semble qu'il n'aura pas le plus petit mot à répondre aux démonstrations qu'on lui donne de sa folie ; il résume parfaitement toutes ces objections, les discute avec beaucoup de méthode, les réfute avec beaucoup d'adresse, et rachète ce qu'il peut y avoir de faible ou de faux dans ses raisonnemens, par la générosité des sentimens et la noblesse des pensées ; de sorte qu'on aime toujours ce pauvre chevalier, dont le cerveau est dérangé, mais dont le cœur est toujours bon, la valeur toujours héroïque. J'en rapporterai un ou deux exemples. Don Quichotte rencontre un gentilhomme son compatriote : la conversation l'amène à traiter successivement de la littérature, de la jurisprudence, de la poésie, de l'autorité paternelle, de la vocation des enfans ; il discute tous ces objets avec une raison et une sagesse qui excitent l'admiration de don Diègue. Bientôt on aperçoit sur la route un vaste chariot qui contenait une cage dans laquelle étaient renfermés deux lions. Le chevalier *de la triste figure* s'imagine que c'est une aventure que lui envoie un enchanteur son ennemi, pour éprouver sa valeur ; et quoi que puissent lui dire don Diègue et Sancho à demi mort de frayeur, il force le conducteur à ouvrir la cage. Cette terrible aventure, mise glorieusement à fin, don Diègue tâche de faire comprendre au téméraire chevalier combien

son action est folle et contraire même aux lois de la véritable valeur, que doivent toujours accompagner la sagesse dans les entreprises, et même une certaine prudence dans l'exécution. Don Quichotte, dans un assez long discours, prouve parfaitement qu'il est des circonstances où l'homme qui aspire à de grandes choses ne doit rien calculer; et il termine ainsi son discours : « Afin d'arriver promptement à cette per-
« fection de vertu à laquelle je voudrais atteindre,
« je dois, autant qu'il est en moi, endurcir mon
« corps aux fatigues, accoutumer mon âme aux
« dangers; je dois rechercher les dangers, les bra-
« ver, m'y jeter, m'y plaire, travailler à chaque ins-
« tant à me rendre inaccessible aux vices et à la
« peur..... Je sais que mon entreprise peut paraître
« téméraire; je sais que la vraie valeur est aussi loin
« de la témérité que de la crainte; mais, seigneur
« don Diègue, en morale, en vertu, et surtout en
« courage, il vaut mieux risquer de passer le but
« que de demeurer en deçà. »

Lorsque arrivé chez le duc, où on le mystifiait peut-être au-delà de toutes convenances pour des personnes aussi bien élevées, un ecclésiastique de mauvaise humeur, pour le corriger, lui dit brutalement : « Et vous, pauvre imbécile, qui ne voyez pas qu'on
« se moque de vous, pouvez-vous croire que vous
« êtes chevalier errant? En connaissez-vous des
« chevaliers errans? Y a-t-il des géans en Espagne?
« Les Dulcinées sont-elles communes dans votre
« pays? Croyez-moi, retournez chez vous : allez
« élever vos enfans, au lieu de courir comme un
« vagabond, en donnant à rire aux passans. —

mans dans le genre plaisant et comique : *Don Quichotte, Gil Blas* et *Tom Jones;* mais ces trois romans sont trois chefs-d'œuvre; et si parmi des chefs-d'œuvre il était possible d'assigner des rangs, j'avoue que je placerais *Don Quichotte* au-dessus de tous les autres. Sans doute *Gil Blas* et *Tom Jones* ont l'avantage d'avoir été composés dans un temps où la civilisation était plus parfaite. Les héros de ces romans appartenant à la classe ordinaire des hommes, passant par les divers états de la société, par les diverses épreuves et les vicissitudes de la bonne et de la mauvaise fortune, nous présentent à chaque instant des tableaux plus près de nous, plus conformes à nos mœurs; des leçons et des exemples que nous pouvons mieux nous approprier, des traits de satire que nous pouvons mieux appliquer à nos voisins : mais il y a dans *Don Quichotte* une verve d'originalité qu'on ne trouve dans les deux autres qu'à un degré très-inférieur; une imagination beaucoup plus brillante, une admirable fécondité de moyens pour varier des scènes toujours plaisantes, et imaginer de nouveaux incidens toujours gais, dans un cadre qui paraît très-borné, et qui lui offrait infiniment moins de ressources, que le cercle entier d'une vie agitée par divers événemens, et occupée par divers états, tel que l'ont parcouru les héros de Le Sage et de Fielding.

Gil Blas et *Tom Jones* sont les ouvrages de deux observateurs très-fins, de deux hommes pleins d'esprit : *Don Quichotte* est l'ouvrage d'un homme de génie.

C'est un tour de force peut-être unique dans les

fastes de la littérature, de nous attacher dans une suite de plusieurs volumes, à la lecture d'une foule d'extravagances si bizarres, si éloignées de nous, dont à peine nous pouvons concevoir la vraisemblance et la possibilité, et qui n'ont point avec nous ce rapport qui seul peut nous rendre la folie intéressante, le rapport d'une passion qui peut aussi un jour nous tyranniser. Cervantès fait plus encore : il nous fait aimer ce fou, cet extravagant ; il nous fait estimer don Quichotte. Son aimable naturel, sa franchise, sa politesse, son désintéressement, sa valeur, ses illusions, ses plaisirs, ses peines, ses chagrins, tout nous attache, tout nous intéresse ; sa raison éclairée nous instruit souvent, son bon sens et son éloquence nous charment ; personne ne parle mieux de la guerre, de la paix, de l'étude, des traductions, de la poésie, de la littérature, de la religion ; personne ne se moque mieux de l'astrologie, de l'érudition pédantesque des commentateurs, et de mille autres choses qu'on admirait du temps de Cervantès ; enfin, personne n'a des idées plus justes sur tout, excepté sur la reine Madassime, la princesse Quintagnone, don Esplaudian, don Belianise, etc. Quel homme est plus plaisant que Sancho avec ses proverbes, son attachement pour son maître, sa tendresse pour son *grison*, son demi-bon sens qui lui fait voir les folies de don Quichotte ; et sa demi-folie qui lui fait néanmoins toujours espérer cette *maudite île près de la mer!* ce qui ne l'empêche pas de demander prudemment des *gages*, quitte à *rabattre l'île sur ses gages*, quand elle viendra.

« Monsieur, dit notre héros en employant toutes les « forces de son âme à modérer sa juste colère, les « lieux où nous sommes, la présence de madame la « duchesse, le respect que je porte à votre caractère, « m'imposent la pénible loi de ne vous répondre que « par des paroles. Votre état, que je révère et qui « vous sauve aujourd'hui la vie, semblait me pro- « mettre de votre part, des conseils, si j'en ai be- « soin, et non pas d'infâmes outrages..... Qu'avez- « vous à me reprocher? Quel mal ai-je fait? Quelle « faute commise vous engage à me donner l'avis de « retourner dans ma maison, prendre soin de mes « enfans, sans vous informer d'abord si j'en ai? « Vous me faites un crime de courir le monde; vous « seriez peut-être bien indulgent, si je m'introdui- « sais dans la maison d'autrui pour la gouverner à « mon gré, m'emparer de l'esprit des maîtres, et « m'arroger le droit de commander à mes bienfai- « teurs..... Vous avez sans doute vos raisons pour « regarder comme de pauvres fous ceux qui mènent « la vie dure que j'ai embrassée, et votre zèle se per- « met de le leur dire en public. J'ai plus de charité « que vous, monsieur, et je ne dis pas tout ce que « je pense à ces ambitieux cachés qui marchent tou- « jours à leur but par le sentier tortueux de la faus- « seté et de l'adulation, et ne manquent pas de « couvrir leurs vices du manteau sacré du zèle et des « vertus. »

« Pardi! s'écria Sancho, voilà ce qui s'appelle ré- « pondre! » et Sancho avait raison; mais l'écuyer ne répondait pas moins bien que le chevalier dans l'occasion: ainsi, lorsque après avoir avoué à la du-

chesse que c'est lui qui a enchanté Dulcinée, et qu'il regarde son maître comme un peu fou, il se tire fort bien du terrible argument que fait la duchesse en abusant de ses aveux. « Puisque don Quichotte est fou, lui dit-elle, il faut que mon ami Sancho le soit aussi pour le suivre et croire à ses vaines promesses ; la voix secrète de la conscience m'avertit donc que je ne dois pas lui donner une île à gouverner. » Le raisonnement est attérant ; mais voyez le bon sens, le bon cœur et la philosophie de Sancho : « Eh pardi ! « madame la duchesse, elle n'a pas tout le tort, cette « voix secrète ; mais écoutez bien ce petit mot qui « vaut peut-être beaucoup de raisons. J'aime mon- « seigneur don Quichotte, nous sommes du même « village, j'ai mangé de son pain, il m'a donné cet « âne que voilà ; il ne faut point espérer que je le « quitte jusqu'à la mort : alors, bon soir, bonne « nuit ; il n'y a point si bonne compagnie qui ne se « quitte, comme disait le roi Dagobert à ses chiens... « Si votre grandeur ne juge pas à propos de lui « donner le gouvernement de l'île, ce sera un gou- « vernement de moins : je ne l'avais point apporté du « ventre de ma mère ; Sancho, écuyer, ira bien si « vite en paradis que Sancho gouverneur ; la nuit « tous chats sont gris ; il faut qu'un homme soit bien « malheureux, pour n'avoir pas déjeûné à deux « heures après midi ; six aunes de serge sont aussi « longues que six aunes de velours, etc., etc., etc. « Ainsi, madame la duchesse, ne vous gênez point, « je vous prie ; gardez votre île si le cœur vous le dit ; « pourvu que vous me donniez votre amitié, je serai « plus que content. »

C'est le propre des imaginations riches et fortes de dominer celles des autres, de les forcer à leur rendre hommage, et à devenir, pour ainsi dire, leurs tributaires. Ainsi, lorsque des génies heureux et brillans eurent inventé les fables riantes de la Grèce, les allégories ingénieuses de la mythologie, tous les artistes puisèrent dans cette source féconde, les nombreux sujets de leurs ouvrages et de leurs imitations. De tous les livres modernes, de tous les romans surtout, il n'en est point qui ait autant partagé cette gloire avec les fables de la Grèce, que les fables imaginées par l'auteur de don Quichotte; et c'est une preuve, à mon avis, que dans ce roman les caractères sont peints avec plus d'originalité que dans tous les autres; que les personnages y sont représentés avec une vérité plus frappante, et avec des couleurs qui les peignent plus fidèlement à l'imagination; que les scènes enfin y sont plus vives et plus plaisamment inventées. L'aiguille, le burin, le pinceau, le ciseau, ont transporté sur les tapisseries, la toile et le marbre, les incroyables aventures et les plaisantes figures de don Quichotte de la Manche et de son fidèle écuyer Sancho Pança : l'Opéra les a placées sur la scène; et la danse, le plus frivole des arts, s'est emparée de ces illustres personnages.

Mais ce n'est pas seulement aux peintres, aux graveurs et aux différens artistes que Cervantès offre d'heureux sujets d'imitation. Les écrivains, et surtout les poètes comiques, trouveront dans son ouvrage d'excellens modèles de fine plaisanterie, de vérité dans les portraits et dans les caractères; de naïveté dans les pensées, de naturel dans le style,

d'agrément et de vivacité dans les dialogues ; et je crois que l'inimitable Molière n'a pas dédaigné quelquefois de l'imiter : j'ai cru du moins reconnaître quelques traits de ressemblance, qui peut-être, au reste, ne sont que des points où se sont rencontrés deux immortels génies, sans autre guide que leur heureux naturel. J'indiquerai un de ces traits d'imitation apparente ou réelle. Tout le monde connaît cette scène comique de l'*Amphitryon*, où Sosie, posant sa lanterne à terre, lui parle comme si c'était Alcmène, se fait répondre, et fait ainsi à lui tout seul, ou avec sa lanterne, le dialogue qu'il imagine devoir avoir lieu entre la femme d'Amphitryon et lui. Cette folle et plaisante imagination ne ressemble-t-elle pas à celle de Sancho, qui, député par son maître vers la belle Dulcinée du Toboso, fait aussi à lui tout seul ce plaisant dialogue ?

« Ah çà, mon frère Sancho, commençons un peu « par savoir où va votre seigneurie. Va-t-elle cher- « cher son âne perdu ? — Non, certainement : le « voilà. — Qu'allez-vous donc chercher ? — Une « princesse seulement qui est le ciel du soleil de la « beauté. — Et où pensez-vous trouver ce que vous « venez de dire, Sancho ? — Dans la grande ville de « Toboso. — Ah ! c'est différent ; et de quelle part, « s'il vous plaît, allez-vous chercher cette grande « princesse ? — De la part du fameux don Quichotte, « qui redresse les torts et les griefs, donne à manger « à ceux qui ont soif, et à boire à ceux qui ont faim. « — Voilà qui va bien, Sancho, mon ami ; et savez- « vous la maison ? — Pas autrement ; mais mon « maître dit que c'est un grand château ou palais

« royal. — Et connaissez-vous cette princesse si cé-
« lèbre ? — Point du tout ; je ne l'ai jamais vue, et
« mon maître ne la connaît pas plus que moi. — Eh !
« pensez-vous que si messieurs les habitans du To-
« boso savaient que vous allez chez eux avec le petit
« projet de parler d'amour à leurs princesses, ils ne
« fissent pas très-bien de frotter vos épaules avec des
« échalas ? — Monsieur, je ne dis pas qu'ils eussent
« tort ; tout ambassadeur que je suis, ils pourraient
« bien oublier le respect dû à ma qualité, etc., etc. »

Ce personnage de Sancho est assurément un des plus gais et des plus plaisans, et en même temps des plus vrais et des plus naturels qui jamais aient été imaginés par les meilleurs peintres de mœurs et de caractères, et qui aient jamais été représentés dans les plus belles comédies et les plus ingénieux romans. Jamais il ne paraît sur la scène, et il y est presque toujours, sans l'égayer et sans un mélange de bon sens et de folie, de propos sérieux et bouffons, de bonnes et de mauvaises qualités, de naïveté et de finesse, propres à dérider le front du lecteur le plus sérieux et le plus austère : tel est le portrait qu'en fait don Quichotte lui-même à la duchesse, qui lui demandait s'il croyait de bonne foi son écuyer propre au gouvernement d'une île. Et admirez encore ici la franchise et la bonté de ce brave chevalier : en bon maître, il ne veut point priver son fidèle écuyer d'une île qu'il lui a tant promise, et qu'on va enfin *lui glisser dans la main*, comme le dit Sancho dans l'ivresse de sa joie; en homme franc et loyal, il ne veut cependant pas, dans une occasion si importante, tromper la con-

fiance du duc et de la duchesse; et, dans ce portrait légèrement flatté, si l'on veut, mais cependant assez ressemblant, il concilie ce qui paraît souvent inconciliable, les droits de la vérité et ceux de la faveur : « Sancho, dit-il, est un assemblage singulier des « choses les plus contraires : il est à la fois bon « homme et subtil, ingénu et fin, naïf et rusé; il « doute de tout et croit tout, déguise souvent une « repartie pleine de sel sous une écorce grossière, « et lorsqu'il semble dire une niaiserie, il se trouve « qu'il vous a donné une excellente leçon. Quant à « son cœur, il est bon, et sa probité parfaite; il « aime la vertu par instinct, sans réfléchir qu'il doit « l'aimer. Naturellement il voit assez juste, et sa « simplicité cache un grand sens. J'ose croire que « cela suffit pour faire un bon gouverneur : du moins « j'en connais beaucoup qui n'ont pas les bonnes « qualités de Sancho, et qui ne savent pas mieux « lire que lui. »

C'est avec ces deux personnages et quelques épisodes intéressans, tels que celui de Cardénio, imité depuis dans *Clémentine*, par Richardson, que Cervantes, dans un siècle encore presque barbare, est parvenu à composer un ouvrage excellent, où se trouvent mêlés à chaque page les tableaux les plus comiques et les réflexions les plus judicieuses. *De tous les livres que j'ai lus*, disait un bel-esprit du dix-septième siècle (Saint-Évremond), *Don Quichotte est celui que j'aimerais le mieux avoir fait.* Un jour que Philippe III, roi d'Espagne, était sur un balcon du palais de Madrid, il aperçut un jeune homme qui, en lisant, quittait de temps en temps

sa lecture, et se frappait le front avec des marques extraordinaires de plaisir : *Cet homme est fou*, dit le roi à ceux qui l'environnaient, *ou bien il lit Don Quichotte*. Le roi ne se trompait pas; c'était *Don Quichotte* que lisait ce jeune homme.

Peut-être cependant aurait-il un peu moins ri, s'il eût lu l'ouvrage de Cervantes dans la mauvaise traduction française que publia, en 1697, M. Filleau de Saint-Martin : ce n'est pas qu'il n'eût pu beaucoup rire encore; car tel est le charme, telles sont les grâces de l'original, qu'on les aperçoit encore à travers l'incorrection et la platitude d'une traduction souvent littérale sans goût, et quelquefois infidèle sans raison. M. de Florian, connu par son étude et ses imitations de la littérature espagnole, et par cette fleur d'esprit qui lui fit cultiver avec agrément la littérature française, a laissé une traduction de *Don Quichotte* beaucoup plus agréable, beaucoup plus élégante, et infiniment mieux écrite. On ne peut se dissimuler qu'il n'y ait dans l'ouvrage de Cervantes quelques traits de mauvais goût, ou au moins d'un goût espagnol tel qu'il était il y a deux cents ans, et qui, dans nos mœurs actuelles, nous paraîtrait ou forcé ou trivial, et même grossier : celui de M. de Florian, très-fin et très-délicat, a dû les réprouver. Il y avait aussi des longueurs : le nouveau traducteur en a élagué quelques-unes, et peut-être pas avec assez de discrétion.

Nous avons déjà eu occasion de remarquer que le principal agrément de cet ouvrage résultait du mélange très-comique des actions folles de don Quichotte et de ses discours sensés; mais le mérite de ces dis-

cours disparaissait dans une traduction lâche, diffuse et plate; car les plus belles pensées sont défigurées par un mauvais style. Celui de M. de Florian, toujours élégant et facile, a de plus la flexibilité nécessaire pour prendre les différens tons qu'exigent les divers sujets de ces discours : tantôt vif, pressant, rapide; tantôt noble et élevé, suivant les diverses passions qui agitent son héros. Le dialogue est aussi, chez le nouveau traducteur, plus rapide, plus ingénieux, plus fin et plus délicat que dans la vieille traduction.

Je suis persuadé que M. de Florian est souvent même plus fidèle, parce que la fidélité consiste moins dans le sens littéral des mots, que dans celui de la pensée, qui, lorsqu'elle est fine et ingénieuse, ne peut guère se rendre dans une autre langue que par des équivalens. N'est-il pas évident, par exemple, que, lorsque l'ancien traducteur fait dire à l'hôte qui arme chevalier don Quichotte, « qu'il avait lui-« même exercé dans sa jeunesse cette noble profes-« sion, allant en diverses parties du monde chercher « des aventures, et n'ayant pas laissé un coin dans « l'Espagne où il n'eût prouvé la légèreté de ses pieds « et la subtilité de ses mains, *faisant de tous côtés « du pis qu'il pouvait*, sollicitant les veuves, abu-« sant des jeunes filles, dupant les niais, et signalant « son nom dans tous les tribunaux d'Espagne, et « qu'enfin il s'était retiré dans son château, vivant « de son revenu et de celui des autres, » il lui fait dire une foule de sottises tout-à-fait invraisemblables; et que M. de Florian a saisi le véritable sens de l'auteur, en mettant dans la bouche de l'hôte à

peu près les mêmes choses, mais avec une finesse qui les déguise aux yeux du chevalier prévenu ? « Ma jeunesse entière, dit-il, fut consacrée à ce no- « ble exercice : j'allais courant l'univers et cherchant « les aventures..... sur les ports, aux jardins pu- « blics, à la bourse, partout enfin où je trouvais « quelque chose à faire. Les principaux objets de « mes soins étaient les veuves et les jeunes filles. Je « me suis prodigieusement mêlé de leurs affaires, et « presque tous les tribunaux d'Espagne m'ont rendu « justice sur ce point, etc. » Dans le recensement de la bibliothèque de don Quichotte et le jugement sur les livres qui s'y trouvent, le sentiment du curé sur l'Arioste est plein de contradictions, qui vraisemblablement ne sont pas dans l'original, ou que le nouveau traducteur a eu raison de faire disparaître si elles y sont.

Mais ce qu'il y a de tout-à-fait ridicule dans l'ancienne traduction, ce sont les vers, qui s'y trouvent, néanmoins en assez grand nombre. M. Filleau de Saint-Martin, ou plutôt monsieur son frère, qui s'était chargé de la traduction des vers, passe lui-même condamnation sur cet article : *J'ai pu*, dit-il, *aisément me tromper, car je ne suis pas des meilleurs poètes.* Je le crois bien, vraiment, qu'il *n'est pas des meilleurs poètes :* il ne connaît pas même le mécanisme le plus simple de la versification, et ne paraît pas très-sûr du nombre de syllabes qu'il faut à tel ou tel autre vers. Le lecteur qui vient de parcourir des lignes rimées excessivement ridicules, est un peu surpris d'entendre les acteurs les plus sages ou les plus spirituels du roman s'écrier : *Voilà*

certes des vers qui ne sont pas médiocres ! voilà des vers qui ont été faits par un des meilleurs poètes d'Espagne ! et donner d'autres preuves d'une admiration qu'il est un peu loin de partager. M. de Florian n'était pas poète ; mais il savait prêter au couplet ce tour fin et délicat, à la romance cet accent tendre et plaintif qui leur conviennent : et ce sont là les seuls vers qu'on trouve dans *Don Quichotte*.

Si le nouveau traducteur a omis quelques longueurs de l'original et quelques plaisanteries de mauvais goût, que l'ancien traducteur avait très-fidèlement traduites, ou que même il avait fait ressortir davantage par son style diffus et trivial, il a en revanche traduit deux *prologues* pleins d'esprit et de sel, que Cervantes avait placés à la tête des deux parties de son ouvrage, et que M. Filleau de Saint-Martin avait dédaignés. Dans le premier, il se moque très-ingénieusement du charlatanisme des auteurs, de l'érudition immense et facile qu'ils déploient dans leurs préfaces et leurs livres ; des vers qu'ils font faire ou qu'ils font eux-mêmes à leur louange, et qu'ils placent modestement au frontispice de leurs ouvrages, etc. Dans le second, il tourne en ridicule un mauvais écrivain qui s'était avisé de faire une suite à *Don Quichotte*, en disant beaucoup d'injures à son auteur. « Je lui « pardonne, dit Cervantes, parce que je sais com- « bien est forte cette tentation, qui persuade à un « pauvre homme qu'il peut faire un livre comme un « autre, et qu'il y gagnera de l'argent et de la ré- « putation : deux choses qu'on aime beaucoup (1). »

(1) Je crois, en général, ce jugement beaucoup trop favorable

Nouvelles de Cervantes, précédées de Mémoires sur la vie de cet auteur. Nouvelle traduction, par M. Petitot.

L'AUTEUR de *Don Quichotte* avait déjà donné dans cette production si gaie, si originale, si pleine de verve et de génie, plus d'une preuve de son talent pour imaginer et raconter d'agréables *Nouvelles*. Le *Curieux Impertinent*, la *Belle Esclave*, l'*Histoire de Cardénio, de Dorothée, de Marcelle*, sont autant d'ingénieux épisodes qui, naturellement amenés, et heureusement liés aux aventures du héros principal et de son fidèle écuyer, réunissent à l'avantage de varier la scène et de rompre l'uniformité qui résulterait des visions et des folies du chevalier de la triste figure, des bouffonneries et des proverbes de Sancho Pança, le mérite qu'on distingue dans les meilleures compositions de ce genre : du naturel dans l'invention, de l'intérêt dans l'intrigue, de la vérité dans la peinture des caractères et des passions, de la simplicité et de la clarté dans la narration.

Si Cervantes a su mettre tant d'agrémens dans ces petits ouvrages lorsqu'ils n'étaient que les accessoires d'une plus grande et plus vaste composition, et que leur mérite, presque entièrement effacé par celui du

à Florian. A la vérité, dans sa traduction, les discours sages et raisonnables de don Quichotte ont plus de noblesse; mais la simplicité et la naïveté de Sancho sont altérées ou disparaissent, et c'est un grand tort pour un traducteur de *Don Quichotte* de gâter *Sancho*.

Depuis la publication de cet article (février 1806), il a paru une nouvelle traduction de *Don Quichotte*, par M. Dubournial : le nouveau traducteur peut savoir très-bien l'espagnol; mais il ne sait pas assez bien le français.

chef-d'œuvre dont ils n'étaient qu'un faible ornement, pouvait ne pas être aperçu par la plupart des lecteurs, on doit bien croire qu'il n'aura rien négligé pour leur donner encore plus d'intérêt, lorsque devenus son objet principal, rien de ce qui les entoure n'aura pu ni obscurcir leur mérite ni racheter leur faiblesse. On remarque, en effet, dans les douze *Nouvelles* qu'il nous a laissées, et selon la variété des sujets qu'il traite, tantôt le talent de toucher et d'émouvoir le lecteur par une intrigue attachante, comme dans *Léocadie* ou *la Force du Sang*, *l'Amant généreux*, *l'Espagnole anglaise*, *Constance*; tantôt celui de l'amuser et de le faire rire par la peinture comique des ridicules et des travers des hommes: talent qu'il avait développé avec tant de génie dans son admirable roman, et qui se reproduit ici, quoique avec une grande infériorité, dans *Rinconet et Cortadille*, *le Licencié Vidriera*, *le Dialogue des deux Chiens de Mahude*, etc.

Cependant ces *Nouvelles* sont généralement peu connues en France. La littérature espagnole, autrefois très-cultivée parmi nous, honorée par les imitations et les larcins que ne dédaignèrent pas d'y faire les plus beaux génies qui ont illustré la nôtre, était depuis long-temps peut-être trop injustement méprisée, et entièrement négligée. Peu de Français pourraient lire un ouvrage espagnol dans sa langue originale, et les *Nouvelles* de Cervantes ont été jusqu'ici plutôt travesties que traduites, par des écrivains sans esprit et sans talent. Tel était un certain d'Audiguier, le plus ancien traducteur de cet ouvrage, espèce de capitan ou de matamore, auteur de

la Philosophie soldade, ou du soldat, et qui se vantait de *tailler sa plume avec son épée;* à quoi les plaisans du temps répondaient que c'était sans doute pour cela que sa plume était si mal taillée, et qu'il écrivait si mal. Cette mauvaise traduction a été, si je ne me trompe, long-temps la seule que nous ayons eu en France des *Nouvelles* de Cervantes. Assez récemment, un nouveau traducteur avait, il est vrai, rajeuni le style un peu suranné de son devancier ; mais il n'avait guère mieux réussi à nous donner une véritable idée du mérite de l'auteur espagnol, et sa diction lâche, diffuse et sans couleur, était bien éloignée de rendre la manière originale, piquante et spirituelle de Cervantes. Je ne dois pas passer sous silence Florian, qui a imité quelques-unes de ces *Nouvelles;* mais Florian appuyant ses conceptions faibles et douces, des conceptions fortes et vigoureuses de Cervantes ; donnant aux mœurs espagnoles, qu'il connaissait assez bien, une teinte française qui lui plaisait davantage ; ornant la gravité, la fierté d'un seigneur castillan, des grâces et de la délicatesse d'un courtisan de Versailles ; mêlant à l'esprit et aux usages du seizième siècle, quelque chose du ton et des opinions du dix-huitième, et confondant ainsi un peu trop et les temps et les lieux, n'a point assez conservé ni les couleurs locales, ni l'empreinte du génie de l'auteur original. Si l'on en excepte *Don Quichotte,* sur lequel il s'est peut-être encore donné trop de liberté, il a plutôt fait quelques ouvrages à l'occasion des ouvrages de Cervantes, qu'il n'a traduit ce célèbre et grand écrivain.

Le nouveau traducteur des *Nouvelles* de Cervan-

tes évite avec soin ce grave défaut, qui rapportant tout à l'esprit du moment où l'on écrit, et prenant pour unique règle les manières et les mœurs du pays où l'on vit, détruit toute illusion, efface toute vérité dans les portraits et les caractères, et dénature entièrement l'auteur qu'on prétend nous faire connaître. C'est là le premier mérite de sa traduction ; et ceux qui la liront, connaîtront l'ouvrage de Cervantes, autant du moins que les idées d'un auteur peuvent être rendues dans une langue dans laquelle il ne les a ni connues ni exprimées lui-même.

A la tête de cette nouvelle traduction, on lit une Vie très-détaillée et très-intéressante de l'auteur espagnol. Cervantes est en effet un de ces écrivains dont on aime à lire les ouvrages et à connaître la personne : son histoire a d'ailleurs presque tout l'intérêt d'un roman. Les écrivains du seizième siècle ne ressemblaient guère à nos paisibles gens de lettres et à nos tranquilles académiciens. Ce n'était point alors un état à part que celui d'hommes de lettres, ni une profession particulière qui dispensât d'en prendre une autre. Cervantes était soldat, et un des plus intrépides soldats d'une nation et d'un siècle renommés pour leur bravoure : il avait perdu une main, ou l'usage d'une main, à la fameuse bataille de Lépante. Cette grave blessure ne l'empêcha pas de servir long-temps encore. Pris par les Algériens, précipité dans le plus dur esclavage, quatre tentatives pleines d'audace pour briser ses fers, témoignèrent que son courage n'était point abattu par l'adversité. Trahi dans une de ses tentatives par un de ses compagnons, traîné avec les autres devant le dey,

qui demande avec fureur quel est le chef de l'entreprise, et promet la grâce des autres : « C'est moi, dit « Cervantes ; sauve mes frères, et fais-moi mourir. » La générosité et le courage touchent les barbares eux-mêmes ; le dey admire, et Cervantes échappe encore à la mort. Enfin, après cinq ans et demi de la plus cruelle captivité, il est racheté, et revient en Espagne, où de nouveaux malheurs l'attendent ; et c'est dans une prison que l'auteur de *Don Quichotte* commença le plus gai et le plus original des romans.

Le mérite de cet ouvrage lui attira de nouveaux ennemis : on l'attaqua par les plus grossières injures ; on l'appela un *soldat décrépit, avancé en âge et retardé en sagesse, ayant plus de langue que de main :* détestable allusion à la blessure qui l'avait privé d'une main. Rien de plus noble que la réponse de Cervantes aux grossières injures de ce méchant écrivain : « J'ai vu avec peine, dit-il, qu'on me reproche « d'être vieux et estropié... Je n'ai point été blessé « à la suite de quelque dispute flétrissante, mais à « la plus célèbre action qu'aient vue les siècles pas- « sés... Le soldat est bien plus grand quand il perd « la vie sur le champ de bataille, que quand il la « sauve par la fuite. Je suis tellement animé de ces « sentimens, que si on me promettait, par un mi- « racle, de me rendre tel que j'étais avant la ba- « taille de Lépante, à condition que je ne m'y serais « pas trouvé, j'aimerais mieux conserver mes maux « que d'être privé de cet honneur. » Ce langage est plein d'élévation et de noblesse. Cervantes emploie aussi celui de l'ironie contre cet ennemi si peu digne de lui : « Si tu le découvres par hasard, dit-il au

« lecteur, dans un prologue placé à la tête de la « seconde partie de *Don Quichotte*, assure-le que « je ne suis point du tout fâché; je sais trop com- « bien il en coûte pour résister aux tentations du « malin, et qu'une des plus fortes qu'il emploie, « c'est de persuader à un pauvre homme qu'il peut « faire un livre tout comme un autre; qu'il y ga- « gnera de la réputation et de l'argent, deux choses « qu'on aime beaucoup. »

L'accusation à laquelle son ame généreuse fut le plus sensible, fut celle par laquelle on le supposait envieux du célèbre Lope de Vega, son contemporain. Cervantes repousse noblement cette accusation, et il fait profession d'*adorer le génie, d'admirer les ouvrages et d'honorer les vertus* de celui dont on le supposait jaloux. Ce n'est pas que dans quelques endroits de ses ouvrages, il ne se fût élevé contre le système dramatique de Lope de Vega; et ces deux vers de Boileau :

> Là souvent le héros d'un spectacle grossier,
> Enfant au premier acte, est barbon au dernier,

ne sont qu'une traduction littérale des reproches que Cervantes fait évidemment à Lope de Vega. Mais lui-même, entraîné par l'exemple, n'est pas plus fidèle aux règles, dans ses compositions dramatiques, que l'écrivain célèbre qu'il censure. Dans l'une de ses comédies (et on assure que c'est une des meilleures), le héros est dans le premier acte un des plus mauvais sujets de Séville; au second acte, il se fait jacobin au Mexique; il se bat sur le théâtre avec le diable, qui le couvre d'un épouvantable ulcère; et,

après des événemens bien plus absurdes encore, il meurt au troisième acte et fait des miracles.

Nous avons vu Cervantes parler noblement à ses ennemis, et de ses rivaux : il ne parle pas moins noblement, ce qui est plus difficile encore, de lui et de ses ouvrages. Dans l'examen de la bibliothèque de Don Quichotte, il juge ainsi lui-même sa *Galatée :* « Quel est ce livre? demande le curé. C'est, répond « le barbier, la *Galatée* de Cervantes. Depuis plu- « sieurs années, poursuit le curé, je suis lié avec « cet auteur, et je sais qu'il est plus familier avec le « malheur qu'avec la poésie. Son livre annonce de « l'imagination : il promet beaucoup et tient peu. Il « faut attendre la seconde partie : peut-être avec des « corrections obtiendra-t-il l'indulgence qu'on lui « refuse aujourd'hui. Jusque-là, gardez ce livre « chez vous. » Il y a dans ce ton une vérité et une justice également éloignées d'une modestie affectée et d'une ridicule vanité; et c'était là, je le répète, une épreuve difficile pour un auteur.

Cervantes est un excellent critique; dans tous ses ouvrages, il juge, il apprécie en parfait connaisseur; il aime à donner des règles de goût et de style appropriées aux genres divers.

Dans une des *Nouvelles* de ce recueil les plus piquantes et les plus originales, celle où se reproduit le mieux l'esprit de l'auteur de *Don Quichotte,* et son génie observateur, et cet art admirable qui, déguisant la sagesse sous les traits de la folie, place très-naturellement les réflexions les plus justes et les plus profondes dans la bouche des personnages qu'on croirait les moins sensés et les moins raisonnables,

et fait ressortir les vérités les plus morales des conceptions les plus frivoles ; dans le *Dialogue des deux Chiens*, un des deux interlocuteurs, Scipion, donne à l'autre chien, Berganee, un avis excellent. Celui-ci, en racontant ses aventures, sortait à chaque instant de son sujet, se perdait en digressions, faisait de l'érudition hors de propos, et abusait du don de la parole, qu'il venait de recevoir, jusqu'à être excessivement bavard : « Ami Berganee, lui dit Sci-
« pion, si tu t'étends ainsi sur tous les objets, et si
« tu entres dans tous les détails, il faudra demander
« au ciel de nous conserver la parole au moins pour
« un an ; encore je doute qu'au train dont tu vas,
« tu puisses à la fin de ce terme, être parvenu à la
« moitié de ton histoire. Je veux t'avertir d'une
« chose, dont tu reconnaîtras la vérité quand je par-
« lerai à mon tour : il y a des récits agréables par
« eux-mêmes, d'autres qui ne le sont que par la
« manière de les conter ; les premiers n'ont pas be-
« soin d'ornemens pour plaire ; il faut que les se-
« conds tirent leur principal intérêt des paroles,
« des gestes et du son de la voix : avec cet art, des
« bagatelles, des vétilles, deviennent piquantes.
« N'oublie pas cet avertissement, et tâche d'en pro-
« fiter dans le cours de ton histoire. »

Cervantes fait ici, il est vrai, plus particulièrement mention de l'art de conter de vive voix et en société ; et l'on voit que dans un siècle où les habitudes sociales étaient peu formées en Europe, et dans un pays où elles ne l'ont jamais été parfaitement, il avait des idées fines et délicates sur une des parties les plus agréables et les plus difficiles du talent de

converser. Il en prescrit les règles, il en signale les écueils; mais la plupart de ces règles ne s'appliquent pas moins au conte, à la *nouvelle* qu'on écrit, qu'à celles qu'on débite dans la conversation et de vive voix; et Cervantes, qui les connaissait si bien, ne manque pas de les observer. Il ne se contente pas de donner le précepte, il donne aussi l'exemple. Sa narration est simple, claire, facile : il n'y a dans son récit ni vaine recherche d'événemens, ni vain étalage de sentimens. Les aventures sont quelquefois peut-être un peu trop romanesques; mais les pensées sont toujours naturelles, les réflexions justes et spirituelles, les peintures de mœurs très-fidèles, et ce n'est pas là le moindre mérite de ses *Nouvelles*. Le lieu de la scène est-il Séville, Tolède, Madrid? Les mœurs, les coutumes, les préjugés et les opinions de ces villes et de tous les Espagnols en général y sont représentées telles qu'elles étaient au seizième siècle, c'est-à-dire, dans le temps de leur splendeur et de leur gloire. Quelquefois aussi les peintures sont plus générales, les traits plus profonds, les coups de pinceau plus vigoureux : c'est dans le cœur humain, et non pas seulement dans celui d'un seigneur castillan, d'un marchand de Barcelonne, d'un licencié de Salamanque, que Cervantes a lu; et alors un mot, une réflexion, une saillie, signaleront des ridicules et des travers qui appartiennent à tous les hommes, dans tous les temps et dans tous les lieux. C'est ainsi qu'en racontant les admirables aventures d'un chevalier de la Manche, et en peignant une folie d'un genre très-particulier, très-extraordinaire, et presque incroyable, il avait intéressé tous ses lec-

teurs par des traits généraux qui démasquent des prétentions, des défauts, des vices qu'on voit dans tous les états, dans toutes les conditions, dans tous les siècles et dans tous les pays.

Cependant, il faut l'avouer, les peintures de Cervantes sont en général, dans ses *Nouvelles*, purement locales; et il devait en être ainsi : un Français, un Allemand, un Anglais, un Espagnol, écrivent d'abord pour leurs compatriotes; ils connaissent plus particulièrement les coutumes, les habitudes, le goût de leurs nations respectives; ils en aiment mieux, et doivent réellement en mieux aimer les mœurs et les usages; ils doivent donc les peindre de préférence. Les Français usent assurément de ce droit autant que les écrivains des autres pays, et ils ont raison; mais peut-être ne permettent-ils pas assez aux autres d'en user aussi. Ils voudraient que tout eût *l'humeur française*, même dans un auteur qui n'est pas Français. Les Parisiens et les Parisiennes surtout, encore plus exclusifs, voyant la France entière dans Paris, ne reconnaissent pour véritables tableaux de la vie humaine, que ceux qui leur offrent les scènes et les mœurs de leur société. Avouons qu'un pareil système anéantirait dans les productions littéraires toute vérité, toute originalité, toute variété, sources d'agrément, d'instruction et de plaisirs; et permettons à Cervantes d'être Espagnol en Espagne; et de ne pas concevoir à Madrid, et dans le seizième siècle, un conte et une nouvelle, tels que dans le dix-neuvième siècle, et à Paris, les concevrait une femme bel-esprit.

Une autre nation que Cervantes ne connaît guère

moins que les Espagnols, ce sont les Turcs et les Barbaresques, plus soumis alors à la puissance ottomane qu'ils ne le sont aujourd'hui. Cervantes avait été, comme on sait, long-temps captif chez eux; et son esprit observateur, du sein de la captivité et des horreurs du plus dur esclavage; au milieu des plans d'évasion et des complots pour rompre ses fers, avait conservé encore assez de liberté pour examiner les mœurs, les coutumes, les usages et le caractère de ce peuple singulier, redoutable alors à tous les peuples de l'Europe, et qui leur est toujours resté étranger. Il aimait à reporter ses souvenirs vers cette époque de sa vie, parce qu'elle avait pour lui l'attrait d'un extrême courage, déployé au sein d'un extrême malheur. Déjà dans *Don Quichotte*, l'épisode de la *Belle Esclave* nous avait transporté parmi les Turcs ou dans les lieux soumis à leur empire; et par un sentiment bien naturel, Cervantes y avait consacré la mémoire de ses glorieuses tentatives, en déguisant néanmoins modestement son nom. « Le cruel Azan, « dit-il, ne fut clément que pour un soldat espa- « gnol nommé Saavedra, qui s'exposa souvent aux « plus affreux supplices, et forma des entreprises qui « de long-temps ne seront oubliées des infidèles. »

Dans la nouvelle intitulée l'*Amant Généreux*, la plupart des événemens se passent encore chez les Turcs : ces événemens sont excessivement romanesques; mais ils donnent lieu à des détails curieux sur les mœurs de ces peuples rebelles à toute civilisation. Une jeune Sicilienne est enlevée au milieu d'une fête, et dans les jardins de son père, par des corsaires algériens, ainsi qu'il arrivait fréquemment alors

sur toutes les côtes de l'Italie. Exposée en vente, deux pachas, frappés de son extrême beauté, en deviennent subitement amoureux. Ali est le premier qui se présente, et en offre sur-le-champ le prix demandé. Hassan, ainsi prévenu, prétend qu'il veut l'acheter pour le sérail du Grand-Seigneur. Ali réplique qu'il fera tout aussi bien qu'un autre ce présent à sa hautesse. Grande contestation : on est sur le point d'en venir aux mains. Enfin l'affaire est portée devant le cadi : celui-ci, non moins frappé que les deux pachas de la beauté de la Sicilienne, fait le complot de la leur escamoter. Il leur dit donc, comme par forme de conciliation, qu'il faut que chacun d'eux paie la moitié du prix de la belle esclave; qu'ils participeront ainsi tous deux également auprès du Grand-Seigneur au mérite de cette bonne œuvre; que pour y participer, lui, de son côté, il équipera le vaisseau qui devra amener à Constantinople la jeune Sicilienne, et qu'en attendant elle restera en dépôt chez lui. Les pachas, très-mécontens, n'osent cependant se révolter contre cette décision. Le cadi amène chez lui l'esclave; elle rencontre dans la maison de son nouveau maître un Sicilien, son compatriote et son amant, nommé Ricardo, esclave comme elle : le malheur les unit encore davantage. Cependant la femme du cadi devient très-éprise de Ricardo, et alors une foule d'intérêts se croisent et se divisent, et les deux amans sont tour à tour confidens de leurs maîtres, qu'ils feignent de favoriser. Le cadi, pour venir à bout de ses desseins, équipe un vaisseau, y fait embarquer Ricardo et la Sicilienne, sous prétexte de la mener au Grand-Seigneur, mais dans

l'intention de supposer qu'elle est morte dans la traversée ; de jeter à la mer une esclave chrétienne pour mieux faire croire à cette supposition, et de venir chez lui jouir des fruits de sa fourberie. Mais lorsque la femme du cadi est instruite que Ricardo est du voyage, elle veut en être aussi. Ce dessein embarrasse d'abord le cadi ; mais bientôt il trouve un expédient : « Au lieu, dit-il, d'acheter une esclave « chrétienne destinée à être jetée à la mer, j'y jet- « terai ma femme, dont il y a long-temps que je « voudrais être délivré ; ainsi je concilierai tout à « la fois ma passion, mon aversion et l'économie. » La femme du cadi, de son côté, qui croyait Ricardo dans ses intérêts, espérait s'emparer du bâtiment, aborder en Grèce, sa patrie, et épouser l'objet de sa passion. Les deux amans comptaient aussi profiter de quelque instant favorable, pour se rendre maîtres du vaisseau et aborder en Sicile. Ils partent tous avec ces intentions opposées ; mais les deux pachas, qui guettaient ce départ, avaient aussi les leurs : ils équipaient secrètement, et surtout séparément, deux galères plus fortes que celle du cadi, avec le projet de l'attaquer et de lui enlever sa belle esclave. Le premier qui le rencontre l'attaque en effet, met ses gens hors de combat, et allait lui arracher sa proie, lorsque le second arrive, attaque les vainqueurs et leur dispute le sujet de tant de rivalités et de combats. Les gens du cadi reprennent courage, et se battent contre tous. Les Turcs font si bien, qu'ils se tuent ou se mettent presque tous hors de combat ; et Ricardo, aidé des esclaves chrétiens dont il détache les fers, s'empare des trois bâtimens, et enlève au

cadi ses trésors, son esclave, et même sa femme, qui ne veut plus retourner avec lui, et qu'il regrette alors beaucoup, quoiqu'il la détestât.

A ces imbroglios, à ces drames un peu surchargés d'événemens et d'aventures romanesques, en succèdent d'autres qui sont tout en peintures de caractères et de mœurs : tel est le *licencié de Vidriera*. Ce licencié est un fou qui se croit de verre; mais qui, à cette folie près, est plein de savoir, de sens et de raison, comme Don Quichotte est un chevalier plein des idées les plus justes sur tout, excepté sur ses rêveries de chevalerie, et sur les enchanteurs et les géans, qu'il ne distingue pas assez bien des moulins à vent, etc. Peut-on s'exprimer sur l'art de la peinture avec plus de justesse et de précision, que le licencié de Vidriera? « Les bons peintres, dit-il, « embellissent la nature, les médiocres la copient « servilement, les mauvais la défigurent. » Il parle avec la même justesse, mais avec beaucoup plus d'étendue, des poètes. Cervantes, poète lui-même, affectionne beaucoup ce sujet, et il y revient dans plus d'un ouvrage. Don Quichotte, dans son admirable conversation avec don Diègue de la Miranda, parle noblement et avec enthousiasme de la poésie et des poètes. Le licencié de Vidriera dit beaucoup de bien de la poésie, et assez de mal des poètes. Dans le Dialogue des deux Chiens, l'un deux raconte une scène très-plaisante, mais où un poète tragique joue un rôle très-ridicule; enfin, le même chien rapporte une conversation entre un poète, un mathématicien, un chimiste et un homme à projets : c'est assurément un des morceaux les plus comiques qu'ait en-

fantés l'imagination très-gaie de Cervantes. Je voudrais avoir plus d'espace, pour donner une idée de cette conversation, ainsi que du Dialogue entier des deux Chiens. C'est une plaisanterie remplie de traits excellens, à laquelle malheureusement l'auteur en a mêlé un trop grand nombre de médiocres. Elle est d'ailleurs trop longue, comme le remarque le traducteur, qui, à la suite de chacune de ces *Nouvelles*, place un jugement rempli d'impartialité et de goût. Je n'aurais pu mieux faire, pour faire connaître ces Nouvelles, que de copier ces jugemens, s'il n'était reçu généralement, quoique avec assez peu de raison, qu'il vaut mieux dire mal que de copier ce que les autres ont bien dit.

Les Aventures de Joseph Andrews, et de son ami M. Abraham Adams; ouvrage traduit de l'anglais de Fielding.

C'est une chose digne de remarque, que l'illustre Huet, évêque d'Avranches, qui dans une savante dissertation, n'oublie rien de ce qui a rapport aux romans et aux romanciers anciens ; qui suit les variations et les progrès de l'art chez les nations modernes, chez les Français, les Espagnols, les Italiens, ne dise pas un seul mot des romans anglais, et ne nomme aucun romancier de cette nation, si ce n'est, en passant, Thélesin et Malkin, plutôt auteurs d'histoires mêlées de fables, que de véritables romans. La littérature anglaise était, vers le milieu du dix-septième siècle, très-peu connue parmi nous ; quoiqu'elle eût déjà produit deux

poètes admirables, Shakespeare et Milton. La civilisation, au milieu des troubles politiques et religieux qui agitaient cette île célèbre, était peu avancée; et c'est au sein de la civilisation, de la corruption et de la mollesse, que naissent en foule les romans : c'est un luxe de la littérature, qui accompagne le luxe de la société.

Si l'on continuait jusqu'à nous la dissertation de l'évêque d'Avranches, les Anglais y tiendraient sans doute une place plus considérable. Il faudrait, pour être juste, remarquer que c'est à cette nation que nous devons le plus de romans, et le plus de mauvais romans (si cependant il est possible de faire en ce genre quelque chose de plus mauvais que ce que nous voyons éclore parmi nous); mais que c'est aussi à elle que nous devons le premier des romans dans le genre grave, sérieux et pathétique; et dans le genre plaisant et comique, quelques productions originales, dignes d'être comparées au très-petit nombre de ces ouvrages justement estimés, où le développement d'un caractère et les aventures d'un personnage, présentent une critique vive et agréable, et une satire ingénieuse et piquante de nos vices, de nos travers et de nos ridicules.

Richardson et Fielding, écrivains de génie, observateurs profonds, doivent être distingués parmi les hommes qui ont le mieux lu dans le cœur humain, et qui en ont le mieux démêlé, et les penchans honnêtes ou vicieux, et les sentimens secrets, et les affections cachées, et les passions déguisées, et le langage faux et trompeur. Mais en parcourant ce labyrinthe avec le fil assuré de l'observation, ils

font l'un et l'autre des découvertes différentes, selon la diverse trempe de leurs esprits ; ou plutôt ils nous transmettent les mêmes découvertes avec des couleurs différentes. Richardson, toujours noble et presque toujours intéressant, porte dans l'âme des émotions grandes, vives, et quelquefois tragiques : tantôt il l'élève par le tableau de la vertu surmontant tous les obstacles et subjuguant tout par un irrésistible ascendant ; tantôt il l'attendrit par le spectacle de la vertu aux prises avec le malheur ; tantôt il l'accable, et l'anéantit pour ainsi dire, sous le poids des infortunes d'une victime intéressante et vertueuse, cruellement opprimée par le crime heureux et triomphant. Il considère dans les passions vicieuses ce qu'elles offrent d'odieux et de criminel ; Fielding n'y voit que ce qu'elles ont de méprisable et de ridicule : l'un veut nous en corriger, en nous indignant contre elles ; l'autre en nous faisant rire à leurs dépens ; le premier nous présente le tableau de leurs espérances criminelles, de leurs machinations infernales, de leurs suites cruelles ; le second, celui de leurs espérances déjouées, de leurs ridicules petitesses, de leurs bizarres contradictions ; il les met plaisamment aux prises les unes avec les autres, l'avarice et la vanité, l'amour et la fierté, l'amour-propre d'un poète et celui d'un comédien ; l'hypocrisie, la fausse modestie, le faux désintéressement, et les occasions les plus séduisantes de satisfaire et de montrer ses penchans vicieux, son orgueil, sa cupidité. C'est ainsi que les passions opposées aux passions, et les intérêts aux intérêt, se combattent, se dévoilent, se trahissent de la manière en même temps la plus naturelle et la plus comique.

La vertu est sans doute moins sublime et moins héroïque dans Fielding que dans Richardson ; mais elle n'est pas moins aimable, et elle est moins guindée et plus naturelle. Comme il n'y en a point sans mélange sur la terre, Fielding en découvre le faible, et ne le ménage pas plus que le ridicule des passions : jamais il ne nous fait rire de la vertu ; mais, attentif à saisir le côté plaisant des objets, il nous fait quelquefois rire de l'homme vertueux, parce que l'homme vertueux a ses petitesses et ses passions ; et que les passions des autres le conduisent quelquefois dans des défilés assez embarrassans ou des situations assez comiques. Les romans de Richardson peuvent être regardés comme des drames sublimes ; ceux de Fielding comme une suite d'excellentes scènes de comédies : tous ont un but moral, quoique je pense que ce n'est ni dans les comédies, ni dans les drames, ni dans les romans qu'il faut étudier la morale. Leurs défauts ne sont pas moins opposés que leur genre et la tournure d'esprit de leurs auteurs : ils ont cependant certains rapports que leur donne le caractère national de la littérature anglaise. Richardson outre les vertus, et mêmes les passions et les vices ; Fielding exagère jusqu'à l'invraisemblance, quelquefois jusqu'à l'extravagance, les travers et les ridicules : l'un élève ses personnages, soit en bien, soit en mal, jusqu'à une grandeur idéale, et même chimérique ; l'autre, pour se tenir plus près de la nature, les ravale trop, et les place trop souvent dans des situations viles et abjectes. Ni l'un ni l'autre ne savent s'arrêter dans une juste mesure de détails sérieux ou plaisans, ni dans cette ligne qui sépare

le pathétique du révoltant, le comique du burlesque.

Tom Jones est le chef-d'œuvre de Fielding, et même, selon La Harpe, le chef-d'œuvre du genre, et *le premier roman du monde;* supérieur par conséquent à *Don Quichotte* et à *Gil Blas*. Je ne suis point de cet avis ; mais je ne suis nullement surpris que ce soit l'avis d'un homme de beaucoup d'esprit et de goût : on peut raisonnablement balancer entre trois ouvrages, véritables chefs-d'œuvre, et tellement supérieurs à tous ceux du même genre, que ceux qui seront partagés sur leur mérite respectif, s'accorderont tous à dire qu'il a été impossible jusqu'ici, non-seulement de leur en adjoindre un quatrième, mais même d'en citer un qui méritât d'être nommé immédiatement après eux. *Joseph Andrews* ne vaut donc pas, à beaucoup près, *Tom Jones;* mais après Tom Jones, c'est le meilleur ouvrage de Fielding, et il n'est point indigne de ce spirituel et joyeux écrivain.

Les romans, plus encore que la plupart des autres ouvrages, sont plus exclusivement destinés à la nation chez qui on les écrit. Ils doivent donc perdre davantage à être transportés dans une autre langue et chez une autre nation. Cette remarque doit s'appliquer surtout aux romans à caractères, où les ridicules des hommes sont représentés dans des scènes plaisantes et comiques. Les autres romans en effet traitent des passions, de l'amour surtout : or, les passions sont, à quelques nuances près, les mêmes, et ont le même langage chez tous les peuples ; les ridicules, au contraire, sont plus nationaux, et ont des couleurs plus locales : mais il faut avouer aussi qu'entre les mains

d'un peintre habile, ils fournissent des traits plus originaux et plus variés ; et qu'au lieu d'affadir le lecteur, comme la plupart des productions romanesques sentimentales, ils l'égaient, et réveillent sans cesse son attention par des scènes vives et plaisantes, par des saillies piquantes, et par une franche gaité. Ils nous intéressent, en flattant une inclination peu louable, mais très-générale, la malignité et le penchant à rire des défauts et des travers de nos semblables.

D'ailleurs, si les ridicules qui naissent des préjugés nationaux et des mœurs locales ne s'étendent point au-delà des limites d'un pays, il en est aussi de communs à tous les hommes : ce sont les ridicules qui naissent des passions. Voilà la source abondante où doivent puiser tous les écrivains qui font ou des comédies ou des romans comiques, s'ils veulent avoir un succès général et durable. On ne peut dissimuler que Fielding, dans Joseph Andrews, n'ait trop insisté sur les ridicules qui sont particuliers aux seigneurs, aux hommes de loi, aux ministres et à leurs femmes, aux cabaretiers anglais, enfin aux différentes classes de la société anglaise ; mais il connaissait trop le cœur humain et le jeu des passions, pour négliger cette source intarissable de scènes vives et comiques qui sont généralement goûtées, parce que, de quelque nation que l'on soit, on y reconnaît toujours son voisin, et l'on y est toujours reconnu par lui.

Le caractère du ministre *Adams* suffirait seul pour faire la fortune de ce livre. C'est assurément un des plus plaisans et des plus originaux qui jamais aient été imaginés. Le ministre Adams n'est point

à beaucoup près un homme parfait, mais il a d'excellentes qualités qui lui font toujours vouloir le bien ; et de petits défauts, qui ne lui permettent pas toujours de prendre les meilleurs moyens pour l'obtenir. Plein de religion, de bravoure et d'honneur, loyal, désintéressé, passionné pour son devoir, et inaccessible à toute séduction qui tendrait à l'en détourner ; mais ignorant un peu trop les bienséances et les convenances ; étranger à tous les usages du monde, ne connaissant point les hommes, et toujours leur dupe ; crédule, curieux, distrait jusqu'à l'excès ; recommandant fort la patience, et n'étant pas plus patient qu'un autre ; prêchant contre la vanité, et en ayant une assez forte dose ; croyant qu'un instituteur est le premier homme du monde, et se croyant le premier des instituteurs ; déraisonnant quelquefois beaucoup, mais jamais davantage que lorsqu'il croit qu'on peut toujours parler raison aux hommes, et qu'ils sont toujours en état de l'entendre : tel était M. Adams ; et ce mélange de qualités et de défauts le précipite dans les aventures les plus comiques ; il faut dire aussi quelquefois les plus basses, quelquefois mêmes assez indécentes, mais toujours, de sa part, en tout bien et en tout honneur.

Ce caractère est si bien conçu, que ce n'est pas seulement lorsqu'il agit qu'il est plaisant et comique, mais même lorsqu'il ne fait rien : il est risible partout où il est. Lors même qu'il ne joue aucun rôle, il trouve toujours le moyen de découvrir ses qualités et ses défauts. Écoute-t-il un récit dont l'auteur, pour abréger, lui dit : « Cette aventure me fit

« faire bien des réflexions dont je vous ferai grâce, » son extrême curiosité se manifeste d'abord, et il s'écrie : « Vos réflexions, monsieur, s'il vous plaît. » Le même personnage lui parle-t-il d'une intrigue amoureuse qu'il avait liée avec une femme de Londres, intrigue un peu troublée par la jalousie du mari, la sensibilité du bon Adams se montre aussitôt : « le pauvre homme, s'écrie-t-il, je le plains sincè-« rement ! » Et on est bien sûr qu'en effet il le plaint de tout son cœur. Enfin, dans le cours de son récit, cet homme lui parle-t-il d'une femme *coquette*, la simplicité du ministre se fait connaître à l'instant : « Dites-moi, monsieur, je vous prie, lui dit-il, ce « que c'est qu'une femme coquette ? J'ai souvent ren-« contré ce mot dans mes auteurs français ; mais je « n'ai pu encore m'en faire une idée, à moins qu'on « n'entende par là une folle. »

Fielding a fait beaucoup de comédies, dont quelques-unes sont estimées en Angleterre ; et l'on aperçoit en effet dans ses romans plusieurs des qualités de la bonne comédie : l'originalité et la vérité des caractères ; l'art de les placer dans des situations dramatiques où se déploient naturellement leurs travers et leurs ridicules ; la vivacité du dialogue, le sel de la plaisanterie. Si ces qualités ne suffisent pas pour faire une comédie parfaite, ce sont du moins les plus essentielles. Sans elles, point de bonnes comédies ; sans elles aussi point de bons romans à caractères. Il y a donc de grands rapports entre ces deux genres ; aussi a-t-on vu les trois écrivains à qui nous devons les trois chefs-d'œuvre de l'un des deux, *Don Quichotte*, *Gil Blas* et *Tom Jones*, ambition-

ner les succès plus prompts et plus brillans du théâtre. Le Sage a fait une quantité prodigieuse d'excellentes scènes, et deux bonnes comédies : Cervantes eut aussi dans sa patrie de grands succès sur le théâtre, succès qu'il obtint, il est vrai, par de bien mauvais ouvrages.

Je ne connais point les comédies de Fielding; je croirais volontiers qu'elles doivent souvent dégénérer en farces; mais s'il y a porté le même talent que dans ses romans, on doit y trouver des scènes très-plaisantes, très-comiques, des mots fort heureux, des traits dignes de Molière. Je ne sais si c'est parce que Fielding avait lu ce grand poète comique, et qu'il voulait s'approprier quelques-uns de ces coups de pinceau qui en ont fait le plus admirable peintre du cœur humain, ou parce que des génies heureux peuvent se rencontrer dans le tour et dans l'expression, lorsqu'ils ont à peindre les mêmes ridicules, et à faire ressortir les mêmes travers de l'esprit; mais j'ai souvent rencontré dans *Joseph Andrews* des traits qui sembleraient avoir été dérobés à Molière. Tout le monde connaît dans *les Femmes Savantes*, cette scène, où Vadius, après avoir fortement déclamé contre les poètes qui, ayant toujours leurs manuscrits à la poche, sont prêts à vous lire leurs ouvrages,

De leurs vers fatigans lecteurs infatigables :

montre à l'instant même un papier qu'il s'apprête à lire, et dit : *Voici de petits vers.* Dans *Joseph Andrews,* le ministre Adams entendant quelqu'un s'accuser d'avoir eu beaucoup de vanité, se met à fouil-

ler dans sa poche, et, après avoir bien cherché, s'écrie : « Eh, mon Dieu, je ne l'ai pas! — Quoi? « lui demanda-t-on. — Mon sermon sur la vanité; « c'est mon meilleur ouvrage. Comment ai-je pu « m'en séparer un seul instant! Je l'ai toujours dans « ma poche. S'il n'y avait que cinq milles d'ici chez « moi, j'irais le chercher, pour avoir le plaisir de « vous le lire. » On lui dit que ce n'est pas la peine, qu'on est actuellement guéri de ce misérable ridicule. « Eh! c'est pour cela même, répond M. Adams, « que je vous l'aurais lu : vous en seriez enchanté; « il n'est aucune passion que j'aie combattue avec « autant de force et de courage, que cette misérable « folie appelée vanité. » Le ministre déclamant contre la vanité, et voulant par vanité lire un sermon sur la vanité, ne ressemble-t-il pas au poète déclamant contre l'amour-propre et la manie de ceux qui vous accablent de la lecture de leurs vers, en montrant au même instant le même amour-propre et la même manie?

Le dialogue d'un poète et d'un comédien mis en scène par Fielding, rappelle aussi la dispute de Vadius et de Trissotin, avec cette différence, que dans le roman anglais, l'orgueil du poète et du comédien, présenté sous plus d'aspects différens, froissé sous plus de rapports contradictoires, fait changer les deux interlocuteurs très-naturellement de parti, trois ou quatre fois dans le cours du dialogue, et se contredire ainsi, non-seulement l'un l'autre, mais eux-mêmes de la façon la plus plaisante. D'abord, le poète prétend que si les pièces ne réussissent pas, c'est la faute des acteurs qui jouent mal. Le comé-

dien piqué, répond assez aigrement, et en faisant allusion à une pièce du poète, que si les auteurs n'ont pas de succès, ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes; et qu'en un mot, les acteurs valent bien les auteurs, pour le moins. Le poète, qui voit la dispute prendre une tournure fâcheuse pour lui, se radoucit, il flatte le comédien : « Pourquoi vous « emportez-vous, lui dit-il, il n'est point ici ques- « tion de vous!... Il est impossible d'être un acteur « plus consommé; vous m'avez prouvé que je me « trompais dans ce que je regardais comme les li- « mites de votre art, etc. » Le comédien flatté, lui rend alors tous ses complimens : il loue notamment sa dernière pièce; et son amour-propre n'étant plus froissé par le poète, il ne se rappelle plus que sa jalousie contre ses camarades. Ce sont eux, dit-il au poète, qui sont cause que votre pièce n'a pas eu tout le succès qu'elle méritait, parce qu'ils n'en n'ont ni senti ni rendu les beautés. Le poète est ravi; mais lorsqu'il entend le comédien accuser aussi ses camarades de faire tomber la pièce des autres auteurs, sa jalousie contre ses confrères se réveille à son tour, et il assure qu'en général les acteurs jouent fort bien, et que ce sont les poètes qui ont tort. De façon que les deux interlocuteurs ont insensiblement changé de rôle, blâmant ce qu'ils ont d'abord loué, et louant ce qu'ils avaient commencé par blâmer.

Cependant le comédien continue toujours ses invectives contre ses camarades : « Comme ces gens-là, « dit-il, martyrisent Shakespeare, Otway ou Lée! « Comment pourraient-ils rendre cette fameuse ti-

« rade que je m'en vais vous répéter? — Oh! répé-
« tez-moi plutôt, dit le poète, ce discours si tou-
« chant du troisième acte de ma pièce, que vous
« avez rendu d'une manière si brillante. — Je ne
« demanderais pas mieux, répondit le comédien,
« mais je l'ai oublié. — Oui, dit l'autre, vous n'é-
« tiez pas trop sûr de votre mémoire le jour de la
« représentation; car sans cela vous auriez eu plus
« d'applaudissemens que jamais acteur n'en a reçu
« sur aucun théâtre. — Mais, si je m'en souviens
« bien, dit le comédien, le passage que vous me ci-
« tez a été celui de toute la pièce qui a été le plus
« impitoyablement sifflé. — C'est la manière dont
« vous l'avez rendu qui a été sifflée, dit le poète.
« — La manière dont je l'ai rendue! s'écrie le co-
« médien. — Je veux dire la manière dont vous ne
« l'avez pas rendu; car votre mémoire vous aban-
« donna, et le public siffla, dit le poète. — Dites
« plutôt, reprit le comédien, que le public siffla,
« et que cela me fit perdre la mémoire. Voilà ce
« dont je me souviens très-bien, et tout le monde
« me rendit cette justice, que je fis tout ce qu'il était
« possible de faire pour soutenir votre pièce : ainsi
« vous ne devez pas vous en prendre à moi si elle
« est tombée. — Tombée! dit le poète, je ne sais
« pas ce que vous voulez dire. — Je veux dire, re-
« prit le comédien, ce que vous savez tout aussi
« bien que moi, qu'elle n'a eu qu'une seule repré-
« sentation, etc. » On doit bien croire que le dia-
logue, amené à ce point, ne peut finir sans d'assez
vives injures. Le poète revient à accuser tous les
acteurs : le comédien à les défendre tous. Voilà des

contradictions très-plaisantes, parce qu'elles sont assez naturelles; des amours propres parfaitement mis en jeu, un dialogue très-bien filé; en un mot, voilà une excellente scène de comédie.

Des Romans français, dans les divers âges de la Littérature.

Nous lisons dans l'*Histoire de l'admirable Don Quichotte de la Manche*, que sa nièce, sa gouvernante, son curé et le barbier, maître Nicolas, profitant d'un moment où l'illustre chevalier était plongé dans un profond sommeil, entrèrent dans sa bibliothèque, et firent la revue de ses livres, c'est-à-dire de ses romans. Le curé et le barbier, juges souverains dans cette cause, et même juges un peu passionnés, condamnèrent presque tous les livres au feu, et les livrèrent aux bras séculiers de la nièce et de la gouvernante, exécuteurs de la sentence. Cependant, quelque prévenus, quelque animés qu'ils fussent contre des ouvrages qui avaient brouillé la cervelle du bon gentilhomme, leur ami, ils en conservèrent quelques-uns, séduits par la variété et l'agrément des aventures qu'ils contenaient, par l'esprit, le talent et l'imagination de leurs auteurs. Ainsi, au grand regret de la nièce et de la gouvernante, qui voulaient tout brûler (toujours les femmes sont un peu extrêmes), ils sauvèrent de la proscription générale *Amadis de Gaule, Palmerin d'Angleterre*, qu'on dit être composé par un roi de Portugal, et que maître Nicolas et le curé jugeaient digne d'être mis dans un coffre semblable à celui de Darius, où Alexandre

enferma les œuvres d'Homère ; *Don Bélianis, le Miroir de la Chevalerie ;* enfin, *Kyrie Eleyson de Montauban :* car dans le bon vieux temps on croyait que *Kyrie Eleyson* et *Paralipomenon* étaient des noms de saints. Le curé veut surtout qu'on conserve ce dernier roman ; à cause de l'agrément qu'il trouve dans les *subtilités de damoiselle Plaisir-de-ma-vie,* et les *tromperies de la veuve Reposée.*

Si maître Nicolas entrait actuellement dans une de nos bibliothèques, et qu'il y trouvât une collection de nos romans, avec quelle juste sévérité il ferait main-basse sur tant d'archives de mauvais goût, et souvent de mauvaises mœurs ; sur tant de recueils d'insipides aventures ou de conceptions bizarres! Quelle énorme quantité de nos romans et des romans anglais ou allemands, que, non contens de nos abondantes et stériles richesses en ce genre, nous transportons chaque jour dans notre langue, ils livreraient au bras séculier des nièces et des gouvernantes, qui peut-être aujourd'hui, bien différentes de la nièce et de la gouvernante de don Quichotte, voudraient les sauver tous!

Avouons-le cependant : puisque le barbier était homme de goût, et qu'au milieu de ce fatras de chevaleries errantes, de géans pourfendus, d'enchanteurs et d'enchantemens surmontés, de princesses délivrées, il sut faire une juste exception en faveur de ces ouvrages où l'esprit de l'auteur et sa brillante imagination promettent un agréable passe-temps aux lecteurs ; il aurait su distinguer aussi et retirer des piles énormes de nos romans actuels, qu'il aurait impitoyablement condamnés au feu, quelques-uns de

ces ouvrages qui, par la vérité des caractères, la peinture des mœurs, la pureté de la morale, l'agrément des aventures, se recommandent non-seulement auprès des personnes pour qui tout est bon, pourvu que ce soit un roman, mais encore auprès de celles qui ne rejettent rien de bon, pas même un roman.

Dans tous les âges de notre littérature, ce genre de composition a été extrêmement cultivé parmi nous; mais dans ce long espace de temps, il a éprouvé plus d'une vicissitude, subi plus d'une métamorphose et d'une révolution.

Qu'il me soit permis de jeter un coup d'œil et quelques réflexions rapides sur cette variété de romans qu'ont introduits parmi nous la variété des mœurs, et les caprices inconstans de la mode. J'observerai d'abord que les Français sont les premiers qui, parmi les nations modernes, ont écrit des romans : les Italiens, si jaloux d'avoir précédé toutes les autres nations dans tous les genres de littérature, et de leur avoir à toutes fourni des exemples et des modèles, avouent cependant que, dans ce genre, ils ne sont que nos imitateurs. Giraldi, dans son *Traité des Romans* qu'il appelle des sortes de poèmes, nous attribue expressément l'honneur de l'invention parmi les modernes : « Mi par mi poter « dire che questa sorte di poesia abbia avuta la prima « origine dai Francesi... Poi è passata questa maniera « di poeteggiare agli Spagnuoli, e ultimamente è stata « accettata agli Italiani. » Dire que la mode des romans est ancienne en France, c'est dire qu'elle y a subi bien des variations. J'en distingue quatre principales. Nos aïeux firent des romans de chevalerie; genre qui a quelque chose de noble, de grand, et même d'in-

téressant, mais que corrompait l'abus, toujours de plus en plus monstrueux, des fictions invraisemblables, que dut insensiblement faire décliner le changement des mœurs, et discréditer entièrement la plus ingénieuse des critiques (1).

Aux romans de chevalerie succédèrent de doucereuses pastorales : les d'Urfé, les Scudéry, les La Calprenède, nous présentèrent la quintessence des sentimens les plus tendres et les plus délicats; le parfait amour, filé dans toute l'étendue de dix énormes volumes; des héros toujours amoureux, toujours constans, toujours fidèles; des héroïnes toujours vertueuses, et tellement fières ou cruelles, que la plus respectueuse déclaration les outrage, et doit être expiée par dix ans d'exil, de combats, d'épreuves, et de pénitence. Ces fables-là ressemblaient trop peu à l'histoire, et l'on ne pouvait long-temps se plaire à des peintures d'un monde tout-à-fait idéal, et surtout à des peintures d'une étendue aussi démesurée. Segrais, ou madame de La Fayette, et leurs imitateurs, les firent bientôt oublier : ils racontèrent des aventures vraisemblables, des événemens possibles; ils peignirent des mœurs réelles, des sentimens raisonnables, des passions intéressantes et naturelles; leur langage fut agréable et poli, mais sans recherche et sans affectation; leur imagination brillante, mais sage et réglée. Enfin une fausse philosophie, une politique frauduleuse, une satire des mauvaises mœurs plus indécente que les mœurs elles-mêmes, s'emparèrent des romans. Avec ces innovations, et

(1) Boileau, *Dialogue sur les Romans.*

comme leur conséquence, vint le mauvais goût. Bientôt on ne peignit plus que des sentimens exagérés, et des passions désordonnées, ou même furieuses : les romanciers, oubliant que rien n'est plus froid que ce qui est faux, eurent l'ambition d'avoir un style brûlant, et même de *brûler le papier;* ils prétendirent intéresser par des passions ou tristes ou factices, telles qu'une éternelle et rêveuse mélancolie; leurs pensées furent fausses et guindées, leur style un mélange de néologisme et de jargon métaphysique.

Il est certain que dans ces quatre périodes, celle qui fixe le véritable genre des bons romans, c'est la troisième. C'est à ce genre que reviennent toujours les écrivains qui ont des talens et du goût. C'est celui qui plaît le plus communément au public, et qui procure les succès les plus durables. Mais il ne faut point oublier que c'est madame de La Fayette qui fit cette révolution. C'est à elle qu'on en dut la gloire; c'est d'elle, de ses ouvrages, et de ceux de ses émules, que nous allons parler dans l'article suivant.

OEuvres de Mesdames de La Fayette, de Tencin et de Fontaines.

La conception de *Zaïde,* premier roman de madame de La Fayette, est neuve, piquante et originale: le jeune Gonsalve et la belle Zaïde sont amenés par des circonstances singulières dans un lieu désert. Les qualités naturelles qui les distinguent font bientôt sur leurs cœurs une vive et mutuelle impression; mais ils ne parlent pas la même langue. Rien de plus intéressant que les différentes pantomimes qu'ils exé-

cutent, l'un pour déclarer ses sentimens, l'autre pour les voiler, ou du moins n'en laisser paraître que ce que la réserve et la décence permettent aux personnes de son sexe. Qu'on se figure tous les tourmens, toutes les jalousies qui doivent naître dans leur cœur, d'un langage si équivoque. Si les amans qui parlent la même langue, qui peuvent facilement s'expliquer et s'entendre, ne parviennent presque jamais à dissiper une foule de nuages qui troublent la sérénité de leur vie, que sera-ce de deux amans réduits à employer un langage susceptible de tant d'interprétations différentes? Il est clair que Gonsalve s'imaginera que Zaïde en aime un autre, et qu'il l'a vue trop tard. Zaïde ne veut pas, il est vrai, trop encourager la passion de son amant ; mais il est tout simple qu'elle veuille du moins dissiper ses soupçons. Rien de plus ingénieux que le moyen employé par l'un pour faire connaître la crainte qui l'agite; rien de plus ingénieux que le moyen employé par l'autre pour dissiper cette crainte : mais la passion de l'amour est bien plus ingénieuse encore à se tourmenter : les soupçons de Gonsalve ne font que changer d'objet sans se dissiper.

Ce qui soutient l'intérêt, c'est qu'il y a une foule de circonstances que le lecteur ne peut pas mieux comprendre que les deux amans, et qui se débrouillent parfaitement à la fin, lorsque Gonsalve et Zaïde, séparés au moment où ils ne s'y attendaient pas, se retrouvant au moment où ils y pensaient encore moins, peuvent enfin s'expliquer leurs pensées, leurs sentimens, leurs actions. Ils le peuvent alors : car, en s'abordant, ils se parlent chacun dans la langue

qui leur était inconnue peu de mois auparavant : ils ont employé, comme de concert, le court intervalle d'une séparation qu'ils croyaient éternelle, à apprendre cette langue qu'il leur avait été si douloureux d'ignorer. C'est une idée très heureuse et très-délicate; c'est une situation très-intéressante : elle est tout-à-fait neuve, ce qui est bien rare dans un roman. Tout lecteur de *Zaïde* est frappé et charmé de cette invention, qui appartient bien en propre à l'auteur.

C'est surtout cette délicatesse de sentimens qui fait le charme des ouvrages de madame de La Fayette : elle analyse parfaitement le cœur de l'homme, et les passions douces, tendres et vives qui s'y développent. Jamais le romanesque n'est dans les sentimens ; on n'en trouve que dans les aventures. Il y en a beaucoup dans celles de *Zaïde* surtout ; car dans les autres romans du même auteur, les événemens ne sont guère moins naturels que les sentimens ; et si madame de La Fayette avait besoin d'être excusée pour n'avoir pas suivi cette règle dans *Zaïde*, elle le serait par les lieux de la scène où elle place son roman, et par les peuples chez lesquels elle choisit ses héros. En effet, si Argos, Mycènes, Ilion, le Scamandre, le Simoïs, Achille, Hector, Agamemnon, sont faits pour la poésie héroïque, les Maures et les Espagnols du quinzième siècle, les Arabes et les Castillans, les Grecs modernes, et surtout les belles Grecques, Tolède, Cordoue, Abdérame, Zuléma, Alamir, Zaïde, sont des noms, des peuples et des lieux faits pour les romans et les aventures extraordinaires.

La critique trouve néanmoins plusieurs choses à

reprendre dans *Zaïde*. Il y a trop de petites intrigues accessoires qui détournent de l'intrigue principale : la plupart des personnages racontent leur histoire particulière ; toutes ces histoires ne sont pas également intéressantes, et elles suspendent trop long-temps l'intérêt de la seule qui en inspire beaucoup. Les conversations y sont un peu longues ; elles dégénèrent souvent en argumentation sentimentale ; ce sont des thèses d'amour comme on en soutenait chez le cardinal de Richelieu et à l'hôtel de Rambouillet. Cela est froid, peu naturel, et donne à la galanterie, et même à la passion, une subtilité qui ne lui convient pas. Des moyens d'une faible invention sont trop souvent répétés : ainsi une explication est amenée, parce que Zaïde laisse tomber un voile ; une seconde, parce qu'elle laisse tomber un bracelet ; une troisième, parce que Gonsalve laisse encore tomber le même bracelet. Un portrait joue aussi un trop grand rôle, et surtout un rôle peu naturel, dans cet ouvrage. Presque tous les critiques ont blâmé le caractère d'Alphonse : ce caractère est, à la vérité, bien bizarre, bien incroyable, bien hors de nature, et ce sont de grands défauts ; mais il est peint avec bien de la finesse, beaucoup d'esprit, et même une certaine profondeur ; et ce sont de grandes qualités.

On préfère ordinairement *la Princesse de Clèves* à *Zaïde*. J'ai tort sans doute, mais je ne suis pas de cet avis ; je ne puis m'accoutumer à ce mélange d'histoire et de roman, de noms historiques et d'aventures fabuleuses ; tout cela n'est propre qu'à brouiller les idées d'une foule de personnes, trop disposées à

étudier l'histoire dans les romans. Il y a long-temps que Bayle faisait à peu près les mêmes plaintes et les mêmes réflexions. Je voudrais, disait-il, qu'il y eût un bon édit du roi qui enjoignît à ces écrivains d'opter, et d'écrire tout simplement une histoire, ou tout simplement un roman. Un roi d'Orient disait, en voyant une petite armée de Romains : « Si ce sont des ambassadeurs, c'est trop ; si ce sont des soldats, c'est trop peu. » Je dirais volontiers aussi aux auteurs de pareils ouvrages : Si c'est une histoire, il y a trop de roman ; si c'est un roman, il y a trop d'histoire. Dans *la Princesse de Clèves*, il n'y a guère, au reste, que les noms d'historiques, et l'époque est bien choisie pour un roman. La cour de Louis XIV a plus de grandeur historique, celle de Henri II a une grandeur plus romanesque : la galanterie avait alors moins de délicatesse, mais elle tenait à un sentiment beaucoup plus vif, et plus flatteur pour les femmes : l'empire de la beauté était célébré avec moins de grâce, mais il était bien plus réel : des chevaliers, des tournois, de l'audace, du courage, de l'imagination, une demi-civilisation, des demi-connaissances, une cour brillante, de la pompe et de l'éclat ; voilà le véritable temps pour l'amour, la galanterie, les femmes et les romans.

Madame de La Fayette a souvent tiré un heureux parti de ces circonstances favorables. Le discours de madame de Chartres mourante, à sa fille, est plein de noblesse et d'intérêt. L'explication de la princesse de Clèves avec son mari est admirable, mais l'intérêt ne commence que là. Ainsi, pour concilier toutes les opinions, j'avouerai que la fin de ce dernier ro-

man est plus intéressante que la fin de *Zaïde;* mais il est incontestable que la première moitié de *Zaïde* est infiniment plus agréable que la première moitié de *la Princesse de Clèves*. Les intrigues des femmes qui jouent un rôle dans ce dernier roman, y ressemblent un peu à du commérage : la princesse de Clèves et la dauphine ont trop peu de délicatesse, lorsqu'elles lisent une lettre qu'elles ont surprise pour y découvrir les sentimens de celui à qui elle est adressée : l'amour n'excuse point ce procédé. Le prince de Clèves ne voulant pas écouter le récit de son écuyer qu'il avait envoyé pour épier sa femme, et dont le rapport lui aurait prouvé qu'il était un peu moins malheureux qu'il ne pensait, ressemble à Orosmane ne voulant pas éclaircir un fait qui eût justifié Zaïre.

Dans *la Princesse de Clèves*, une femme avoue à son mari son inclination pour un amant : dans *la Comtesse de Tende*, une femme avoue à son mari, non-seulement son inclination, mais sa faiblesse pour un amant, et les suites de cette faiblesse ; enfin, dans *la Princesse de Montpensier*, une femme se sert de l'ascendant qu'elle a sur l'esprit d'un amant méprisé, pour établir une correspondance avec un amant favorisé. Le premier joue le rôle agréable de recevoir et de remettre les lettres. Il n'y a de plus extraordinaire que ces trois femmes-là, qu'une femme qui ressemblerait à toutes les trois; et l'on prétend que madame de La Fayette avait intention de la peindre.

On trouve à la suite des romans de madame de La Fayette des Mémoires historiques, pendant les années

1688 et 1689, et l'histoire de madame Henriette d'Angleterre. Si l'on en excepte les circonstances de la mort de cette princesse, qui sont écrites avec beaucoup d'intérêt, le reste en a très-peu. Madame de La Fayette écrit mieux un roman qu'une histoire : elle s'occupe trop de petits détails, de petites intrigues, de petites brouilleries, de petits manéges d'amans, de petites trahisons, de petites perfidies, et tout cela ferait paraître très-petits des personnages qu'on est accoutumé de voir avec d'autres dimensions. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que madame de La Fayette composait ces Mémoires de la vie de madame Henriette sous les yeux de cette princesse, et lui en faisait la lecture. Ceux qui les liront aujourd'hui, trouveront que c'est la circonstance la plus singulière de cette histoire.

Nous devons à madame de Tencin, d'Alembert, dont elle fut mère, et beaucoup de romans dont elle fut auteur. Les beaux esprits de son temps lui durent beaucoup de culottes de velours dont elle leur faisait présent, chaque année, pour leurs étrennes, comme chacun sait. D'abord religieuse, ensuite chanoinesse de Neuville, enfin rendue à la société, se livrant avec emportement à toutes les dissipations du monde, ambitieuse, intrigante, théologienne, persécutant les jansénistes, favorisant ses amans, disputant sur la grâce efficace ou suffisante, écrivant des romans, donnant le jour à d'Alembert, faisant de son frère un cardinal, madame de Tencin fut sans doute une des femmes les plus singulières et les plus célèbres, dans un siècle où tant de femmes obtinrent une malheureuse célébrité. Elle vivait en effet sous la ré-

gence, dans ces temps où une corruption générale, et sans voile comme sans frein, porta un coup si funeste aux mœurs publiques et particulières.

Si une vie romanesque peut inspirer de bons romans, si un cœur agité par les passions est plus propre à peindre les passions et à parler leur langage, madame de Tencin a donc eu de grands avantages pour ce genre de productions agréables et frivoles. Aussi s'y est-elle fort distinguée; et son nom, placé à côté de celui de madame de La Fayette par quelques littérateurs, et même par La Harpe, a engagé le nouvel éditeur de leurs œuvres à les réunir dans un seul et même ouvrage. Les plus célèbres de ses romans sont *le Siége de Calais* et *le Comte de Comminge*.

Je ne ferai point l'analyse de ces romans, déjà fort vieux et assez connus : je me bornerai à quelques réflexions que me suggère la comparaison qu'on a souvent faite entre mesdames de La Fayette et de Tencin. La première a bien visiblement servi de modèle à la seconde; mais il y a néanmoins dans leurs ouvrages cette différence qui a dû résulter non-seulement de la différence des talens et des caractères, mais encore de celle de deux siècles qui, se succédant immédiatement, se ressemblaient néanmoins si peu. Dans madame de La Fayette, l'amour a plus de décence, plus de dignité; dans madame de Tencin, il a plus de violence et d'emportement. Dans la première, les amans malheureux finissent par mourir tout simplement de regret et de douleur, et cela est parfaitement d'accord avec les règles de la belle galanterie; dans la seconde, ils font plus de bruit, plus de fracas, plus de folies; ils tuent plus de monde, ils troublent

davantage la paix de ce qui les environne ; le calme des asiles qu'une pieuse philosophie a élevés contre les passions orageuses, la tranquillité des monastères, rien ne peut être à l'abri de l'agitation qu'ils répandent autour d'eux.

C'est sans doute parce que madame de Tencin avait été religieuse, qu'elle aime à placer des couvens dans ses romans. Ce n'est pas que ces retraites sacrées, où tant de fois les passions humaines trouvèrent un abri salutaire contre les tempêtes qu'elles ont coutume d'exciter, ne pussent être heureusement transportées dans le domaine de l'imagination : elles peuvent jeter un intérêt sombre et touchant sur une passion malheureuse; mais je ne crois pas que madame de La Fayette se fût jamais permis de faire d'une femme un frère de la Trappe : cela n'est ni naturel ni décent. Elle ne se serait pas permis surtout de dire, en parlant des occupations du cloître : « Ces petits « riens qui remplissent la tête de toutes ces filles en- « fermées, ne sauraient trouver place dans la sienne; « elle sera malheureuse, faute de pouvoir faire des « sacrifices continuels de raison et de bon sens. » C'est ainsi que devait penser et écrire une femme qui avait trop de vivacité dans l'imagination et les passions, pour se contenter de *ces petits riens;* et pas assez de véritable philosophie pour voir qu'en se livrant à l'intrigue, à l'ambition, à l'amour, elle leur préférait d'autres *riens,* moins honnêtes et moins décens.

Les événemens sont amenés d'une manière beaucoup moins naturelle et beaucoup moins vraisemblable, dans les romans de madame de Tencin, que

dans tous ceux de madame de La Fayette, à l'exception de *Zaïde*. Toutes les deux suspendent trop souvent l'intérêt principal par des histoires accessoires; mais aucune de ces histoires n'est aussi déplacée que celle de Benavidès, dans *le Comte de Comminge*. Ce malheureux comte croit que celle qu'il aime vient d'être tuée par un mari jaloux; il s'empresse d'interroger Benavidès, qu'il suppose avoir été le témoin de cette catastrophe; et le flegmatique Espagnol commence sa propre histoire, qui endort sans doute le comte de Comminge, puisqu'il ne l'interrompt pas et le laisse parler quatorze grandes pages, avant de recevoir la réponse, qui devait l'intéresser un peu plus que le long récit des faits et gestes de don Gabriel-Benavidès.

Madame de La Fayette et madame de Tencin placent leurs aventures romanesques au travers de quelques événemens historiques; mais la première choisit toujours une époque tranquille, une cour polie, dont l'amour et la galanterie doivent faire la principale occupation, tandis que, dans *le Siége de Calais*, madame de Tencin dégrade un peu ses chevaliers, en les faisant penser plus à l'amour qu'à la gloire; affaiblit le mérite du dévouement des compagnons d'Eustache de Saint-Pierre, en l'attribuant plutôt à leur passion qu'à leur patriotisme; et fait d'Édouard un personnage ridicule qui, le jour même où il vient de faire une conquête importante, ne s'occupe que de marier quelques Français et quelques Françaises. Tels sont, au reste, les inconvéniens attachés aux romans historiques. Avouons cependant que le caractère du comte de Canaples, dans *le Siége de Calais*, est beau, généreux et intéressant. Quant au style, je

donnerais à celui de madame de La Fayette la même préférence que je donne à ses conceptions : il est plus facile, plus harmonieux, plus périodique ; et, à l'exception de quelques mots qui ont vieilli, plus pur et plus correct.

Les romans de madame de Tencin sont suivis de ses lettres au maréchal de Richelieu. On y voit une femme ambitieuse et chagrine, qui trouve que les affaires vont bien mal, que *le maître* est bien insouciant, les ministres bien bêtes, et qui ne voit qu'un remède à tout cela : c'est de confier les rênes du gouvernement à son frère, le cardinal de Tencin.

Je parlerai peu de *la Comtesse de Savoie* et d'*Aménophis*, romans de madame de Fontaines, parce qu'il me semble qu'il y a bien long-temps que je parle de romans. On est bien sûr de trouver dans ceux-là, comme dans les autres, des amans bien tendres, bien intéressans, bien malheureux, au moins pendant quelques années ; des femmes d'une beauté bien extraordinaire ; des événemens bien étonnans, des obstacles bien fâcheux ; mais enfin tout cela finit par s'arranger. On y trouvera aussi ce qu'on ne trouve pas toujours, de la grâce, de la délicatesse, du naturel dans les sentimens et dans l'expression.

La plus grande gloire du principal roman de madame de Fontaines est d'avoir fourni le sujet de la tragédie de *Tancrède*. Long-temps avant de songer à *Tancrède*, Voltaire avait remercié madame de Fontaines du larcin dont il devait l'honorer un jour par un compliment en vers, dans lequel il sacrifie sans façon *Zaïde* à *la Comtesse de Savoie*. Les complimens, dans cette pièce de vers, ne sont pas seulement

exagérés, ils sont fort mal tournés. *Quel dieu, charmant auteur!* s'écrie Voltaire ;

> Quel dieu vous a donné ce langage enchanteur ;
> La force et la délicatesse,
> La simplicité, la noblesse,
> Que Fénelon seul avait *joint?*

Joint pour *réunis*, est vraiment incroyable! Comment ces lignes ont-elles pu échapper à un homme qui faisait si bien les complimens et les vers (1)! Il est bien probable du moins que Voltaire ne destinait pas cette pièce au public : il la destinait bien exclusivement à madame de Fontaines, qui peut-être n'était difficile ni en vers ni en complimens.

Romans de Marivaux, de l'Académie-Française; nouvelle édition, avec une *Notice historique* sur la vie et le caractère du talent de l'auteur, des jugemens littéraires et de notes, par M. Duviquet.

Dans cette vive émulation de la librairie pour reproduire tous les écrivains qui pendant deux siècles ont enrichi la littérature française ; pour donner de leurs ouvrages des éditions plus belles, plus correctes, plus complètes, et pour en confier la direction à des hommes de lettres ordinairement très-bien choisis (et l'édition que j'annonce en est une nouvelle preuve), Marivaux ne devait point être oublié. C'est un écrivain original et spirituel, qualités qui font toujours vivre les ouvrages ; la première surtout est très-rare, et la seconde ne l'est peut-être beaucoup moins, que parce

(1) Il est juste d'observer que ces vers sont de la première jeunesse de Voltaire, (1713).

qu'elle est trop facilement prodiguée : il est incontestable du moins qu'elle serait peu commune, si on ne l'accordait qu'aux écrivains qui ont montré dans leurs ouvrages un esprit aussi agréable, aussi fin, aussi délicat, aussi plein de ressources et de fécondité, que celui de Marivaux.

Pour l'originalité, je ne vois pas avec quel autre écrivain de notre langue on peut comparer Marivaux, le génie donnant à l'originalité de La Fontaine et de Molière un tout autre caractère, et les plaçant au-dessus de toute comparaison : pour l'esprit, on le compare assez ordinairement avec Fontenelle et La Motte. Le nouvel éditeur n'a point laissé échapper, dans sa *Notice,* un parallèle si naturel, et il le fait tourner avec au moins autant d'art que de justice en faveur de Marivaux. Ces trois écrivains ont en effet de nombreux traits de ressemblance ; et je suis étonné que l'abbé Trublet, si dévoué à Fontenelle et à La Motte, si constant panégyriste de leur esprit et de leurs ouvrages, n'ait pas associé Marivaux à l'espèce de culte qu'il leur rendait. Tous trois avaient beaucoup de mépris pour les anciens, et je crois que Marivaux surpassait encore en ce point les deux autres spirituels contempteurs de l'antiquité. La Motte s'était contenté d'abréger, de mutiler, de refroidir, de défigurer l'*Iliade,* par une traduction sèche, glacée, sans âme, sans couleur et sans poésie. C'était bien, si l'on veut, une sorte de travestissement; mais du moins il n'était point avoué, il n'était même pas dans l'intention de l'auteur. Marivaux travestit ouvertement et audacieusement ce poème; et il le *travestit* par mépris. Du moins, lors-

que Scarron prenait cette impertinente liberté à l'égard du chantre d'Énée, il n'en admirait pas moins l'*Énéide :* c'était pour charmer ses douleurs, et il demandait, dit-on, à Virgile de pardonner à sa goutte cette sorte de mascarade qu'il lui faisait subir. Je ne sais si la goutte elle-même peut l'excuser ; mais Marivaux n'avait pas même cette excuse, et son véritable motif, c'est son dédain pour le *divin Homère*, qu'il ne manque jamais d'appeler ainsi avec une ironie qu'il croit très-amère. Ils étaient tous trois également ennemis de la poésie. Fontenelle, dans ses *Réflexions sur la poésie en général*, espère qu'il viendra un jour où les poètes se piqueront de mettre dans leurs vers *plus d'esprit que de talent, et qu'ils en seront loués.* On a déjà fait quelques pas, dit-il, vers ce perfectionnement et ce *progrès de la raison ;* mais, ajoute-t-il tristement, le genre humain est une *masse si pesante*, que cette révolution sera lente. La Motte et Fontenelle mettaient effectivement *de l'esprit* dans leurs vers, à défaut de talent : c'était donc une poétique à leur usage, et faite dans leurs intérêts; mais Marivaux n'y gagnait rien, car l'esprit ne brille pas beaucoup plus dans ses vers que le talent.

Ce n'est pas seulement dans les opinions, les goûts et les talens littéraires, qu'on trouve de nombreux et singuliers rapports entre ces trois écrivains : leur caractère et leurs qualités morales offrent pareillement beaucoup de ressemblance. Comme Fontenelle et La Motte, Marivaux avait dans le commerce de la vie beaucoup d'aménité, de douceur, de politesse : comme eux, il y portait une philosophie douce, aimable et tolérante. M. Duviquet, dans son

intéressante Notice, en rapporte plusieurs traits charmans. D'Alembert, qui, parmi ses éloges des académiciens, avait placé celui de Marivaux, en raconte plusieurs aussi qui sont curieux et intéressans ; et même le philosophe irréligieux semble se plaire à faire ressortir le caractère religieux du philosophe chrétien. Il nous apprend que Marivaux, entendant un Anglais renommé par son incrédulité (on croit que c'est lord Bolingbroke) montrer beaucoup de crédulité pour des opinions ridicules, lui dit : « En « vérité, mylord, si vous n'êtes pas chrétien, ce n'est « assurément pas faute de foi. » « Il tournait en ridicule, « dit encore d'Alembert, ces mécréans qui ont beau « faire pour s'étourdir sur l'autre monde, et qui, « ajoutait-il assez plaisamment, seront sauvés malgré « eux. » C'est ce qu'il dit en propres termes, continue d'Alembert, à un esprit fort ; et l'esprit fort, ajoute-t-il, fut très-blessé de l'assurance qu'on lui donnait de son salut.

J'emprunterai encore à son nouvel éditeur un trait aimable de son caractère. Marivaux, peu riche, était cependant fort désintéressé, et répandait ses dons avec une libéralité au-dessus de sa très-médiocre fortune. Il témoigna cependant un jour de l'humeur à un jeune homme qui, dans la force de l'âge, et avec une figure et une taille qui annonçaient, et une santé brillante, et une vigueur peu commune, lui demandait l'aumône : « N'êtes-vous pas honteux, lui « dit-il ; et ne vaudrait-il pas mieux gagner votre « vie en travaillant ? — Ah ! monsieur, lui répondit « en sanglotant le jeune mendiant, si vous saviez : « je suis si paresseux ! » Marivaux touché de la fran-

chise de cette réponse, ou peut-être frappé de cette excuse, qu'il ne jugea pas aussi mauvaise qu'on la trouve communément, lui donna l'aumône avec une libéralité qui étonna quelques spectateurs. Marivaux leur expliqua les raisons de sa magnificence, et ceux-ci, déterminés par les mêmes motifs, ou simplement entraînés par son exemple, ne furent pas moins généreux envers le jeune mendiant, qui se trouva ainsi récompensé de sa bonne foi, et encouragé dans sa chère paresse.

Je ne sais si c'est dans l'éloge de d'Alembert, ou dans la Notice de M. Duviquet, ou ailleurs, que j'ai lu que le mot *amabilité* avait été créé par Marivaux, et pour peindre son caractère; mais je l'ai lu quelque part, et je ne l'ai pas cru, ce qui me ferait penser que ce n'est pas dans M. Duviquet. Je suis persuadé qu'on trouverait cette expression dans des ouvrages écrits et imprimés avant 1743, année de la réception de Marivaux à l'Académie-Française. C'est, en effet, à cette occasion que l'on fixe l'origine de la première apparition de ce mot; et on en fait honneur à M. Languet de Gergy, archevêque de Sens, frère du célèbre curé de Saint-Sulpice, et célèbre lui-même, qui employa, dit-on, pour la première fois cette expression, dans le discours que, comme directeur de l'Académie, il adressa au récipiendaire, dont il vanta justement *l'amabilité du caractère*. Ce qui n'est pas moins remarquable dans le discours de monsieur l'archevêque de Sens, et ce qui est plus certain, c'est le tour singulier, tout-à-fait inusité, et bien plus nouveau, à mon avis, que le mot *amabilité*, qu'il prit pour louer le talent et les ouvrages du

nouvel académicien. Toute la gloire de Marivaux, tous ses titres académiques étaient fondés sur deux genres de production, des *comédies* et des *romans*. Le prélat directeur n'avait pas lu, d'Alembert dit *ne voulait pas paraître avoir lu*, ces romans et ces comédies. Il était cependant obligé d'en parler, et même de les louer. Voici l'expédient qu'il imagina pour se tirer d'embarras : il loua ces ouvrages seulement par ouï-dire; il se rendit tout simplement l'écho des propos qu'il avait entendus; car un évêque, quelque sévère qu'il soit, ne peut s'empêcher de voir des personnes qui sortent de la comédie et qui en parlent, des femmes qui ont lu des romans et qui s'en entretiennent. M. Duviquet, dans sa Notice, met sous les yeux du lecteur un curieux fragment de ce singulier éloge, donné de confiance, et au nom des autres : « *Ceux qui ont lu vos ouvrages racontent*, « disait le prélat en s'adressant au récipiendaire, « que vous avez peint sous diverses images la licence « des mœurs, l'infidélité des amis, les ruses des am- « bitieux, etc. Le célèbre La Bruyère paraît, *dit-* « *on*, ressusciter en vous.... Voilà, *m'a-t-on dit*, « ce qui se trouve répandu dans cette foule d'écrits, « de romans, de pièces de théâtre, de brochures « amusantes que vous avez donnés au public.... *Ré-* « *duit à m'en rapporter aux lectures d'autrui, j'ai* « *appris* qu'on voyait partout la fécondité de votre « imagination. » Il est certain que le prélat avait été parfaitement informé, et qu'on lui avait fait de très-justes rapports.

Je pourrais, comme l'archevêque de Sens, m'en rapporter aux autres; et je ferais souvent fort bien de

m'en rapporter à M. Duviquet, qui, dans sa Notice, juge avec beaucoup de finesse, de justesse et de goût, et les ouvrages dramatiques et les romans de Marivaux; mais je confesse que j'ai lu tout cela ; il ne tiendrait qu'à moi cependant de le dissimuler pour les comédies, car je n'en dirai rien, au moins dans cet article; je me contenterai de parler de ses romans, ou même d'un de ses romans, de *Marianne*, le seul qui ait été publié, dans cette première livraison de ses œuvres.

Marianne est certainement un des plus agréables et des plus jolis romans qui existent dans notre langue : le plaisir du lecteur y est sans cesse excité, soutenu et varié par la justesse des observations, la finesse des pensées, le tour nouveau et spirituel des réflexions, la diversité des caractères si bien peints, si vivement dessinés, enfin par le jeu naïf et l'analyse vraie, quoiqu'un peu subtile des passions. Je sais que certains lecteurs de romans, curieux d'événemens et avides d'aventures, trouvent que Marivaux disserte trop, raisonne trop. Ses réflexions les excèdent; ils aimeraient mieux sans doute des enlèvemens, des duels, et tous ces faits romanesques qui remplissent les livres vulgaires de ce genre. Ils s'élèvent contre les analyses si fines et si déliées du cœur humain. « C'est « un auteur, disait une femme, qui se fatigue, et me « fatigue moi-même, en me faisant faire cent lieues « avec lui sur une feuille de parquet. » Mais le panégyriste que j'ai déjà cité, observe très-bien que si Marivaux fait tant de chemin sur un si petit espace, ce n'est pas qu'il revienne toujours sur ses pas, et qu'il parcoure sans cesse le même chemin ; mais c'est qu'il sait tracer sur cette route des lignes, à la vérité

très-près les unes des autres, mais cependant très-distinctes pour qui sait les démêler. On a comparé aussi ses canevas à des toiles d'araignée, sur lesquelles il brodait à petits points, ou à des nuages sans consistance, *ventus textilis*. Sans doute, dans la multiplicité de ces réflexions, il en est, et de peu justes pour le fonds; de singulières et même de bizarres par la forme et l'expression; dans la finesse de ses observations, il en est qui s'évaporent par leur subtilité, et ne laissent point une idée claire et distincte de ce que l'auteur a voulu exprimer; mais combien de ces observations et de ces réflexions, dans lesquelles la justesse et la vérité sont unies à l'agrément du tour et à la grâce de l'expression! Combien sont neuves, originales, piquantes et spirituelles! Quel est l'homme de goût qui pourrait se plaindre de trouver un trop grand nombre de pensées douées de ces qualités heureuses, et leur préférer des aventures accumulées sans choix, et des événemens entassés sans mesure?

Ce qu'il faut encore préférer, ce me semble, à cette multitude de faits prodigieux et romanesques qui enchantent le vulgaire des lecteurs, c'est cette peinture vive et naturelle des caractères divers, qui représente à l'esprit d'une manière si nette et si claire tous les originaux, tous les personnages que l'auteur met en scène. Marivaux excelle dans cette partie si essentielle à l'art du romancier. Quels caractères admirablement tracés, que ceux de l'hypocrite *Climal*, du vénérable *P. Vincent, de Valville*, de madame *de Méran*, de madame *d'Orsin*, de la lingère madame *Dutour;* et en descendant jusqu'aux plus bas étages, du cocher de fiacre qui se querelle avec cette lingère;

et de la multitude que cet événement rassemble, qui se ramasse et se presse autour des deux héros de l'aventure, qui se disent, en moins beau langage, autant d'injures que les héros d'Homère; image fidèle du peuple de Paris, toujours le même dans tous les temps!

La Harpe parlant du premier de ces personnages, de Climal, a voulu jeter une sorte de ridicule sur Marivaux, en prétendant que l'auteur de *Marianne*, trouvant le caractère du *Tartufe* mal conçu et faiblement dessiné par Molière, avait voulu le refaire, et croyait avoir beaucoup surpassé son modèle qu'il estimait fort peu. M. Duviquet, dans son jugement sur *Marianne*, réfute parfaitement cette singulière conjecture de La Harpe. La fin si touchante de Climal, qui fait les plus honteux aveux avec tant de candeur et de courage, qui s'humilie avec tant d'abandon et de générosité, qui expie sa coupable conduite par tant de repentirs et de remords, en fait un personnage tout-à-fait différent du Tartufe. L'éloquence pénétrante de ce bon P. Vincent, qui d'abord avait été injuste envers l'innocence, parce que son âme pure ne pouvait croire au crime, et dont actuellement la charité veut épargner au criminel la honte de ses aveux publics, et verse dans son sein toutes les consolations d'une tendre piété, rend cette scène vraiment sublime. Marivaux s'élève ici au ton de la véritable éloquence religieuse, et devient le rival de nos plus célèbres orateurs chrétiens :

Desmares, dans Saint-Roch, n'aurait pas mieux prêché.

Mais de tous ces personnages, le mieux peint comme le plus intéressant, c'est sans contredit Ma-

rianne. Comme elle est aimable, même dans cette petite boutique de lingère ! Un seul trait suffit pour bien peindre les trois personnes qui composent ce modeste réduit. Marianne, prête à sortir pour aller à l'église, revêt, avec la naïve joie d'une jeune et jolie fille, une belle robe qu'une circonstance qu'elle croit innocente lui a procurée. Madame Dutour, qui n'est plus jeune, quoiqu'elle ait encore des prétentions, l'aide à s'habiller, et la trouve charmante. Mademoiselle Toinon, fille de boutique comme elle, et jalouse que sa compagne, fille inconnue et qui ne connaît point ses parens, soit si belle et si parée, tandis qu'elle, qui a *père, mère, oncle, et tante,* est réduite à des vêtemens communs et à une tournure commune, a de l'humeur. Elle critique donc la robe de Marianne. « Et moi, dit celle-ci, « j'approuvais ce qu'elle disait par charité pour elle ; « car, si j'avais paru aussi contente que je l'étais, « elle aurait été plus humiliée. Aussi je cachais ma « joie. Toute ma vie j'ai eu le cœur plein de ces petits « égards-là pour le cœur des autres. » Ce sont de petits détails ; mais ils plaisent, parce qu'ils sont naturels.

Marianne sort de cette boutique, où elle demande pardon au lecteur, ou plutôt à l'amie à qui elle raconte son histoire, de l'avoir si long-temps retenue, à peu près, quoique avec moins de vanité, comme Brantôme, qui après avoir raconté l'aventure d'une femme dont la condition était peu élevée, s'en excuse aussi, et promet que dorénavant, « il n'échafourera son « style de si minces personnes, mais de grandes et « hautes. » Les traverses et les humiliations ne lui sont pas plus épargnées dans le monde, que chez

la lingère. Pour les repousser, Marianne est souvent obligée de raconter son histoire : c'est un écueil, puisque cela l'oblige à des répétitions ; mais le lecteur entre si bien dans la situation de l'héroïne, il voit tellement la nécessité de ces redites, pour la justification de celle à qui il prend déjà un si vif intérêt; ces récits sont faits d'ailleurs avec tant de vivacité, de rapidité, de concision, et des formes si variées, que c'est un plaisir nouveau, loin d'être une fatigue. C'est dans ces situations pénibles que Marianne montre en même temps, et les sentimens les plus nobles et les plus élevés, et le plus d'art et d'esprit. C'est aussi dans ces circonstances que Marivaux n'a aucun des défauts qu'on lui reproche justement, ni affectation, ni recherche, ni subtilité ; son style est simple, naturel, et souvent éloquent.

Les trois derniers livres de Marianne sont remplis par l'épisode d'une religieuse. C'est un grand défaut : cet épisode est beaucoup trop long ; il est plein de détails tout à la fois romanesques et communs : il suspend pendant près de trois cents pages le roman, au moment où l'intérêt est le plus vif. Mais ce qu'il y a de pire, c'est que le douzième et dernier livre est bien plus mauvais encore ; il n'est pas de Marivaux : on l'attribue à madame Riccoboni, et il faut bien le croire, puisque d'Alembert, son contemporain, lui en fait presque compliment, et que M. Duviquet adopte ce sentiment. Tous les deux louent même ce dernier livre, et M. Duviquet, par une comparaison trop brillante, ce me semble, même pour Marivaux. Cela me donne quelque inquiétude sur mon jugement. Toutefois, je ne puis me déterminer à trouver cette

fin bonne. Marivaux eut tort, sans doute, de ne pas finir lui-même son roman. Je voudrais qu'il pût lire la fin qu'on lui a faite : il serait assez puni.

L'édition, publiée il y a plus de quarante ans, des *Œuvres de Marivaux*, était très-mal faite, et défigurée par les fautes les plus grossières. Celle-ci est imprimée avec le plus grand soin et une sorte d'élégance, sur de très-beau papier. Indépendamment de la Notice dont j'ai déjà parlé, et des jugemens littéraires qui précèdent chacun des ouvrages dont elle se compose, M. Duviquet les accompagne tous de notes critiques, courtes et substantielles, placées au bas des pages. Celles qui ont pour objet l'ouvrage dont je parle dans cet article m'ont paru pleines de raison et de goût. M. Duviquet n'est pas un commentateur idolâtre; il critique souvent Marivaux, il lui reproche ses fautes, il les redresse et les corrige ; il m'a même paru quelquefois trop sévère, et trois fois au moins j'ai voulu défendre Marivaux ; j'abandonne deux de ces défenses, et on jugera de leur importance, par celle que je conserve. Marivaux dit, ou fait dire à Marianne : « Ils n'ont pas tout le tort de se méfier de ma « tendresse. » M. Duviquet reprend cette expression, « *ils n'ont pas tout le tort.* » On n'en trouverait pas facilement d'autres exemples, » dit-il. Je crois, au contraire, qu'on en trouverait beaucoup. M. Duviquet m'embarrasserait, à la vérité, de me les demander ; et je ne me soucie pas de me livrer à beaucoup de recherches pour les trouver. Toutefois, j'en citerai un : lorsque, dans *Don Quichotte*, la duchesse, abusant des aveux de Sancho, lui dit que la voix secrète de sa conscience l'avertit de ne point lui confier

le gouvernement d'une île, « Eh mardi! madame « la duchesse, lui répond Sancho, avec sa franchise « ordinaire, *elle n'a pas tout le tort*, cette voix se- « crète : vous pouvez le lui dire de ma part. » C'est dans l'ancienne traduction, à la vérité, que Sancho parle ainsi ; mais c'est la seule bonne jusqu'ici, et c'est aussi celle qu'a adoptée M. Auger, dans l'excellente édition qu'il donne de ce chef-d'œuvre de Cervantes, précédée d'une Notice littéraire telle qu'il sait les faire.

Le Siége de la Rochelle, ou le Malheur et la Conscience, par madame de Genlis.

Depuis quelques années, le goût des romans semble s'être beaucoup affaibli en France. La plupart des productions de ce genre paraissent *incognito*, et restent obscures et ignorées dans les magasins des libraires : elles ne sont connues que par les journaux et leurs éloges complaisans, qui n'excitent point la curiosité ; ou leurs critiques, que les auteurs trouvent vraisemblablement fort *amères*, mais que le public juge sans doute fort justes, puisqu'il n'en appelle pas, et qu'il les ratifie, en ne lisant point les romans qui en sont l'objet. Je n'essaierai point de remonter aux causes de cette petite révolution : on pourrait dire, peut-être, que plus occupées par d'autres distractions, par d'autres plaisirs, par les arts agréables qu'elles cultivent en plus grand nombre, et qu'elles portent à un plus haut degré de perfection, les femmes, dont le temps est par conséquent mieux ou plus rempli, en ont moins pour se livrer à ces lectures, auxquelles elles trouvaient jadis tant d'attrait ; que

les jeunes gens, plus tôt lancés dans le monde, aiment mieux y mettre en jeu leurs propres passions, que de s'intéresser au développement de passions factices, et être eux-mêmes les héros de petits romans, que de lire les aventures de héros fictifs et imaginaires. On pourrait encore donner beaucoup d'autres raisons et meilleures et plus profondes, mais je me borne à remarquer le fait : il est incontestable, et je ne sais jusqu'où serait allée cette indifférence pour les romans, toujours croissante, si quelques femmes n'en avaient arrêté les progrès, et ne redonnaient de temps en temps, à ce genre, toute sa vogue et sa célébrité.

Autant, en effet, le public se montre peu curieux de lire les romans des hommes qui parmi nous se mêlent d'en faire, ou seulement d'en traduire, autant il est avide de connaître ceux de trois ou quatre dames qui, par ce genre de productions, se sont fait un nom célèbre en Europe. Les premiers languissent obscurs et méprisés : ils meurent à petit bruit, et sans qu'on daigne s'apercevoir de leur existence : les autres vivent avec éclat, avec fracas; on les annonce long-temps d'avance, on les attend avec impatience, on les lit avec empressement, on en parle avec chaleur, et un mois après on demande si leurs auteurs n'en publient pas un nouveau. Et véritablement cette question n'est ni ridicule ni indiscrète : ces dames nous ont autorisé à la faire; car si leur talent est agréable dans ces productions, il est prodigieux par sa fertilité.

On a souvent agité une question assez oiseuse et assez difficile à résoudre avec vérité ou avec politesse;

celle de savoir lequel des deux sexes était le plus propre à tel genre de littérature, au roman, par exemple. Je ne conseillerais pas aux hommes exclusifs et jaloux de toutes les gloires, de choisir le commencement du dix-neuvième siècle pour faire décider cette question : nous sommes vaincus; cela est certain. Dirons-nous, dans notre dépit, et pour nous consoler par une petite vengeance, que ces romans si bien accueillis ne sont pourtant pas des chefs-d'œuvre? Mais si cette remarque, très-juste au fond, diminue le mérite de ces dames, elle augmente aussi l'humiliation de ces messieurs. Sans doute il y a de nombreux défauts dans ces ouvrages si célèbres : le plus souvent les sentimens en sont outrés, les personnages sont ou d'une perfection chimérique, ou d'une folle bizarrerie, qu'on nous donne comme le plus haut degré de la perfection; mais qui ferait de ces héros et de ces héroïnes les êtres les plus insupportables et les plus fatigans dans la société, s'ils pouvaient exister. La contexture du roman est fréquemment vicieuse; les actions extraordinaires n'y sont pas motivées autant qu'il serait nécessaire pour les rendre un peu croyables et soutenir l'illusion; les événemens n'ont même pas le degré de vraisemblance qu'on exige dans un genre où l'on ne se montre pas, et où l'on aurait tort de se montrer difficile là-dessus; enfin, le style, hardi, pompeux, boursoufflé, est tantôt plus bizarre que les héros eux-mêmes : tantôt pur et correct dans son abondante prolixité, il est dénué de couleur, d'élévation, d'énergie. Les femmes actuellement dissertent trop sur les passions : voulant paraître à la fois profondes et subtiles, elles se

montrent trop métaphysiciennes dans l'analyse du cœur et dans la dissection des sentimens; elles sont trop prêcheuses aussi dans les romans; elles ont trop le zèle de l'apostolat. Ce défaut grave lorsque la doctrine est mauvaise, n'est pas toujours excusé par la bonté des principes et la rectitude des intentions, parce qu'il faut de la modération dans les bonnes choses, il faut de l'à-propos dans les prédications; il est un langage convenable à chaque genre.

Voilà beaucoup de défauts, sans doute; mais il faut les diviser entre plusieurs auteurs, et les répartir sur une centaine de volumes : il faut avouer ensuite qu'ils sont rachetés, ou du moins compensés, par un agrément incontestable, et un mérite réel qui justifie la célébrité des auteurs et le goût du public; par l'intérêt d'une foule de scènes très-attachantes; par la création de quelques caractères heureusement inventés et parfaitement soutenus : par le charme d'un style qui, s'il n'est pas à l'abri de toute censure, est néanmoins fort au-dessus du style de tous ceux qui écrivent des romans de nos jours, et même de presque tous ceux qui en ont écrit dans tous les temps; enfin, par toutes les ressources d'une imagination vive, variée et féconde.

Parmi ces femmes célèbres, une des plus célèbres est, sans contredit, madame de Genlis. Sans prétendre établir une comparaison toujours difficile entre des auteurs, et impraticable entre des femmes auteurs, il est certain que, de toutes les femmes qui écrivent des romans, madame de Genlis est celle qui en a écrit le plus : elle a donc à se défendre des combinaisons innombrables, depuis long-temps in-

ventées et employées par les romanciers de tous les âges; mais, ce qui est bien plus difficile, de ses propres combinaisons, déjà si nombreuses, et des caractères et des situations qu'elle a créés elle-même avec une si étonnante profusion. Il faut être neuf lorsqu'on semble avoir tout épuisé, tout usé; il ne faut pas se répéter, lorsqu'on semble avoir tout dit : l'imagination riche et féconde de madame de Genlis a su vaincre cette difficulté, qui paraît insurmontable; et son nouveau roman n'est pas moins intéressant que les autres, sans ressembler à aucun.

Cette nécessité néanmoins de varier toujours des situations qui, quoique très-nombreuses, ne sont pas infinies, et avec un esprit qui, quoique très-étendu, a cependant ses bornes, doit nécessairement en faire inventer d'un peu forcées. C'est assurément une situation neuve, mais aussi un peu extraordinaire, que celle d'une héroïne âgée de dix-sept ans, placée, dès la cinquante-septième page du roman, sur un échafaud, sous le fer levé du bourreau, et si irrésistiblement dévouée à un supplice ignominieux, que le lecteur la croirait certainement morte, si trois cent cinquante pages qui lui restent à lire, ne lui prouvaient que le roman n'est pas fini, et que par conséquent l'héroïne vit encore. Mais ne disputons pas trop contre notre plaisir; et si une situation extraordinaire et forcée nous en procure, admettons cette situation extraordinaire et forcée. Il est certain que madame de Genlis en a fait ressortir des détails pleins d'intérêt, et des scènes nobles et touchantes. *Clara* ne descend de l'échafaud que pour être précipitée dans des malheurs sinon plus grands, peut-être

plus difficiles à soutenir, parce que les longues injustices, les longues infortunes et les humiliations sans cesse renaissantes, abattent l'âme que le sentiment de son innocence et les vues supérieures de la religion élèvent et fortifient contre une injustice cruelle, terrible, mais promptement décisive. Ce caractère de Clara se soutient admirablement au milieu des plus rudes épreuves; toujours pur, toujours aimable et doux, toujours noble et élevé : elle plaît, elle intéresse, elle touche par ses malheurs, par la générosité de ses sentimens, par la grandeur des sacrifices qu'elle fait le plus souvent, non à un devoir rigoureux, ce qui diminuerait le mérite des sacrifices, mais à tout ce qui est beau, à tout ce qui est généreux. Elle a une certaine exaltation de vertu, de grandeur d'âme et d'imagination, qui convient parfaitement à une jeune personne sensible et religieuse; car, comme le dit très-bien madame de Genlis, qui ne perd aucune occasion de faire ressortir le contraste des sentimens inspirés par le vice et la vertu, par la religion et une fausse philosophie : « cette puissance merveilleuse et souveraine de « l'imagination n'est donnée qu'à la vertu; le vice « ne peut l'avoir. Toujours matériel, le vice agit sur « les sens, et non sur les plus nobles parties de nous-« mêmes : il enflamme le sang, la vertu élève l'âme. « Une extrême exaltation ne saurait exister sans un « grand motif d'admiration et d'amour, et l'une des « malédictions de la sagesse suprême contre le vice « et la fausse vertu, fut cet anathème : *Tu n'éprou-« veras jamais de véritable enthousiasme.* »

Le *P. Arsenne* est la seconde figure du tableau; c'est un de ces pieux missionnaires pleins de zèle,

de dévouement, de lumière et de charité, qui autrefois édifiaient le monde par leurs vertus, et qui actuellement commencent à n'être pas rares dans nos romans. Celui-ci exhorte, encourage, conseille, éclaire la belle et vertueuse Clara. On le voit, à l'âge de soixante-huit ans, se multiplier, et être partout où il y a quelque bien à faire; tantôt en Allemagne, tantôt en France, sur les bords du Rhône ou sur ceux de l'Océan; tantôt à pied, tantôt à cheval, dans un bateau, ou porté sur les épaules de bons paysans, portant quelquefois lui-même Clara en croupe; et, je l'avoue, j'aurais voulu que madame de Genlis eût trouvé un autre cheval pour Clara : cela n'était pas difficile; il y a tant de chevaux! et une héroïne en croupe ne fait pas un bon effet. J'aurais voulu aussi moins de prédications, moins de prières, moins de paraphrases des livres saints, moins d'extase, de pressentimens prophétiques, de voix intérieures et de sortes de révélations de l'avenir : il faut que les choses sacrées soient entourées d'une autorité que n'ont point les romans, d'un respect qu'on ne leur accorde point; et c'est parce que je les respecte infiniment moi-même, que je les trouve déplacées dans ces sortes d'ouvrages.

Les autres caractères du *Siége de la Rochelle* sont *Valmore*, qui joue un rôle intéressant dans les premières pages du roman, un rôle très-beau et très-important dans les dernières; et qui disparaît peut-être trop long-temps de la scène, pour un des premiers personnages; *Amélie*, sa sœur aînée, qu'on oublie trop aussi : je n'aime pas qu'on oublie ainsi les vieilles filles, surtout quand elles le méritent aussi

peu qu'Amélie ; le *comte de Rosemberg*, père de Clara, qui n'en sait rien, et ne l'apprend qu'à la fin du roman : caractère extrêmement romanesque, mais beau, possible même, à quelques nuances près ; *Euphémie*, femme de Rosemberg, et mère de Clara, sans que personne s'en doute ; et enfin *Montalban*, cru père de Clara, homme affreux, couvert de crimes, et qui en commet même un peu trop. On voit combien de ces suppositions, de ces ignorances et de cet imbroglio, il doit naître de surprises et de *péripéties*. Madame de Genlis, à la manière des poètes épiques, se jette au milieu des événemens : les faits s'accumulent dans les premières pages ; ils se pressent dans les dernières vers le dénouement : le milieu est plus vide d'action ; il est rempli, indépendamment des sermons, par l'histoire particulière des personnages qu'on ne connaissait pas, et qui se font ainsi connaître. Ces histoires sont bien racontées, quelques-unes trop bien : telle est celle d'*Héléna*, personnage épisodique, élevée dans toute la simplicité villageoise, ne sachant ce que Clara veut dire lorsqu'elle parle d'*emblême*, et racontant néanmoins son histoire aussi bien que pourrait la raconter madame de Genlis elle-même, avec des figures de rhétorique, des exclamations, des prosopopées, des subtilités sentimentales, et un choix d'expressions qui prouvent qu'elle n'est étrangère à aucun des plus beaux termes de la langue française.

Le premier devoir du romancier est d'*intéresser* ; je pense que madame de Genlis a rempli ce devoir : le second est de fonder cet intérêt sur des motifs raisonnables, sur des faits vraisemblables ; je crois

qu'elle a été moins fidèle à celui-ci. Le roman entier est fondé sur la condamnation de la jeune et innocente Clara, accusée d'avoir tué, à coups de poignard, un jeune enfant, sans qu'on puisse soupçonner un seul motif probable d'une pareille atrocité, et uniquement parce qu'on la trouve évanouie dans la chambre de l'enfant assassiné, et avec un poignard à ses pieds. Ces preuves suffisent-elles pour convaincre d'un meurtre horrible la jeune personne la plus timide, la plus douce, la plus aimable? Clara ne se défend pas, pour ne pas accuser le véritable assassin, Montalban, qu'elle croit son père. Mais n'y avait-il pas un milieu? et, sans nommer Montalban, ne pouvait-elle pas dire qu'un inconnu était entré dans la chambre, avait assassiné l'enfant, et qu'elle s'était évanouie à cet horrible spectacle? Circonstances toutes vraies, à l'exception du mot *inconnu*, et toutes plus probables que l'affreuse supposition des juges. Un autre fondement du roman, c'est le mariage secret de Rosemberg, père de Clara, avec la princesse Euphémie. Ce mariage n'a aucune vraisemblance; il est trop brusque : tout cela est terminé en deux séances fort courtes, et qui sont elles-mêmes assez invraisemblables. Je ne crois pas que les princesses allemandes se laissent épouser avec aussi peu de cérémonie; mais ce qu'il y a de tout-à-fait incroyable, c'est que l'électeur, père de la princesse, ignorant ce mariage, et voulant récompenser les services de Rosemberg, lui offre sa fille; et celui-ci, qui peut ainsi ratifier un mariage clandestin, la refuse sur les prétextes les plus frivoles. Rien n'est plus injurieux pour le père, rien n'est

plus révoltant pour la princesse, rien n'est plus inconcevable pour le lecteur. Il fallait aussi, je crois, épargner à Montalban son dernier crime, parce qu'il est absolument sans motif; c'est bien assez de peindre les hommes capables des plus grands forfaits pour les plus petits intérêts. La manière dont le P. Arsenne prévient ce forfait est tout-à-fait improbable. J'ai supposé, dans tout le cours de mon article, qu'on connaissait l'ouvrage de madame de Genlis : j'avoue même que, sans cette connaissance, on ne m'entendra guère ; mais aussi, qui est-ce qui n'a pas lu le *Siége de la Rochelle?*

Bélisaire, par madame de Genlis.

Dans les cinq premiers mois de l'année 1808, nous avons eu le bonheur de lire trois nouveaux romans de madame de Genlis, sans compter une trentaine d'anciens que nous avons pu relire tant que nous avons voulu. Je jouissais comme un autre de cette heureuse et admirable fécondité; j'en jouissais même plus qu'un autre : je lisais avec plus d'attention que la plupart des lecteurs ces agréables productions, je les méditais davantage ; je n'admirais pas seul, ou dans une société restreinte, les grâces de l'ouvrage et le talent de l'auteur ; j'avais le bonheur de leur rendre publiquement hommage, et souvent de devancer le sentiment et le suffrage de plusieurs milliers de lecteurs, qui sans doute eussent apprécié tout cela sans moi, mais qui ne trouvaient pas mauvais que je l'appréciasse avec eux. J'espérais que madame de Genlis me le permettrait comme eux,

et ce n'était pas par elle que je m'attendais à me voir troublé dans cette jouissance, et à être repris du bien que je disais d'elle. Je me suis trompé cependant. Quelques critiques mêlées à mes éloges ont fait qu'elle ne veut plus ni de mes critiques ni de mes éloges. Je crois même que ceux-ci lui déplaisent plus que celles-là ; car elle les détruit sans contredit bien mieux. Jamais on n'a vu s'armer contre de simples politesses, d'argumens aussi vigoureux, et même aussi rigoureux, comme on va le voir.

Dans mon article sur le *Siége de la Rochelle*, me livrant à quelques considérations générales et préliminaires, et parlant *précisément de l'époque où nous vivons*, j'avais accordé aux femmes qui écrivent des romans, une certaine supériorité sur les hommes qui s'adonnent au même genre. Il me semble que cette proposition a une vérité suffisante, et même plus que suffisante, pour pouvoir être *hasardée*. Je crois que madame de Genlis, madame de Staël, madame Cottin, l'auteur d'*Adèle de Senanges*, et peut-être quelques autres encore, l'emportent par le nombre, la variété et l'agrément de leurs romans, sur les hommes qui *actuellement* se mêlent d'en écrire. Cependant madame de Genlis trouve dans cette politesse, assurément bien fondée, une *galanterie extraordinaire*.

Dans cette lutte de gloire littéraire que je supposais établie entre les hommes et les femmes *de nôtre âge*, j'avais cru pouvoir m'écrier : Dans le genre du roman, *nous sommes vaincus*, *cela est certain !* Madame de Genlis m'avertit de parler pour moi, d'être *modeste pour moi;* ce *pluriel* lui paraît *de trop*, il lui semble *très-singulier*. Mais je la prie d'observer que

j'aurais fait un raisonnement bien extraordinaire, si j'avais prétendu que les femmes qui font des romans l'emportent *sur moi,* qui n'en fais pas. Madame de Genlis ajoute : « Il y a long-temps qu'il est prouvé « que les hommes peuvent faire d'excellens ro- « mans. » Oh! assurément, il y a bien long-temps que cela est prouvé ; mais qu'est-ce que cela prouve contre ma proposition, restreinte au temps actuel ? « Mais, continue madame de Genlis, les hommes, « même aujourd'hui, font de très-bons romans. » Eh quoi ! faudrait-il donc, à ses yeux, qu'ils n'en fissent que de mauvais, pour qu'elle et les autres femmes, ses illustres émules, pussent l'emporter sur eux ?

Je suis bien persuadé qu'au fond, sur cette question, madame de Genlis est parfaitement de mon avis ; cependant elle ajoute avec un ton bien solennel pour l'occasion : « Quand l'*humilité* d'un homme « nous donne des louanges exagérées, il est juste « que la franchise d'une femme rende cet hom- « mage à la vérité ! » L'*humilité* d'un homme ! On voit bien que madame de Genlis est accoutumée aux termes ascétiques. Quant à cette noble *franchise,* à cet éclatant *hommage* et à cette importante *vérité,* on ne saurait trop admirer tout cela.

Après avoir attaqué une de mes politesses par les mots les plus imposans de la langue, madame de Genlis en combat une seconde par le raisonnement le plus fort qu'il soit possible d'imaginer. Parlant toujours de ce fameux *Siége de la Rochelle*, j'avais dit : « J'ai supposé dans tout le cours de mon article qu'on « connaissait l'ouvrage de madame de Genlis. J'a- « voue même que, sans cette connaissance, on ne

« m'entendra guère ; mais aussi, qu'est-ce qui n'a « pas lu *le Siége de la Rochelle ?* » Que fait madame de Genlis, pour détruire de fond en comble le petit compliment que j'avais délicatement caché sous ces trois derniers mots? Elle fait trois savans calculs : elle compte d'abord le nombre de jours qui s'étaient écoulés depuis la publication de son livre, lorsque j'écrivais cette phrase ; elle suppute ensuite le nombre d'exemplaires qu'on en avait tiré ; enfin, elle fait le dénombrement des habitans, ou au moins des *lecteurs* d'une grande *ville telle que Paris ;* et combinant tout cela, elle conclut que tout le monde ne pouvait pas avoir lu son roman. Je l'avoue, je n'ai rien à répondre ; cela est non-seulement *prouvé,* mais *démontré ;* mais aussi, quel est le compliment qui pourrait tenir contre d'aussi profonds calculs et une démonstration arithmétique ; et comment se défendre des rigueurs mathématiques de madame de Genlis? Nous lisons dans Gulliver, que ce grand voyageur habita quelque temps une contrée dont les habitans étaient tellement adonnés à l'étude des sciences exactes, qu'un tailleur vint avec un quart de cercle lui prendre mesure d'un habit qu'il manqua, malgré toute sa géométrie. Madame de Genlis fait bien mieux : elle attaque un compliment avec des calculs, et elle ne fait pas comme le tailleur, elle ne le manque pas ; elle le terrasse, elle le foudroie.

Il est vrai que de mon compliment, ainsi réduit en poudre, madame de Genlis tire une terrible conséquence contre moi : de *mon aveu,* dit-elle, mon extrait ne pouvait donner aucune idée de son ouvrage au grand nombre de personnes qui ne l'avaient pas

encore lu ; « d'ailleurs, ajoute-t-elle, nul compte « rendu du plan, des détails, des caractères, du but « moral ; nulle citation. Est-ce là faire un extrait ? « Est-ce là analyser un ouvrage ? » C'est ainsi que Chicaneau s'écrie :

Est-ce là faire droit ? Est-ce ainsi que l'on juge ?

Mais de même que Chicaneau avait une ressource dans *la requête civile*, de même madame de Genlis en a une aussi ;

Et dans une préface il lui reste un refuge.

Continuant toujours ses vives apostrophes : elle s'écrie encore : « Est-ce là remplir le devoir d'un jour- « naliste ? » J'avoue que ma conscience est bien tranquille là-dessus. Je crois que je m'étais assez étendu sur *le Siége de la Rochelle*. J'aurais voulu sans doute en parler mieux, mais jamais plus longuement. Madame de Genlis ne m'a pas fait l'honneur de me lire avec attention, puisqu'elle prétend que je n'ai donné aucune idée des caractères ; j'ai parlé assez au long de celui de Clara et du P. Anselme, les deux principaux personnages. J'ai parlé, quoique plus brièvement, de ceux de Montalban, de Valmore, d'Amélie, de Rosemberg, de presque tous les personnages qui paraissent dans le roman. Je n'ai pas donné *le plan* détaillé de l'ouvrage, et jamais je ne le donne, lorsque je parle d'un roman ; mais j'ai dit mon sentiment sur ce plan. Je n'ai pas parlé du *but moral*, parce que je n'y ai pas vu de but moral, à moins que la moralité en soit, qu'il ne faut pas croire facilement que les jeunes

filles douces, aimables et bien élevées, égorgent à coups de poignard les enfans de ceux qu'elles aiment; enfin, j'ait fait *une citation*. Pour faire une analyse telle que la demande madame de Genlis, il faudrait cinq ou six extraits, et je ne me suis pas cru assez de talent pour intéresser le public en lui parlant cinq ou six fois du *Siége de la Rochelle*.

Il est cependant un reproche fondé que me fait madame de Genlis; et j'avoue ici avec toute l'*humilité* dont elle m'a déjà loué ou blâmé, je ne sais lequel des deux, que j'ai eu tort dans une expression, dans un malheureux adverbe qui m'est échappé vers la fin d'un article fort long, que j'étais un peu pressé de finir : et cet adverbe abrégeait beaucoup les choses. J'ai dit donc, et je le confesse, « le roman en-« tier est fondé sur la condamnation de la jeune et « innocente Clara, accusée d'avoir tué à coups de « poignard un jeune enfant; et *uniquement* parce « qu'on la trouve dans la chambre de l'enfant assas-« siné. » C'est ce mot *uniquement* qui fait mon *unique* tort. Il est certain que d'autres circonstances savamment combinées semblent accuser l'innocente Clara; mais avais-je beaucoup insisté sur cette invraisemblance? Ne m'étais-je pas plutôt récrié sur l'horreur et l'atrocité de toutes ces combinaisons, et de ces scènes que madame de Genlis appelle *lugubres?* Son roman en est-il beaucoup meilleur, parce que des juges sont conduits à croire une jeune fille coupable du plus épouvantable des crimes, et à traîner l'innocence, la jeunesse et la beauté sur l'échafaud? N'y a-t-il pas assez d'autres invraisemblances : le mariage de Rosemberg, le dernier crime de Montal-

ban, la manière dont ce crime est découvert par le P. Anselme, etc., etc. ? Il est vrai que madame de Genlis prétend que les invraisemblances doivent être pardonnées lorsqu'elles produisent des beautés; et je suis de son avis.

Il est tout simple que madame de Genlis n'ait répondu dans tout mon article qu'à deux complimens insignifians, et à une seule critique. C'est une tactique connue et commode. On a l'air d'avoir tout réfuté, en passant ainsi sous silence vingt observations justes et fondées, pour ne s'attacher qu'à un mot qui n'est pas exact. Cela prouve, il est vrai, qu'elle n'a eu rien à répondre à tout le reste; mais cela fera croire au plus grand nombre que je n'ai rien dit que ce qu'elle réfute; et c'est tout ce qu'il lui faut. Je le répète : je ne suis donc pas surpris qu'elle ait adopté cette méthode; mais ce qui me surprend, ce sont les expressions dont elle a accompagné les reproches qu'elle me fait. S'il faut l'en croire, mon article est une *critique amère;* j'ai fait de son roman *un exposé grossièrement, formellement faux, un faux exposé* (admirez cette gradation); et enfin cet exposé faux, ou faux exposé, est *la marque certaine, non-seulement de la malveillance, mais d'une animosité secrète, et de la haine.* Ajoutez à cela le doux reproche de *mensonge,* indigne *d'un journaliste qui se respecte lui-même.*

Sans doute la mémoire d'un *Feuilleton* ne subsiste point au-delà de vingt-quatre heures, et madame de Genlis a très-bien calculé cela, lorsqu'elle a formé contre moi ces étranges accusations. Ce serait une chose assez plaisante que de lire mon extrait à côté de cette violente préface; et je suis bien persuadé

que madame de Genlis n'a pas été tentée de le mettre à la suite comme une pièce *justificative*.

Au reste, l'humeur de madame de Genlis me rappelle celle du président Hénaut contre Marmontel. Madame Geoffrin lui en fit connaître le motif dans un dialogue que j'abrégerai. « N'avez-vous pas rapporté une chanson du président? — Oui, madame. — Eh bien, il y a un *O* que vous avez retranché. — Un *O*, madame! — Eh! oui, un *O*; vous avez écrit : *Dieux qu'elle était belle!* Et le président avait mis : *O dieux, qu'elle était belle!* — Mais, madame, le sens est le même, et j'ai cité la chanson avec éloge. — Oui, monsieur; mais lorsqu'on cite il faut citer fidèlement. Chacun est jaloux de ce qu'il a fait; cela est naturel : puisque le président avait mis *O dieux!* cela lui plaisait davantage; que vous avait-il fait pour lui ôter son *O?*» Ma faute est à peu près aussi grave que celle de Marmontel, et l'humeur de madame de Genlis aussi forte que celle du président Hénaut. Mais en voilà assez, peut-être trop, sur la préface du nouveau roman de madame de Genlis; passons au roman lui-même.

En littérature, les genres sont et doivent rester parfaitement distincts; ils ont leurs différences réelles, leurs qualités propres, leur langage particulier; vouloir les confondre, ou faire un nouveau genre du mélange de plusieurs, c'est un abus; c'est du moins une innovation rarement heureuse : telle est la règle générale et fondée sur la nature même des choses. Dépourvu du talent de poète, vous avez néanmoins de l'esprit, des connaissances et l'art d'exprimer vos idées dans un style simple, clair, élégant : écrivez

en prose. Vous vous sentez animé de cet esprit presque divin qui fait des poètes : écrivez en vers. Mais ne pouvant atteindre au langage de la poésie, dédaignant le langage commun, ou peut-être incapable de le parler avec grâce, vous vous jetez dans un genre mixte, et vous faites de la prose poétique : probablement vous m'ennuierez. Vous avez le talent d'observer et de peindre sur la scène les ridicules et les travers de la société : faites des comédies. Vous savez, dans un style noble et élevé, intéresser le spectateur au tableau des passions orageuses, de leurs crimes et de leurs fureurs : faites des tragédies. Mais ne pouvant ni tenir d'une main ferme le poignard de Melpomène, ni porter avec grâce le masque de Thalie, vous me donnez une tragédie bourgeoise, un drame : vraisemblablement je vous sifflerai. Vous avez la patience de consulter les anciens monumens et de comparer les écrits contradictoires ; une saine critique qui vous fait discerner le vrai d'avec le faux ; le talent de raconter avec clarté, précision, élégance : écrivez l'histoire. Vous avez une imagination qui crée des événemens, qui les dispose dans un ordre agréable, qui met en jeu des passions factices, et imite la nature en l'embellissant : faites des romans. Mais vous voulez confondre le vrai avec le faux, mêler la fable à l'histoire, et vous m'annoncez un *roman historique :* assurément je vous critiquerai.

Ce sont là les vrais principes littéraires : mais les gens sensés ne mettent point à ces vérités-là plus d'importance qu'elles n'en méritent ; ils sont loin d'en être fanatiques : ils avouent que le génie et le talent peuvent quelquefois s'élever au-dessus des rè-

gles : ils reconnaissent que parmi les plus beaux chefs-d'œuvre de la langue, se trouve un poème en prose qui vraisemblablement ne sera pas le dernier : que parmi les drames il y a des ouvrages fort estimables ; que quelques romans historiques les ont fort intéressés ; ils trouvent même tout simple que ceux qui s'adonnent à ces genres moins purs, les défendent par des poétiques à leur usage : seulement ils exigent que, plus ces poétiques sont paradoxales, plus elles soient ingénieuses ; qu'au défaut de raisonnemens très-solides, on en offre de très-spécieux ; et qu'enfin les vices d'une littérature systématique soient rachetés par l'agrément des détails et l'élégance du style. J'ai donc cherché ces qualités dans l'apologie des romans historiques, que madame de Genlis place à la suite de *Bélisaire*, et j'ai été surpris et fâché de ne pas les y trouver.

Madame de Genlis défend les romans historiques par des raisons, par des allégations, par des autorités et des exemples ; mais tous ces moyens ne me paraissent ni bien choisis ni bien présentés. On avait objecté contre ce genre qu'il brouillait toutes les vérités historiques, et qu'il mettait une étrange confusion dans les idées de cette classe nombreuse de lecteurs, très-disposés à étudier l'histoire dans les romans. Madame de Genlis répond que la vérité historique est bien plus altérée dans une mauvaise histoire, dans une *histoire infidèle*. Mais qu'est-ce que cela prouve, sinon qu'une mauvaise histoire et un mauvais ouvrage, qui peut bien ne pas valoir mieux, ou même valoir moins qu'un roman historique ; ce que nous lui accorderons volontiers ? Elle répond encore

que la vérité des faits est infiniment plus compromise dans les poèmes épiques et dans les tragédies, que dans les romans. Mais qui jamais s'est avisé de puiser des notions historiques dans un poème épique et dans une tragédie? La seule différence du langage et du style ne suffirait-elle pas pour avertir le lecteur qu'il est transporté dans un monde idéal et fictif? Ce n'est pas la seule fois que madame de Genlis parle de poème épique, dans cette petite discussion où le poème épique n'a rien à voir; ainsi elle peut prouver qu'il y a beaucoup d'*imagination* dans un roman historique, puisqu'il y en a beaucoup dans *la Jérusalem délivrée*. Peut-être faudrait-il éviter de nommer *la Jérusalem délivrée* à l'occasion de *Bélisaire*.

Il y a long-temps, au reste, qu'on a fait aux romans historiques le reproche que veut repousser ici madame de Genlis; et lorsqu'elle ne le fait remonter qu'à cinq ou six ans, et qu'elle veut nous en rendre responsables, elle nous fait, aux yeux du public, plus d'honneur que nous ne méritons, et, à ses propres yeux, plus coupables que nous ne sommes. Il y a plus de cent ans que Bayle se plaignait de ces ouvrages, *mélange de fictions et de vérités, moitié roman, moitié histoire; qui répandent mille ténèbres sur l'histoire véritable : inconvénient*, dit-il, *qui s'augmente tous les jours;* et cela lui donne tant d'humeur, qu'il invoque presque l'autorité contre leurs auteurs : « Je crois, dit-il, qu'enfin on con-« traindra les puissances à donner ordre que ces « nouveaux *romanistes* aient à opter; qu'ils fassent « ou des histoires *toutes pures* ou des romans *tous* « *purs*. » Il y aurait pour la plupart de ces *romanis-*

tes un troisième parti, qui vaudrait encore mieux que les deux autres; c'est qu'ils n'écrivissent ni roman ni histoire.

A ces raisons, madame de Genlis joint une foule d'autorités : elle cite un grand nombre de romans historiques en sa faveur; mais il en est beaucoup dont elle eût pu se dispenser de se prévaloir; car ils sont actuellement oubliés ou méprisés : la plupart des autres ne sont point historiques, et je ne crois pas même qu'on doive appeler ainsi les romans de madame de La Fayette, parce que les noms de la princesse de Clèves, de M. de Nemours, de mesdames de Chartres, de Valentinois, etc., quoique historiques et placés à une époque historique, ne suffisent pas pour faire un roman historique, pas plus que ceux de Rothelin, d'Estouteville, de Rieux, de Sénanges, n'ont donné ce titre aux ouvrages agréables qui nous représentent leurs actions feintes et leurs sentimens fictifs. Mais comment madame de Genlis peut-elle donner le savant ouvrage de l'abbé Barthélemy, sur la Grèce, comme un roman? Comment peut-elle donner ce nom au *Télémaque?* Croit-elle que les rangs soient tellement confondus dans la littérature, que l'on y place dans la même catégorie *Télémaque* et *le Siége de la Rochelle?* J'en dis autant d'*Atala :* ce sont de ces ouvrages que l'importance et la grandeur du but moral, la gravité et l'élévation des pensées, et les formes du style, classent à part, et ne permettent pas de confondre avec les productions frivoles et légères qu'on appelle romans.

Madame de Genlis a placé cette apologie des ro-

mans historiques dans une *Notice* qu'elle a fait imprimer à la suite de *Bélisaire :* cette Notice pourrait donner lieu à bien d'autres réflexions encore; mais je suis pressé d'arriver à Bélisaire lui-même. Je ne puis m'empêcher néanmoins de remarquer l'extrême négligence de style avec laquelle elle est écrite; des saillies contre les philosophes, dont ceux-ci doivent être charmés, car elles ne sont ni bien placées, ni adroites, ni piquantes, ni bien exprimées; et une singulière contradiction que présente cette sorte de *postface,* avec la préface du même ouvrage. En effet, dans l'une, madame de Genlis loue *le Bélisaire* de Marmontel comme un ouvrage qu'elle *n'a point eu la témérité de refaire;* comme un roman politique qui doit *rester entre les mains des hommes d'État;* dans l'autre, elle le présente comme un ouvrage dans lequel Marmontel a tantôt manqué de *délicatesse,* tantôt de *raison,* de *naturel,* de *vraisemblance;* dans lequel même il nous fait *sourire* par une absurdité, etc. Voilà un bel ouvrage pour *les hommes d'État!*

Quant au sien, madame de Genlis ne le destine qu'à *amuser les femmes et les gens du monde.* Il y a long-temps que les romans de ce célèbre et fertile auteur sont en possession de remplir ce but, et il n'y a pas de raison pour que *Bélisaire* ne le remplisse pas comme les autres. Si madame de Genlis en a publié de meilleurs, elle en a publié aussi de plus mauvais peut-être; et cependant ils ont tous réussi, comme nous le savons très-positivement de quelques-uns, et comme elle nous l'apprend de ceux dont nous pourrions douter, dans les préfaces de

ceux qui les suivent immédiatement et de très-près. Il faut l'avouer cependant : pour un ouvrage destiné à amuser, *Bélisaire* est bien tendu, bien sérieux. Quand je lis l'*Histoire du Bas-Empire*, je suis disposé à m'intéresser, ou résigné à m'ennuyer au récit des guerres contre les Goths, contre les Vandales, contre les Bulgares ; des actions de Gelimer, d'Abdaliz, de Théodat; mais ce n'est point cela que je cherche dans un roman. Lorsque madame de Genlis est conforme à l'histoire, je me croirais encore plus sûr de ce qu'elle raconte, si je lisais Procope ou M. Le Beau; et lorsqu'elle n'y est pas conforme, comme dans la dernière guerre contre Abdaliz, je trouve qu'elle se donne la peine d'inventer de singulières choses : car c'est une singulière fiction qu'une guerre de Bulgares! C'est un moyen bien neuf d'*amuser les femmes et les gens du monde !*

Madame de Genlis prend son héros, Bélisaire, tel que le lui a donné Marmontel, tel que le représente une tradition populaire, qui, si elle n'est pas adoptée par tous les historiens, doit l'être par tous les romanciers dont l'imagination voudra transformer Bélisaire en héros de roman : c'est un grand homme, un homme vertueux, aux prises avec toutes les rigueurs de la fortune, *vir bonus cum mala fortuna compositus*. Le souverain dont il a soutenu l'empire et illustré le règne, le proscrit, l'exile ; un ministre perfide lui fait crever les yeux ; et enfin, madame de Genlis l'attache avec de grosses chaînes sur un roc de la Thébaïde. Bélisaire maudit les hommes, et murmure contre la Providence. Un solitaire est frappé de ces imprécations et de ces cris de vengeance

inouïs dans le désert : il s'approche, il rompt les chaînes du malheureux, et tâche d'apporter quelque adoucissement à ses maux. Ses consolations sont d'abord repoussées, ses secours acceptés : Bélisaire consent à suivre le solitaire dans sa grotte. Ce solitaire n'est autre que Gelimer, jadis vaincu et chargé de chaînes par Bélisaire, maintenant pieux anachorète dans la Thébaïde. Cette rencontre, qui n'appartient pas entièrement à madame de Genlis, mais dont elle tire un parti tout nouveau, est intéressante, dramatique, et très-heureusement imaginée.

Cependant Gelimer ne se fait encore connaître ni aux lecteurs, ni à Bélisaire aveugle : il le prie de lui raconter son histoire, et s'engage à lui prouver, par la sienne, qu'il est des hommes plus malheureux que lui. Cet engagement, qui paraît bien téméraire à Bélisaire, lui donne de l'émulation; il se rend aux vœux du solitaire, et commence son histoire par l'expression de la plus vive indignation, par les menaces du plus vif ressentiment et de la plus éclatante vengeance contre Justinien ; mais cette violente apostrophe finie, c'est le plus calme des hommes ; il raconte longuement son histoire, s'appesantit sur de petits détails, fait des amplifications d'un bon écolier de rhétorique sur un tremblement de terre; des réflexions sans fin sur tout, sur le cœur des hommes, des femmes, des courtisans ; développe toutes les intrigues de cour à un solitaire de la Thébaïde; car, je le répète, il ne connaît point Gelimer. La plupart de ces réflexions sont fort bonnes, fort bien exprimées ; mais elles sont froides, calmes, et ne conviennent nullement à la situation. L'homme mal-

heureux, indigné, désespéré, doit se presser dans son récit vers la catastrophe; c'est de lui surtout qu'on doit dire : *Semper ad eventum festinat.* Mais Bélisaire n'est pas pressé.

C'est ici surtout que le *roman* est fort *historique;* c'est même pour ainsi dire de l'histoire toute pure, seulement le romancier y mêle quelques intrigues du ménage de Bélisaire; dénature le caractère de sa femme, que le roman nous peint comme très-vertueuse, tandis que l'histoire nous la représente comme très-méchante et très-vicieuse; et invente le caractère de sa fille Anastasie, dont l'histoire ne parle pas, et que madame de Genlis fait parler bien singulièrement, lorsque interrogée par l'empereur si elle veut épouser le prince impérial, elle répond devant le prince impérial lui-même... « Il ne m'est plus possible de dis-« poser de mon cœur... *Je l'ai donné.* » Je ne crois pas que jamais jeune fille de seize ans ait répondu tout à la fois si décidément et si niaisement à son empereur et devant son amant.

L'histoire de Gelimer est aussi romanesque que celle de Bélisaire avait été historique : c'est là que madame de Genlis multiplie les tableaux. Dès le commencement, on voit Gelimer enlever la jeune Zima, et se marier, au milieu d'une armée qui protége ce mariage, non loin d'une armée qui s'y oppose, et qui vient fondre sur les époux, les prêtres et les soldats protecteurs. On se précipite, on se mêle : Gelimer vole au combat, Zima le suit : elle tombe sur le seuil de la porte du temple, les cheveux épars, les yeux levés au ciel, entourée des prêtres en habits sacerdotaux, qui forment un demi-cercle

derrière elle. Au milieu de la fureur et des cris des combattans, Gelimer s'élance, et apaise tout par une petite harangue qui n'est nullement *vandale*, et à la fin de laquelle tous s'écrient : *Vive la reine des Vandales!* Tel est l'effet merveilleux des harangues dans ce roman. Abdaliz avait fait prisonnier Justin, fils adoptif de l'empereur, ennemi et persécuteur de Bélisaire. Bélisaire et Gelimer se trouvent aussi chez le roi des Bulgares, auquel ils ont été livrés par un traître. Abdaliz, pour se concilier Bélisaire et lui donner une petite récréation, le mène dans le cachot où était Justin, lui met un fer rouge dans les mains, et l'engage à aller brûler les yeux du malheureux prisonnier. Bélisaire proteste qu'il n'en fera rien : alors Abdaliz s'empare du fer rouge, et se charge lui-même de l'opération. Mais Gelimer et Bélisaire font encore une petite harangue, et Abdaliz non-seulement ne brûle pas les yeux de Justin, mais il le renvoie sans rançon ; et tout cela, comme on dit, en un tour de main. Je crois madame de Genlis fort éloquente ; mais j'ai peine à croire qu'elle mît si promptement à la raison un roi des Bulgares.

Madame de Genlis sème son ouvrage de contrastes piquans, ingénieux, philosophiques ; mais peut-être les recherche-t-elle trop. Dès les premières pages du roman, Gelimer, dont les mains avaient été chargées de chaînes par Bélisaire, détache les chaînes de Bélisaire : celui-ci, aveugle et proscrit, est conduit dans les lieux qu'il avait parcourus en vainqueur, en triomphateur ; il est captif de ceux qu'il avait faits jadis prisonniers, etc. Gelimer parcourt en fugitif les provinces où il avait régné ; il aborde dans

des lieux déserts : c'était la capitale de son empire ; il s'assied sur des colonnes brisées ; elles soutenaient jadis son trône, au milieu des ronces et des épines ; c'était là qu'était son lit nuptial, le berceau de son fils, etc. Là, c'est une brillante pension de petit garçons et de jeunes filles, chez les Bulgares, dans un pays ravagé, au milieu des camps et des fureurs de la guerre. Enfin, tous les personnages du roman, amis et ennemis, persécutés ou persécuteurs, se rencontrent par des moyens que je ne taxerai pas d'*invraisemblance*, parce que ce reproche ne me réussit pas auprès de madame de Genlis.

Elle m'accusera sans doute de n'avoir pas rendu un compte assez détaillé de son roman, et s'écriera encore : *Est-ce là faire un extrait? Est-ce là analyser un ouvrage? Est-ce là remplir le devoir d'un journaliste?* Mais aussi pourquoi fait-elle des préfaces et des *postfaces* qui prennent tout notre temps, et remplissent tout notre espace ? A peine m'en reste-t-il pour venger un peu ce malheureux Narsès, que l'histoire représente comme un grand homme, et que madame de Genlis peint comme un scélérat. Je sais bien qu'on ne peut guère faire de Narsès un héros de roman, et je ne prétends pas que madame de Genlis doive en faire le sien ; mais elle le maltraite trop aussi : et puisque ses préfaces sont de petits plaidoyers assez vifs où elle veut redresser tous les torts, je crois qu'elle devrait un mot de réparation à Narsès, dans sa préface du *Fils naturel*, qu'elle va nous donner.

Les Bergères de Madian, ou *la Jeunesse de Moïse*, poème en prose, en six chants, par madame de Genlis.

Madame de Sévigné dit quelque part, en parlant de La Fontaine: « Je voudrais faire une fable qui « lui fît entendre combien cela est misérable de for- « cer son esprit à sortir de son genre, et combien la « folie de chanter sur tous les tons fait une méchante « musique. » Je suis fâché qu'une idée si judicieuse, d'une application presque générale, et exprimée avec un tour si original, le soit aussi avec si peu de ménagemens, et en termes peu mesurés et même durs : cela m'empêche d'en faire dans ce moment-ci une application particulière, dont la rigueur serait cependant adoucie en songeant avec quel heureux et aimable génie on partage ce reproche et ce blâme. J'aimerais surtout à faire remarquer que le tort de *sortir de son genre* est d'autant plus grand, qu'un esprit souple et flexible a donné à ce genre plus de variété et d'étendue ; et je dirai aux femmes, s'il en est plusieurs dans le siècle où nous vivons qui aient reçu tant de dons heureux et naturels : O vous qui avez le talent de peindre avec tant de vérité et de charme les mœurs de la société ; qui en retraçant dans vos ouvrages le ton et les manières d'un monde élégant et poli, en avez perpétué le souvenir et conservé la tradition ; vous qui savez tirer de l'histoire des leçons agréables et utiles, et de votre imagination des fictions ingénieuses et souvent morales ; qui avez donné pour l'éducation tant de règles sûres, fruit de la réflexion et de l'expérience ; qui avez su

rendre l'instruction aimable à cet âge même où elle se présente sous les dehors les plus sévères, soit en la développant dans des récits pleins d'agrémens, soit en la mettant en action dans des drames pleins d'intérêt et de charme; qui enfin avez su revêtir tant de productions diverses d'un style simple, facile, correct, naturel surtout, contentez-vous de cette variété de talens et de succès, *ne sortez point de votre genre;* votre esprit peut s'exercer dans un cercle assez grand; les limites dans lesquelles vous devez vous renfermer sont assez éloignées; vous auriez moins d'excuses qu'un autre!

Je leur dirais par-dessus tout : Ne faites point de poème en prose! c'est un genre qu'il ne faut pas proscrire sans doute, puisque le beau siècle de Louis XIV lui doit un des chefs-d'œuvre qui l'immortalisent, et que l'époque actuelle lui doit un de ces ouvrages rares où brillent des beautés d'un ordre supérieur; mais il ne faut pas trop l'encourager, puiqu'il a produit un si petit nombre d'ouvrages remarquables, et tant d'essais malheureux : genre mixte, dont le caractère, les lois et les prérogatives ne sauraient être déterminées avec précision; qui s'écartant de la simplicité de la prose, s'affranchissant des règles austères de la versification, n'a ni la grâce naïve et les modestes agrémens du langage ordinaire, au-dessus duquel il a prétendu s'élever, ni le mérite de la difficulté vaincue, et les beautés supérieures du langage poétique auquel il a voulu s'élever, et reste ainsi réellement au-dessous de l'un et de l'autre. Une ou deux exceptions ne sauraient contredire cette assertion générale.

Aux difficultés et aux inconvéniens du genre se joignent d'autres inconvéniens encore et d'autres difficultés, lorsqu'on veut tirer son sujet de la Bible. La Bible sans doute présente au poète des images sublimes, des pensées admirables, des mœurs intéressantes à peindre, des lieux pleins de souvenirs à décrire, des faits ou touchans ou prodigieux à raconter. Rien, dans l'antiquité, ne peut être comparé aux sentimens et aux vertus de ces hommes des anciens jours ; et les noms et les monumens de Getzemani, d'Oreb, de Gaza, de Silo, d'Ascalon, de Gelboé, de la pierre des témoignages, du puits des sermens, des sépulcres des patriarches, ne sont ni moins célèbres, ni moins harmonieux, ni moins poétiques que le Sigée, le Simoïs, le Scamandre, et les monumens épars dans l'Asie-Mineure, la Grèce et le Latium ; mais ces faits extraordinaires, ces hommes antiques, ces sentimens vertueux et touchans ont été célébrés dans le style qui leur convient le mieux. Le langage simple et naïf de l'Écriture forme un admirable contraste avec les merveilles qu'il raconte ; est dans un rapport non moins admirable avec les personnages qu'il peint, accroît l'intérêt de leurs actions, le charme de leurs discours. Le langage du poète, au contraire, dénature tout, en voulant tout orner, tout embellir ; la pompe de ses expressions affaiblit la grandeur des objets ; ce qui avait été raconté avec brièveté, mais dans une juste mesure également éloignée et de la sécheresse qui supprime les détails ou instructifs ou intéressans, et du verbiage qui les multiplie sans nécessité et sans retenue, s'étend sous les pinceaux du poète qui veut

donner une grosseur raisonnable à son poème; et l'intérêt se perd dans les développemens; des fictions humaines se mêlent à des événemens divins; et le moindre inconvénient de ce mélange est de choquer le goût. Quelques-uns des personnages de l'Ancien-Testament sont assurément très-dramatiques; je crois qu'aucun n'est épique. Je ne puis ici développer convenablement cette assertion; mais, à défaut de développemens, je donnerai des exemples; et sans parler du *Moïse*, déjà du temps de Boileau *moisi par les bords*, lit-on beaucoup aujourd'hui *Joseph*, *Tobie*, *Jephté*, et même la *Mort d'Abel*? Une sorte de prévention générale s'établit naturellement contre ces sujets tirés des livres saints. Les gens religieux condamnent ce mélange téméraire de sacré et de profane, de mensonges et de vérités; de fables imaginées avec plus ou moins de talent, et d'histoires révérées; et les incrédules également insensibles aux charmes touchans et aux beautés sublimes de l'Écriture sainte, confondent dans leur mépris, aussi irréligieux que contraire au bon goût, et les descendans d'Israël et les climats qu'ils habitèrent, et les mœurs simples, et les usages antiques, et les lois saintes, et les traditions sacrées de ce peuple extraordinaire.

Les premiers, et ce sont ceux dont madame de Genlis ambitionne le plus le suffrage, ne pourront pas, il est vrai, se plaindre beaucoup des fictions qu'elle ajoute à l'histoire et au texte sacré; ses créations sont peu nombreuses et d'une grande simplicité. Comme on ne peut accuser la stérilité de son imagination, il faut attribuer cette extrême sobriété

d'inventions à son goût qui lui aura sans doute révélé que ce n'est qu'avec une grande réserve et une grande discrétion qu'on peut se permettre de mêler ses propres conceptions et des embellissemens profanes à une histoire sacrée et à des oracles divins. Le plus souvent, c'est dans les livres saints eux-mêmes qu'elle puise ce qu'elle ajoute à l'histoire de Moïse, se contentant de déplacer un peu les faits, et de rapporter à l'époque qu'elle veut peindre ce qui s'est passé à une autre époque : tel est l'épisode du prophète Balaam, et de ses malédictions projetées, et de ses bénédictions forcées. En général, le style de madame de Genlis est bien empreint des couleurs locales; elle transporte le lecteur au milieu des usages religieux, des sacrifices, des autels, des expiations dont les annales des Israélites nous présentent si souvent l'image, surtout dans les temps d'affliction, tels que celui qu'elle doit peindre; elle ne néglige pas surtout l'harmonie des noms géographiques et des périphrases descriptives ; moyen facile et ressource un peu usée. Souvent ses phrases sont embellies comme les champs de l'Égypte, et de la Palestine, et des prairies d'Élim, et de la cime fleurie du mont Horeb, et des forêts verdoyantes de Sinaï, et des torrens écumeux de Seïr, et des bois odoriférans de Sétim, et des rians coteaux d'Engaddi, et de la brillante parure des plaines, et des montagnes de l'Orient, les cèdres et les lentisques, les palmiers et les sycomores.

L'oreille est satisfaite sans doute ; mais il faudrait quelque chose pour l'esprit et le cœur, et l'un et l'autre ne sont pas toujours assez vivement occupés

dans la lecture de ce poème ; l'intérêt, extrêmement léger, languit souvent, se ranime faiblement, et ne se soutient pas dans une progression constante et une heureuse gradation. Rien de plus froid que les amours de Moïse et de Séphora, conclusion du poème, quoique madame de Genlis ait peint d'aimables couleurs la pudeur, l'innocence et l'amour de Séphora. On voudrait que Thermutis, fille de Pharaon, intervînt au dénouement, et qu'elle ne fût pas entièrement oubliée par Moïse et par le poète, qui avait cependant tâché de nous intéresser à elle. Moïse et cette princesse, en se quittant au quatrième chant, ont un long entretien et de vives effusions qui ressemblent tantôt à celles de l'amour, tantôt à celles du respect filial et de la tendresse maternelle : on ne sait trop à quoi s'en tenir. J'excepte cet entretien de l'éloge que j'ai cru devoir donner généralement au poème, d'être empreint des couleurs locales ; les discours, moitié tendres, moitié religieux, moitié politiques de Moïse et de Thermutis, ne me paraissent avoir rien d'égyptien, rien d'israélite, rien d'antique.

Le plus grand exploit de Moïse (on se rappellera qu'il ne s'agit ici que de sa jeunesse), c'est de tuer un lion énorme et furieux, et de sauver ainsi toute une famille, tout un village. Cet exploit est de l'invention de madame de Genlis. Moïse, habile à tirer de la fronde, comme tous les Hébreux, lance au lion deux cailloux aigus, et lui crève justement les deux yeux. Quelle précision ! c'est être bien adroit ou bien heureux. Je ne soupçonne certainement pas madame de Genlis d'avoir pris cette idée dans le *Moïse* de Saint-Amand, si ridiculisé par Despréaux ; cepen-

dant Saint-Amand fait aussi crever au moins un œil, non à un lion, mais à un crocodile, dans un furieux combat qu'il décrit en plus de deux cents vers extrêmement comiques; mais ce n'est pas avec une fronde, c'est avec un pieu que l'œil est crevé, ce qui rend la chose moins merveilleuse. Ce n'est pas Moïse non plus qui fait le coup, puisqu'il est au berceau, exposé sur le Nil; c'est l'amant de sa sœur Marie, qui voyant le crocodile s'avancer vers ce berceau, et dévorer sa proie de l'œil,

> Lui pousse un coup de pointe en l'avide prunelle,
> Et punit pour jamais l'œillade criminelle.

Cependant le *reptile éborgné*, comme dit élégamment Saint-Amand, se défend avec intrépidité. Un berger est venu au secours de l'amant de Marie, ainsi que deux chiens et deux ichneumons; mais le monstre méprisant les animaux, attaque les hommes, et se précipite sur eux avec furie :

> Tandis qu'un ichneumon en vain des dents le tire,
> Qu'un chien lui mord la queue, et que l'autre ichneumon
> S'obstine sur sa peau comme un petit démon,

Marie, témoin de cet affreux combat, tremble pour son amant et pour son frère, *pour l'objet de sa flamme et l'objet de son soin*.

> Elle avance, elle arrête; et selon l'air des choses,
> L'aise rougit ses lis, la peur blanchit les roses.

Mais je demande pardon à madame de Genlis de parler du poème de Saint-Amand à l'occasion du sien. Je me serais occupé de son ouvrage avec plus

de suite et sans distraction, si j'avais pu le louer davantage. Sans doute quelques morceaux remarquables et un style assez ordinairement élégant, suffiraient pour faire honneur à un autre écrivain; mais elle nous a habitués à être plus difficiles, et à espérer mieux d'elle. Elle remplira, j'en suis persuadé, cette espérance, quelque étendue qu'elle soit, dans le nouveau roman historique, *Mademoiselle de La Fayette*, qu'elle va publier incessamment; elle rentre là dans son genre : le public y retrouvera son talent, et elle ses succès accoutumés.

Les Parvenus, ou *les Aventures de Julien Delmours, écrites par lui-même ;* par madame la comtesse de Genlis.

Bayle parle dans son *Dictionnaire* d'un philosophe platonicien qui avait fait cinquante-quatre ouvrages : vingt-un dans sa première jeunesse, vingt-quatre dans la maturité de l'âge, et neuf dans sa vieillesse; et il assure, sur la foi de Porphyre, disciple de ce philosophe, que les premiers et les derniers de ces ouvrages ne valaient pas ceux qui avaient été composés dans l'âge mûr. Les premiers annonçaient un esprit qui n'avait pas encore toute sa force; les derniers un esprit qui n'avait plus toute sa force. L'auteur du *Dictionnaire philosophique* en conclut qu'on peut reconnaître l'âge d'un écrivain *autant par les traits de sa plume que par les traits de son visage*. Les femmes, qui trouvent qu'il n'y a déjà que trop d'une manière d'obtenir cette connaissance, ne devraient pas s'empresser à en fournir elles-mêmes, et de

leur plein gré, une seconde ; mais il faut avouer que madame de Genlis semble faire exception à cette règle tracée par Bayle, et échapper au moins à l'un des deux moyens qu'il indique pour connaître l'âge d'une femme auteur. Elle a fait peut-être plus d'ouvrages encore que le philosophe platonicien qui a donné lieu à cette réflexion ; les premiers annoncèrent un écrivain élégant, un observateur ingénieux et un peintre fidèle des mœurs de la société ; ceux qui les suivirent confirmèrent cette réputation : les derniers la soutiennent. Assurément, à en juger par *les traits de sa plume*, l'auteur des *Parvenus* est encore une jeune et jolie femme.

Il ne faut pas toutefois conclure de ce petit madrigal, par lequel j'ai cru devoir commencer cet article, que les *Parvenus* soient un bon roman : il est au contraire très-défectueux dans la composition générale, et dans un grand nombre de détails particuliers : l'intérêt y languit souvent, et se perd même totalement dans des peintures de mœurs sans agrément, et quelquefois, qui pis est, sans délicatesse ; ou dans des discussions et réfutations philosophiques, théologiques même. Les réflexions trop abondantes, mais généralement justes et vraies, ne sont pas toujours neuves et piquantes : c'est quelquefois une justesse commune et sans éclat, une vérité ordinaire et sans nouveauté. L'imagination de l'auteur n'est pas également heureuse dans tout ce qu'elle invente, et trop souvent elle se repose, et n'invente plus rien ou presque rien, comme dans le second volume, où madame de Genlis raconte trop de scènes de la révolution, et des scènes les plus ignobles, et trop de ces

tristes détails qu'elle a pu puiser facilement dans l'*Almanach des Prisons*, ou autres recueils de ce genre. Je l'avoue, je n'aime point que la révolution qui souille notre histoire, fasse irruption dans nos romans. Le frivole roman n'est pas destiné à en faire justice ; c'est au pinceau grave et sévère de la muse de l'histoire qu'il faut en laisser le soin. Je voudrais du moins, que si le romancier jette ses personnages fictifs à travers ces événemens trop réels, ce ne fût pas pour en retracer la déplorable histoire ; mais uniquement pour placer ses acteurs dans des situations encore plus critiques et plus désespérées, et y puiser une nouvelle source d'intérêt pour ses fictions ; car c'est de fictions que vit un roman : il faut que son auteur crée, invente, imagine ; et trop souvent, dans son second volume, madame de Genlis se borne à raconter. Elle retrace les actions odieuses et les propos odieux de Robespierre, de Marat, de Danton, de la commune de Paris ; et ce n'était point dans les *Aventures de Julien Delmours* que je comptais trouver cela.

Sans doute des situations très-intéressantes, des observations aussi justes qu'ingénieuses, des peintures de mœurs pleines de vérité et d'agrément, quelquefois même des tableaux d'une imagination vive, fraîche et brillante, un style toujours clair, naturel et pur, et un grand nombre de pages d'une élocution plus ornée et d'une rare élégance, compenseraient et feraient oublier des défauts plus graves et plus nombreux encore ; mais avant de rendre une justice plus entière à ce mérite et à ces qualités, qui se trouvent fréquemment réunies dans les *Parvenus*, je veux rechercher pourquoi madame de Genlis, à

qui nous devons des contes charmans, de fort jolies nouvelles, et quelques romans fort agréables, réussit cependant moins bien dans ce dernier genre et dans ces compositions plus étendues. Ne serait-ce pas parce que, dans ce travail, ce n'est pas, à vrai dire, *le roman* qui l'occupe le plus? ou que du moins elle est fort distraite du soin qu'il faudrait y apporter pour le rendre aussi parfait qu'on pourrait l'espérer d'un talent tel que le sien, par des intentions composées et diverses, qui partagent son attention? Ne serait-ce pas parce qu'en voulant donner au roman un intérêt qui lui est étranger, elle lui ôte ou affaiblit du moins son intérêt naturel? Un roman, pour madame de Genlis, n'est qu'un cadre dans lequel elle veut placer ses opinions, ses jugemens, ses aperçus, ses réflexions, établir ses doctrines, combattre ses adversaires. Les événemens préparés pour entrer dans ces vues diverses, et remplir ces intentions multipliées, ne peuvent toujours être naturellement amenés; quelquefois ils sont forcés; le récit en est fréquemment interrompu, et l'intérêt languit, le plan manque d'unité et d'ensemble. Le but du romancier est sans doute moins frivole; mais son ouvrage a moins d'agrément; intéressant dans quelques parties, brillant même dans quelques détails, il doit souvent manquer, dans la liaison de ces détails et de ces parties, de cet enchaînement rapide, et dans la composition générale, de cette chaleur, de cette verve, de cet entraînement, et enfin de cette forte combinaison d'événemens et de passions, qui font principalement le charme des romans les plus renommés, et leur assurent un succès durable.

Mais c'est plus encore dans les *Parvenus,* que dans ses autres romans, que madame de Genlis a cherché un vaste cadre où elle pût renfermer le plus d'objets divers. Elle a voulu non-seulement y faire entrer cette société aimable et polie qu'elle a toujours su mettre en scène avec tant de grâce et de vérité, mais jusqu'aux classes des artisans et du peuple, dont elle a voulu nous prouver qu'elle connaissait les mœurs, le langage, les travers, les ridicules, les vices même et la grossièreté; elle a voulu y peindre ses affections, ses haines, ses rancunes du moins; ses amis morts et vivans, ses ennemis, ses sentimens, ses opinions morales, religieuses, dogmatiques, théologiques, politiques; ses connaissances variées, son goût pour les arts; et parmi ces arts, indiquer ceux qu'elle préfère. Si l'on en juge par ce roman, c'est certainement l'art de faire des camées : je n'ai jamais vu de camées en si grand nombre, et jouer un si grand rôle dans un roman.

Les bons principes, les bons sentimens, les bonnes opinions sont louables partout; mais je crois que dans un roman il vaut mieux les mettre en action qu'en discussion, et leur donner l'autorité des bons exemples, plutôt que celle des raisonnemens, même les plus concluans, et des réfutations les plus solides. Madame de Genlis, qui ne néglige point les premiers de ces moyens, use trop, et abuse quelquefois des seconds; quelques-uns de ses chapitres sont de véritables thèses de philosophie et de morale. Mais, je le répète, sa philosophie est fort bonne et sa morale est excellente; elle est même un peu austère, surtout dans un roman. Madame de Genlis va jusqu'à s'éle-

ver contre les bals : je ne les défendrai point contre elle; mais ne sait-elle pas que ceux qui portent la sévérité jusque-là, et qui ont autorité et mission pour cela, proscrivent aussi les romans? Voyez où cela nous mènerait! si l'on est conséquent, un sacrifice entraînerait l'autre; je crois qu'on n'en aura pas le courage, et qu'on conservera les bals, pour pouvoir conserver les romans de madame de Genlis.

Je voudrais toutefois y mettre une condition; ce serait qu'elle consentît à ne peindre, comme par le passé, que les mœurs polies et élégantes, même dans leur corruption, de la haute société, ou du moins de la société bien élevée; qu'elle ne descendît plus dans les boutiques des épiciers et des bouchers, et qu'elle ne choisît plus son héros entre les cornes du *bœuf-gras*, idée véritablement burlesque. Madame de Genlis a voulu nous prouver que rien n'échappe à son œil observateur, et qu'elle connaît parfaitement le langage, les usages et les mœurs des classes du peuple avec lesquelles elle a dû avoir le moins de relation; mais la vérité de ces peintures ne leur donne pas plus d'agrément. Il faut de l'aristocratie, du moins dans un roman; ce sont les salons et leurs manières élégantes qu'il y faut peindre; et si l'on y introduit quelques personnages subalternes, c'est par quelques traits caractéristiques qu'il faut les faire ressortir, et non par des détails minutieux, quelquefois bas et ignobles. Lorsque je vois *Jacquot Ledru*, parler des *fières bouffailles* qu'il va faire à ses noces, et de dire de sa *future* qu'elle est une *grosse Galimassue*, qui est *belle au coffre*, expression que j'apprends de madame de Genlis, mais que j'aurais

cru devoir plutôt apprendre de Rétif de la Bretonne, et trouver dans les *Contemporaines*, plutôt que dans les *Parvenus*, je m'étonne de son érudition en ce genre. Que sera-ce lorsque, voulant nous peindre les grossières tentatives de séduction d'une femme corrompue de cette classe, elle la représente expliquant avec son pied ce que ses grossiers discours n'ont pas eu d'assez clair, et agaçant par-dessous la table son voisin avec ce pied *gros et large*, dont peu auparavant elle avait *appliqué deux vigoureux coups dans le derrière de sa fille?* Quels tableaux! quelles images!

Ce n'est pas que madame de Genlis ne trouve dans la peinture de ces mœurs quelques coups de pinceau pleins d'agrément, surtout dans les scènes de bonhomie, et dans l'expression des vertus modestes; mais c'est dans la peinture de la haute société qu'elle excelle; elle en peint également bien et les brillantes qualités et les vices brillans. Je ne sais cependant si elle ne passe pas toutes les bornes que la corruption s'est jamais permises, lorsqu'elle suppose qu'une jeune personne prête à se marier déclare ou confie à celui qu'elle va épouser que, haïssant par-dessus tout la dissimulation et la fausseté, elle ne veut point lui laisser ignorer *qu'elle a un amant, et qu'elle veut le garder*. Le mari futur s'extasie : « O femme in-
« comparable, s'écrie-t-il, vous respectez également
« les droits de l'amour et de la vérité! Oui, je me
« sens digne de cette héroïque confiance : votre
« amant sera mon ami, et le plus cher que je puisse
« avoir s'il vous est fidèle : et qui pourrait ne pas
« l'être à tant de charmes et de *vertus!* etc. » Toute cette histoire, dont ceci n'est pas la plus étrange par-

tie, est hors de toute vérité, de toute vraisemblance. La bonne société a quelquefois offert des femmes impudentes, mais jamais, je crois, des jeunes filles au moment de leur mariage; elle a offert aussi des maris fort indulgens, mais jamais, je pense, jusqu'à ce point, avec ces expressions d'admiration et ce degré d'enthousiasme.

J'aime mieux l'exagération des qualités louables et de la vertu. De tous temps les romans sont en possession de nous offrir des modèles de perfection comme de beauté. Il faut donc qu'ils soient un peu hors de nature; quelques romanciers abusent de cette permission qui leur est accordée. Madame de Genlis en use avec beaucoup d'art et de goût. Ici, ce n'est pas même son héros qui est parfait, c'est l'ami de son héros, le *comte d'Inglar,* dont le caractère est un peu modelé sur celui de Grandisson. Son héros, *Julien Delmours,* dont le premier triomphe fut sur le bœuf-gras, n'est pas sans quelques défauts, et même sans quelques ridicules; il n'en est que plus naturel. *Édélie,* sœur du comte d'Inglar, moins parfaite que lui, assez parfaite néanmoins, ayant de l'originalité et un tour singulier dans l'esprit, de l'exaltation, et quelque chose de romanesque dans l'imagination, est un personnage très-piquant, et dont le caractère est peint fort agréablement. Mariée, mais fort mal mariée, elle est aimée de Julien Delmours, qu'elle aime; mais vertueux l'un et l'autre, ils dissimulent leur amour tant qu'ils peuvent, c'est-à-dire assez long-temps, et je ne sais combien de mois. Mais leur secret échappe enfin, et on sent que c'est Julien Delmours qui se trahit le premier. Car madame de Gen-

lis observe très-bien que les femmes savent mieux *voiler* leurs sentimens que les hommes : toutefois, dans l'endroit même où elle fait cette observation, Édélie *voile* assez mal les siens.

Les autres principaux personnages sont : la *duchesse de Palmis,* assez mal mariée aussi, fort aimée du comte d'Inglar, qui n'est pas mieux marié qu'elle, et qu'elle aimera quand il faudra, car elle n'est pas moins parfaite que lui ; la marquise de Palmis, encore plus mal mariée que tous les autres, mais qui ne supporte pas son malheur avec autant de patience et de vertu. Plus brillante encore par sa beauté et ses talens que sa belle-sœur la duchesse, elle rencontre, pour son malheur, un jeune homme bien séduisant, l'aimable *Tiburce,* et a des torts graves, que madame de Genlis flétrit toujours de leur nom propre ; nom qui fera encore plus frémir les jeunes femmes, que la chose même ; nom qui, peut-être à cause de cela, est généralement banni de la bonne compagnie, et que les romanciers laissent aux casuistes. La morale qu'on peut tirer de tout ceci, ce me semble, c'est qu'il faut se marier deux fois, et que ce n'est que la seconde fois qu'on rencontre bien. En effet, le comte d'Inglar, qui avait fort médiocrement rencontré la première fois, n'est heureux que, lorsque étant veuf, il se marie avec la duchesse de Palmis, veuve aussi, et dont le premier mari était peu digne d'elle. Julien Delmours, le héros du roman, est sur le point d'épouser la charmante Édélie, devenue veuve, et que son premier mariage avait rendue très-peu heureuse : elle allait combler les vœux de son amant, qui étaient aussi les siens ; mais un péleri-

nage qu'elle veut faire auparavant la conduit dans la *vallée de Josaphat,* vallée qui naturellement inspire peu de goût pour le mariage, et elle se fait religieuse ; dénouement, pour le dire en passant, un peu bizarre. Julien Delmours, à qui cette veuve manque, en épouse une autre, *madame de Volnis,* et véritablement l'auteur les avait placés un peu auparavant dans une situation tellement délicate, qu'il n'y avait rien de mieux à faire qu'à les marier. Enfin, il ne tient pas à la marquise de Palmis, devenue veuve, de faire un second mariage, et de prendre un second mari beaucoup plus aimable que le premier, et c'est encore à un homme veuf qu'elle s'attaque.

Je passe sous silence plusieurs autres personnages, entre autres *Mathilde,* mariée trois fois pour le moins; qui d'abord tient le milieu entre les classes élevées et les classes inférieures de la société; s'élève et s'abaisse tour à tour, et est toujours un modèle d'intrigue et de corruption, parfaitement dessiné par madame de Genlis. Je ne suivrai pas non plus ces personnages divers dans les situations diverses et souvent très-dramatiques, très-intéressantes, où les place l'auteur. Lorsque je rends compte d'un roman de madame de Genlis, je suppose toujours que tous mes lecteurs l'ont déjà lu, et je me borne à faire des réflexions générales sur la composition, les caractères et le style. La composition et le plan sont toujours ce qu'il y a de plus faible : les caractères sont ordinairement vrais, naturels, bien dessinés ; les femmes surtout doivent souvent se reconnaître parmi les portraits de femmes qu'elle trace ; et il me semble à

moi - même en avoir reconnu plusieurs parmi celles qu'elle offre à notre intérêt dans ce roman, surtout parmi les plus aimables et les plus parfaites. Son style n'est pas moins digne d'éloges dans ce dernier roman que dans toutes les autres productions du même auteur. On peut bien lui reprocher quelques locutions peu grammaticales, comme *il me fixe*, pour dire il fixe ses regards sur moi ; et *des figures* de mauvaise humeur, parce qu'on les avait *réveillées* (on réveille des personnes et non *des figures*) ; mais ces petites incorrections sont très-rares. Le style de madame de Genlis, souple et flexible, prend tous les tons ; il exprime finement des réflexions fines ; il s'élève, il devient grave, philosophique, éloquent même. La description de Saint-Pierre de Rome a de l'élégance et de la grandeur. La scène où madame de Genlis nous représente Édélie en prison, et à sa fenêtre, qui est vis-à-vis de la fenêtre de son amant, causant avec lui, à la manière des Orientaux, par un langage peut-être trop expressif de gestes et de fleurs ; sortant sa belle tête à travers des touffes de rosiers, laissant tomber ses beaux cheveux blonds sur des roses, élevant vers le ciel ses bras d'ivoire, à demi couverts de vêtemens de deuil ; couronnée, et, pour ainsi dire, encadrée par un superbe arc-en-ciel, qui, après une légère pluie, sort de la nue, serait un tableau digne d'Albane, s'il n'était un peu chargé d'images et de couleurs.

Je sais que des lecteurs difficiles, un peu rebutés par les longueurs, les dissertations et quelques scènes triviales, ont été tentés de prononcer le fatal *solve senescentem*. Quant à moi, rendant justice à quel-

ques situations attachantes qui intéressent dans ce roman; aux pensées justes et ingénieuses dont il abonde; à plusieurs morceaux pleins de verve et d'éclat qu'on y distingue, je répèterai ce que m'avait déjà inspiré, je crois, un des précédens ouvrages de madame de Genlis (1); et je pense plus que jamais qu'elle a le droit de dire avec Malherbe, en parlant des dons de l'esprit, de l'imagination et du talent :

Je les possédai jeune, et les possède encore
Au déclin de mes ans.

Madame de Genlis observera que je lui dis mes injures, ou plutôt les injures des autres, en latin, qu'elle n'entendra pas, j'espère; tandis que je lui adresse en très-bon et très-intelligible français mes complimens et mes éloges.

Eugène de Rothelin, par l'auteur d'*Adèle de Sénanges*.

Si, d'après les définitions d'un savant et illustre prélat, les romans doivent être considérés comme un *agréable amusement des honnêtes paresseux*, il faut avouer que jamais les *honnêtes paresseux* n'ont été plus heureux ni plus *amusés :* ils ont surtout des obligations infinies à plusieurs de nos dames, qui, douées d'une imagination vive et féconde, d'un rare

(1) *Les Battuécas*. J'avais en effet rendu compte de ce roman, ainsi que du *Fils naturel*, des *Souvenirs de Félicie*, des *Tableaux de M. de Forbin*, des *Contes moraux*, de *Madame de La Vallière*, de *la Victime des Arts;* je supprime tous ces articles. Je craindrais de n'avoir pas, en parlant trop long-temps de madame de Genlis, l'heureux privilége qu'elle possédait sans doute d'écrire toujours sans jamais lasser ses lecteurs.

talent pour écrire, pour observer les mœurs et la société, pour peindre les sentimens et les passions, pour en démêler les subtiles et fugitives nuances et les exquises délicatesses, emploient avec un zèle infatigable ces dons de la nature, si heureusement appropriés au genre du roman, à leur procurer d'agréables passe-temps qui se succèdent sans interruption, ou même se disputent à l'envi l'honneur de les amuser. J'ai plus d'une fois, comme si j'étais le représentant de ces *honnêtes paresseux*, essayé d'exprimer leur reconnaissance, en applaudissant aux productions de quelques-unes des plus célèbres de ces femmes auteurs, de quelques autres même moins célèbres. Je n'avais pas encore été assez heureux pour payer le même tribut à l'auteur d'*Adèle de Sénanges*, que cet ouvrage a placée au rang des premières. Tout le monde connaît ce roman d'un intérêt si doux et si attachant, d'une composition si simple et si naturelle. Lorsqu'on en lit la préface, où l'auteur cherche et explique fort ingénieusement l'origine des romans, on est tenté de lui appliquer ce que le savant évêque d'Avranches écrivait à l'auteur de *Zaïde*, qui était aussi une femme : « Votre « curiosité est bien raisonnable, et il sied bien de « vouloir connaître l'origine des romans, lorsqu'on « entend si parfaitement l'art de les faire. »

Le caractère principal et distinctif d'*Adèle de Sénanges*, d'*Eugène de Rothelin*, de *Charles et Marie*, de toutes les productions du même auteur, c'est une grande simplicité dans le plan et les conceptions principales du roman; beaucoup de vraisemblance et de naturel dans les événemens, de la grâce et de

la correction dans le style, une connaissance parfaite du monde et des mœurs des classes élevées de la société, parmi lesquelles l'auteur choisit ses personnages; enfin, un ton exquis et un esprit distingué dans les conversations qu'elle leur prête. Ces conversations vives, légères, piquantes, spirituelles, quelquefois sérieuses et austères, suivant le caractère des personnages, tiennent dans tous les romans du même auteur une place que d'autres accordent à des événemens multipliés, invraisemblables, incroyables, ou à d'interminables discussions métaphysiques, philosophiques, morales, sentimentales, etc. Quant à ces discussions alambiquées, tous les gens de goût sont d'accord là-dessus; il faudrait les bannir des romans : les événemens y sont mieux placés, sans doute; mais l'auteur ne doit jamais perdre de vue les lois de la vraisemblance, qui seule peut faire naître et soutenir l'illusion; et cette vraisemblance ne prescrit pas moins la mesure dans le nombre des événemens, que le naturel dans leur invention. Enfin, d'agréables conversations varient l'intérêt : elles ont encore l'avantage de mieux peindre le monde, où l'on parle bien plus qu'on n'agit; et c'est là le premier but du roman : c'est ce qui fait le charme de ceux de madame de La Fayette. Il semble que l'auteur d'*Adèle de Sénanges* et d'*Eugène de Rothelin* l'ait prise en cela pour modèle, comme pour la simplicité de la fable et des événemens. Il y a néanmoins entre les aimables compositions de ces deux femmes célèbres, la différence que doivent conserver deux talens originaux, qui se rencontrent sur la même ligne, toutes les fois qu'elles y sont con-

duites par un sentiment exquis des convenances et du goût; mais qui savent aussi arriver au même but, le plaisir et l'intérêt des lecteurs, par les routes différentes que leur indiquent la diversité de leurs esprits, et la différence des temps et des mœurs qu'elles ont à peindre. J'aurai peut-être occasion de remarquer quelques autres points dans lesquels elles diffèrent ou se ressemblent, en faisant connaître plus particulièrement *Eugène de Rothelin*.

Mon intention n'est pas néanmoins de faire une analyse exacte de ce joli roman : ce n'est point ma méthode, même pour des productions moins intéressantes; et je dois surtout me l'interdire, lorsqu'il s'agit d'un ouvrage que tout le monde est curieux de lire, non dans un abrégé sec et sans intérêt, mais dans toute sa grâce et son étendue. Je ne parlerai donc que de quelques caractères, et ne rapporterai que quelques-uns des traits principaux, qui donneront lieu à quelques comparaisons et à quelques rapprochemens, sans détruire la curiosité de ceux qui n'ont pas encore lu ce roman, ni l'intérêt qu'ils auront à le lire.

Eugène entre dans le monde à l'âge de vingt ans; c'est là que commence réellement le roman, et que l'auteur aurait dû peut-être le commencer : le petit amour villageois et les petites étourderies de garnison qui précèdent, sont des événemens communs et d'un faible intérêt. L'inexpérience du jeune homme est guidée par les conseils d'un père éclairé, ferme, austère, et d'autant plus inflexible, que toutes ses démarches et ses volontés sont appuyées sur une froide raison et un honneur sévère, deux principes

qui ne fléchissent guère. C'est un de ces hommes fort estimables, mais très-peu aimables, qui n'accordent rien à la faiblesse, à la jeunesse, aux passions, au sentiment, et dont le grand tort est d'avoir toujours raison. Eugène n'a pas ce tort-là : fils tendre et respectueux, jeune homme aimable, bien élevé, et surtout sensible, il rencontre dans la société madame *de Rieux*, et en devient amoureux; c'est déjà un petit tort. Rigoureusement parlant, il vaudrait mieux ne pas être amoureux, si cela était possible; mais ce qui augmente ce tort, c'est qu'il n'ignore pas combien cet amour déplaira à son père, qui a les plus fortes préventions contre la famille de madame de Rieux; enfin, ce qui l'augmente bien davantage encore, c'est que madame de Rieux est mariée, et que par conséquent Eugène, dont le sentiment est pur, délicat et vertueux, doit être sans espoir. Par bonheur, madame de Rieux se trouve mariée le moins possible, et tout s'arrange à la satisfaction des deux amans, et même de tous les autres personnages.

Les caractères du père et du fils, qui contrastent si heureusement, sont parfaitement soutenus dans toute l'étendue du roman, et peints avec beaucoup de vérité et de talent : celui de madame de Rieux est un agréable mélange de grâce, de légèreté, de vivacité et de douceur. Les premiers momens où la passion se développe, les progrès qu'elle fait, les craintes et les espérances des amans, leurs petites tracasseries, leurs jalousies, leurs aimables raccommodemens, le bonheur dont ils jouissent alors, oubliant les obstacles dont ils sont environnés, et ne

prévoyant pas l'avenir; toutes ces épreuves, toutes ces délicatesses, toutes ces imprévoyances de l'amour, élémens constitutifs de tous les romans, et si souvent décrites, l'ont été rarement avec autant de vérité, de naturel, d'intérêt. Le caractère de madame *la maréchale d'Estouteville,* un des personnages les plus importans du roman, est aussi un des plus heureusement dessinés. C'est une de ces femmes rares, mais comme on en rencontrait cependant autrefois dans le monde, comme il y en a sans doute encore, *respectables par leur âge, jeunes par leur esprit,* comme le dit l'auteur, et à qui cet âge, cet esprit, une grande habitude du monde, un tact délicat des convenances et une naissance illustre donnaient, je ne dirai pas seulement une grande considération dans la société, mais une sorte d'autorité. C'étaient elles qui avaient les meilleures et les plus sûres traditions du bon ton, du bon goût, des usages reçus, de la véritable politesse, et de toute cette doctrine frivole si l'on veut, mais qui a cependant son importance, et qu'on ne saurait mépriser chez une nation éminemment sociable, puisqu'elle fait tout le charme et l'agrément de la société. Telle était madame d'Estouteville : agréable aux indifférens, bonne pour ceux à qui elle s'intéressait davantage, raisonnable et sérieuse avec les vieillards, gaie, amusante, indulgente pour les jeunes gens, aimable pour tous. Grand'mère de madame de Rieux, parente et amie d'Eugène, elle voit naître l'amour des deux amans; elle en prévoit les obstacles, elle les avertit doucement, elle les conseille avec un peu de faiblesse qui ne lui messied pas; elle les dirige avec une indul-

gence qu'excusent des circonstances adroitement présentées. Elle n'agit pas beaucoup : cela ne convient ni à son âge, ni au genre du roman; mais elle conseille, elle s'intéresse, elle cause, et ses conversations, intimement liées à l'action, ne sont pas un des moindres charmes de l'ouvrage.

J'ai dit que madame de La Fayette faisait aussi beaucoup causer ses personnages; mais c'est ici surtout où l'on voit la différence que le temps apporte dans le ton, l'esprit et les usages de la société. Chez madame de La Fayette, la conversation se compose de petits discours où chacun des interlocuteurs expose son sentiment, le développe, prouve sa thèse, ou combat celle de son adversaire : on écoute attentivement; personne n'est pressé de parler ou de montrer son esprit. Ce n'est plus aujourd'hui la même chose; la conversation se compose de traits plus ou moins ingénieux, de mots plus ou moins heureux, de saillies plus ou moins vives : ce sont des bluettes, des étincelles qui se croisent sans cesse. Je ne décide pas quel genre est le meilleur; mais le devoir du romancier est de peindre le temps où il écrit; et les deux époques un peu différentes ne pouvaient pas prendre de meilleurs interprètes de leur esprit, et qui le fissent mieux valoir, que madame de La Fayette et l'auteur d'*Adèle de Sénanges* ou d'*Eugène de Rothelin*.

Madame de Rieux est obligée de nous apprendre un peu ce que c'est que M. de Rieux, que nous ne connaissons pas, et pourquoi elle se trouve mariée avec lui, quoiqu'elle ne le connaisse guère davantage. Dans son récit, c'est le père d'Eugène qui est

la cause de tout cela, et qui a tort : le père d'Eugène est obligé à son tour de raconter son histoire, et cette histoire prouve que c'est madame d'Estouteville qui a tort. Enfin, celle-ci démontre, en racontant la sienne, que c'est M. d'Estouteville, mort depuis longtemps, à qui en est toute la faute. Ainsi le coupable est dans l'avant-scène; il est mort : tous ceux qui vivent, et qu'on nous présente dans le roman, sont bons et aimables; ce qui produit un intérêt doux et sans mélange. L'histoire de madame de Rieux est intéressante dans sa simplicité; celle de madame d'Estouteville a toute la grâce, l'agrément et la dignité qui sont dans son caractère : le récit du père d'Eugène, du comte de Rothelin, est de l'intérêt le plus vif et le plus touchant. Les malheurs d'Amélie, mère d'Eugène, unie, par l'autorité tyrannique d'un tuteur barbare, à un époux estimable, mais qu'elle ne pouvait plus aimer; sa résignation, sa douceur, ses efforts pour vaincre une passion invincible; sa mort, suite de tant de combats, de peines cruelles, et du coup affreux que lui porte la nouvelle de la mort de l'objet aimable et vertueux qui partageait sa passion, et se sacrifiait comme elle à ses devoirs : tels sont les principaux traits de ce tableau, qui porte dans l'âme une émotion vive et profonde. Personne mieux que l'auteur d'*Adèle de Sénanges* et l'historien d'*Amélie*, ne sait intéresser à une femme vertueuse qui n'aime pas son mari. C'est encore un trait de ressemblance qu'elle a avec madame de La Fayette; et on peut appliquer au peintre d'*Amélie* ce qu'un académicien célèbre disait de l'auteur de *la Princesse de Clèves* : « Comme un cœur sensible peut être à la fois inté-

« ressant par sa faiblesse, et estimable par sa vertu, « on imagina des situations où le devoir combattrait « le penchant, et où la victime de l'un et de l'autre « serait pardonnable dans ses combats, malheureuse « par son triomphe. C'est ce malheur involontaire, « où tout le tort est du côté de la nature ou de la « fortune, et toute la gloire du côté des mœurs; « c'est là, dis-je, ce qui a fait tout l'intérêt de ce « roman célèbre (*la Princesse de Clèves*); et ce ro- « man fut composé par une femme, comme pour « marquer la limite jusqu'à laquelle l'amour illégi- « time peut aller dans un cœur bien né, sans l'avilir, « et sans lui ôter ses droits à l'estime et à la pitié. »

On voit, par cette imparfaite analyse, ou plutôt par ces réflexions à l'occasion d'*Eugène de Rothelin*, que l'auteur de cet ouvrage raconte des aventures vraisemblables et possibles; qu'elle peint des mœurs réelles, des sentimens raisonnables, des passions intéressantes et naturelles; qu'elle parle un langage agréable, poli, spirituel; et qu'enfin, exempte de cette ambition de style et d'imagination qui séduit et égare souvent, elle sait nous intéresser avec les simples événemens de la vie et les seuls mots de la langue.

Lettres d'une Péruvienne; par madame de Graffigny, suivies de celles d'*Aza*.

Cette nouvelle édition d'un ouvrage déjà ancien n'a garde de paraître sans le petit agrément d'usage, sans le petit ornement devenu tout-à-fait à la mode, et regardé presque comme de rigueur : je veux dire sans une *Notice* sur madame de Graffigny, auteur de

ces Lettres. Pour commencer par le commencement, je m'apprêtais à dire mon sentiment sur cette Notice, à la louer peut-être, peut-être à la critiquer, lorsqu'un soupçon m'a fait recourir au Dictionnaire historique de MM. Chaudon et Delandine, et j'ai vu que mon soupçon était très-fondé, et ma conjecture très-juste : c'est là que l'éditeur a pris sans façon sa notice; c'est de là qu'il l'a transportée sans scrupule à la tête de sa nouvelle édition des *Lettres Péruviennes,* n'y changeant rien, n'y ajoutant rien du moins, seulement mettant tout son art et tous ses soins à supprimer quelques critiques que les auteurs du Dictionnaire avaient mêlées à tous les éloges qu'ils avaient fort généreusement accordés aux *Lettres Péruviennes;* conservant néanmoins une de ces critiques, et la choisissant avec tant de malheur, que c'est peut-être la seule qui ne soit pas juste; copiant même jusqu'aux fautes d'impression. Par exemple, madame de Graffigny avait intitulé une nouvelle, premier fruit de sa plume : *Le mauvais exemple produit autant de vertus que de vices :* sorte de paradoxe, dont il est très-permis de faire le sujet d'un conte. Le Dictionnaire historique rapporte ainsi ce titre : *Le mauvais exemple produit autant de vices que de vertus :* c'est substituer une platitude à un paradoxe, et l'éditeur ne manque pas d'adopter la platitude. Voilà tout ce que je dirai de cette *Notice.* Si elle était nouvelle et du nouvel éditeur, elle pourrait donner lieu à quelques réflexions : mais, tirée d'un ouvrage estimable, depuis long-temps jugé, et dont elle ne fait qu'une partie presque imperceptible, je n'ai plus envie ni de la louer ni de la critiquer; et, dans l'humeur que

j'en ressens, j'ajouterai qu'il y a bien de la mauvaise volonté à ne pas nous donner une notice toute neuve, dans un temps où il y a un si grand nombre d'écrivains qui consacrent leurs talens et leur génie à ce genre d'ouvrages, et semblent en avoir un magasin très-bien fourni, où peuvent s'approvisionner tous les libraires, imprimeurs et éditeurs.

Je crois devoir m'arrêter encore moins et sur un *avertissement* en partie dérobé à l'auteur de ces Lettres, en partie composé par l'éditeur, sans que celui-ci daigne nous avertir ni de ce qu'il a pris, ni de ce qu'il a jugé à propos d'ajouter ; et sur une *introduction historique*, dans laquelle on prétend nous donner quelques notions des mœurs, des coutumes et de la religion des Péruviens, et qu'on a ensuite découpée en petits paragraphes, afin de la semer presque tout entière au bas des pages en forme de notes, de sorte qu'on l'a en gros et en détail, et qu'il est bien difficile de l'éviter. Enfin arrivent les *Lettres Péruviennes* elles-mêmes, dont je n'ai pas non plus grand'chose à dire : c'est un ouvrage très-connu : il y a plus de soixante ans qu'il a paru. Quels sont les livres qui, après soixante ans, vivent encore ? trois ou quatre sur dix mille ; et si ces livres sont des romans, ils disparaissent bien plus vite encore, et en plus grand nombre : celui de madame de Graffigny aurait pu, sans une grande injustice, disparaître comme tant d'autres ; il est même, à mon avis, plus dépourvu d'imagination, d'invention et d'intérêt, qu'un grand nombre de romans dont depuis long-temps il n'est plus question : mais, il faut l'avouer, il y a plus de style. Madame de Graffigny invente peu ; mais elle écrit ordinaire-

ment bien, et quelquefois très-bien. Il y a quinze ou vingt pages dans son roman qui méritent de le sauver d'un oubli total, parce qu'elles se distinguent ou par l'agrément et la finesse des pensées, ou par la vivacité et la chaleur des sentimens, ou par l'éclat et la vérité des tableaux, et quelquefois par la réunion de toutes ces qualités. Ceux qui trouveraient que je réduis à bien peu de chose le mérite de ce roman, n'apprécieraient peut-être pas à leur juste prix quinze ou vingt pages ingénieusement pensées, élégamment écrites, annonçant enfin dans leur auteur un véritable talent pour écrire. Je connais bien des romans, et même d'autres livres en réputation, qui n'ont ni ce mérite, ni un mérite équivalent (1).

On regrette, il est vrai, qu'il ne se soutienne pas davantage dans le roman de madame de Graffigny; et qu'à des lettres animées par l'éloquence naturelle du sentiment, embellies par le charme des descriptions, la grâce et l'esprit des détails, succèdent tant de pages languissantes, tant de lieux communs, tant de pensées alambiquées, tant de subtilités métaphysiques. Ce langage abstrait et philosophique, très-déplacé dans un roman, qu'il refroidit prodigieusement, l'est encore plus dans la bouche d'une jeune fille, d'une fille amoureuse, d'une Péruvienne qui écrit, ou plutôt exprime à son amant séparé d'elle, avec des *quipos* ou des nœuds, seule écriture connue alors des Péruviens, ses infortunes, ses regrets, son

(1) J'ai porté un jugement bien différent du style de madame de Graffigny, en parlant de ses *Lettres sur le séjour de Voltaire à Cirey* (*voy.* tom. V, sect. 1); mais c'est que le style de ces deux ouvrages est aussi fort différent.

amour, et la surprise que lui causent les arts, les mœurs et le caractère des Européens. M. de La Condamine assure positivement dans la relation de son voyage au Pérou, que toutes les langues de l'Amérique méridionale manquent de termes pour exprimer les idées métaphysiques universelles ; les noms mêmes des êtres moraux ne peuvent se rendre que très-imparfaitement et par de longues périphrases ; et indépendamment de l'assertion de ce voyageur éclairé, et de cet illustre académicien, nous nous serions bien doutés que *Zilia* (et il faudrait l'en féliciter) n'avait pas été élevée à Cuzco, de manière à écrire de ce style : « La place que j'occupe dans l'u-« nivers est bornée à l'étendue de mon être... » Et ailleurs : « Que les jours sont longs quand on les « compte, mon cher Aza! le temps, ainsi que l'es-« pace, n'est connu que par ses limites. Nos idées, « ainsi que notre vue, se perdent également par la « constante uniformité de l'un et de l'autre. Si les « objets marquent les bornes de l'espace, il me « semble que nos espérances marquent celles du « temps ; et que si elles nous abandonnent ou qu'el-« les ne soient pas sensiblement marquées, nous « n'apercevons pas plus la durée du temps, que l'air « qui remplit l'espace. » Et c'est avec des *quipos* qu'on écrit cela!

Ce qu'il y a de plus piquant dans ces Lettres, ce sont les réflexions que fait Zilia sur nos mœurs et sur nos usages, et l'expression de sa surprise à chaque objet nouveau qui se présente à ses regards ; mais cette partie de l'ouvrage est trop évidemment imitée des *Lettres Persanes;* et les *Lettres Persanes,* ou-

vrage d'un homme de génie, sont tellement supérieures à toutes les imitations, qu'elles en diminuent prodigieusement le prix à nos yeux. Madame de Graffigny tombe d'ailleurs dans un défaut essentiel, dont Montesquieu n'avait eu garde de lui donner l'exemple. Les deux Persans, Rica et Usbeck, voyagent en France au commencement du dix-huitième siècle, à la mort de Louis XIV; il est donc tout simple qu'ils peignent les Français de cette époque. Mais Zilia est transportée à Paris au moment de la destruction de l'empire du Pérou, c'est-à-dire au commencement du seizième siècle, et c'est à cette époque, où les arts étaient à peu près dans l'enfance, où les jouissances du luxe étaient, sinon tout-à-fait inconnues, du moins si différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui; où les mœurs, les occupations, les plaisirs et les divertissemens des Français avaient si peu de ressemblance avec ce qui nous occupe et nous amuse actuellement, que Zilia admire nos carrosses, nos ameublemens, nos maisons de ville et de campagne; est éblouie de nos glaces et de nos lustres, est enchantée de nos spectacles, va même à l'Opéra, qui n'existait point encore, et ne fut établi qu'un siècle et demi plus tard; et peint les Parisiens et les Parisiennes, comme si elle ne fût arrivée que d'hier à Paris. Un pareil anachronisme me semble inexcusable : si madame de Graffigny voulait faire la satire de ses contemporains, et peindre des mœurs modernes, il fallait prendre un cadre moderne.

Zilia admire à Paris tout ce qui tient à l'art, aux commodités de la vie, aux agrémens du luxe, tout ce qui est le produit de l'industrie, tout ce qui, en

un mot, est matériel et physique ; mais il n'en est pas de même de tout ce qui est moral, de ce qui appartient à l'esprit, au caractère, aux mœurs des Français : elle en fait quelquefois des critiques vives et spirituelles. Cependant, au premier aspect, elle avait paru assez prévenue en notre faveur, et elle avait exprimé l'impression avantageuse qu'ils avaient faite sur son esprit par une phrase dont on a souvent fait honneur à madame de Graffigny, qui, à la vérité, est assez ingénieuse, mais encore plus recherchée ; défaut assez commun aux phrases de l'auteur des *Lettres d'une Péruvienne*, que rend encore plus sensible son interprète, dont le langage devrait être si simple et si naturel : « Ceux-ci, dit-elle, en par-« lant des Français, semblent s'être échappés des « mains du Créateur au moment où il n'avait encore « assemblé pour leur formation que l'air et le feu. »

Ce n'est pas toujours avec des *quipos* que Zilia écrit toutes ces belles choses : elle apprend d'abord le français ; puis elle apprend à écrire : ses progrès sont rapides : elle entend bien vite ces mots : *Qu'elle est belle !.... les beaux yeux !.... des grâces !..... une taille de nymphe !* Ce sont dans toutes les langues les mots que comprend le mieux une femme, soit qu'elle vienne de Cuzco ou d'ailleurs. Mais bientôt elle entend tout, parle avec une admirable facilité, et écrit avec élégance. Ce n'est pas de cela assurément que je blâme madame de Graffigny : dès qu'elle fait écrire Zilia en français, elle ne doit point lui faire bégayer cette langue comme un enfant, l'estropier comme un étranger qui commence à l'apprendre : mais ce qu'on peut reprendre, c'est la

nature des idées qu'elle lui fait exprimer : elles n'ont ni la simplicité ni le naturel qui convient à une jeune fille née et élevée dans une société aussi imparfaite que celle des Péruviens; elles ont une délicatesse et une recherche que peut seule donner une longue civilisation : ce n'est que chez un peuple formé, amolli, corrompu par l'excès de cette civilisation, que peut naître dans l'esprit et le cœur d'une femme ce monde d'idées, de sentimens et de nuances imperceptibles qu'à chaque page exprime finement et subtilement une jeune fille, élevée parmi les vierges du temple du Soleil à Cuzco. Bientôt elle connaît nos auteurs, et en cite des fragmens à son cher Aza : ces citations étaient marquées dans les premières éditions; elles ne le sont pas toutes dans celle-ci. Il y a un bel endroit de Montaigne qu'elle ne cite pas, mais qu'elle imite : c'est celui où le philosophe périgourdin cherche à se rendre compte de ce qui se passe au dedans de nous-mêmes au moment d'un évanouissement. L'endroit est remarquable par la vraisemblance des conjectures et la force de l'expression ; l'imitation est fort bonne aussi, et elle est suivie d'un paragraphe très-passionné : le morceau est trop long pour que je le rapporte ici. Madame de Graffigny avait peut-être été mieux qu'une autre à même de faire des observations sur ce sujet. Elle avait éprouvé un singulier évanouissement : tel est le récit qu'en fait, dans son *Journal historique*, Collé, dont je conserve les propres paroles, et même une faute de français, qui lui est très-familière : « Une « particularité bien remarquable dans la maladie de « madame de Graffigny, c'est d'avoir eu, un jour,

« un évanouissement qui dura quatre ou cinq gran-
« des minutes, *auparavant lequel* elle avait com-
« mencé une phrase qu'elle acheva dans le moment
« qu'elle en revint, et sans s'être aperçue qu'elle se
« fût évanouie. »

Je ne dirai rien des *Lettres d'Aza* ou *d'un Péruvien*, qu'on a mises à la suite des *Lettres d'une Péruvienne :* c'est une mauvaise suite de l'ouvrage de madame de Graffigny, faite par un M. de La Marche Courmont, chambellan du margrave de Bareith. C'est un roman fort ennuyeux, quoique fort court.

Adolphe, anecdote trouvée dans les papiers d'un inconnu, et publiée par M. Benjamin de Constant.

Dans la petite fable qui sert de *Préface* à ce petit roman, il y a au moins une vérité. Il est certain, comme l'assure l'auteur, qu'il a gardé long-temps cet ouvrage dans son porte-feuille avant de le publier : c'était un de ses nombreux moyens de succès dans plus d'un salon où il en fesait la lecture. A peu près tout Paris savait donc que M. Benjamin de Constant avait fait un roman ; et lorsque dernièrement un journaliste peignait la société étonnée de voir cet écrivain, célèbre par d'autres ouvrages d'un genre si différent, passer ainsi des savantes combinaisons et des austères calculs de la politique aux jeux frivoles de l'imagination, et aux productions légères de la littérature ; et faire succéder à de graves discussions sur la reponsabilité des ministres, sur la liberté de la presse, sur la distribution des pouvoirs dans une monarchie constitutionnelle, sur les ravages des conquêtes et les crimes de l'ambition, une de ces compositions futiles où

l'on s'efforce de rajeunir les vieux tableaux et la peinture usée des peines du cœur et des tourmens de l'amour, ce journaliste se trompait : la société n'a pas été étonnée ; ceux qui ne connaissaient pas l'ouvrage en savaient du moins l'existence : il n'a point succédé aux principaux écrits publics de M. Benjamin de Constant ; il les a précédés presque tous. Le même journaliste, qui ignore ce que tout le monde sait, veut que tout le monde ait oublié ce qu'il prétend seul ou à peu près seul avoir retenu ; il croit que presque personne ne se souvient de cette tragédie de *Walstein*, que M. Benjamin de Constant a traduite en vers français, ou imitée de Schiller ; je ne sais pourquoi il nous suppose aussi peu de mémoire. M. Benjamin de Constant n'a pas assez de talent pour que ses ouvrages durent et passent à la postérité ; mais il a trop d'esprit pour que ses contemporains perdent si vite le souvenir de ses productions : nous n'avons donc oublié ni ses vers un peu tudesques, ni la prose ingénieuse dans laquelle il développait avec adresse une littérature paradoxale ; en général, nous n'oublions rien, absolument rien de ce qu'écrit M. Benjamin de Constant.

Je n'ai pas été fâché de bien établir la date de ce roman, et ce qui paraîtra assez extraordinaire à l'auteur, et vraisemblablement à mes lecteurs, c'est que j'aime mieux que ce soit une production un peu ancienne et faite depuis dix ans, que si c'était un ouvrage tout-à-fait nouveau, médité et composé depuis un an, par exemple (1). C'est une préférence de

(1) On écrivait ceci au mois de juillet 1816.

date bien singulière ; mais enfin les préférences les plus bizarres ont leurs motifs, et la mienne a les siens que j'indiquerai légèrement, au risque de n'être pas entendu. Tout faiseur de romans se peint plus ou moins dans son héros : il n'est pas douteux que M. Benjamin de Constant n'ait souvent exprimé ses sentimens particuliers, ses propres opinions, et ses idées générales sur les hommes et sur les choses, par la bouche d'*Adolphe* qui, étant d'ailleurs un homme de beaucoup d'esprit, a du moins une des qualités les plus indispensables pour le bien représenter. Or, tous les discours, toutes les réflexions d'Adolphe (et dans ce roman il n'y a pour ainsi dire que des discours et des réflexions), tendant à prouver que ce que l'homme veut ou croit vouloir, pense ou croit penser, désire ou croit désirer aujourd'hui, il ne le voudra pas, il ne le pensera pas, il ne le désirera pas demain ; qu'il n'y a aucune mauvaise foi dans ces contradictions, ou plutôt, comme on n'est jamais ni *tout-à-fait sincère*, ni *tout-à-fait de bonne foi* dans un sentiment ou dans une opinion quelconque, il est assez indifférent d'en changer ; on reste toujours à peu près avec la même dose de sincérité. Jamais on n'a pris plus de soin à prouver combien l'homme est léger, inconstant et divers ; et je le répète, j'aime mieux que M. Benjamin de Constant ait établi depuis long-temps cette doctrine de l'excessive instabilité des hommes dans leurs sentimens et leur conduite ; peut-être n'y aurait-il pas eu bonne grâce à développer cette opinion dans ces derniers temps ; trop récente, elle eût paru une opinion de circonstance, et on aurait pu la croire moins franche et

moins désintéressée : mais toutes ces réflexions tombent devant un roman fait il y a dix ans.

Je ne crois pas devoir beaucoup insister sur la petite narration qui précède ce roman, qui lui sert de préface, et que j'ai déjà traitée de fable : personne ne peut y être trompé, et l'auteur ne veut point qu'on s'y trompe. A quoi bon donc toutes ces suppositions par lesquelles on fait tomber un manuscrit dans les mains d'un éditeur qui, après beaucoup d'hésitation, se décide enfin à le publier ? C'est un cadre fort usé, et qui a souvent servi à la médiocrité : il était donc peu digne de M. Benjamin de Constant. Toutefois la supposition est ingénieuse ; elle frappe par un air de vraisemblance et de vérité ; elle est assez dramatique ; elle met sur la scène un acteur assez extraordinaire. L'attention est frappée ; le lecteur se doute que cet homme si dégoûté des hommes et de la vie est le héros du roman ; il veut savoir quels événemens l'ont plongé dans cette extrême indifférence pour ce qui se passe autour de lui. Ainsi la préface nous présente le héros du roman tel qu'il est lorsque le roman est fini : ce n'est point, comme il était naturel de le croire, l'avant-scène du drame ; ce serait plutôt, s'il était permis de s'exprimer ainsi, la *post-scène ;* cependant la curiosité n'est nullement prévenue, elle n'est qu'excitée.

Elle sera peu satisfaite, si elle exige des événemens, des aventures, des péripéties, un grand nombre d'acteurs et de personnages dont les intérêts se croisent et se compliquent, dont les caractères opposés se combattent, et varient à chaque instant la scène. Il n'y a ici que deux personnages, que deux

caractères, plus singuliers et plus bizarres que simples et naturels, plus condamnables qu'intéressans, plus dignes de blâme que de pitié. Ils font mutuellement le malheur l'un de l'autre, et sans noble excuse ni pour l'un ni pour l'autre. L'excuse de l'un est une extrême faiblesse; l'excuse de l'autre est un pur égoïsme. *Ellénore,* le second personnage du roman, se déguise, il est vrai, tout ce que ce sentiment a de bas et d'odieux, en prenant son égoïsme pour de l'amour; et M. Benjamin de Constant lui-même n'est pas éloigné de confondre ces deux sentimens. « L'amour, dit-il, est de tous les sentimens le plus égoïste. » Je ne me croyais pas, je l'avoue, destiné à défendre l'amour contre un faiseur de romans; l'amour est comme toutes les autres passions; il est modifié par l'âme et le cœur de ceux qu'il soumet à son empire; égoïste avec les égoïstes, il est généreux avec les caractères généreux; il peut, comme tout autre sentiment, mieux qu'un autre, peut-être, inspirer de grands sacrifices et de nobles dévouemens. L'opinion de M. Benjamin de Constant pourrait se rencontrer dans un moraliste austère qui veut flétrir l'amour; mais elle étonne dans un romancier qui doit être plus indulgent, ou, si l'on veut, plus juste envers une passion par qui vivent tous les romans.

Après les premières pages du roman, les deux seuls acteurs qui remplissent la scène sont toujours dans la même situation; ce qui, malgré tout l'art et tout l'esprit de l'auteur, ne peut entièrement déguiser au lecteur la monotonie d'une fable aussi peu variée. Le héros du roman, Adolphe, est un jeune homme qui un beau matin prend le parti d'être amoureux, ren-

contre une femme qui n'est plus jeune, qui a dix ans plus que lui, et qui est depuis long-temps la maîtresse d'un autre, et la mère de deux enfans illégitimes ; il lui déclare une passion qu'il ne ressent point ; mais la résistance qu'il éprouve l'humilie d'abord, l'irrite ensuite, et il prend la révolte de l'amour-propre pour les transports d'un amour véritable ; ses attaques deviennent très-pressantes et très-vives. La défense est d'abord très-belle, et le roman serait intéressant si elle se prolongeait davantage, si d'autres personnages venaient remplir la scène, si quelque épisode la variait : mais dès les premières pages Ellénore a succombé ; Adolphe ouvre les yeux, voit ce qu'il avait déjà vu, ce qu'il avait un instant oublié : il voit qu'il n'aime point Ellénore ; mais il s'aperçoit en même temps qu'il lui a inspiré une passion violente. Que fera-t-il dans cette situation embarrassante ? Cette femme ne peut faire son bonheur, l'honneur lui défend de l'épouser, la raison lui ordonne de s'affranchir du joug qu'elle lui impose : son père lui en fait une loi ; la société exige qu'il rompe un lien qui détruit tous les avantages de sa naissance, qui lui ferme toute carrière, rend ses talens inutiles, et le condamne à traîner une vie obscure et méprisée ; enfin, à tous ces motifs s'en joint un plus fort peut être que tous les autres : il ne l'aime point ; mais cette femme est malheureuse, et malheureuse par lui ; il lui a fait perdre une existence sinon honorable, du moins opulente, et un protecteur puissant ; dorénavant lui seul peut la protéger : elle lui a fait de grands sacrifices ; elle en exige à son tour ; il les fait, et elle est mécontente encore, parce qu'elle s'aperçoit facilement qu'ils sont

dictés par la générosité, et non par l'amour. De là des altercations souvent très-violentes, des plaintes sans cesse renouvelées, mais souvent éloquentes; de nouveaux projets de rupture, de nouvelles violences d'une part, et de nouvelles faiblesses de l'autre, qui rendent ces projets inutiles, jusqu'à ce qu'enfin Ellénore succombe à cette lutte cruelle et à la certitude qu'Adolphe va enfin lui échapper.

Ces deux caractères sont tous les deux condamnables sans doute : il me semble qu'il ne peut y avoir qu'un avis là-dessus. Mais on peut demander quel est celui qui mérite le plus de blâme et le moins d'intérêt; c'est sans contredit celui d'Ellénore. La faiblesse excessive d'Adolphe est inexcusable; mais la générosité qui s'y mêle, et qui en est le principe, le rend digne de pitié; il faut toujours accorder quelque estime à la générosité, même mal appliquée; et aux grands sacrifices, même faits mal à propos; le cœur qui en est capable a une noblesse et une élévation peu communes. Mais Ellénore, indigne de ces sacrifices, et qui les exige impérieusement, ne pouvant rien offrir en dédommagement, ni son honneur qu'elle a dès long-temps perdu, ni sa jeunesse qu'elle n'a plus, traînant à sa suite un jeune homme qui a dix ans de moins qu'elle, le tyrannisant par son amour qu'il ne partage pas, et l'excédant par les emportemens et la violence de passion; Ellénore n'est digne ni d'estime, ni d'intérêt : une sorte de compassion peu seulement s'attacher à son sort, parce que souvent la pitié ne se refuse pas aux infortunes, même le plus méritées. Cependant la situation assez neuve d'Adolphe excite la curiosité, et inspirerait quelque intérêt, si

elle était liée à une fable mieux combinée, et à des conceptions plus heureuses. A défaut d'événemens, M. Benjamin de Constant a rempli son roman d'observations spirituelles et souvent caustiques sur les hommes et la société, d'analyses fines et déliées du cœur humain. Adolphe nous développe à chaque instant toutes les fibres du sien et de celui d'Ellénore : il agit peu, ainsi qu'elle, mais il veut que nous connaissions les motifs les plus secrets de sa conduite, de ses contradictions, de ses légèretés, de ses faiblesses, de ses inconséquences ; et sans cesse il descend au fond de son cœur pour les y surprendre, et nous en rendre compte ; il n'explique pas moins savamment tous les motifs des actions d'Ellénore. Faible romancier, M. Benjamin de Constant est donc philosophe ingénieux, métaphysicien quelquefois trop subtil, mais cependant assez clair ; observateur spirituel, il n'est pas toujours écrivain pur et naturel : il a quelquefois des recherches bien singulières, comme lorsqu'il dit d'une personne qu'il veut étudier et connaître : « Je « pensais faire en observateur froid et impartial *le* « *tour de son caractère et de son esprit.* » Ailleurs, M. Benjamin de Constant veut expliquer pourquoi la vive impression que l'idée de la mort avait faite sur son esprit dans son extrême jeunesse, s'est affaiblie dans la suite, et voici les diverses explications qu'il propose : « Serait-ce parce qu'il y a dans l'espé- « rance quelque chose de douteux, et que, lors- « qu'elle se retire de la carrière de l'honneur, cette « carrière prend un caractère plus sévère, mais plus « positif ? Serait-ce que la vie semble d'autant plus « réelle, que toutes les illusions disparaissent,

« comme la cime des rochers se dessine mieux dans « l'horizon lorsque les nuages se dissipent ? » En vérité, je n'en sais rien, et je livre ces deux explications aux lecteurs, pour les comparer, les comprendre et choisir.

Le Lépreux de la cité d'Aoste, par le comte de Maistre, nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée par madame O. C.

J'ai copié le titre tel qu'il est au frontispice de la brochure; mais je me crois obligé d'avertir qu'il contient une erreur. Ce n'est point M. le comte Joseph de Maistre qui est auteur du *Lépreux*, c'est son frère, M. le comte Xavier de Maistre. Nous devons au premier des livres plus considérables et plus graves : les *Considérations sur la France*, les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, un ouvrage sur *le Pape*, où il se montre ami et défenseur des doctrines ultramontaines; et un autre sur l'*Eglise gallicane*, où il se déclare l'ennemi et le détracteur de Bossuet et de l'Église de France. Le second est le véritable auteur du *Lépreux*, ainsi que d'un *Voyage autour de ma Chambre*. La lettre X, initiale de son prénom, dont il signa le dernier ouvrage, occasiona, il y a une douzaine d'années, une assez vive contestation dans un des journaux de la capitale. Le vieux marquis de Ximenès, qui se crut accusé par cet X, se défendit avec assez de chaleur d'être l'auteur de cet ouvrage; un plaisant lui répondit avec assez de gaîté qu'il prenait là une précaution et une peine fort inutiles, et que, quelque corrompu que fût le

siècle, il n'avait produit personne d'assez injuste pour attribuer le *Voyage autour de ma Chambre* à M. Augustin Ximenès. Je n'attache pas beaucoup d'importance à ma remarque; mais enfin, il faut être exact : *Suum cuique*.

Du titre passons à l'ouvrage, et remarquons une nouveauté littéraire rare et singulière. Ce n'est pas *le Lépreux* qui est une nouveauté : ce petit ouvrage, plein d'un intérêt assez touchant, d'abord imprimé à Pétersbourg il y a environ quinze ans, et à Paris dix ans plus tard, me fut adressé alors, et, malgré son mérite, j'eus le tort de le négliger. Je ne le négligerai point aujourd'hui, puisqu'une jolie femme n'a pas dédaigné d'en être l'éditeur; mais, éditeur d'un nouveau genre, madame O. C. refait presque l'ouvrage qu'elle publie; elle change, elle supprime, elle augmente surtout, elle intervertit l'ordre des pensées; elle donne une autre direction aux idées, un autre but moral à l'ouvrage; enfin, elle prend de grandes libertés avec le Lépreux et son auteur : n'est-ce pas là, je le répète, une nouveauté rare et singulière en littérature?

Je ne dissimulerai point à l'aimable auteur-éditeur-réformateur que dans une des sociétés les plus distinguées de la capitale j'ai entendu discuter son procédé. Est-il permis de s'emparer de l'ouvrage d'un auteur, d'un auteur vivant encore, et de l'accommoder ainsi à sa guise? Une femme très-aimable et très-spirituelle aussi, s'élevait surtout très-vivement contre ce genre d'*éditions* et d'*éditeurs*. Si bien attaquée, ce serait pour madame O. C. un faible dédommagement et une faible consolation d'apprendre qu'elle fut dé-

fendue par moi. Au reste, son aimable et redoutable adversaire n'avait pas lu un mot de son *Lépreux;* son pauvre avocat n'en n'avait pas lu davantage. C'était uniquement de procédés qu'il s'agissait; actuellement c'est du livre.

Dans sa préface, morceau qui, dans sa brièveté, est empreint d'une noble et religieuse exaltation, madame O. C. nous apprend qu'elle avait lu avec intérêt *le Lépreux* de M. de Maistre; elle en fut *touchée :* c'est son expression; mais, si bien faite pour penser et juger par elle-même, elle veut cependant consulter, et s'adresse naturellement *à un ami, auquel une longue et douce habitude la porte à confier toutes ses émotions.* L'heureux ami n'avait point lu *le Lépreux ;* il le lit, et n'en paraît pas content; il donne ses raisons qui ne valent rien, mais qui malheureusement persuadent madame O. C., et l'engagent à refaire *le Lépreux.* Telle est l'origine de cette *édition.*

Je me suis hâté d'exprimer mon sentiment sur l'avis de l'ami et ses suites, comme on se hâte dans un mauvais pas et dans une circonstance embarrassante et pénible. Actuellement, je dois par politesse beaucoup critiquer le travail de l'éditeur; car il faut lui prouver qu'une conviction bien forte, et pour ainsi dire invincible, a pu seule me pousser à la déclaration aussi franche et aussi nette d'un sentiment qui doit lui déplaire.

Mais commençons d'abord par examiner les raisons de l'*ami* que je veux seul rendre responsable. *Le Lépreux* de M. de Maistre, selon lui, n'est pas assez résigné; « sa douleur est aride et rebelle, *c'est*

« *une autre lèpre qui dessèche son âme;* il n'excite « qu'une pitié vulgaire, parce qu'il n'offre qu'une « souffrance physique : il est prêt à succomber au « désespoir ; sa résignation n'est pas assez chré- « tienne. » Ces critiques sont tout-à-fait injustes et même dépourvues de fondement. Le lépreux de M. de Maistre est chrétien, mais il est homme; il est plein de religion, de résignation même; à la vérité, la nature accablée de souffrances, et, quoi qu'en dise l'*ami*, plus anéantie encore sous le poids des peines morales que des tourmens physiques, sent vivement ses maux et les exprime de même; mais toujours ou presque toujours un sentiment doux et pieux termine ses plaintes et en corrige l'amertume. C'est là l'homme intéressant, c'est même l'homme que fait la religion. Si quelquefois elle a opéré des prodiges plus grands encore, si elle a élevé quelques êtres privilégiés tout-à-fait au-dessus de la nature humaine, et dans un état de perfection qui n'est pas fait pour elle, ce n'est pas ce qu'a voulu peindre M. de Maistre; ce n'est même pas ce qu'il a dû peindre pour nous toucher et nous émouvoir; et peut-être n'est-ce pas dans un dialogue entre un pauvre lépreux et un militaire compatissant qu'il faut placer les idées exaltées de sublime mysticité et de parfait quiétisme.

Mais, à quelque hauteur d'une perfection idéale que s'élève l'âme religieuse de l'éditeur, il faut pourtant que, de cette élévation, elle permette la plainte à l'humanité faible et souffrante. Job, le premier type du lépreux, se plaint amèrement sur son fumier; aussi le lépreux de M. de Maistre parle de Job et s'en autorise; mais le lépreux de madame O. C.

supprime cette citation et cette autorité, comme de mauvais exemple. Job souhaite la mort, souhaite de n'être pas né; le lépreux de M. de Maistre désire aussi la mort, et même, dans un affreux moment de désespoir, il prend la funeste résolution d'en hâter le moment. C'est là surtout ce qui choque l'ami de madame O. C... Mais la religion ne nous met à l'abri d'aucune tentation; elle nous donne la force de les vaincre, et ce sont là ses plus beaux triomphes. On touche bien mieux, et on intéresse bien plus sûrement en peignant l'homme avec sa nature et ses faiblesses; et peut-être alors peint-on mieux aussi la religion avec ses ressources et ses bienfaits.

La situation qui déplaît le plus à l'ami de madame O. C. est certainement la plus touchante du petit ouvrage de M. de Maistre. Accablé de maux, en horreur à lui-même et aux autres, le lépreux avait cependant avec lui une sœur douce et compatissante, qui le soulageait, qui le consolait, qui depuis cinq ans, selon M. de Maistre, et douze ans, selon le nouvel éditeur, partageait son asile et ses malheurs. Cette sœur lui est enlevée; elle meurt dans ses bras; il est obligé de lui rendre les derniers devoirs funèbres. De tous les êtres vivans, un seul animal fidèle lui restait; il devient suspect aux habitans du village voisin; on envoie deux soldats pour le tuer; en vain le malheureux chien se réfugie sous les pieds du lépreux, et lui demande protection; on lui attache une corde au cou, on l'entraîne, et à-peine est-il sorti du triste asile, que la populace l'assomme à coups de pierres, et que le lépreux entend ses gémissemens et ses cris. Il monte à sa tour pour se dé-

rober à ce spectacle, et il aperçoit dans la plaine l'image de la joie et du bonheur. Un couple fortuné s'avance dans une riante prairie au bruit des instrumens de musique et des acclamations des parens et des amis qui prennent part aux transports des deux amans. Ce contraste de félicité avec les profondes misères auxquelles il est en proie, lui fait faire les plus tristes retours sur lui-même, et, dans son désespoir, il conçoit un instant l'idée de mettre un terme à un sort si déplorable. Mais auparavant il veut voir pour la dernière fois la chambre qu'occupait cette sœur chérie qu'il a perdue : il entre, il aperçoit le voile de sa sœur, et quelques vêtemens épars; la croix qu'elle portait à son cou lui apparaît dans une Bible entr'ouverte ; une lettre qu'elle lui avait adressée à ses derniers momens est à côté; il saisit, presse sur son cœur et lit cette lettre simple et touchante, que madame O. C. a refaite moins simple sans la faire plus touchante. La voix éloquente de cette croix, les leçons du livre sacré, les douces paroles et les tendres vœux de cette sœur chérie, font renaître en lui le courage, et la résignation prend la place du désespoir : cela n'est-il pas simple, naturel, intéressant, et en même temps religieux et chrétien?

Mais s'il faut, en peignant l'homme, lui laisser sa nature, ses faiblesses et même ses passions, il ne faut pas lui donner des passions factices. Il ne faut pas qu'un lépreux solitaire, abandonné, isolé, absorbé par les douleurs physiques, donne dans les rêveries vagues et mélancoliques qui sont le fruit de la satiété et de la jouissance. A peine le malheureux connaît-i

ces fibres si délicates du cœur qui ne sont jamais effleurées que dans l'extrême civilisation et la vie voluptueuse des grandes cités : il a trop de besoins réels et pressans pour s'en créer de vains et d'imaginaires. L'amour l'occupe moins qu'une jolie femme de Paris ; il subtilise moins sur les passions, et raffine moins sur le sentiment. On sait de quel style on parle de tout cela aujourd'hui ; ce langage n'aurait pas été compris par les Sévigné, les La Fayette, et même les Ninon de Lenclos, qui, apparemment, n'étaient pas sensibles ; mais certainement jamais pareil langage n'a été tenu par un lépreux, et jamais il n'a été entendu dans la vallée d'Aoste.

Prenons pour exemple les accens que fait retentir le nouveau lépreux dans cette vallée, lorsqu'au comble de l'infortune, il voit ce couple fortuné qui lui donne si mal à propos un cruel spectacle de joie et de bonheur. Il faut savoir d'abord que madame O. C. place entre deux crochets les additions qu'elle fait au texte de M. de Maistre. A cet endroit du livre, j'ai vu venir de loin les deux crochets ; je les ai devinés d'avance. Je me suis bien douté que madame O. C. ne se contenterait pas des plaintes douloureuses que, dans une pareille circonstance, M. de Maistre met dans la bouche du lépreux. Elles ne sont en effet que simples, naturelles, raisonnables. Comment n'aurait-elle pas voulu peindre à sa manière le bonheur des deux amans, et le malheur du lépreux à qui une pareille félicité est interdite? Je ne me suis pas trompé : le premier crochet s'est d'abord offert à ma vue ; mais j'ai cru que je n'apercevrais jamais l'autre, tant il est éloigné, tant madame O. C. a de

choses à dire sur ce sujet. Elle oublie même dans ce moment le caractère de résignation qu'elle a voulu imprimer à son héros. Son lépreux jette aussi des cris de *désespoir*. « Toutes les puissances d'amour « qui lui avaient été données (et il lui en avait été « donné beaucoup) se tournaient *avec fureur* contre « la terre. » Il réclame sa *portion de félicité*, c'est-à-dire une compagne, et il n'a pas été difficile à madame O. C. de peindre cette compagne, objet des vœux du lépreux, avec des couleurs ravissantes; le lépreux s'exalte donc de plus en plus, il ne tient pas surtout aux *ineffables voluptés du sourire*, et il demande *une réponse au cri passionné qui s'échappe avec tant de violence*. Il s'élance de sa cellule dont les *murs nus et froids l'écrasaient de leur poids*. « J'errai, dit-il, dans la campagne, marchant à « grands pas, *comme si j'eusse voulu prendre pos-* « *session de l'existence*, et atteindre à tout ce « qu'elle m'avait jusque-là refusé; mais il me sem- « blait que la *nature se retirait devant moi*. Le « bruit de mes pas, continue-t-il, retentissait seul « à mon oreille, et ce bruit sourd et monotone, *qui* « *partait de moi pour y revenir*, me présentait je « ne sais quelle image de l'aridité de mon sort qui « me remplissait d'un sombre effroi. Ce *moi* me gla- « çait, etc. » Il faut que je ne sois pas sensible, je suis forcé de l'avouer; car, ce bruit qui part de soi pour y revenir ne me touche pas du tout. Je ne sais si le soldat qui écoute si longuement et si patiemment toutes ces belles choses en est plus attendri.

Je crains de n'être pas encore assez justifié, et d'être obligé d'apporter d'autres preuves et de faire d'au-

tres critiques; mais je dois les presser, parce que j'ai peu d'espace, et je ne puis plus rapporter de longs fragmens. M. de Maistre avait placé dans la bouche du lépreux cette pensée simple et assez résignée, ce me semble : « La tristesse repose dans mon cœur sans « l'accabler. » Madame O. C. y substitue celle-ci, qui peut-être est mieux dans la bouche d'une jolie femme, mais qui convient peu à la situation du lépreux : « Une douce langueur enveloppe mon « cœur sans le presser. » Lorsque dans le monde on aime et l'on est aimé, l'on est *riche de liens* et de félicité. Madame O. C. ne parlerait pas tout simplement d'un tombeau; il lui faut, suivant les règles de la langue romantique, *la majesté du tombeau*. Quant à la mort, cela est bien plus romantique encore : « Lorsque nous prévoyons la perte de ce que « nous aimons, *c'est toujours de la vie que nous « nous figurons, même dans la mort;* rien en nous « n'est destiné à concevoir ce grand mystère; il « nous faut une sorte de foi pour y croire, car tout « nous en obscurcit l'idée. » J'ajoute, et ici je suis juste avec plaisir, que ce qui suit immédiatement cette sorte de galimatias est plein de vérité et de sentiment. Mais une idée plus riante, c'est celle que fait naître dans l'esprit du lépreux la pluie qui tombe *pendant tout l'éclat du soleil;* c'est *un petit enfant qui rit à travers ses larmes*. A propos de pluie et de beau temps, M. de Maistre avait eu le tort d'oublier la lune. Une femme tendre, sensible et mélancolique, devait réparer cet oubli; il y a donc deux crochets et une assez longue parenthèse pour la lune, qui ressemble à un *soleil éteint*.

Madame O. C. a certainement de la grâce dans l'esprit, de la vivacité dans l'imagination, de l'élévation et de l'énergie dans les sentimens; elle a même, don plus rare, du talent pour écrire. Son tort est d'avoir donné une mauvaise direction à ces heureuses facultés, et ce tort est celui de l'ami à qui elle confie ses émotions, et avec qui je ne veux pas la brouiller, mais qui cependant lui a donné un mauvais conseil. Il ne fallait point refaire ce qui, sans être un chef-d'œuvre, était cependant bien fait. Il y a des pages charmantes dans ses additions; mais elles sont mal placées dans la bouche d'un lépreux, et mal adressées dans l'oreille d'un militaire assez compatissant pour s'intéresser aux infortunes d'un malheureux, mais pas assez patient pour écouter toutes ces rêveries langoureuses et toutes ces délicatesses quintessenciées. Quelques traits cependant sont très-bien à leur place, et ont beaucoup d'agrément; elle a, par exemple, ajouté des pensées fort touchantes aux circonstances de la mort de la sœur du lépreux; elle a finement adouci le passage trop brusque dans l'original de cette mort à celle du chien. Son style est pur et correct, car je ne lui impute point cette faute : « Sur ces traits, où tant de paix « et d'innocence *était répandu.* » C'est une faute d'impression. Je n'invoquerai point contre elle, comme je l'ai fait dernièrement contre un commentateur, l'autorité de Bayle et de Kilianus : entre un imprimeur et une jolie femme je ne balance point, c'est l'imprimeur qui a tort; mais je me permettrai de l'exhorter à se garantir de l'enluminure moderne, et à ne pas croire trop facilement que depuis nos

grands écrivains, et la langue, et le style, et même la sensibilité et les passions, aient fait de grands progrès.

Le Chevalier Tardif de Courtac; par J.-F. Bellemare. Avec cette épigraphe :

Tardè venientibus.....

Il y a déjà quelque temps que ce roman est publié ; déjà il a été beaucoup prôné, et peut-être même un peu lu. J'arrive donc un peu tard pour l'annoncer et le faire connaître. Mais M. le chevalier *Tardif de Courtac* ne trouvera pas mauvais qu'on rende un compte un peu *tardif* de ses aventures : il n'était pas pressé de les mettre à fin ; il ne doit pas être pressé qu'on les lise et qu'on en rende compte. L'amour lui-même, l'amour si vif et si impétueux dans les amans, et surtout dans les héros de romans qui doivent être les plus passionnés des amans, ne put vaincre les lenteurs de son caractère naturellement temporiseur, ainsi que l'indique son nom. Après avoir manqué par ses délais accoutumés de se marier avec sa maîtresse, dès le premier volume, ce qui, en abrégeant son roman, lui eût épargné un grand nombre de tribulations, et au lecteur un plus grand nombre de pages, il n'épouse la même personne que vingt-sept ans plus tard, ce qui ne nous promet pas au dénouement une héroïne de roman bien fraîche ; elle est déjà mère de cinq ou six enfans, et assez près d'être grand'mère ; et, tout en soupirant pour elle, Courtac, dans l'intervalle, avait manqué dix autres mariages par sa faute et ses lenteurs. Dans nos mœurs légères, nous

nous moquons des héros de *Cyrus* et de *Clélie*, qui filent le parfait amour pendant dix ans, et ne se marient qu'à la fin du dixième tome; mais ils sont très-expéditifs, en comparaison de Tardif de Courtac.

Désabusé de son système de lenteurs et de temporisations, qui, pendant trente années consécutives de sa vie, lui a si mal réussi, il nous avertit dans son épigraphe *qu'il ne reste plus que des os pour ceux qui arrivent trop tard;* mais pour lui rendre proverbe trivial pour proverbe trivial, nous lui dirons que c'est un terrible os à ronger que ses cinq volumes à lire, soit qu'on y ait mis de l'empressement, soit que, comme nous, on arrive un peu plus tard. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans ce roman plusieurs situations plaisantes, et beaucoup de traits piquans et de saillies spirituelles. L'auteur est certainement un homme d'esprit, et il a voulu le prouver à chaque page de son livre; mais quand même il y aurait réussi, il serait encore possible qu'avec dix-huit cents pages où il y aurait de l'esprit, on parvînt à composer cinq volumes diffus, traînans, prolixes, languissans, et partant ennuyeux: de l'esprit, des traits et des saillies ne suffisent pas en effet pour faire un roman, et surtout un long roman. Comme dans une comédie, et bien plus que dans une comédie, parce que c'est une composition qui a plus d'étendue et moins de prestiges pour soutenir l'attention, il faut dans un roman *de l'intérêt, une fable, des mœurs du temps un portrait véritable;* il faut des caractères bien soutenus, originaux si l'on veut, mais cependant tels qu'il y en a dans la nature; des événemens singuliers, extraordinaires même, mais ce-

pendant pas tout-à-fait invraisemblables, et à peu près possibles : voilà les élémens nécessaires d'un bon roman. Mais une suite de rencontres fortuites et incroyables, de situations moins étonnantes encore que bizarres, d'actions plus folles que gaies, et une profusion de personnages épisodiques qui viennent raconter leur histoire, plus honteuse souvent qu'amusante, et qu'on perd, qu'on retrouve et qu'on reperd sans s'en soucier beaucoup, ne composeront jamais un de ces ouvrages avoués par l'art, et distingués de la foule commune de ces productions frivoles qui paraissent chaque jour, occupent un instant les insatiables loisirs de l'oisiveté, et disparaissent pour être à jamais ensevelis dans l'oubli : c'est un sort dont quelques bonnes épigrammes ne suffisent pas pour sauver cinq gros volumes.

Ces bonnes épigrammes d'ailleurs sont noyées dans une foule de mauvaises, et l'esprit de l'auteur n'est pas toujours de bon aloi ; il prodigue les rébus, les quolibets, les jeux de mots, les pasquinades, les proverbes communs, les locutions triviales ; il a de la verve et de la gaîté, mais en général peu de délicatesse et de bon ton ; sa fécondité ne répondant pas à l'envie qu'il a d'être constamment plaisant, il revient sur les mêmes gaîtés bonnes ou mauvaises, repasse les mêmes idées, et il en varie trop peu les tours. Un de ses plus fréquens moyens d'exciter le rire, c'est de faire allusion, à tort et à travers, aux plaisanteries qu'il a déjà faites, et qu'il trouve sans doute assez bonnes pour défrayer plusieurs fois le lecteur ; et de rappeler, sans rime ni raison, les personnages déjà mis en scène, qu'il juge assez plaisans pour que

leur nom seul et le simple souvenir de leurs aventures doivent tenir lieu de nouveaux frais d'esprit. Je pourrais citer beaucoup de ces proverbes et de ces locutions, répétés à satiété ; de ces plaisanteries jetées dans le même moule, et qui attestent, sinon la disette de l'auteur, du moins son ambition de faire parade aux yeux distraits et inattentifs de plus de richesses qu'il n'en a réellement.

Cette même ambition l'engage à adopter des plaisanteries bien forcées, bien déplacées, bien inconvenantes, et je crois qu'ici mes expressions sont trop faibles et mes critiques au-dessous des torts de l'auteur. Il faut que je le prouve par quelques exemples : un *M. Herpin*, aventurier et mauvais sujet comme une centaine d'autres personnages qui passent sous nos yeux dans ce roman, est réduit à aller chercher fortune dans le Scioto ; il y emmène sa femme, Parisienne sentimentale et romantique, qui ne rêve qu'amour, qui se repaît d'illusions et de chimères, espère toujours des enchantemens et des prodiges, et veut aller les chercher au bord des ruisseaux, au fond des vallons, dans les retraites mystérieuses et les grottes solitaires. C'est une espèce de caricature comme on en voit très-peu dans la nature, et moins à Paris qu'ailleurs; et cette réflexion pourrait s'appliquer à plus d'un personnage de ce roman. Cette femme sentimentale meurt dans les déserts du Scioto. M. Herpin, moins sentimental, ne sachant que faire du corps de sa femme, le fait brûler, et met les cendres dans un chausson, puis dans le fourreau d'un fusil de chasse, où il remarque qu'il aurait pu tenir *encore deux femmes*

comme elle. Une autre personne pareillement réduite en cendres est mise dans un petit sac, et ressemble exactement à une *langue fourrée.* On revient, je ne sais combien de fois, et dans combien d'endroits, à ces idées délicates. Le tendre M. Herpin, en partant du Scioto, oublie sa femme dans le fourreau de fusil; mais le héros du roman, le chevalier Tardif de Courtac, la lui rapporte en France, en observant ingénieusement qu'une femme ainsi réduite à *une livre et demie, n'est vraiment pas aussi embarrassante que de son vivant.* Ces cendres finissent par être délayées par méprise, mangées en bouillie. Dans un autre repas plus odieux encore, l'auteur plaisante sur des idées plus dégoûtantes, s'il est possible; mais je fais grâce au lecteur de ces jolis propos de table.

Transporté en Amérique, le chevalier Tardif se mêle de la révolution des États-Unis; il parcourt ce vaste continent, et il semble même le connaître assez bien; il mêle aux inventions du romancier les observations du philosophe, et un petit salmigondis descriptif des lieux, des coutumes, des mœurs des habitans, ou de quelques phénomènes de la nature. C'est ainsi qu'il donne tour à tour la description d'un coucher du soleil sous les tropiques, dans laquelle il entasse, avec une telle profusion, les couleurs et les accidens de lumière, que l'œil ébloui ne distingue plus rien, et voit tout dans une étrange confusion : une tempête où les vents ont soufflé avec plus de furie, où les flots ont été agités avec plus de violence que jamais, et enfin une chasse dans laquelle le chevalier Tardif, démentant son nom et son caractère, a tué, avec beaucoup de prestesse, un beau serpent à son-

nettes. Revenu en France, à l'époque de la terreur, il a affaire à de plus redoutables monstres, et ordinairement il s'en tire moins bien. M. Bellemare paraît avoir bien observé et bien connu les hommes de la révolution : il peint à merveille leur charlatanisme, leurs bassesses, leurs turpitudes, leur cupidité; cette ardeur d'envahir et de s'approprier les richesses, les places, les dignités, premier mobile de la révolution française et à peu près de toutes les révolutions; il les suit dans différens états, dans différentes situations et divers pays, où ils portent toujours la même soif des richesses et du pillage, et tous les vices odieux qui en sont la suite. Certainement M. Bellemare a eu des modèles devant les yeux quand il a fait tous ces portraits : il faut que les originaux aient *posé* devant le peintre.

Ce peintre aime à nous offrir les traits du vice et du ridicule. Il y a des honnêtes gens partout, dit un proverbe; il n'y en a point dans ce roman, quoiqu'il y ait infiniment de monde : on n'y trouverait pas un seul honnête homme; et si parmi beaucoup de femmes il y en a une passablement honnête, elle a eu du moins une vie terriblement aventureuse, s'est trouvée en bien mauvaises mains, et l'a échappé belle, si elle l'a échappé. Le héros lui-même, M. le chevalier Tardif de Courtac, que d'abord il nous avait donné seulement comme léger, étourdi, mal élevé, laissant toujours par ses délais échapper l'occasion du succès, et soumis jusqu'au ridicule le plus excessif à l'influence d'un préjugé dont je parlerai tout à l'heure, devient aussi, dans l'occasion, chevalier d'industrie, fripon, complice même des scé-

lérats et des révolutionnaires : c'est, à mon avis, un défaut grossier dans l'ouvrage. Les auteurs des romans de ce genre ne doivent jamais renoncer à intéresser les lecteurs à leurs héros : il ne faut donc pas qu'ils leur donnent des vices bas et honteux, mais seulement des défauts ou des ridicules qui, sans leur faire perdre l'estime sans laquelle on n'accorde point d'intérêt, les rendent naturels, agréables, comiques, plaisans : tels sont *Don Quichotte*, *Gil Blas*, *Tom Jones*. Le caractère de Courtac est d'ailleurs assez mal conçu sous d'autres rapports. Tantôt ce chevalier gascon montre un esprit incapable de toute réflexion, et borné jusqu'au dernier degré de la sottise ; tantôt on le voit habile discoureur et subtil raisonneur : avec le quart d'esprit qu'il fait paraître dans certaines occasions, il ne devrait pas faire le quart des sottises qu'il fait dans le reste de l'ouvrage.

Le préjugé dont Tardif de Courtac est atteint, c'est la haute opinion qu'il a de la noblesse en général, et particulièrement de la noblesse des Courtac. C'est dans cette opinion, risible sans doute par son exagération, que M. Bellemare a cru trouver une source inépuisable de ridicules pour son héros, de saillies piquantes et ingénieuses pour lui-même, d'agrément et de plaisir pour ses lecteurs. Telle est l'idée fondamentale de son livre, et l'on peut en conclure, et plus encore de l'exécution et des accessoires du livre, que M. Bellemare est un grand ennemi de la noblesse. La noblesse en prendra son parti, et s'en consolera. Je ne considérerai donc que sous le rapport de l'art la manière dont il a mis en œuvre cette belle et *noble* idée. L'objet de l'auteur était sans

doute de peindre des mœurs réelles et un monde véritable, et pour vouloir trop charger les couleurs de son tableau, et transporter dans un siècle les idées d'un autre siècle très-éloigné et très-différent, il n'a peint que des mœurs idéales et un monde fantastique. Était-ce peu d'années avant la révolution que la noblesse croyait *déroger,* en acquérant des lumières, des connaissances et de l'instruction? Peut-être n'attâchait-elle qu'un trop haut prix aux talens de l'esprit et de l'imagination : et c'est cet excès qu'aurait plutôt repris un véritable observateur. Courtac a un petit castel tombant en ruines, deux arpens de terre, dix-huit francs de rente, et un banc à l'église. Un M. Antoine, possédé de la manie d'être seigneur de paroisse, lui offre deux cent mille francs de ce beau domaine de Courtac; le chevalier gascon refuse opiniâtrément ce marché : telle est l'idée plaisante qui domine dans les trois premiers volumes de l'ouvrage. Mais y a-t-il quelque chose de plaisant, dans ce qui est évidemment extravagant et impossible? A supposer que Courtac fût assez épris du château ruiné de ses aïeux, et des deux arpens de terre dont il portait le nom, M. Antoine, usurier, homme d'affaires, ne connaissait-il donc pas le prix de l'argent, et ne savait-il pas qu'avec *deux cent mille francs,* il aurait un bon château bien solide, plusieurs arpens de vigne, de prés, de terre et de bois, et un banc à l'église? N'y avait-il donc de seigneurie en France que celle de Courtac? Voilà cependant ce qui a charmé certains critiques, qui, en s'élevant contre les préjugés des autres, ne sont certainement pas sans préjugés eux-mêmes. En

vérité, lorsque je vois cet acharnement contre la noblesse, je me persuaderais que c'est quelque chose : on ne combat pas avec tant d'ardeur et d'envie un ridicule fantôme; on ne hait pas avec tant d'animosité une vaine chimère.

Les Aventures de Caleb Williams, ou *les Choses comme elles sont*, par W. Godwin, traduites de l'anglais, sur l'édition dernièrement publiée par l'auteur, avec des changemens et corrections.

Le caractère le plus difficile à donner aujourd'hui à un ouvrage quelconque de littérature, c'est sans doute celui de la nouveauté; c'est aussi celui qui frappe le plus les lecteurs, et les séduit le plus sûrement; car j'entends par *nouveauté*, celle qui est réglée par le bon sens et la raison, dirigée par l'art, le goût et le talent, et non celle qui, produite par les écarts d'une imagination bizarre, n'obéit à aucun frein, et ne quitte les routes connues que pour s'égarer et se perdre. Tous les genres créés, et successivement cultivés par des génies supérieurs dans les siècles et chez les peuples où les lettres jetèrent le plus d'éclat, offrent depuis long-temps des modèles, objets éternels d'imitation, et ont reçu une forme dont on ne se départ plus. De là vient que tous les ouvrages, distingués sans doute par la différence du talent et du génie de leurs auteurs, ont cependant par leurs lois constitutives une même physionomie, semblent jetés dans le même moule, et qu'une nouvelle tragédie ressemble à tant d'autres tragédies, une nouvelle comédie à tant d'autres comédies, un

nouveau poème à tant d'autres poèmes, un nouveau roman surtout à tant d'autres romans ; c'est en effet dans ce genre de productions que la même marche et les mêmes plans, les mêmes intrigues, le même nœud et le même dénouement, se reproduisent sans cesse : il en résulte une monotonie insupportable, qui fatigue et rebute les plus intrépides lecteurs de romans. Une seule passion leur donne l'âme et la vie ; c'est l'amour :

> Des tourmens de l'amour la sensible peinture
> Est pour aller au cœur la route la plus sûre.

Jusqu'ici, les romanciers ont cru que non-seulement cette *route* était *la plus sûre*, mais que c'était la seule : or, les combinaisons que peut offrir cette passion ne sont point infinies ; et le nombre des romans l'est pour ainsi dire, et s'accroît chaque jour ; il faudra beaucoup restreindre encore celui des combinaisons, si on ne choisit que celles qui présentent un intérêt réel, des situations attachantes, des caractères dignes d'être peints ; toutes, de quelque nature qu'elles soient, sont comprises dans ces deux grandes divisions : l'amour heureux ou l'amour malheureux. Les subdivisions de la première classe ne sont peut-être pas très-nombreuses ; celles de la seconde le sont davantage sans doute, car en amour comme dans tout le reste, l'homme a bien plus de moyens et de chances pour être malheureux que pour être heureux. Mais dès long-temps toutes ces divisions, toutes ces subdivisions, toutes ces combinaisons, ont été épuisées par cette nuée de romanciers qui ont inondé toutes les littératures modernes ; dès long-temps no-

tre sensibilité s'est usée, et il ne nous reste plus de larmes pour les jeunes amans si beaux, si aimables, si tendres, si bien faits l'un pour l'autre, et dont les amours sont traversés par des parens tyranniques, qui suscitent quelque rival bien méprisable et bien odieux, à qui ils donnent la préférence ; ni pour cette héroïne si belle, si parfaite, si accomplie, cruellement sacrifiée à une indigne rivale par un perfide amant, que n'ont point captivé tant de grâces et de vertus, que n'ont point arrêté tant de promesses solennelles et de doux sermens ; ni enfin, pour cet amant tendre et fidèle, malheureux jouet d'une femme capricieuse et légère. Ajoutez cinq ou six autres situations non moins banales, et vous aurez toutes les espèces de romans avec leurs variétés : tel est le cercle dans lequel s'agitent et tournent tous les romanciers.

C'est une doctrine tellement reconnue, que l'amour doit faire le fond et l'intérêt des romans, que le savant Huet, dans sa définition du roman, fait entrer cette passion comme un élément nécessaire et une condition essentielle de ce genre de production : « Ce qu'on appelle proprement *roman*, dit-il, sont « des fictions d'*aventures amoureuses*, écrites avec « art pour le plaisir et l'instruction des lecteurs. Je dis « des fictions, continue-t-il, afin de les distinguer « des histoires véritables ; j'ajoute d'*aventures amou-* « *reuses, parce que l'amour doit être le principal* « *sujet du roman.* » Aussi le savant évêque d'Avranches, quoiqu'en général assez favorable à ce genre de composition, dont en plusieurs endroits il fait l'apologie, finit-il cependant par ne le regarder

que comme *l'amusement des honnêtes paresseux*.

Un écrivain anglais, M. Godwin, a voulu en faire la lecture, et même l'instruction des philosophes. Connu en Angleterre par la hardiesse et même la témérité de ses principes, il les a déposés plus hardis peut-être encore et plus téméraires dans son roman; il les a développés par l'organe de son héros *Caleb Williams*, et a tâché de les rendre plus sensibles par la peinture des infortunes attachantes de ce personnage imaginaire, victime et martyr des lois de la société, dont M. Godwin se déclare l'ennemi. Il a donc substitué à l'intérêt de l'amour, le plus général et le plus puissant de tous, l'intérêt ordinairement assez froid d'une doctrine philosophique; de plus, cette doctrine est mauvaise, dangereuse, antisociale : et tel est cependant le talent que déploie l'auteur dans cette production d'un genre tout-à-fait neuf; telle est la vigueur des conceptions, l'énergie des caractères, le coloris du peintre, le tableau animé des discussions, l'adresse, la chaleur, et quelquefois l'éloquence des personnages divers placés par leurs opinions, leurs systèmes, leurs caractères et leurs intérêts, dans un état continuel d'hostilité et de guerre, que peu de romans attacheront plus le lecteur, séduit peut-être d'ailleurs par la nouveauté du genre, et charmé de trouver un roman qui ne ressemble pas à tous les autres, et un romancier qui ne se jette pas aveuglément dans la route tracée par tous ses devanciers, comme les moutons de Panurge se jettent tous dans la mer les uns après les autres.

Si M. Godwin s'est interdit la ressource commune, banale, mais toujours puissante, de l'amour; s'il s'est

privé de l'intérêt que tous les romanciers ont toujours puisé, et, malgré une innovation couronnée par le succès, ne cesseront pas de puiser dans les chances heureuses ou malheureuses de cette passion, il a dû chercher une autre source d'intérêt dans les autres sentimens du cœur, dans les autres passions de l'âme; il les a soulevées en grand nombre, les unes nobles et généreuses, les autres viles et basses, et les a mises en jeu avec beaucoup de force et d'énergie. Trois personnages surtout, animés par ces passions contraires, sont peints avec une vigueur et une franchise de pinceau peu communes : le héros lui-même du roman, *Caleb Williams*, son persécuteur *M. Falkland*, et l'ennemi de celui-ci, *M. Tyrrel*. Leurs portraits sont tracés de main de maître, et leurs actions toujours conformes à l'idée que ces portraits donnent de leurs caractères. Les romanciers anglais (je parle des bons) excellent à peindre les caractères et à les faire ressortir : ils saisissent habilement les nuances délicates qui font que deux hommes, au reste excellens, et qui sembleraient au premier coup d'œil faits l'un pour l'autre, ne peuvent ni s'entendre ni se convenir; ou celles qui augmentent à l'infini l'opposition de deux personnes déjà peu faites pour s'accorder; ou enfin toutes les contrariétés qui se trouvent dans un même caractère, le rendent si souvent différent de lui-même, et sembleraient présenter plusieurs individus dans un seul. Un autre mérite qu'on ne saurait leur refuser, c'est de tout disposer avec art pour amener naturellement et les scènes principales et les grands événemens. Rien n'arrive brusquement, tout est préparé; aucun

des préliminaires qui rendent la chose vraisemblable n'est négligé; une foule d'incidens qui, sans paraître toujours liés les uns aux autres, influent néanmoins sur la conduite et la destinée des personnages, sont habilement distribués par le romancier pour tout expliquer, pour rendre raison de tout. Ces préparations paraissent quelquefois un peu longues aux esprits impatiens qui ne se soucient pas beaucoup des vraisemblances, et qui, se précipitant vers l'événement, n'aiment que les faits, les catastrophes, les résultats; mais elles sont appréciées par tous ceux qui connaissent les lois de la composition, et ne veulent être amusés que suivant les règles de l'art.

Dans *Caleb Williams*, M. Godwin se distingue entre les meilleurs peintres de caractère et les plus profonds scrutateurs du cœur humain. Il n'est pas moins habile dans l'art d'imaginer des scènes attachantes, des faits pleins d'intérêt; de rendre cet intérêt progressif, de le soutenir par des contrastes et des incidens tout-à-fait imprévus, et de tout disposer pour que rien ne soit forcé, peu vraisemblable, peu naturel : j'excepte néanmoins quelques traits du caractère de Falkland. Tout le premier volume est consacré à l'histoire de ce Falkland, et les événemens dont il se compose sont pour ainsi dire dans l'avant-scène du roman : il semble n'être fait que pour préparer, motiver, expliquer les infortunes du principal personnage, *Caleb Williams*, qui ne joue dans tout ce volume que le rôle passif d'auditeur. Mais qui pourrait se plaindre de la longueur de ces préparations, puisque cette histoire est en elle-même, et indépendamment de l'influence qu'elle

exerce sur les destinées du héros de ce roman, si singulière et si attachante? Il n'est personne qui, après l'avoir lue, ne dise avec Caleb Williams, qui venait de l'entendre : « Je me sentis successivement intéressé pour les différens personnages qui avaient paru sur la scène. J'éprouvais de la vénération pour *M. Clare*, j'applaudissais à la noble intrépidité de madame Hammond ; j'étais frappé d'étonnement qu'il eût existé une créature humaine aussi monstrueusement perverse que *M. Tyrrel*, je ne pus refuser un juste tribut de larmes à la mémoire de *miss Melville;* enfin, je trouvais mille nouveaux motifs d'aimer et d'admirer mon maître (M. Falkland). »

C'est néanmoins ce M. Falkland qui, doué des qualités les plus brillantes de l'esprit, des sentimens les plus généreux de l'âme, se laisse toutefois entraîner aux plus coupables excès ; assassine son ennemi; laisse périr sur l'échafaud des personnes innocentes, accusées de cet assassinat dont lui seul est coupable; accuse lui-même de crimes imaginaires Caleb Williams qu'il expose à périr par la main du bourreau, après l'avoir traîné de prison en prison, et réduit aux extrémités les plus funestes : caractère quelquefois forcé, ce me semble, mais dessiné à grands traits, et avec un pinceau extrêmement vigoureux : création brillante, mais peu morale. C'est en effet pour avoir été trop sensible à l'honneur, que Falkland commet le premier crime, et c'est pour être trop sensible à l'opinion des hommes, qu'espérant voiler le premier, il commet tous les autres. Pourquoi tenter d'affaiblir ce double ressort moral de l'honneur et de la répu-

tation, ressorts si nobles et si puissans? N'est-il pas plus philosophique de dire avec Tacite que le mépris de l'opinion publique entraîne le mépris de la vertu : *Contemptu famæ, virtutes contemnuntur?* La doctrine contraire est une doctrine anti-sociale, et on ne peut disconvenir que telle est, en plus d'un endroit de son livre, celle de M. Godwin; son roman est à chaque instant une satire de la société, et surtout des lois civiles et criminelles qui la maintiennent. Parce que des juges se seront trompés dans un procès inextricable, faudra-t-il donc qu'il n'y ait plus de juges et de tribunaux? Parce qu'un homme innocent aura misérablement langui dans une prison, faudra-t-il qu'il n'y ait plus de prisons? Les abus qu'entraînent des lois nécessairement imparfaites, doivent-ils faire confondre les ministres de ces lois avec les voleurs de grand chemin, de sorte que les uns soient des *voleurs patentés*, et les autres des *voleurs non patentés;* et que la société presque entière soit divisée en *bande légale* et *bande illégale*. Comme *Gil Blas*, M. Godwin a sa caverne de voleurs; mais dans *Gil Blas*, c'est un épisode d'imagination : dans *Caleb Williams*, c'est le développement d'une doctrine philosophique. Les héros de sa caverne sont des philosophes qui argumentent vigoureusement en faveur de leur système; et si l'auteur finit par ne pas les approuver, il n'approuve guère davantage, et ceux qu'ils détroussent, et ceux surtout qui les envoient pendre. Il faut avoir bien du talent pour amuser, intéresser et plaire, en mettant en action une doctrine philosophique aussi triste; mais si la doctrine est mauvaise, l'auteur a su la pla-

cer dans un cadre très-agréable, la développer d'une manière ingénieuse, et son livre est très-curieux. Il a trouvé en France deux traducteurs, l'un très-mauvais, et dont la traduction suffirait pour détruire tous les éloges que j'ai donnés à l'ouvrage; l'autre très-bon (1): c'est dans sa traduction, ou mieux encore dans l'original, qu'il faut lire *Caleb Williams*.

Le Missionnaire, Histoire indienne, par miss Owenson, traduit de l'anglais, par l'éditeur de *la Femme*, ou *Ida l'Athénienne*, roman du même auteur.

En Angleterre, comme en France, au temps où nous vivons, ce sont les femmes qui font le plus de romans, et les meilleurs romans (2). Qui ne connaît, en France comme en Angleterre, madame Ratcliffe, madame Porter, madame Inchbald, miss Burnet, mis Owenson, et peut-être quelques autres encore?

De toutes ces dames, qui jouissent d'une grande célébrité et qui la méritent, celle dont la réputation est la moins répandue, la moins populaire, est miss Owenson. Ce petit désavantage tient à un fort grand avantage qu'elle a sur toutes les autres: c'est qu'étant beaucoup plus jeune, elle brille d'un éclat beaucoup plus nouveau. Miss Owenson n'a que dix-huit ans, ce qui a été établi par une supputation très-claire, d'après le nombre de volumes qu'elle a publiés. Elle

(1) Feu M. le comte Garnier, alors sénateur, depuis pair de France.

(2) Ceux de Walter Scott n'avaient point encore paru à cette époque (1812).

déclare en effet, dans une de ses préfaces, qu'elle en a fait à peu près autant qu'elle a d'années, ce qui ne veut pas dire qu'il lui faille une année pour composer un volume; elle travaille, au contraire, avec une prodigieuse facilité; elle a fait un de ses meilleurs romans, *Ida*, en trois mois, et ce roman a quatre volumes. Cette facilité est un don de plus qu'elle réunit à une imagination vive et brillante, et à des connaissances peu communes aux personnes de son âge et de son sexe.

Je ne connais point *Ida* : je sais seulement que ce roman a eu du succès en France. J'ai ouï dire que l'édition que l'on en a faite il y a quelques mois, est près d'être épuisée. Le *Missionnaire* a eu plus de succès encore en Angleterre : on en a fait trois éditions dans la même année. Je ne lui en assurerais pas autant en France, surtout dans un aussi court espace, quoique je sois persuadé que la traduction l'embellit quelquefois, loin d'en affaiblir le mérite; mais certainement il ne paraîtra pas sans y être remarqué; il y sera vivement critiqué, beaucoup loué : il pourra même devenir un sujet de contestation entre les lecteurs; élevé au-dessus de son mérite par les uns, rabaissé au-dessous de sa valeur par les autres. C'est un grand succès pour un roman : ce n'est point là le sort d'une production ordinaire : le *Missionnaire* n'est point, en effet, un ouvrage commun; ses qualités et ses défauts ne sont point médiocres.

Le héros du roman est un religieux franciscain, et cela d'abord n'est pas ordinaire; mais cela pourrait bien n'être que bizarre, et c'est le parti qu'en tire l'auteur qui doit le condamner ou l'absoudre. Ce

religieux est né en Portugal, vers le commencement du dix-septième siècle, au moment où cette nation, mécontente et opprimée, laissait déjà apercevoir, dans une fermentation sourde et une agitation difficilement contenue, tous les symptômes d'une révolution prochaine, et la disposition générale des esprits à secouer le joug des Espagnols. Le *P. Athanase* (c'est le nom du franciscain), de l'illustre maison d'Acunha, était parent du duc de Bragance, que cette révolution devait porter sur le trône; mais tandis que tous les membres de sa famille ne pensent qu'à leurs intérêts, à leur ambition, au grand rôle qu'ils vont jouer, il foule aux pieds toutes ces flatteuses espérances, tout ce brillant avenir, et abaisse dans un cloître et ces grandeurs qui l'attendent, et la hauteur de son caractère : car ce n'est point chez lui faiblesse, apathie, pusillanimité d'un cœur froid et d'un esprit incapable; c'est force d'âme, ardent héroïsme, exaltation sublime. Propre à tout, il eût été le premier dans toutes les carrières qu'il eût voulu parcourir : le hasard offre-t-il à ses yeux des armes et des soldats; il sent, au courage qui bouillonne au fond de son cœur, et aux idées qui se développent dans sa tête, qu'il était fait pour prendre les unes, commander aux autres, et les mener à la victoire. Ainsi que l'appareil de la guerre, les fruits du génie l'exaltent, et tout ne lui étant point interdit en ce genre, il devient le plus éloquent défenseur de la foi. Il ne connaît point encore les passions; mais tout annonce qu'il en éprouvera de violentes, qu'il fera les plus généreux efforts pour les subjuguer, et qu'alors, de la sensibilité de son âme, de la force de son caractère,

et de l'austérité de ses principes, résulteront les luttes les plus terribles. A ces qualités morales se joignent tous les dons naturels, tous les avantages physiques : une taille élevée, des traits nobles, une force prodigieuse : de sorte que vous voyez tout à la fois dans un même homme, Hercule, Apollon, un héros spartiate, un éloquent père de l'Église, un humble anachorète, et un héros de roman, sous le froc de saint François.

Miss Owenson, avant de mettre cet homme prodigieux sur la scène, comme héros de roman, veut nous le bien faire connaître, afin que rien ne nous étonne, ou du moins ne nous paraisse faux et invraisemblable dans sa conduite, et que nous puissions mieux juger et apprécier l'ardeur dévorante de ses passions, ses combats, ses triomphes si chèrement achetés, si incomplets néanmoins, et ses cruelles infortunes. Elle nous le montre donc dans les premières années de sa jeunesse, presque dès son enfance; elle met sous nos yeux son éducation, ses études, les règles de conduite qui lui sont prescrites ou qu'il se prescrit lui-même, les exemples qui lui sont donnés; elle décrit les lieux solitaires, sauvages même, quoique pleins d'illustres souvenirs, qu'il habite. Tout cela, en effet, modifie l'homme, donne à un caractère énergique plus d'énergie encore, à une âme ardente et passionnée un plus haut degré d'exaltation. Ces préliminaires ne sont donc point absolument déplacés, et sont assez conformes aux règles de la composition et de l'art : mais je les crois un peu longs. Je crois qu'à force de vouloir nous faire connaître le P. Athanase, on nous le rend inexplicable : les traits

du tableau s'obscurcissent en s'étendant outre mesure; le caractère se charge de nuances et de qualités qui ne paraissent pas pouvoir se concilier parfaitement ensemble ; ce qui pourrait, au reste, se justifier, en disant qu'il n'est point de caractère qui n'admette ainsi des élémens presque inconciliables, et même contradictoires.

Cependant le P. Athanase quitte sa patrie, car ce n'est point dans sa patrie que doit s'accomplir le roman ; mais le roman ne commence pas encore. La ferveur du religieux le transporte dans les belles contrées de l'Orient, sur les bords de l'Indus et du Gange ; et l'imagination riche et poétique de l'auteur veut tout décrire et tout peindre : elle prodigue un peu ces descriptions, quoique bien faites, et entasse peut-être trop les noms assez harmonieux, mais assez inconnus à la plupart des lecteurs de romans, des fêtes, des cérémonies, des usages, des plantes et des productions de l'Inde. Enfin le P. Athanase entre dans un temple de bramines pour y prêcher la vraie religion au milieu des sectateurs de Brama. C'est là que commence véritablement le roman : c'est là que le P. Athanase rencontre la belle *Luxima*, et c'est là que je terminerai mon analyse, me contentant d'esquisser quelques traits de ce second caractère du roman. Jusqu'ici l'ouvrage de miss Owenson ne m'avait pas paru celui d'une femme : elle en avait, il est vrai, l'imagination riche et mobile, la sensibilité vive et exquise; mais une sorte de force et de profondeur accompagnent ces qualités, et feraient quelquefois croire qu'on lit plutôt les réflexions d'un philosophe sur les hommes et les mystères du cœur humain,

qu'un roman, composé par une jeune personne de dix-huit ans. Mais miss Owenson redevient femme en peignant une femme, et assurément le tableau n'y perd rien : il est enchanteur. Luxima est une des plus séduisantes héroïnes de roman ; du moins elle n'est pas comme toutes les autres, et c'est un grand mérite. Née dans l'Orient, prêtresse consacrée à Brama, vouée plus particulièrement à un culte d'amour mystique, l'une des sectes de l'Inde, son climat, sa religion, le vague de son imagination, la vivacité de ses sentimens, l'innocence de son cœur, la naïveté de ses expressions, la franchise de ses aveux, dépouillés de tout artifice et de toute coquetterie, lui donnent une physionomie particulière et charmante. Ce sont des tableaux véritablement magiques que ceux où on la voit paraître célébrant ses expiations au bord des fontaines et des fleuves, ou adressant, dans la pureté de son âme, ses prières au Cupidon des Indiens ; ou, convertie plutôt par son amour que par la conviction, mêlant et confondant les fausses cérémonies et les fausses idées enracinées par les préjugés de l'éducation, aux nouvelles notions d'une religion pure et vraie, et promenant ses illusions mystiques et ses rêveries amoureuses dans ces riantes contrées, où tout inspire la volupté et porte l'ivresse dans les sens. Luxima habitait la vallée de Cachemire, et nos dames croiront aisément qu'il n'est point de pays plus délicieux au monde que la vallée de Cachemire.

Peut-être miss Owenson abuse-t-elle un peu de ces moyens et de ces images : elle abuse surtout de la lune et de ses rayons ; il y a certainement surabondance de descriptions dans cet ouvrage, trop de mo-

nologues, trop de dialogues, des idées trop subtiles et trop alambiquées. On pourrait y reprendre d'autres choses encore, et n'être pas trop content du but moral, ni de certaines conséquences qu'on pourrait en tirer; je blâmerai aussi le dénouement, que je ne veux cependant pas trop clairement indiquer. Je n'aime point qu'un saint missionnaire, dont la sainteté, il est vrai, avait reçu quelque atteinte, s'arme d'un pistolet pour se défendre contre les familiers de l'inquisition, quoique, après en avoir terrassé un et effrayé quatre ou cinq autres, il se rende ensuite par obéissance et par humilité : je n'aime point qu'un bûcher soit allumé, que le héros d'un roman soit condamné aux flammes, que les bourreaux mettent la main sur lui, que le peuple d'une grande ville se révolte, et que trente ou quarante mille hommes soient tués pour dénouer un roman.

Ce dénouement, et beaucoup d'autres circonstances de ce roman sont sans doute peu vraisemblables : toutefois n'exagérons point les scrupules de la vraisemblance dans ce genre de composition. J'aime assez, je l'avoue, qu'un roman soit un peu romanesque : ils l'étaient beaucoup autrefois, peut-être trop; ils tendent assez généralement de nos jours à le devenir trop peu. On a abusé dans ce genre de composition, comme dans le langage philosophique, du mot *nature* et *naturel;* on a trop sacrifié l'intérêt et la force des créations à la *vérité* et à la *vraisemblance*. Quelques froids écrivains ont accrédité ce froid système; une ou deux femmes sans imagination l'ont surtout mis fort à la mode dans ces derniers temps : dépourvues de talent, privées surtout de cette puissante faculté

de l'esprit, qui crée une machine un peu vaste et compliquée, y fait mouvoir de nombreux personnages avec des caractères divers et bien soutenus, invente des ressorts attachans, fait naître des incidens imprévus, multiplie les obstacles et les surmonte; mais douées de cet esprit d'observation particulier à leur sexe, initiées dans tous les petits manéges de la société, fort habiles dans la connaissance du bon ton, des beaux airs, des belles manières, des ridicules du jour, des vices à la mode, s'exagérant beaucoup l'importance de cette science, qui peut avoir son mérite, mais qui ne supplée ni au talent ni à l'imagination, elles ont composé des romans avec quelques petites intrigues de société, quelques scènes de salon, quelques conversations légères, sans action, sans événemens, sans fond et sans consistance, et dont on a dit plaisamment que ce serait joli si c'était quelque chose. Et les coteries de se récrier sur les grâces, la *simplicité*, la *vérité*; et des critiques complaisans (quel critique ne l'est pas?) de délayer ce triple éloge en quatre colonnes.

Il y a pour les personnages de roman, et pour leurs actions, et pour les événemens qui entrent dans leur destinée, une sorte de perspective qui n'est point celle d'où l'on voit les hommes et les choses dans le cours ordinaire de la vie. Les amans n'y ressemblent pas beaucoup aux amans que nous voyons tous les jours, ni les héroïnes aux belles demoiselles que nous avons sous les yeux. Ce n'est que dans la peinture des personnages secondaires que le romancier peut copier la nature de plus près et plus exactement; son imagination la colore et l'embellit, lorsqu'il peint

les principaux acteurs : c'est ainsi que l'exigent les amateurs de romans. Lors donc qu'ils demandent ensuite des caractères *naturels*, il est clair que c'est une nature convenue, et même un peu factice qui leur plaît. De même ils veulent des événemens *vraisemblables;* mais ils les aiment cependant assez *extraordinaires*. Fontenelle, dans la préface de ses *Dialogues des Morts*, dit : « *Mes morts* s'entretiennent « de matières philosophiques et élevées, autrement « ce n'eût pas été la peine de les faire parler; les « vivans auraient suffi pour dire des choses commu- « nes et inutiles. » De même le lecteur pourrait dire au romancier : « Si vous ne me présentez que des hommes tels que j'en vois journellement, des événemens tels qu'il s'en passe communément, et l'amour tel qu'il se fait ordinairement, *ce n'était pas la peine* de recourir aux fictions : l'histoire, la gazette et le cercle où je vis m'auraient suffi.

La Novice de Saint-Dominique, roman traduit de l'anglais de miss Owenson (lady Morgan), par madame de R***.

Les femmes, qui changent de nom au moins une fois dans leur vie, et quelquefois plus souvent, aiment à conserver dans la république des lettres celui qu'elles y ont d'abord illustré. C'est ainsi que madame de Villedieu garda toujours celui de son premier mari, qui même était à peine son mari, quoiqu'elle en ait épousé au moins deux autres après la mort de M. de Villedieu, et qu'elle ait fait des romans toute sa vie. Il faudrait, en effet, avoir de quoi faire trois réputations, pour prendre ainsi et immortaliser trois

noms. Madame *la comtesse de Genlis*, qui aurait certainement de quoi en faire plusieurs, a cependant jugé qu'il valait mieux réunir tous les rayons de sa gloire sous un même nom ; et après avoir pris quelque temps, à la tête de ses livres et dans la société, celui de *marquise de Sillery*, elle a bientôt repris, et a toujours gardé depuis, celui que ses premiers ouvrages avaient déjà rendu célèbre. Conduite prudente ! car la postérité qui, si la volumineuse collection de madame de Genlis lui parvient tout entière, sera bien tentée d'expliquer le problème de tant d'ouvrages, comme elle a expliqué celui des travaux d'Hercule, en les divisant entre plusieurs, n'aurait pas manqué d'adopter cette solution commode, si elle y eût été autorisée par cette diversité de titres, de qualités et de noms.

Cependant les jeunes personnes, soit qu'elles fassent des romans ou non, quittent assez volontiers leur nom de demoiselles, et prennent avec beaucoup de plaisir, et une sorte d'orgueil, celui du mari auquel elles doivent un nouvel état et une nouvelle existence dans le monde. Le traducteur de *la Novice*, qui connaît parfaitement tous ces secrets, tous ces intérêts de femme et d'auteur qui semblaient se contredire ici, les a habilement conciliés, en donnant à l'auteur de ce roman le nouveau nom qu'elle a acquis, et en rappelant celui qu'elle avait illustré avant de le quitter. Il était d'ailleurs d'autant plus naturel de rappeler au frontispice de ce roman le nom que lady Morgan avait porté dans son enfance et dans ses premières années, que cet ouvrage est le fruit de son extrême jeunesse. Ce sont là les premières inspira-

tions d'une imagination encore peu réglée, mais vive et brillante ; d'un talent encore peu formé, mais plein de sève et de fécondité ; d'un peintre des passions quelquefois exagéré et trop exalté, mais souvent énergique; d'un observateur trop jeune pour être toujours bien exact, mais qui ne cesse jamais de se montrer ingénieux et spirituel. Pour être juste envers cet ouvrage et son auteur, il était donc très-essentiel d'observer qu'il est l'aîné de cette famille de romans qui ont fait à miss Owenson une réputation distinguée en Angleterre et en France.

Considérée comme une première production et l'essai dans la carrière littéraire d'une jeune personne de seize ans, nécessairement un peu *novice* elle-même dans l'art de la composition, *la Novice de St.-Dominique* est un ouvrage fort extraordinaire, et qui étonne sous plus d'un rapport. A cet âge, une jeune personne, à peine échappée à ses maîtres et à ses institutrices, n'est guère que leur écho, ne répète que leurs leçons, ne pense que d'après leurs sentimens et leurs idées. Mais la *Novice de Saint-Dominique* est loin de se ressentir de cette timidité : le lecteur est frappé, au contraire, de l'indépendance d'un esprit qui ne s'est quelquefois que trop affranchi peut-être des entraves imposées par l'éducation, des idées qu'il a reçues de ses maîtres, et du joug de ses instituteurs ou institutrices; mais il est bien plus étonné encore par la variété des connaissances, la multitude des aperçus, tantôt délicats et spirituels, tantôt énergiques et profonds sur la société, sur les arts, sur le cœur humain, sur les passions; par la complication des événemens, le grand nombre des

personnages, la diversité des pays qu'ils parcourent, des mœurs qu'ils peignent, des scènes qu'ils offrent et des situations où ils se trouvent; enfin par l'étendue même de l'ouvrage.

Si l'extrême jeunesse de l'auteur doit naturellement accroître cet étonnement et cette surprise, elle explique aussi, elle excuse même les nombreux défauts de l'ouvrage; l'irrégularité de la composition, la singularité, la bizarrerie même de quelques conceptions, l'invraisemblance des incidens, le romanesque des sentimens et des caractères, le nombre et l'étendue des scènes épisodiques qui ralentissent la marche, suspendent l'action, et rendent languissante, et font trop long-temps perdre de vue quelques-uns des principaux personnages; enfin les conversations trop multipliées, trop longues, toujours, à la vérité, ingénieuses, brillantes, spirituelles; mais souvent déplacées, et où le jeune auteur, d'après un défaut trop commun à son âge, et qu'on n'évite même pas toujours dans un âge plus avancé, étale des connaissances, fort surprenantes à la vérité, mais exposées assez hors de propos. Telle est cette conversation, par exemple, où les deux amans réunis par un de ces miracles qu'on ne voit que dans les romans les plus romanesques, et sur le point d'être séparés de nouveau, s'amusent à faire la revue d'une bibliothèque, dissertent sur le mérite des anciens ouvrages et de leurs anciennes traductions; sur celui des vieux romanciers français, des premiers poètes italiens, mêlent à ces dissertations littéraires de subtiles discussions métaphysico amoureuses, et font assaut et de subtilité et d'érudition : double lutte, dans la-

quelle la jeune novice de Saint-Dominique ne le cède point au jeune colonel, son amant.

De tous ces défauts, il résulte que ce roman est le plus mal composé et le moins bon de tous ceux du même auteur ; mais si, après avoir blâmé ce qu'il offre de mal conçu, de faux et d'exagéré, on est également juste sur tout ce qu'on y trouve d'intéressant, de fort, d'énergique, de noble et d'élevé, et qu'on ne perde pas de vue l'âge où il a été entrepris et exécuté, c'est, de toutes les compositions de lady Morgan, la plus étonnante. C'est un mauvais ouvrage fait par un esprit rare et distingué ; et quels que soient le mérite et l'agrément des autres ouvrages qui ont fait à l'auteur une juste réputation en France comme en Angleterre, il y a dans *la Novice de Saint-Dominique* le germe de plus de talent encore qu'elle n'en a montré depuis. Il faut en conclure que, quoique nous lui devions de fort agréables romans, nous pouvons en espérer de plus agréables encore : lady Morgan acquittera un jour toutes les espérances données par miss Owenson, dans sa première production (1).

Le premier volume tout entier de la *Novice* est fort agréable ; il s'ouvre par une peinture dramatique de caractères ou plaisans et ridicules, ou aimables et pleins d'un touchant intérêt. Dans la première classe se trouve au premier rang celui d'une comtesse Madeleine, personnage grotesque, dont le portrait se compose des prétentions d'une femme bel-esprit et auteur, parlant poétiquement des Muses

(1) Elle ne les a pas acquittées, du moins par les deux mauvais ouvrages qu'elle a publiés depuis sur *la France* et *l'Italie*.

et de leurs inspirations, et des ridicules d'une femme chagrine, médisante, qui s'irrite contre tout le monde parce qu'elle ne plaît à personne, qui, n'étant plus jeune, et n'ayant jamais été jolie, veut inspirer et éprouver des passions qu'elle déguise mal sous l'apparence de l'austérité et les grimaces de la pruderie. Mais ce personnage, dessiné d'abord avec soin, et qui paraît essentiel à la marche et à l'action du roman, disparaît dès le milieu du premier volume; et il n'en est plus ou presque plus question. Il en est de même de plusieurs autres, même du héros du roman, qui ne paraît qu'à de très-longs intervalles : la seule héroïne occupe toutes les pages du livre, se trouve sur tous les lieux de la scène, est liée à toutes les actions du roman, agit ou parle toujours; et elle parle beaucoup; enfin est constamment présente aux yeux et à l'attention du lecteur, qu'elle intéresse au reste très-souvent. Lady Morgan donne à ses héroïnes des grâces non communes et toutes particulières; elle les peint sous des formes si élégantes, si sveltes, et pour ainsi dire si aériennes; elle donne à leur imagination tant de vivacité et d'exaltation, à leurs pensées tant d'originalité, de vague et de mélancolie, à tout leur être quelque chose de si idéal et de si mystérieux, un cœur si tendre, des sentimens si passionnés, un caractère si élevé, qu'on doit naturellement s'attendre à des événemens extraordinaires, à des combats violens, à des luttes généreuses entre les passions, l'honneur et le devoir. Telle était *Luxima*, prêtresse bramine, dans *le Missionnaire* (1); telle est *Imogène*,

(1) *Voy.* ci-devant, p. 193.

ou *la Novice de Saint-Dominique* : car lady Morgan aime qu'une sorte de consécration religieuse et des idées d'un ordre surnaturel viennent ajouter encore à l'exaltation de l'âme, à l'énergie des combats, aux mystères du cœur, des sentimens et des pensées de ses héroïnes.

Je ne suivrai point *Imogène* dans toutes les routes et les traverses, les revers et les triomphes où la conduisent ses destinées singulières, ou plutôt l'imagination brillante, mais trop jeune et trop romanesque de son auteur.

Je laisserai donc *Imogène* courir toute seule en Champagne, en Picardie, en Provence, en Italie, et je ne l'accompagnerai qu'à Paris ; et je la présenterai au lecteur brillante de tout l'éclat de la beauté, des grâces et de l'esprit, à la cour de Henri IV. Lady Morgan aimait alors la France, les Français, les Françaises ; nous l'avions vue nous donner des marques de cette affection qui depuis.... (1) : elle nous prouve les mêmes sentimens dans son roman ; c'est déjà nous aimer que d'aimer notre bon et grand roi Henri IV : elle en parle avec amour et admiration. Elle peint aussi en amie la France, ses sites, ses aspects, ses provinces, sa capitale, la politesse, l'urbanité et les manières de ses habitans : on est étonné de tout ce qu'elle connaissait à seize ans, et de la France en général, et de l'histoire de nos guerres civiles, et de la cour de Henri IV, et des principaux personnages de cette époque. Elle se trompe néanmoins quelquefois : je lui reprocherai d'abord de faire boire trop de vin muscat en Champagne: ce

(1) *Voy.* tom. V, sect. VOYAGES, *la France*, par lady Morgan.

n'est point du vin muscat qu'on boit dans cette province. J'observerai ensuite qu'à aucune époque de notre histoire les demoiselles françaises n'ont vécu avec la liberté et l'indépendance qu'elle leur donne, et ni les succès brillans ni les brillantes sottises de la jeune Imogène à Paris ne sont dans nos mœurs. Je ne sais aussi pourquoi lady Morgan a peint, sous des couleurs si odieuses, l'avocat général Servin, dont l'histoire parle beaucoup mieux ; elle l'aura peut-être confondu avec un personnage du même nom qui vivait sous le régent, et dont Duclos dit beaucoup de mal; mais les historiens du temps disent beaucoup de bien de celui qui vivait sous Henri IV. Ce fut ce magistrat qui, sous Louis XIII, soutint dans une cour de justice les droits du parlement et les intérêts du peuple, parla avec beaucoup d'éloquence et de courage, mais sans succès, et mourut au sortir de cette mémorable séance ; ce qui lui mérita ce magnifique distique dont serait honorée la mémoire d'un membre du parlement d'Angleterre :

Servinum una dies pro libertate loquentem
Vidit, et eversâ pro libertate cadentem.

Après avoir été si sévère envers une aimable Anglaise, je dois continuer à l'être envers l'aimable Française qui l'a traduite. Je dirai donc que la plus grande partie du dialogue et des conversations qui abondent dans ce roman est rendue avec vivacité, chaleur et esprit ; que la plus grande partie du récit est écrite avec naturel, et quelquefois avec élégance ; mais que dans beaucoup de pages aussi on remarque de la contrainte, de la négligence, des répétitions

de mots, des expressions impropres. Je ne reviens pas moi-même de l'audace de mes critiques, et j'en demande pardon à ces dames.

L'Ennui, ou *Mémoires du comte de Glenthorn*, traduit de l'anglais de Miss Edgeworth.

Un philosophe qui se rendit célèbre par ses paradoxes dans le siècle le plus ami des paradoxes qui fut jamais, Helvétius, voulut faire une belle fortune à l'*ennui;* il donna cette triste maladie comme une des raisons de notre supériorité sur les animaux, privés de l'avantage de s'ennuyer, que nous possédons si bien, et comme une des principales causes de la perfectibilité de l'esprit humain. Un poète s'étonna, d'après ce système, que l'esprit humain n'eût pas fait de plus grands progrès encore :

> Et ce n'est pas, dans le siècle où nous sommes,
> Faute *d'ennui* qu'on manque de grands hommes,

disait-il au philosophe. Madame du Deffand, qui ne put jamais se résoudre à lire *la petite brochure de quatorze cents pages,* dans laquelle Helvétius établissait ce singulier principe, dans la crainte, disait-elle, de *mourir d'ennui,* eût été bien étonnée, je crois, d'y trouver cette belle théorie, et surtout fort éloignée de l'adopter. Elle n'avait point une opinion si favorable de l'*ennui,* et loin d'y voir la source des plus belles prérogatives de l'homme, elle s'en plaint sans cesse comme d'un fléau redoutable, bien plus capable d'anéantir toutes ses facultés, que de les développer et les perfectionner. Cet état fâcheux, cette

disposition malheureuse qui n'est rare dans aucun temps, dut être encore plus commune à cette époque que jamais, et La Harpe l'atteste; il prétend que dans le monde on n'entendait que des plaintes sur ce sujet : l'ennui est, en effet, la maladie des sociétés extrêmement civilisées, tranquilles et opulentes; des hommes et des femmes à qui le vulgaire pense qu'il ne manque rien pour être parfaitement heureux. Fatigués par de continuelles émotions, rassasiés de jouissances, ils veulent en imaginer de nouvelles; ils dédaignent ce qu'ils ont, n'en sentent plus le prix, soupirent après un mieux chimérique qu'ils n'atteignent pas, et tombent dans l'abattement et l'*ennui;* pleins de désirs vagues et factices, ils n'en ont qu'un bien positif et bien déterminé, c'est de sortir de l'état où ils sont, de changer de situation; et par cette fâcheuse et incontestable disposition des personnes ennuyées, l'ennui a peut-être contribué, plus qu'on ne pense, à la révolution : il y trouva du moins un remède. Bientôt et assez long-temps nous ne fûmes pas assez heureux pour nous ennuyer; et comme l'ennui est un mal dont on se plaint sans pouvoir en assigner la cause, beaucoup d'autres maux plus graves, dont les causes étaient parfaitement déterminées, nous guérirent pour un temps de celui-là.

Aux causes générales d'ennui, communes à tous les peuples, les Anglais en joignent une particulière tirée de l'influence de leur climat; aussi passent-ils pour les mortels les plus ennuyés de l'Europe. Cette triste disposition a chez eux des effets plus graves, et s'y termine souvent par de plus tragiques résultats. C'est donc chez eux que naturellement devait naître

l'idée de faire un roman dont *l'ennui* est le sujet, puisque c'est chez eux qu'il semble avoir plus particulièrement fixé son empire ; et dont le héros fût une personne très-*ennuyée*, puisque c'est parmi eux qu'on en trouve les plus parfaits modèles. Tel est incontestablement *le comte de Glenthorn*, dont miss Edgeworth nous a transmis les Mémoires : aussi ce roman a-t-il été fort goûté en Angleterre ; et l'ennui est encore assez connu parmi nous, les personnes ennuyées s'y rencontrent assez fréquemment, pour que nous puissions parfaitement juger de la vérité des tableaux, des caractères, et surtout du caractère principal, qui nous sont offerts.

Miss Edgeworth est connue, en France comme en Angleterre, par plusieurs productions ingénieuses et spirituelles, pleines d'observations fines et délicates, et surtout d'une morale excellente ; mais les Anglais paraissent croire qu'elle s'est surpassée dans *l'Ennui*. Les journaux littéraires les plus accrédités, le *Monthly Repertory*, l'*Edinburgh Review*, en ont rendu le compte le plus favorable. Voici la traduction du jugement qu'en a porté ce dernier ouvrage périodique, l'un des plus accrédités qui existent : « De tous les contes de miss Edgeworth, *l'Ennui* « est peut-être le meilleur et le plus amusant... Plus « riche en caractères, en incidens et en réflexions, « qu'aucune narration anglaise que nous connais- « sions ; aussi varié, aussi rapide que les meilleurs « contes de Voltaire, et aussi rempli de sages pré- « ceptes de conduite et de morale qu'aucun autre « ouvrage du même auteur. Les caractères irlandais « sont inimitables : ils sont tracés avec une vivacité,

« une précision, une délicatesse, qui nous font « douter qu'on puisse leur rien comparer en ce genre.

Je n'approuve point dans ce jugement la comparaison avec Voltaire. Je trouve peu de rapports dans la manière de ces deux écrivains : sans doute ils ont tous deux beaucoup d'esprit ; mais d'abord, indépendamment de la supériorité que Voltaire garde presque toujours sur ce point, quel que soit l'écrivain qu'on lui compare, leur esprit est bien différent : celui de Voltaire, plus vif, plus brillant, plus piquant, frappant davantage par des rapprochemens plus inattendus ; celui de miss Edgeworth, plus circonspect, plus sage, plus ami des bienséances et de la morale, moins malicieux, et n'observant point les maux et les travers de l'humanité avec un secret contentement, et dans l'unique but de s'en moquer et d'en rire, mais avec l'espoir de les corriger ou de leur offrir quelque remède. Quelque peu juste que soit le rapprochement fait par les rédacteurs de la *Revue d'Édimbourg*, je l'ai cependant lu avec plaisir : on aime à voir des écrivains anglais, faisant céder toutes les préventions nationales à un sentiment de justice, citer un écrivain français comme modèle d'un genre où plusieurs de leurs compatriotes se sont fait une réputation très-distinguée et très-méritée. L'auteur de ce roman leur donnait, au reste, l'exemple de cette impartialité et de cette justice : miss Edgeworth paraît connaître la littérature française et l'estimer ; elle y fait souvent allusion, y puise des réflexions et des citations ; elle nous fait l'honneur de croire que nous avons de l'esprit, et cite nos bons mots. Ainsi, ayant à peindre un de ces

hommes qui veulent faire les importans, paraître profonds, et cachent leur ignorance et leur sottise sous le voile d'un silence dédaigneux et affecté, elle lui applique ce mot, *seul compliment*, dit-elle, *qu'un Français très-poli* put faire à un Anglais du même caractère : « Il faut avouer que monsieur a un « grand talent pour le silence. » Ailleurs, voulant faire ressortir le ridicule de ces Mécènes sans esprit et sans éducation, qui humilient par leur insolente protection les gens de lettres dont ils sont incapables d'apprécier le mérite, et qu'ils ne regardent que comme de simples objets d'amusement et de curiosité, elle cite un endroit charmant des *Mémoires de madame de Staal* (mademoiselle de Launay). Cette demoiselle avait été placée en qualité de dame de compagnie chez madame la duchesse de La Ferté, à qui on l'avait donnée, avec raison, comme une personne de beaucoup d'esprit. Madame de La Ferté, empressée de la montrer, comme on montrerait à la foire une marionnette ou un singe, fait mettre les chevaux, et la mène chez la maréchale de Noailles. A peine est-on assis, que se tournant d'abord vers mademoiselle de Launay : « Allons, mademoiselle, parlez; » et puis vers la maréchale : « Madame, vous « allez voir comme elle parle. » On sent combien un pareil début devait l'y encourager : confondue et anéantie, elle se taisait. « Elle vit que j'hésitais à ré- « pondre, ajoute mademoiselle de Launay, et pensa « qu'il fallait m'aider, comme une chanteuse qui « prélude, à qui on indique l'air qu'on désire d'en- « tendre : — Parlez un peu de religion ; vous direz « ensuite autre chose. »

C'est surtout par la peinture de ces personnages singuliers et bizarres, ou de caractères nobles et aimables, que se distingue ce roman. Il y a peu d'événemens, du moins dans les deux premiers volumes; mais ce qui, à mon avis, vaut bien mieux que des événemens romanesques, on y rencontre beaucoup de tableaux de la société, vrais et naturels, d'observations fines et délicates, de réflexions ingénieuses et spirituelles. Le héros du roman, de tous les mortels le plus ennuyé, n'est cependant jamais ennuyeux, ce qui est bien rare; même il se fait aimer, ce qui est bien rare encore, de la part de ceux qui sont attaqués de cette triste et fatale maladie de l'ennui; mais il en peint si naïvement tous les effets, il démêle si délicatement tous les ressorts qui le font agir lorsqu'il agit, ce à quoi il se détermine difficilement, et le plus rarement possible; il raconte avec tant de modestie ses fautes, ses erreurs, ses faiblesses, et même ses belles actions, qu'on est convaincu qu'il avait reçu de la nature le plus noble caractère et les plus heureuses dispositions, et que ses défauts lui viennent des vices de son éducation, pendant laquelle, déjà maître d'une immense fortune, tous ses désirs sont prévenus, toutes ses passions flattées. De là le dégoût et la satiété de toutes choses, l'ennui enfin; et l'ennui porté à un tel excès, que dès les premières pages du roman, le héros est bien résolu à finir sa triste existence par un coup de pistolet. Il choisit pour cette belle expédition le jour même de son anniversaire; le jour où tout le canton est dans l'ivresse et la joie, et célèbre par des chants, des danses et des fêtes, cette époque fortunée. Heureuse-

ment pour lui, un cruel accident le tue presque, ce qui l'empêche de se tuer tout-à-fait. Il vit donc, s'ennuie toujours, et bâille continuellement. Il veut se distraire, et voici deux exemples de ces essais de distraction, que je choisis entre beaucoup d'autres, pour donner une idée de la manière agréable et vive dont il peint sa tristesse et sa langueur : « Comme « la saison était fort belle, je projetai différentes « parties de plaisir. La Chaussée des Géans et le lac « de Killarney étaient les seules curiosités de l'Ir- « lande que j'eusse entendu citer comme dignes « d'être vues. Je me laisse donc transporter dans le « comté d'Antrim, et je vis la Chaussée des Géans. » Ici le comte de Glenthorn fait la plus belle description de cette Chaussée, qui doit offrir un spectacle vraiment admirable et tout-à-fait magique ; et il continue ainsi : « L'envie de bâiller me prit cepen- « dant, tandis que de mon bateau j'admirais ce su- « blime spectacle. Je tirai ma montre, et je fis ob- « server que nous arriverions tard pour dîner, qu'il « était temps de partir, non que j'eusse faim, mais « j'avais besoin de changer de place ; mon goût n'é- « tait point exercé, aucune instruction ne dirigeait « ma curiosité ; je ne vis rien qui me fît plaisir et « qui excitât mon attention : mon seul amusement, « durant cette excursion, se borna à regarder une « paille qui était entraînée par le reflux. » Cependant on imagina qu'une promenade sur le lac Killarney produirait un plus heureux effet ; et pour en augmenter le charme, on engagea à être de la partie une jeune lady Jocunda, dont on espéra que la gaîté vive et pétulante distrairait, amuserait même,

s'il était possible, le comte de Glenthorn; mais celui-ci, qui venait d'éprouver un revers en amour, résolut, pour ne plus s'y laisser surprendre, de ne faire aucune attention aux saillies, aux agaceries de cette nouvelle sirène. Lady *Jocunda*, de son côté, mit sa gloire à triompher de l'insensibilité du comte; mais écoutons le récit de l'effet que produisirent et les charmes de la jeune lady et les beautés du lac :

« La voix haute, les éclats de rire, les plaisanteries « forcées de lady Jocunda me fatignèrent au-delà de « toute expression. Plusieurs fois dans mon voyage, « je regrettai de n'être pas à dormir dans mon châ- « teau. Arrivé à Killarney, j'étais étourdi du bruit « des cors de chasse, harassé d'être promené en « bateau, de regarder des points de vue, d'entendre « les explications des guides qui vous avertissent de « ce que vous devez admirer. Que d'exclamations « il fallut subir! sur combien de rocs il fallut grim- « per! J'étais excédé de promenades et de discours : « j'aurais de bon cœur envoyé à tous les diables les « rochers, les bois, les chutes d'eau, les lacs et la « montagne de pourpre, et le nid de l'aigle, et le « Grand-Turc, et les ombres, et les échos, et par- « dessus tout lady Jocunda. »

Dans le troisième volume il y a plus d'événemens, et surtout d'événemens extraordinaires. Le comte de Glenthorn n'est point le comte de Glenthorn; c'est un enfant changé en nourrice : le véritable comte est un forgeron couvert de charbon et de fumée. De là résultent des situations dramatiques, des réflexions très-philosophiques, très-morales, sur les compensations humaines dans les divers états, sur le danger de sortir

de la condition où la fortune vous a placé : ambition cependant de tous les hommes! Malgré les heureux résultats que l'auteur a su tirer de cette supposition d'enfans, ce moyen m'a moins plu que le reste du roman ; il est usé, romanesque, peu naturel, et je n'aime point que le roman se noue par un enfant changé en nourrice, et se dénoue par un enfant brûlé au milieu du terrible incendie qui consuma le magnifique château de Glenthorn.

Les deux Grisélidis, histoires traduites de l'anglais, l'une de *Chaucer*, et l'autre de *miss Edgeworth*. — *Contes à l'usage du peuple*, par miss Edgeworth.

Grisélidis est un ancien conte fait en l'honneur des femmes, par un homme qui, sans doute, mettait un grand prix à une soumission aveugle de leur part, à une obéissance passive que ne révoltent point, que ne lassent jamais les ordres les plus déraisonnables, les plus tyranniques, les plus barbares ; tel est en effet le modèle qu'il propose aux femmes dans *Grisélidis*. Ce conte a eu beaucoup de succès chez toutes les nations. Les hommes trouvaient peut-être un secret plaisir à offrir aux femmes cet exemple extraordinaire d'une vertu fort exagérée, sachant bien qu'elles en rabattraient toujours assez ; et les femmes, tout en n'admettant point Grisélidis comme un modèle à suivre, lisaient cependant avec intérêt certains détails d'une patience admirable et d'une douceur angélique, vertus qui, dans leur sexe, ont une grâce particulière, un charme irrésistible, et que quelques poètes ont fait ressortir avec beaucoup

d'agrément dans ce conte. Il y a quelques années qu'il en parut dans le *Mercure de France* une nouvelle imitation ingénieuse et piquante (1) : c'est à Bocace que l'invention en est due, ou du moins sa *Grisélidis* est la plus ancienne de toutes celles qui sont parvenues jusqu'à nous ; elle termine d'une manière tout-à-fait édifiante le *Décaméron*, recueil de contes dont la morale n'est ordinairement ni si sévère ni si pure, et où les femmes jouent un tout autre rôle, et ne sont ni des *Pénélopes*, ni des *Grisélidis*. Pétrarque, ami de Bocace, trouva ce caractère si beau et ce conte si agréable, qu'il lui fit l'honneur de le traduire en latin ; Chaucer, leur contemporain, l'imita en anglais, et c'est cette imitation dont on nous offre aujourd'hui une traduction.

Chaucer est le plus ancien des poètes anglais ; il vivait dans le milieu du quatorzième siècle, cent ans avant notre Marot. La langue anglaise était alors bien grossière, comme celle de tous les peuples de l'Europe, si l'on en excepte les Italiens ; les mœurs étaient bien plus grossières encore. Quelques-unes des réflexions du poète ne sont cependant pas sans délicatesse, et c'est un mérite rare, à l'époque où il vivait. Chaucer est loin d'approuver les dures épreuves auxquelles le cruel époux de Grisélidis la soumet pour s'assurer de sa fidélité et de sa patience. « Pourquoi, s'écrie-t-il avec beaucoup de simpli-« cité, jeter ainsi une pauvre femme dans la crainte « et dans les angoisses? » et il répète ses exclamations à chaque nouvelle épreuve : les sentimens va-

(1) On l'attribuait à M. le comte de La Maisonfort, mort ambassadeur à Florence.

riables du peuple qui, tantôt s'élève contre le tyran de Grisélidis, tantôt lui applaudit, lui inspirent ces réflexions justes et vraies, dans tous les temps et dans tous les pays, à Athènes, à Rome, à Londres, à Paris. « O peuple toujours inconstant et toujours « frivole! les vents sont moins infidèles que toi; les « phases de la lune sont moins rapides; la moindre « nouveauté t'enchante, elle devient ton idole. Bien « fou est celui qui se repose sur tes jugemens tou- « jours prêts à changer. » Quant au récit, il est à peu près sans art, et dépourvu d'invention. Chaucer suit la narration des poètes qu'il imite, exagérant peut-être encore un peu et ces tyranniques épreuves auxquelles est condamnée Grisélidis, et son aveugle, je dirais presque sa stupide soumission. On lui demande sa fille qu'elle allaitait encore, et dont le marquis de Saluces, son mari, feint d'avoir ordonné la mort, sous prétexte d'apaiser une sédition de ses vassaux; et Grisélidis, persuadée que cet ordre barbare va être mis à exécution, donne sans hésitation et sans murmure sa fille, priant seulement qu'on l'enterre lorsqu'on l'aura égorgée. Bientôt après elle accouche d'un fils : on le lui demande encore sous le même prétexte et dans le même dessein; elle l'accorde avec la même résignation, et se borne à faire la même prière. On lui ordonne de se dépouiller de ses riches vêtemens, de sortir du palais où l'avaient appelée le choix et les bontés du marquis de Saluces, de céder sa place à une autre épouse, et de retourner dans la chaumière d'où il l'avait tirée. Elle demande pour unique grâce de garder un de ses plus simples vêtemens, afin de ne

pas traverser toute nue la place et lès flots d'un peuple curieux. Ces actes de soumission sont accompagnés de discours plus soumis encore, s'il est possible. « Si mes enfans périssent par vos ordres, dit-elle « au marquis de Saluces, je n'ai pas le droit de m'en « plaindre : ces enfans ne m'appartiennent que par « les douleurs que me causa leur naissance, et par « les regrets que me fait éprouver leur perte. Seigneur, lui dit-elle, quand il lui ordonna de sortir « de son palais, je sais trop qu'il n'existe aucune « comparaison entre l'éclat de votre rang et l'obscurité de ma condition; bien loin de me croire « digne d'obtenir votre main, je ne me croyais pas « même digne de vous servir..... Au même lieu où « s'écoula mon enfance, je verrai aussi s'écouler les « jours de mon chaste veuvage; car dès le moment « où je vous donnai ma foi, je vous consacrai ma « vie entière, et la femme d'un tel prince pourrait-« elle accepter jamais la main d'un autre époux? « Fasse le ciel que celle que vous avez choisie ré-« pande sur tous vos instans les plaisirs et la pros-« périté! je la verrai avec soumission succéder au « bonheur que je goûtais près de vous. Vous seul « êtes le maître de mon cœur; et quand vous m'or-« donnez de me séparer de vous, il ne me reste plus « qu'à me soumettre. Mais exigerez-vous que je « quitte votre palais, dépouillée de tout vêtement? « Vous ne souffrirez pas que le sein qui porta vos « enfans soit indignement exposé aux regards de la « multitude. Ne me forcez pas à rougir devant elle. « Souvenez-vous que, malgré mon peu de mérite, « j'eus l'honneur de vous appartenir. Pour prix de

« cette jeunesse dont je vous ai consacré les plus « beaux jours, de cette jeunesse qui ne peut plus « revenir, accordez à celle qui fut votre épouse le « plus humble des vêtemens; elle va exécuter vos « ordres et quitter ce palais. » Avouons cependant que, s'il y a excès dans la soumission, il y a de la grâce dans le langage, et quelque chose de délicat et de doux dans les pensées, mérite qu'on ne trouve guère dans les poètes du quatorzième siècle, de quelque nation qu'ils soient; et c'est ce qui m'a engagé à donner quelque étendue à ces citations.

La *nouvelle Grisélidis* ne ressemble guère à l'ancienne. Miss Edgeworth, qui en est l'auteur, observe la société avec trop d'esprit, et ses pinceaux rendent avec trop de fidélité et de talent ce qu'elle a si bien observé, pour qu'elle puisse être tentée de recourir à des peintures idéales, à des tableaux fantastiques, à des êtres chimériques. Miss Edgeworth, n'ayant donc pas rencontré dans le monde de ces femmes prodiges de déférence et de soumission envers leurs maris, nous présente une Grisélidis dont la société de Londres, comme celle de Paris, pourrait vraisemblablement offrir plus d'un modèle : c'est une femme très-jolie, très-aimable, très-spirituelle, pleine de talens et d'agrémens, ayant par tant d'heureux dons et de qualités charmantes un grand ascendant sur l'esprit de son mari, mais cherchant toujours à accroître cet ascendant, à étendre son empire, à subjuguer de plus en plus ce pauvre mari, à le rendre esclave de toutes ses volontés, de tous ses caprices, voulant que cette dépendance soit marquée dans tous les instans de la journée, et remarquée

par tout le monde. Le bon mari, aimant sa femme, aimant la paix, fait tout ce qu'il peut pour plaire à l'une et conserver l'autre; vains efforts! ce sont des plaintes continuelles, des disputes interminables. Grisélidis a des fantaisies si singulières! il faut bien hasarder quelques douces représentations; on lui prouve avec tout l'art et l'esprit imaginables que ces représentations sont fort déplacées, que ce qu'on désire est fort raisonnable. S'y soumet-il, il y a toujours quelque chicane à lui faire sur la manière dont il se soumet : se révolte-t-il, tous les manéges ou de la coquetterie ou de la sensibilité sont mis en œuvre pour réprimer une aussi dangereuse rebellion, et le ramener à sa déférence accoutumée. D'autres fois, on emploie une autre tactique, on le désole par toutes les assurances d'une soumission aveugle et sans bornes, d'une obéissance d'esclave. « Eh! mon Dieu! « s'écrie ce pauvre mari, effrayé de tout l'empire « qu'on lui accorde, ne me traitez pas comme un « tyran brutal, tandis que mon seul désir est de vous « rendre heureuse; faites usage de votre intelligence, « qui est parfaite; je me rendrai toujours avec « plaisir à vos raisonnemens. — Oh! je ne vous en- « nuierai jamais de mes raisonnemens; je ne ferai « point usage de mon intelligence! Je sais que les « hommes ne veulent point permettre aux femmes « d'avoir du bon sens, et je saurai, comme je le « dois, me soumettre à la supériorité de votre ju- « gement. — Mais, madame, je ne demande au- « cune soumission de votre part; cette aveugle do- « cilité, loin de me plaire, me serait vraiment « pénible. — Alors, je ne sais plus ce qu'il faut

« qu'une femme fasse pour complaire à son mari, « si une soumission absolue n'est pas suffisante ; voilà « cependant tout ce que je puis vous offrir. » La conversation continue long-temps ; et avec cette bonne foi de la part de Grisélidis, qui toujours s'humilie, confesse l'infériorité de son jugement, reconnaît ses devoirs de soumission, proteste qu'elle ne s'en départira jamais ; le mari s'impatiente, se promène à grands pas dans le salon, tandis qu'elle *savoure*, tranquillement assise sur un sofa, *le plaisir calme de l'obstination*. « Vous me désolez, lui dit-« il ; vous pousseriez à bout la patience de Job. — « Mon cher ami, répond-elle, ce que vous me dites « là me fait beaucoup de peine. Si je savais seule-« ment ce que vous désirez que je fasse, vous seriez « satisfait sur-le-champ. » Enfin, ne pouvant plus se contenir, le mari se lève, et dit : « Madame, je « vous quitte pour le moment ; je reviendrai quand « vous serez plus disposée à m'entendre. — Mon-« sieur, répond-elle avec le sang-froid le plus of-« fensant, quand vous voudrez ; toutes les heures « me sont indifférentes ; choisissez celle qui vous « conviendra : mon devoir est de vous attendre. » Voilà certainement de quoi pousser à bout le plus doux et le plus patient des maris.

Un jour Grisélidis avait beaucoup de monde chez elle : on devait y faire une lecture, non d'une pièce de vers nouvelle, d'un nouvel ouvrage, comme c'est l'ordinaire, mais de quelque ancien auteur éprouvé par le temps, et consacré par le suffrage des connaisseurs : ce qui est bien préférable et beaucoup plus prudent. Il fut décidé qu'on lirait la Grisélidis

de Chaucer. On sent combien ce caractère doit révolter la moderne Griselidis : le choix de cette lecture est excellent, et la scène promet d'être très-piquante; elle ne l'est peut-être pas autant qu'on s'y serait attendu. Il n'y a presque point d'événemens et d'aventures dans les romans de miss Edgeworth ; ce ne sont que des scènes de comédie extrêmement naturelles, des situations que la société offre journellement, des conversations fines et spirituelles où se dévoilent les secrets du cœur humain, où se peignent les nuances du caractère : elle sait opposer et faire contraster habilement les personnages, et faire ressortir ainsi leurs qualités et leurs défauts. Cette Grisélidis, par exemple, n'a que quelques travers d'esprit fortifiés par l'éducation, la mode, le ton des sociétés qu'elle fréquente; au fond, elle est bonne, très-aimable, très-séduisante; on sent qu'elle reviendrait facilement à la raison, et serait enfin vaincue par la douceur et les bons procédés de son mari; mais une amie perfide et méchante l'irrite sans cesse, la prend par son faible, et lui fait honte de ce qu'elle appelle sa faiblesse, la plaint de la dépendance indigne d'elle où la retient un impérieux mari; flatte son amour-propre, et lui insinue sans cesse qu'elle est faite, par ses talens et ses grâces, pour subjuguer tous les hommes, et son mari d'abord, et la précipite ainsi d'étourderie en étourderie dans des malheurs qui sont peut-être une punition trop forte des écarts de cette aimable Grisélidis.

De tous les contes *à l'usage du peuple*, je ne parlerai que de celui qui a pour titre *Demain*, parce qu'il est *à l'usage* de toutes les classes et de tout le

monde. Le fond en est très-moral, les détails extrêmement spirituels et piquans. Miss Edgeworth sort ici des manufactures et de la classe des ouvriers, et si son héros est un marchand, c'est un marchand de livres, sorte de commerce qui a quelque chose de libéral ; d'ailleurs son libraire est un homme de lettres, ce qui peut lui donner beaucoup plus de ridicules, mais ce qui lui donne aussi un peu plus d'importance ; enfin le défaut dont il s'accuse, car c'est lui-même qui est son historien, peut, comme je l'ai dit, appartenir aux hommes de toutes les classes ; ce qui rend ce conte d'un intérêt plus général et lui donne un but moral plus étendu. Ce défaut est parfaitement annoncé dès les premières lignes du récit de M. Basile, c'est le nom du libraire : « Depuis long-« temps, dit-il, j'avais formé le projet d'écrire mon « histoire, et je suis décidé à le faire aujourd'hui ; « car la malheureuse habitude où je suis de remettre « *les choses* au lendemain, a rendu nulles la moitié « des bonnes intentions de ma vie. »

C'est un récit très-plaisant que celui de toutes les infortunes qu'attirent à M. Basile cette malheureuse négligence pour ses affaires, et cette habitude de les renvoyer toujours au lendemain ; de ne s'en occuper qu'à la dernière extrémité, et de croire toujours qu'il lui restera assez de temps. Les événemens où ce défaut se reproduit d'une manière vraiment comique, et les inconvéniens qui en résultent, sont imaginés avec beaucoup d'esprit, si l'on en excepte quelques-uns d'exagérés, de forcés, d'invraisemblables. Parmi ceux que je trouve naturels et gais, je citerai, pour donner une idée de la manière de

l'auteur, le récit des discussions que la négligence de M. Basile lui attira de la part des auteurs avec lesquels, comme libraire, il avait des relations d'intérêt. Il était, comme je l'ai dit, auteur lui-même : il s'était jeté dans la politique, et rêvait un nouveau système sur l'impôt : cette circonstance lui faisait de plus en plus négliger les manuscrits des autres; et voici comme il peint l'humeur qu'ils en ressentirent, et comment il en raconte les suites fâcheuses : « J'é-
« tais éditeur en même temps que libraire, et me
« trouvais journellement assailli par une foule d'au-
« teurs, riches et pauvres. Les riches se plaignaient
« continuellement de délais préjudiciables ou fu-
« nestes à leur réputation ; les pauvres, des lenteurs
« et des retards qui blessaient moins encore leur
« amour-propre que leurs intérêts, et qui allaient
« jusqu'à compromettre leur existence. Porté par
« mon mauvais génie à la pitié comme à l'indolence,
« il m'arrivait souvent d'avancer de l'argent à des
« auteurs nécessiteux, pour les dédommager de ma
« négligence à lire leurs manuscrits, et pour me
« délivrer du tourment de leurs reproches. Ils ap-
« prirent bientôt à tirer un double parti de mes
« vertus et de mes vices..... Souvent mon indolence
« fut cause que j'envoyai à la presse plusieurs ma-
« nuscrits sans les avoir parcourus. Après avoir tenu
« un pauvre diable d'auteur sur les épines, je ne
« pouvais me décider à lui dire : Monsieur, je n'ai
« pas encore ouvert votre manuscrit ; le voilà tout
« couvert de poussière; faites-moi l'amitié de le re-
« prendre... Je ne manquais jamais de leur adresser
« quelque compliment, ou de leur offrir quelque

« rétribution; et mes complimens étaient souvent « l'espèce de rétribution qui me coûtait le plus. »

Mais, parmi ces auteurs, il en est un qui ne se paie point de *complimens;* M. Basile avait non-seulement différé de publier le manuscrit de cet auteur, mais il l'avait égaré: celui-ci, qui s'en doute, vient le trouver furieux. « Je descendis l'escalier, dit M. Basile, « sans avoir aucune excuse prête. Monsieur! s'écrie « mon furibond, en retenant sa colère, comme vous « croyez au-dessous de vous de publier mon ou- « vrage, je vous prierai de vouloir bien m'en ren- « dre le manuscrit. — Monsieur, je vous prie d'a- « voir un peu de patience; il paraîtra pour le prin- « temps prochain. — Pour le printemps! Morbleu! « je ne veux pas entendre parler de printemps. « Quoi! ne m'aviez-vous pas dit qu'il devait être mis « en vente à Noël, qu'il serait publié en juin, qu'il « paraîtrait à la Pentecôte? Est-ce ainsi que je dois « être traité? — Je vous demande bien des pardons, « monsieur; je sais que j'en ai mal usé envers vous « et envers le monde entier; mais la multiplicité de « mes affaires... — Écoutez, monsieur Basile; je ne « suis pas venu ici pour entendre des lieux communs, « des excuses banales. J'ai été maltraité, je le sais; « l'univers en sera instruit; les desseins de mes en- « nemis me sont connus; mais je saurai déjouer « tous les projets : mon ouvrage ne sera point sous- « trait à l'impression; mon ouvrage sera mis au « jour; j'obtiendrai justice en dépit de toutes les « machinations inventées pour me nuire.... Mon- « sieur, je demande mon manuscrit. — Monsieur, « il vous sera remis demain matin. — *Demain*

« *matin*, monsieur, ne prendra point avec moi; « j'ai déjà assez de vos *demains*, depuis quinze mois. « Je ne sors point d'ici sans mon manuscrit. » Le pauvre Basile, forcé dans ses derniers retranchemens, est obligé d'avouer qu'il a perdu le fatal manuscrit. L'auteur assure qu'il en a refusé 12,000 fr.; il attaque Basile devant les tribunaux, et le malheureux libraire est condamné à 12,000 fr. de dédommagement.

Le style du traducteur a du naturel, mais n'a point ce trait et cette vivacité qui fait valoir le conte; il est dépourvu d'élégance, quelquefois même de correction, comme dans les phrases suivantes : « Ni vous « ni votre femme *ne conviennent* à cet état... Miss « Banck, *qui faisait* une personne très-aimable..... « J'ai une fille, et j'en remercie le ciel tous les jours. « — Je vous applaudis *de le faire*, car il n'en a ja- « mais existé de plus aimable, etc. » Il me semble aussi qu'au lieu de dire la pelle et *le tisonnier*, j'aurais mieux aimé dire tout simplement *la pelle et les pincettes*.

Les Protecteurs et les Protégés, traduit librement de l'anglais de miss Edgeworth, par Jean Cohen.

Les romans de miss Edgeworth ne sont ni moins connus ni moins estimés à Paris qu'à Londres : *la Mère intrigante*, *l'Ennui*, *Vivian*, *Emilie de Coulanges*, *l'Absente*, *la Grisélidis moderne*, toutes ses *Scènes du Grand Monde*, *Tales of fashionable life*, ses *Contes* même *à l'usage du Peuple*, *Popular tales*, quoique peut-être un peu trop particulièrement adressés aux ouvriers de Manchester ou de Bir-

mingham ; enfin, tout ce qui est sorti de sa plume ingénieuse et féconde ; a trouvé en France des traducteurs, des lecteurs, des approbateurs. En France, comme en Angleterre, on sait d'avance les sujets dont elle s'occupe, et l'on parle déjà des romans qu'elle fait encore : tel est celui dont je rends compte aujourd'hui, et qui nous était annoncé long-temps avant qu'il parût. A tant de suffrages, il faut joindre le suffrage d'une compatriote sa rivale, qui, s'adonnant au même genre de composition avec un tour d'esprit et d'imagination très-différent, a, par des qualités très-différentes aussi, obtenu les mêmes succès. Nous avons entendu lady Morgan (miss Owenson) vanter hautement l'esprit et les productions de miss Edgeworth, et avouer que c'était avec beaucoup de regret et de crainte qu'elle avait fait paraître un de ses romans, au moment où l'on annonçait une nouvelle production de l'auteur des *Scènes du Grand Monde*. Un pareil témoignage n'honore pas moins celle qui le donne, que celle qui le reçoit ; et c'est ce qui m'a engagé à le rapporter un peu indiscrètement peut-être : je ne sais si nos grandes rivales de Paris se piqueraient entre elles d'une justice aussi impartiale et aussi généreuse.

Ce roman, dont lady Morgan redoutait la dangereuse rivalité, est justement celui que M. Cohen a traduit sous le titre des *Protecteurs et des Protégés*, et que son auteur avait intitulé : *The Patronage*, titre extrêmement étendu, cadre extrêmement vaste, et qui comprend pour ainsi dire la société entière ; car de nos jours, et avec cette ambition cupide et peu élevée qui agite toutes les âmes, le monde se

divise en *protecteurs* et en *protégés*. D'ailleurs, quand tous les états et tous les hommes ne rentreraient pas dans son sujet, miss Edgeworth saurait les y ramener, car elle veut peindre tous les caractères; ses peintures de mœurs, toujours ingénieuses, mais répandues sans sobriété dans tous ses autres romans, le sont avec profusion dans celui-ci. En général, les ouvrages de miss Edgeworth sont moins des romans que des portraits, des caractères, des scènes de comédie; ce n'est point une curiosité vive, impétueuse, insatiable, qu'elle prétend exciter, c'est un esprit observateur qu'elle veut satisfaire : elle imagine un but moral, le poursuit à travers de fréquentes digressions, y fait concourir une grande foule de personnages, oublie très-souvent et très-long-temps les principaux, y revient et les retrouve pour les abandonner encore, et aller chercher les autres, ou en introduire de nouveaux. Elle promène ainsi son lecteur dans vingt lieux différens, le met en communication avec cent caractères divers, réunit ou disperse à son gré tous les acteurs, lie quelquefois assez faiblement tous les incidens, et dénoue tous les fils avec moins d'art peut-être qu'elle n'en avait mis à les rassembler, à les unir, et à les faire concourir à son plan général et à ses vues morales. Ce n'est point la partie du roman proprement dit et celle des aventures, ni même les tableaux trop communs et trop usés de cette passion par qui vivent les romans ordinaires, que soigne le plus miss Edgeworth. Ce qui, chez les autres romanciers, est le principal, n'est que l'accessoire chez elle : l'amour lui-même n'est pour elle qu'un moyen de plus et un des

plus puissans, de faire ressortir un caractère, de le modifier, de le présenter sous plus de jours et d'aspects différens. Le premier mérite de ses romans, c'est la peinture des mœurs de la société; c'est une analyse fine, enjouée, et cependant assez profonde du cœur humain, de ses secrets mystères, et de ses nuances les plus délicates; ce sont d'ingénieuses révélations des motifs cachés qui font agir les hommes, soit lorsqu'ils veulent se dissimuler aux yeux des autres, soit, ce qui est bien plus piquant encore, lorsqu'ils se font illusion à eux-mêmes, et qu'ils croient, par exemple, obéir à la raison, à la justice, à la vertu, tandis qu'ils sont le jouet de leur amour-propre, de leur vanité, de leurs passions: ce sont enfin des saillies et des traits qui échappent aux caractères les plus dissimulés et qui les peignent, et des conversations où les interlocuteurs se démasquent tour à tour, et se trahissent eux-mêmes lorsqu'ils croyaient s'envelopper dans des discours pleins d'art et de ruses impénétrables.

Que ceux à qui ces qualités et ces agrémens ne suffisent pas, ne lisent point le nouveau roman de miss Edgeworth; ou s'ils le lisent, qu'ils ne me reprochent point de ne les avoir pas avertis. Je loue, il est vrai, les romans de miss Edgeworth, mais je dis en même temps sur quoi mes éloges sont fondés. Ceux donc qui n'ont pas le même goût peuvent condamner tout à la fois et mes jugemens et mes éloges, et ces romans. Je dois même les prévenir que, dans aucun autre du même auteur, les défauts qu'on lui a justement reprochés ne se font autant sentir que dans celui-ci: il n'en est point où elle ait semé avec

autant de profusion les caractères divers, et où elle ait mis autant de complaisance à les décrire longuement. Les conversations, quelque spirituelles qu'elles soient, pourront paraître bien longues aussi et bien fréquentes. L'action languit souvent : les événemens, pour être rares et un peu clair-semés, n'en sont pas moins romanesques ; le dénouement surtout est très-brusque, quoique le roman soit beaucoup trop long ; les analyses du cœur humain sont quelquefois trop subtiles ; l'auteur cherche trop à y démêler des fibres imperceptibles, et à en peindre les raffinemens excessifs : enfin quelques traits de mauvais goût lui échappent, et à des portraits excellens succèdent quelquefois des portraits qui grimacent.

Il y a sans doute des romans très-médiocres qui ont moins de défauts, mais ce n'est pas la médiocrité même exempte de défauts qui fait vivre un ouvrage ; la médiocrité est elle-même un des premiers et des plus assurés principes de mort : ce sont les conceptions neuves et originales, et l'empreinte d'un talent peu commun, qui impriment à un livre un caractère de vie et de durée, qui le distinguent du moins de la foule, malgré les fautes et les taches qu'un goût plus pur et plus parfait aurait effacées et fait disparaître, ou même qu'un esprit vulgaire aurait peut-être aisément évitées. Un caractère aussi bien développé et aussi soutenu que celui de lord Oldborough, dans *les Protecteurs et les Protégés*, rachète bien des défauts, compense bien les longueurs, et me paraît bien préférable à un tissu d'aventures romanesques, de sentimens plus romanesques encore, et à ces fades et banales peintures de l'amour qui

remplissent tous les romans. Lord Oldborough est un ministre anglais, le chef même et l'âme du ministère; et telle est la vigueur et en même temps le naturel des traits qui le représentent, qu'il semble que ce soit un portrait véritable et ressemblant, et que miss Edgeworth ait eu devant les yeux un modèle : cette supposition, au reste, ferait honneur au ministre qui aurait fourni ce modèle. Lord Oldborough a beaucoup d'étendue dans l'esprit, d'élévation dans l'âme, de générosité dans les sentimens : ses défauts même dérivent d'une passion toujours noble lorsqu'on se sent et qu'on a réellement les moyens de se rendre utile à son pays; et il ne paraît privé que des qualités et des vertus qui ne peuvent s'allier avec une ambition demesurée : tel est l'homme que miss Edgeworth a destiné à représenter les *protecteurs*, et à nous en dégoûter. Il y a beaucoup d'art à avoir choisi un si beau caractère pour produire cet effet : la moralité de l'ouvrage en ressort beaucoup mieux assurément. Si la moitié du vers si connu de Gresset, qui flétrit tout à la fois et les protecteurs et les protégés,

Des protégés si bas, des protecteurs si bêtes !

s'applique très-bien aux *protégés* que miss Edgeworth met en scène, on ne peut pas dire que la seconde moitié convienne à lord Oldborough leur *protecteur*.

C'est dans la nombreuse famille de *Percy* que miss Edgeworth a pris ses principaux acteurs et ses personnages vertueux. M. Percy le père est de plus

assez intéressant : c'est bien là le caractère d'un *gentleman* plein de probité, d'honneur, de lumières, et préférant aux faveurs de lord Oldborough, qui savait l'apprécier, sa liberté et son indépendance. Sa femme, madame Percy, est assez insignifiante. Ses trois fils, l'un militaire, l'autre médecin, et le troisième avocat, tous les trois fort vertueux, servent, par la diversité de leurs professions et la multitude de leurs relations, à faire ressortir un grand nombre de caractères divers; mais ils se rattachent à une foule d'incidens dont la plupart ont peu d'intérêt. Ce qu'il y a de pis, c'est que *Caroline Percy*, l'héroïne du roman, est d'une perfection froide, qui n'inspire au lecteur qu'une froide admiration, malgré toute la véhémence et la chaleur de celle que lui prodigue à chaque instant sa sœur Rosemonde. En général, les demoiselles anglaises que nous voyons sont fort aimables; mais celles que peignent leurs romans ne le sont pas toujours : elles ont quelque chose de pédantesque dans leur raison, et de romanesque dans leurs sentimens. Il n'est presque point de romancier anglais qui, à notre avis, ne fasse trop ressortir la liberté de leurs manières et de leurs discours, fruit de la liberté de leur éducation. Cette *admirable* Caroline Percy parle sans cesse avec sa mère d'amour, de l'amour qu'elle veut éprouver avant de faire un choix, de l'amour qu'elle prétend inspirer à celui qu'elle daignera choisir; et elle veut en éprouver et en inspirer beaucoup. Que de grandes qualités elle exige dans celui qu'elle honorera de sa main! Un certain *M. Barclay* s'était avisé de lui faire la cour : « Il n'a fait aucune im-

« pression sur mon cœur, dit Caroline. Je lui trouve « une froideur que je ne pourrais jamais aimer, à « moins qu'elle ne s'unît à une grande force de ca- « ractère. M. Barclay ne me paraît pas capable de « s'élever jusqu'au sublime dans quelque genre que « ce soit... Il ne possède point les hautes qualités de « l'âme. Il n'a point de génie, de magnanimité ; rien « d'orignal, d'héroïque, rien qui puisse exciter cette « sympathie, ni cet attachement si vif que je pour- « rais ressentir pour un cœur à la fois bon et élevé.» Et M. Barclay est éconduit, pour n'avoir ni *génie* ni *magnanimité*, pour n'avoir rien d'*héroïque* et de *sublime*. Heureusement nos demoiselles françaises sont un peu moins exigeantes, et nous leur en savons bon gré.

La famille *Falconner* est la contre-partie de la famille Percy : elle se compose du même nombre de personnes, le père, la mère, trois fils, qui ont chacun leur état différent : l'un diplomate, l'autre ecclésiastique, et le troisième militaire ; et deux filles qui aspirent fort à changer le leur. Ce sont les *protégés :* tout leur prospère d'abord, et rien n'est plus risible que de voir à chaque succès M. Falconner le père se moquer de son parent et de son voisin M. Percy, et s'écrier, en se frottant les mains : « Ah! ah! mon cousin Percy, il me semble que « nous savons, un peu mieux que vous, tirer parti « de tout, et même d'un naufrage. » C'était effectivement un naufrage qui avait commencé sa fortune. M. Falconner est un homme très-adroit, il saisit parfaitement toutes les occasions de se rendre utile et agréable à son protecteur ; son esprit fin et rusé

calcule très-bien tous les moyens et toutes les chances de succès ; mais son âme étroite ne saurait deviner tout ce qu'il y a de grand et d'élevé dans l'âme du ministre, et c'est par là qu'il se trompe et qu'il échoue. Madame Falconner est bien plus habile encore, car en général une femme intrigante est supérieure à un homme intrigant ; elle sent sa supériorité, et en abuse quelquefois ; ce qui produit entre elle et son mari des débats assez plaisans. C'est ainsi que madame Falconner, poussant son ambition à l'extrême, veut marier sa fille *Georgiana* à un prince allemand ; son mari essaie de lui faire sentir tout ce qu'il y a de chimérique dans un pareil projet. « Est-ce « qu'il est marié? s'écrie madame Falconner.—A la vé- « rité, il n'est pas marié, répond le mari ; mais com- « bien d'autres difficultés! » et il les déduit toutes. Madame Falconner écoute froidement son long discours, et se contente de lui répondre en s'en allant : « Je suis toujours bien aise de savoir que le prince « n'est pas marié. » On peut juger, par cette réponse, de l'impression qu'a faite sur son esprit le sermon de son mari.

Miss Edgeworth a beaucoup de ces traits et de ces saillies, qui d'un mot peignent un caractère : très-versée dans la littérature de son pays, elle sait aussi mêler à ses récits des mots heureux des écrivains anglais ; mais ce qui doit flatter encore plus des lecteurs français, c'est qu'elle cite aussi des mots français, des vers français, de la prose française ; elle aime à parler de nos habitudes, de nos mœurs, de notre esprit. Peut-être croit-elle les femmes françaises plus légères, plus frivoles, plus coquettes, qu'elles ne

le sont en effet : elle cite une duchesse française qui a dit qu'elle *haïssait les plaisirs innocens;* et elle paraît soupçonner que la plupart de nos dames pensent comme cette duchesse. Je suis persuadé que beaucoup de Françaises lui prouveront leur goût pour les *plaisirs innocens,* en lisant son roman, malgré ses longueurs, ses digressions, plusieurs traits de mauvais goût, la multiplicité de ses épisodes et de ses incidens, et de ses personnages, dont quelques-uns sont bien peu intéressans.

Scènes de la vie du grand monde, par miss Edgeworth ; — *Émilie de Coulanges,* traduites par le traducteur d'*Ida,* du *Missionnaire,* de *Glorvina.*

Je me suis souvent occupé des productions de miss Edgeworth ; j'ai tâché de faire connaître sa manière propre et les qualités qui la distinguent : la finesse dans l'observation, l'esprit dans le dialogue, la simplicité dans les incidens, et les scènes qui se succèdent et s'enchaînent avec beaucoup de facilité et de naturel ; la vérité des caractères et l'adresse avec laquelle les moindres nuances et les plus secrets mystères en sont dévoilés. Je n'ai point dissimulé non plus quelques petits défauts qui avoisinent ces excellentes qualités, mais ne doivent point les faire oublier : du vide dans l'action, de la langueur dans quelques endroits, une trop grande disette d'événemens, des conversations trop longues ou trop fréquentes, et dont l'esprit ne peut pas toujours faire oublier que ce n'est pas uniquement d'entretiens et de dialogues que se compose un roman ; enfin, une sorte d'excès dans la

finesse des observations, et quelque chose de trop subtil dans l'investigation de nos plus secrètes pensées, et des replis les plus cachés du cœur humain, ce qui, en quelques endroits, ferait ressembler aux comédies de Marivaux les romans de miss Edgeworth, quoiqu'il y ait toujours dans ceux-ci infiniment plus de vérité et de naturel. Mais, ce qui doit surtout recommander miss Edgeworth, dans ce siècle où toutes les compositions, et surtout les romans, sont jetés à peu près dans le même moule; où un troupeau d'imitateurs, sans style et sans idées, se traîne languissamment sur les idées et le style des autres, et ne produit pour ainsi dire que d'insipides et fades copies, sans physionomie, sans caractère, sans originalité, c'est qu'elle a sa manière propre et son cachet particulier. Aux qualités franches et vraies qui la distinguent, elle doit toujours être facilement reconnue par ses compatriotes, puisque les étrangers même la reconnaissent à travers l'altération qu'une traduction fait toujours plus ou moins subir à un ouvrage dont elle efface surtout les traits originaux. En vain des traducteurs et des libraires, par des spéculations qui ne font honneur qu'au talent et à la réputation de miss Edgeworth, ont voulu lui attribuer des romans dont elle n'est point l'auteur : personne n'y a été trompé; tous les critiques, tous les lecteurs, ont aussitôt découvert la supercherie. Je le répète : c'est un hommage qu'il est honorable d'obtenir, même dans sa patrie; mais qu'il est infiniment rare et difficile d'arracher à des étrangers à qui échappent nécessairement mille nuances caractéristiques du style, des pensées, du talent d'un écrivain.

Émilie de Coulanges, sans être une des productions les plus remarquables et les plus originales de miss Edgeworth, a cependant, avec toutes les autres, des traits de ressemblance qui décèlent bientôt aux moins clairvoyans une commune origine. L'héroïne est, comme son nom l'indique, une Française : elle a été jetée avec sa mère en Angleterre par les orages de la révolution ; son père a péri sur l'échafaud. Je l'ai déjà dit, je n'aime pas qu'un romancier cherche des sources d'intérêt dans des événemens si récens et si pénibles. Le roman, le frivole roman, quelque mérite et quelque talent qu'ait son auteur, n'a ni le poids ni la dignité convenables pour retracer ces terribles événemens ou rappeler ces tristes souvenirs ; il doit laisser ce soin au burin de l'histoire. La révolution n'est, au reste, ici, que dans l'avant-scène; c'est elle qui a causé la fuite d'Émilie de Coulanges et de sa mère ; c'est elle qui les a ruinées et les a mises dans la dépendance cruelle et la situation déplorable où elles se trouvent : mais elle n'est ensuite que faiblement rappelée dans le cours du roman; et c'est bien moins sur les événemens qui en résultent, ou même sur toute autre espèce d'événemens, qu'est fondé l'intérêt de l'ouvrage, que sur le caractère des personnages qui y sont mis en jeu ; en général, les événemens comptent pour peu de chose dans les romans de miss Edgeworth.

La mère d'Émilie de Coulanges est un personnage assez ridicule, et j'ai d'abord su mauvais gré à miss Edgeworth de lui avoir donné ce caractère. J'ai cru que les préventions nationales entraient pour beaucoup dans l'idée qu'elle s'était faite et qu'elle

avait voulu donner d'une Française, et je disais : S'il est assez simple que la comtesse de Coulanges, comme Française, ait été immolée aux préjugés d'un écrivain anglais, comme femme malheureuse, elle aurait dû, ce me semble, être respectée par une femme généreuse; ses infortunes devaient la mettre à l'abri des traits même d'une ennemie; et peut-être n'est-ce pas une Française émigrée, ruinée, réduite avec sa fille à la plus extrême misère et à la plus humiliante dépendance, qu'il fallait livrer à la risée de ceux chez qui elle avait cherché une terre hospitalière, et à la générosité desquels elle s'était confiée. Mais peut-être cette apostrophe est-elle plus vive et ces reproches plus amers que ne le mérite miss Edgeworth; elle me paraît, en général, fort supérieure à ces petites passions et à cet injuste esprit de parti. Ses autres romans, celui-ci même, prouvent en plus d'un endroit, qu'elle sait rendre justice même à des Français. Si la comtesse de Coulanges a quelques défauts passablement ridicules, *mistriss Somers*, autre personnage important du roman, en a de cent fois plus insupportables encore. La première n'a pas une grande énergie dans le caractère, une grande sensibilité dans l'âme; elle est légère, frivole, étourdie, coquette, à un âge et dans une situation où ce serait un devoir d'être plus réfléchie : elle croit que la grande politesse, les belles manières, le bon goût, sont les plus précieuses qualités d'une femme; elle est trop choquée de tout ce qui ne s'accorde pas avec les idées qu'elle s'en est faites; elle regrette trop, et quelquefois sans dignité, son ancienne opulence, ses beaux châteaux, le bel hôtel de Coulanges, les

belles glaces de ses beaux appartemens : mais mistriss Somers, impolie, impérieuse, défiante, soupçonneuse, craignant sans cesse qu'on ne soit pas assez reconnaissant des bienfaits qu'elle répand avec ostentation, cherchant toujours de mauvaises intentions aux bons procédés, et se formant mille chimères pour être mécontente et d'elle et des autres, tantôt enthousiaste jusqu'au plus haut degré, tantôt déprimant à l'excès ceux qu'elle avait le plus exaltés, et passant et repassant sans cesse par toutes ces exagérations de l'esprit et du jugement, est d'un commerce bien plus difficile que la frivole et polie comtesse de Coulanges : assurément, dans cette distribution de rôles peu avantageux et de caractères peu recommandables, ce n'est pas l'Anglaise qui a eu le meilleur lot.

D'ailleurs, Émilie de Coulanges, l'héroïne du roman, est Française aussi, et miss Edgeworth s'est plu à verser sur elle les dons les plus heureux, toutes les qualités, toutes les grâces ; et à la douer surtout de l'âme la plus sensible, du caractère le plus solide, le plus noble, le plus généreux. Remplie de la plus tendre reconnaissance envers mistriss Somers, qui, l'ayant accueillie avec sa mère, leur a prodigué ses bienfaits avec une libéralité et une munificence extraordinaires, à combien d'épreuves est mise son exquise sensibilité, par l'humeur inégale et le caractère inconstant et soupçonneux de sa bienfaitrice ! Jamais il n'y en eut de plus ingénieux à tout dénaturer par de fausses interprétations, à tout corrompre par des conjectures sans fondement et sans raison : elle revient, il est vrai, bientôt et fran-

chement de ses injustes préventions ; mais c'est pour y retomber aussitôt, par les efforts mêmes qu'elle fait ou qu'on fait pour éviter de nouvelles défiances ; et la malheureuse Émilie est en vain un prodige de bonté, de sensibilité, de reconnaissance, de grâces ; le travers d'un esprit, plein cependant de qualités grandes et généreuses, empoisonne tout, et ses paroles et son silence, et sa gaîté et sa tristesse, et les démonstrations de sa tendresse, et la contrainte qu'elle s'impose pour la renfermer au fond de son cœur, et ne pas en fatiguer sa bienfaitrice. C'est dans des conversations adroitement amenées, et de petits incidens ingénieusement imaginés pour développer ces trois caractères, et dans les altercations que leur opposition doit amener, que consiste tout le roman : composition extrêmement simple, dont le dénouement est toutefois passablement romanesque.

Le principal but de miss Edgeworth paraît avoir été de montrer combien sont, en quelques circonstances et avec de certains caractères, difficiles et scabreuses les relations entre les bienfaiteurs et les personnes obligées, vérité assez triste! *Lady Littleton*, amie de mistriss Somers, lui écrit à ce sujet d'excellentes réflexions pour l'engager à ne pas abuser de sa qualité de bienfaitrice : « Vous ne con-
« naissez, lui dit-elle, ni la nature de l'obligation,
« ni l'effet qu'elle produit sur le cœur humain ; les
« bienfaits commandent la reconnaissance, mais
« n'assurent jamais la tendresse. Si le bienfait est
« pécuniaire, il est nécessairement accompagné
« d'une sorte d'humiliation qui détruit l'égalité né-

« cessaire en amitié. De quelque espèce que soit la « faveur accordée, elle devient un fardeau, si la re- « connaissance est exigée comme un tribut au lieu « d'être considérée comme une offrande volontaire « et gratuite du cœur. *Toujours payer, et n'être « jamais quitte*, est bien pénible, même pour les « gens du meilleur naturel. Celui qui a accepté un « bienfait demeure sans défense contre le bien- « faiteur qui fait un mauvais usage du pouvoir que « lui accorde la reconnaissance, et celui-ci devient « oppresseur : » et puis, lui reprochant doucement ses défiances, ses jalousies, et sa manie de tout travestir en tout interprétant, elle ajoute avec esprit et avec grâce : « Vous recueillerez, j'en suis sûre, « dans le cœur d'Émilie une belle moisson de recon- « naissance, si, avec l'impatience d'un enfant, vous « n'allez point déterrer les grains que vous avez « semés, pour voir s'ils germent bien. »

Un des plus fréquens et des plus terribles sujets de discussion entre mistriss Somers et la comtesse de Coulanges, est la question sur la prééminence de Shakspeare ou de Racine. Miss Edgeworth paraît se moquer également des deux partis et de ces disputes interminables où l'on compare ce qui ne saurait être comparé, et où l'on décide ordinairement moins d'après les lois de la raison et du goût que d'après les caprices du préjugé et des préventions nationales. Miss Edgeworth ne partage point ces préventions : je l'ai plus d'une fois observé : elle paraît aimer la littérature française, et la connaît très-bien. Chacun de ses ouvrages rappelle quelqu'un de nos écrivains, offre quelques fragmens de nos meilleurs livres, ou y

fait une agréable allusion. Dans *l'Ennui*, elle rapporte fort à propos un joli trait des Mémoires de mademoiselle de Launay : dans *Émilie de Coulanges*, elle cite un morceau des *Mélanges de littérature* de M. Suard, que même elle appelle un *élégant écrivain*, soit que cette épithète soit une justice de l'auteur anglais, ou une politesse du traducteur français. Dans *la Moderne Grisélidis*, elle fait allusion à un ouvrage de madame de Genlis ; dans *Vivian*, elle cite un vers de M. Delille, et le traducteur nous apprend qu'elle a traduit en beaux vers anglais les beaux vers français du même poète sur Rousseau et son tombeau à Ermenonville. Une de ses héroïnes, à qui on demande quel appui lui reste dans un cruel revers, répond fièrement :

Moi ;
Moi, dis-je, et c'est assez.

Il faut savoir gré à une femme de cette fermeté, et à une Anglaise de toutes ces citations.

Douze Nouvelles; par madame de Montolieu, auteur de *Caroline de Lichtfield*, de *Saint-Clair des Isles*, etc., etc.

On sait qu'il faut des romans pour les femmes, qui les aiment beaucoup ; pour les jeunes gens, qui n'en sont guère moins avides. Rousseau déclare qu'il n'en faut que pour les habitans des grandes villes et pour les peuples corrompus. On voit d'après cela qu'il en faut à peu près pour tout le monde ; mais s'il restait

encore quelque exception, Fontenelle a soin de la lever. Dans l'éloge de Saurin, il avoue, d'abord avec quelque timidité, et presque en rougissant, que ce vieil académicien se plaisait beaucoup, surtout dans les dernières années de sa vie, à lire des romans; mais après quelques précautions oratoires, devenu plus hardi, le panégyriste excuse ouvertement son héros, lui applaudit même, et affirme que la lecture des romans doit plaire également aux vieillards et aux jeunes gens : à ceux-ci, parce qu'*ils sont moins touchés d'un simple vrai que d'un merveilleux toujours passionné;* à ceux-là, parce que l'expérience leur ayant appris que le vrai *est assez souvent douteux ou peu utile, ils ont besoin d'être réveillés par le merveilleux*. Il faut donc aussi des romans pour les vieillards; et puisqu'un grave académicien, un profond géomètre ne fournit point d'exception au goût général qui entraîne vers cette lecture, il est clair qu'on doit désespérer d'en trouver.

Ce goût n'est pas moins inépuisable qu'il est universel; il lui faut sans cesse des alimens toujours variés, toujours nouveaux. Les romans médiocres ou mauvais sont aussitôt oubliés, méprisés; les romans excellens sont conservés dans la bibliothèque, dans la mémoire même; on les vante, on en reparle avec plaisir; on ne les relit jamais, ou presque jamais. Qu'on juge d'après cela quelle consommation il doit s'en faire, et de quelle disette nous serions menacés, si, par un singulier bonheur, chaque époque ne reproduisait un essaim de romanciers assez féconds pour satisfaire jusqu'à satiété aux besoins des amateurs les plus affamés! Aujourd'hui,

ce sont particulièrement les femmes qui se sont chargées de ce soin, et trois ou quatre d'entre elles sont devenues une sorte de providence pour les lecteurs de romans.

Madame de Montolieu est de ce nombre, et elle n'est ni une des moins infatigables ni une des moins célèbres. Tout le monde connaît *Caroline de Lichtfield*, charmant roman, sa première production, son premier et son plus beau titre à la célébrité. Ses *Nouvelles* ne valent pas son roman ; mais elles ne sont ni sans mérite ni sans agrément. La première est intitulée *Sophie*, ou *l'Aveugle*, et, comme ce titre l'indique, l'héroïne est une jeune fille aveugle, ce qui est assurément fort contraire à l'usage des romanciers, qui ne manquent jamais de donner à leurs héroïnes les plus beaux yeux du monde. Il y a cependant de ces yeux-là dans le roman de madame de Montolieu ; mais enfin ce n'est pas l'héroïne qui les a, c'est une autre femme, personnage secondaire, qui a beau faire avec ses beaux yeux, il faut qu'elle cède à *l'aveugle*, dont l'ascendant irrésistible la subjugue elle-même. Il y a dans cet ouvrage des observations très-fines, quoique souvent trop subtiles, sur les avantages d'une femme aveugle, et sur ce qu'elle peut gagner au moral, et même, ce qui est bien fort, au physique, à être privée de la vue. Madame de Montolieu ne se contente pas de prendre une aveugle pour son héroïne ; elle donne un jeune sourd et muet, sinon comme son héros, puisqu'il n'est pas encore né, quand le roman commence, et même lorsqu'il est assez avancé, du moins comme un de ses personnages les plus importans et les plus

attachans. Je crois que l'ancienne méthode prévaudra toujours, et que les romanciers continueront à donner de fort beaux yeux à leurs héroïnes, et aux hommes séduits par ces beaux yeux, une langue bien déliée, pour exprimer vivement et avec facilité leurs tendres sentimens; ainsi que de bonnes oreilles pour bien entendre ce qu'on leur répondra de gracieux et d'obligeant. Mais madame de Montolieu, en cherchant une nouvelle source d'intérêt, n'a sûrement pas prétendu faire révolution jusqu'au point de changer cet usage fort ancien, si bien fondé et si bien établi. Il y a dans son roman des détails pleins de grâce et d'intérêt; cet intérêt devient même quelquefois très-touchant; mais il y a aussi des longueurs et des scènes qui ne sont pas dans nos mœurs; c'est peut-être tant pis pour nous, mais enfin elles n'y sont pas : telle est celle, par exemple, où la charmante aveugle est admise en tiers dans une conversation très-vive entre une femme mariée et son amant, espèce de jeune Lovelace parisien. L'aveugle, dans cet entretien qui devait prendre une tout autre tournure, prêche si éloquemment la femme sur ses devoirs conjugaux et maternels, qu'elle la convertit soudainement, et la guérit radicalement de son coupable amour; puis elle apostrophe si vivement le jeune homme, qui ne s'attendait pas à ces sermons; elle démêle si finement, au fond du cœur de ce jeune libertin, la fausseté des sentimens qu'il feint et des protestations qu'il prodigue, qu'elle le confond et le force à prendre la fuite. Je ne crois pas qu'un jeune Parisien, plein d'esprit et d'audace, tel qu'on nous dépeint le héros de cette aventure, se déconcertât si facilement. Il me

semble qu'il appellerait à son secours le persifflage et les sarcasmes contre la femme aveugle ou non, qui ne le connaissant pas, qui se trouvant avec lui pour la première fois, sans titre et sans mission, prêcherait une pareille homélie sur les devoirs du mariage.

Madame de Montolieu, tour à tour, invente et imite; et vraisemblablement, lorsqu'elle imite, elle invente encore, c'est-à-dire qu'elle perfectionne les objets de son imitation, en les accommodant à notre goût et à nos mœurs. C'est principalement chez les romanciers allemands qu'elle les choisit, et il s'ensuit qu'on y voit briller les qualités qu'on distingue dans les écrivains de cette nation : de l'esprit, de la finesse, et quelquefois de la subtilité dans les observations; de la richesse dans l'imagination, de la poésie dans les descriptions, de la simplicité, de la vérité, souvent même de la naïveté dans les sentimens : mais on y remarque aussi les défauts de l'école allemande; la finesse des observations se perd tantôt dans une métaphysique quintessenciée, tantôt dans de petites remarques vraies, si l'on veut, mais dont la vérité n'a nul intérêt, et se compose de détails minutieux et puérils; les affections, les passions, le langage du cœur, ont tantôt une exaltation outrée et factice, tantôt dégénèrent en une simplicité sans élégance et sans noblesse, et en une sorte de niaiserie sentimentale. Il me semble que le petit conte imité de Sterke, et qui a pour titre *le Petit Antoine et les Rouges-gorges*, n'est pas à l'abri de ce dernier défaut. Tous les monologues de ce petit bambin, ses dialogues avec sa mère, lorsqu'elle file et qu'il fait tourner le rouet, ou avec cette bonne femme qui lui donne

trois pommes, et à qui il chante trois couplets, amuseraient médiocrement nos jolies Parisiennes, qui aiment beaucoup sans doute l'innocence des champs et la simplicité des mœurs villageoises, mais à qui il faut pourtant donner d'autres émotions et présenter d'autres tableaux, si on veut les intéresser et leur plaire. Heureusement ce conte ne les ennuierait pas beaucoup non plus, parce qu'il est court; il n'a qu'une trentaine de pages, parmi lesquelles il y en a une ou deux assez jolies; on n'a pas toujours ce dédommagement de trente pages ennuyeuses.

J'ai craint un moment que la nouvelle intitulée *le Rosier, le Mouton et le Professeur de philosophie*, imitée pareillement de l'allemand, n'offrît les mêmes défauts de puérilité dans les détails et de bavardage sans intérêt: les premières pages étaient bien capables de m'inspirer cette crainte; mais elle était très-mal fondée. La Nouvelle m'a paru charmante; je vais en offrir quelques traits et une rapide analyse au lecteur : si j'ôte ainsi à la curiosité de ceux qui liront la nouvelle entière son premier attrait, celui de la nouveauté dans tous les détails, il leur restera encore assez de cet attrait dans tant d'autres *Nouvelles* dont se compose ce recueil, et dont je ne dirai pas un mot.

Un professeur de philosophie était éperdument amoureux d'une jeune demoiselle, ce qui peut arriver à un professeur de philosophie comme à un autre; seulement, il est probable qu'il sera plus timide qu'un autre. Tel était notre professeur; il n'avait point osé déclarer son amour, mais il n'avait pu le cacher; ses yeux avaient parlé, et pour peu qu'il eût

été avantageux, il aurait aperçu que ceux de mademoiselle *Amélie de B...* lui avaient répondu assez favorablement. Il avait découvert que mademoiselle Amélie, qui aimait beaucoup les fleurs, désirait depuis long-temps d'offrir, le 1^er^ janvier, un beau rosier fleuri à sa mère, qui les aimait beaucoup aussi; elle n'avait encore pu réussir à en élever un; le professeur saisit avec ardeur ce moyen de faire sa cour : il achète à tout prix cinquante rosiers; il achète tous les livres qui traitent de la culture des fleurs; il oublie tous ses livres de philisophie, et néglige prodigieusement sa classe et ses élèves, tout occupé qu'il est de son rosier et de mademoiselle Amélie. Malgré toutes ses recherches et tous ses soins, il voit chaque jour se flétrir et mourir quelques-uns des cinquante rosiers qu'il cultive avec tant de zèle; un seul survit à tous les autres, brave tous les frimas, se couvre de boutons et de feuilles; c'est tout ce qu'il lui fallait. Il est au comble de la joie : le 1^er^ janvier approche. Cependant, il voit passer mademoiselle Amélie dans la rue; il y avait long-temps qu'il n'avait eu ce bonheur : il la regarde avec avidité, la suit des yeux, la voit entrer dans une maison, surprend un regard qu'elle lui lance furtivement, et reste long-temps la vue fixée sur cette porte qui vient de se fermer, et sur les murs qui lui dérobent l'objet de son amour : le froid qui le saisit lui rappelle que son rosier est encore exposé à l'air; il va pour le rentrer... ô désespoir! Mais écoutons-le lui-même raconter cette terrible aventure.

« A peine suis-je dans l'antichambre, que j'en-
« tendis sur le péristyle un singulier bruit, comme

« d'un animal qui broute et remue des grelots. Je « frémis, je cours, et j'ai la douleur de voir un « mouton établi au pied de mon rosier, et prenant là « son repas du soir avec avidité. Je m'empare de la « première chose que je trouve, c'était une pincette ; « je veux chasser la bête gloutonne. Hélas ! il était « trop tard ; elle venait d'arracher la belle branche « aux boutons ; elle les avalait l'un après l'autre, et, « malgré l'obscurité, je vis encore au devant de son « museau le plus avancé de tous, qui fut croqué « comme les autres..... Je ne suis ni violent ni em- « porté ; mais, à cette vue, je ne fus pas le maître de « moi-même. Sans trop savoir ce que je faisais, je « décharge un coup de ma pincette sur l'animal pai- « sible qui détruisait mes espérances, et je l'étendis à « mes pieds. Je ne le vis pas plus tôt sans mouvement, « que je me repentis de ce que j'avais fait. Tuer une « pauvre bête sans défense, et n'ayant pas la con- « science du mal qu'elle fait ! ce n'était digne ni d'un « professeur de philosophie, ni d'un adorateur d'A- « mélie!.... Catherine, criai je à une fille de basse- « cour, apportez de la lumière ; il y a bien du mal « ici : vous laissez la porte de l'écurie ouverte ; un « de vos moutons est venu brouter mon rosier, et « je l'ai fort maltraité..... — Ce n'est pas un de mes « moutons, dit-elle ; l'étable est fermée, et ils y « sont tous. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! que vois-je ? « c'est le mouton chéri de notre voisine mademoi- « selle Amélie de B..., qui est si jolie et si bonne ! Pau- « vre Robin ! que venais-tu faire ici ? comme elle va « être fâchée ! — Et moi, mes amis, peu s'en fallut « qu'Amélie ne perdît du même coup son mouton et

« son amant. De mademoiselle Amélie! m'écriai-
« je d'une voix tremblante. Est-ce qu'elle a un mou-
« ton ?—Ah ! mon Dieu ! non, elle n'en a plus à pré-
« sent qu'il a les quatre fers en l'air. Ah! comme
« elle va le pleurer, la pauvre petite! voyez le joli
« collier qu'elle lui a brodé de ses belles mains !...—
« Je me baisse, et je lis sur ce collier : *Robin appar-*
« *tient à Amélie de B... : elle l'aime et prie qu'on*
« *le lui rende.* Ah! Dieu! elle l'aime, et je l'ai
« tué ! elle prie qu'on le lui rende, et le voilà étendu
« par terre!..... Catherine, courez vite chez l'apo-
« thicaire, demandez-lui de l'eau de Luce, de l'éther,
« de la corne de cerf ; allez donc vite. — Mon Dieu!
« monsieur, je ne saurai pas dire toutes ces drogues
« d'enfer! » Malgré les *drogues d'enfer,* le mouton n'est point rendu à la vie. Il faut voir dans la suite du conte la douleur et la douceur d'Amélie, la crainte et l'embarras de son amant. Un incident heureux qui, contre toute apparence, naît de la mort du mouton avance fort les affaires du professeur de philosophie ; *donne à tout une face imprévue,* et amène un dénouement favorable que la mort tragique de Robin ne permettait plus guère d'espérer.

SECTION II.

POLYGRAPHIE.

Recueil de l'Académie des Jeux Floraux. — Année 1812.

A Paris, où l'on est communément un peu léger sur des objets fort respectables, on parle quelquefois assez lestement, même de l'Académie-Française, même de l'Institut tout entier. Si les Parisiens traitent avec cette irrévérence et leurs propres académiciens, et les académies qui fleurissent au milieu d'eux, on doit croire qu'ils sont bien moins respectueux encore, quand ils parlent des académies et des académiciens de province. Je ne puis le dissimuler : la plupart d'entre eux sourient lorsqu'il est question de ces sociétés littéraires qui, sous différentes dénominations, s'agitent, s'évertuent, font des vers et de la prose, excitent à en faire, donnent des prix et des couronnes au nord, au midi, à l'orient, à l'occident, dans tous les coins de la France, et distribuent des brevets d'immortalité à cette foule de poètes et d'écrivains qui dans les départemens, comme dans la capitale, veulent absolument avoir de la gloire et de la renommée. J'ajouterai même que la contagion gagne, et que le dédaigneux sourire s'établit sur les

lèvres des académiciens de province eux-mêmes lorsqu'ils viennent à Paris, et qu'ils y parlent des sociétés dont ils sont membres; on voit qu'ils regardent comme du bon ton de ne pas paraître très-jaloux de cet honneur, de se montrer supérieurs à ce titre. J'en avertis leurs confrères qui, restant en province, s'imaginent que ceux d'entre eux qui ont le bonheur de venir à Paris, s'y occupent fort de la gloire de leurs académies, et en rehaussent par leurs propos et leurs discours la considération et l'éclat : qu'ils se désabusent; la plupart sont des traîtres.

S'il est cependant une société littéraire de province qui échappe à tous ces petits inconvéniens; à laquelle ses membres restent fidèles, même au milieu des mauvais plaisans, et se fassent toujours un honneur de lui appartenir; dont les couronnes aient quelque prix, même aux yeux de ceux qui ne les reçoivent pas; dont l'origine, la fondation, l'antiquité, la longue et brillante existence, soient entourées de quelques égards et de quelque honneur dans la mémoire de ceux même qui n'ont pas l'avantage d'en être, c'est certainement l'*Académie des Jeux Floraux*. Elle est pour le midi de la France ce que l'Académie-Française est pour toute la France : c'est la première société académique de ces riants climats qu'arrosent la Garonne, le Lot, le Tarn, la Dordogne et tous les fleuves et ruisseaux gascons. Les académies éparses autour d'elle à Montauban, à Cahors, à Beziers, à Pezénas, reconnaissent sa suprématie; elle excite l'émulation et enflamme l'ambition de tous les poètes du midi. C'est à elle qu'ils adressent leurs vœux, leurs vers, leurs espérances de gloire et de

renommée ; tribut immense d'odes, d'épîtres, de poèmes, d'églogues, d'idylles, de poésies, et de discours de toute espèce ; car les Gascons ont beaucoup d'esprit ; ils s'en croient davantage encore, et ce sont là les plus heureuses dispositions du monde pour faire beaucoup de vers, et même de la prose, quand on ne la dédaigne pas trop.

Mais ce ne sont pas seulement les poètes gascons et les orateurs gascons qui adressent et leurs vers et leur prose à l'*Académie des Jeux Floraux :* de toutes les parties de la France, de Paris même, on brigue ses suffrages et ses couronnes ; les poètes eux-mêmes qui ont obtenu la médaille de l'Académie-Française ne dédaignent point *l'amaranthe, la violette,* ambitionnent *l'églantine,* ou, tout au moins, *le souci.* Des noms illustres décorent les registres de l'*Académie des Jeux Floraux,* et attestent les efforts tantôt heureux, tantôt malheureux, que firent des hommes célèbres, dont les talents étaient déjà éprouvés, pour obtenir ses faveurs : elle a, pour les distribuer, ses grands jours, ses assemblées publiques, ses discours d'apparat, ses pompes, ses solennités, comme l'Académie-Française. Ces jours de triomphes et de fêtes littéraires étaient même établis à Toulouse bien long-temps avant de l'être à Paris ; et dès l'année 1325, plus de trois siècles avant la fondation de l'Académie-Française, on voit un M. Arnaud Vidal, de Castelnaudary, solennellement couronné à l'Académie de Toulouse, et obtenant en même temps le titre de *docteur en la gaie science,* et une belle *violette d'or,* pour une belle hymne à la Vierge ; c'est à lui que fut adjugé, pour parler com-

me les chroniques du temps, *la première joie de la violette d'or fin.*

Mais le tour d'esprit différent des peuples du midi et du nord de la France se marque d'une manière très-distincte dans leurs fêtes littéraires. Sur les bords de la Seine, c'est la sagesse, la réflexion, le calme et une dignité un peu froide, qui président aux séances académiques, et ne les abandonnent pas même dans ces jours d'éclat où de jeunes poètes, de jeunes orateurs, proclamés vainqueurs, reçoivent des couronnes de laurier et des médailles d'or; sur les bords de la Garonne, une imagination plus ardente anime tous les objets, enflamme les candidats, les vainqueurs, les spectateurs, les juges même; éclate par de plus grands transports, une plus vive allégresse, un enthousiasme plus réel et plus sincère. Une effervescence singulière s'empare de tous les esprits, à chaque retour annuel de cette solennité littéraire, comme je ne sais quel prince de l'antiquité était, dit-on, saisi de la fièvre, tous les ans, le jour de son anniversaire. Tout, dans cette institution appropriée au génie des peuples pour qui elle est faite, excite et flatte l'imagination, la faculté de leur esprit la plus éminente : et les vagues souvenirs de leur antique origine, de leur fondatrice Clémence Isaure, des troubadours, des *bacheliers de la gaie science,* des *docteurs du gai savoir,* auxquels ont succédé les poètes des *Jeux Floraux;* et ces fleurs, heureux emblèmes dont on récompense les vainqueurs, des amaranthes d'or, des violettes, des soucis, des églantines et des lis; et cette marche triomphante du Capitole à la Daurade, et de la Daurade

au Capitole; et ce concours prodigieux de spectateurs, mêlant leurs bruyans applaudissemens au bruit des fanfares; et les dames de Toulouse prenant part à la joie commune, l'augmentant par leur présence et par leurs propres transports, se distinguant même par une sensibilité plus vive et plus exquise, que quelquefois elles ne peuvent contenir, et qui les porte à sauter au cou du poète couronné, et à mêler ainsi de douces faveurs aux faveurs de la gloire, du moins s'il faut en croire Marmontel, qui peut-être s'est vanté : je le demande, l'Académie-Française, dans ses plus beaux jours, nous a-t-elle jamais présenté d'aussi aimables souvenirs, et un tableau aussi gai, aussi vif, aussi riant?

Et ce ne sont pas là les seuls avantages qu'ait sur elle l'*Académie des Jeux floraux :* elle est encore son aînée de plusieurs siècles, et je crois qu'à cet égard elle l'emporte sur toutes les académies du monde. J'ai déjà donné la date du premier concours où les poètes les plus distingués de cette époque se disputèrent la *violette d'or,* seul prix qui se distribuât alors à l'Académie de Toulouse, ainsi que le nom du fortuné poète qui l'emporta sur ses nombreux rivaux. L'éclat de ces jeux littéraires et de ces récompenses se répandit tellement au dehors, qu'en 1388, Jean, roi d'Aragon, fit demander au roi de France, Charles VI, des poètes languedociens pour faire fleurir dans son royaume les lois d'amour et *du gai savoir :* il envoya pour cette négociation *un célèbre ambassadeur, comme dans les plus grandes affaires :* c'est ainsi que s'exprime Louis XIV, dans un édit en faveur des acadé-

miciens de Toulouse. Mais ce ne fut que cent ans après le premier concours, où fut couronné Arnaud Vidal, que l'*Académie des Jeux Floraux* dut aux soins de Clémence Isaure toute sa perfection, sa stabilité et cette célébrité qui dure encore et va toujours croissante. Après la mort de son amant le beau Lautrec, tué lorsqu'elle allait l'épouser, elle dota les *Jeux Floraux* de ses biens, témoignant par là qu'après son amant, c'étaient les lettres qu'elle aimait le mieux; et c'est tout ce que les lettres peuvent espérer d'une jeune et jolie femme. Elle assura la durée de cet établissement par de sages réglemens : l'un de ses réglemens exclut du concours les dames qui ne pourraient pas prouver qu'elles ont elles-mêmes composé leurs ouvrages; je crois même que cette loi était établie à Toulouse dès l'an 1355, et long-temps avant l'existence de Clémence Isaure : ce qui prouverait combien l'abus qu'elle suppose et qu'elle proscrit est ancien. Un autre de ces statuts, dû à la fondatrice ou à tout autre, porte que le même athlète ne peut remporter que trois fois chacun des prix qui se distribuent aux *Jeux Floraux*. Ces prix sont actuellement au nombre de cinq : ainsi on peut être couronné quinze fois; cela est bien honnête. Lamotte, pour l'avoir été cinq fois, en paraît très-fier, et s'en vante en assez mauvais vers dans une épître à messieurs les académiciens de Toulouse :

> Juges éclairés du Parnasse,
> Cinq fois ma poétique audace
> Cueillit vos immortelles fleurs.

L'existence de Clémence Isaure, attestée par tant

de bienfaits et d'aussi glorieux monumens, a néanmoins été contestée par l'érudition. De quoi s'avise l'érudition? et quel service nous rendrait-elle, en obscurcissant et rendant problématique l'existence d'une femme célèbre? Elle n'y réussira pas pour mon compte; et je suis aussi ferme sur cette croyance, que si j'avais l'honneur d'être un maître de *Jeux Floraux*, ou même un des mainteneurs, ou le modérateur de cette académie. Parmi les divers témoignages qui attestent l'existence de cette femme illustre, il faut compter ceux des poètes presque ses contemporains, qui chantent et sa vie et sa mort, et la représentent excitant par des récompenses,

> Doctes esprits, écrivant doctement,
> Les premiant de trois prix richement.
> Morte elle n'est, seulement l'ont ravie
> Les astres clairs.

Et le poète Garros, dans son *sonnet de madame Isaure*, peint Apollon *marry de voir son Isaure aux nombres des hommes qui jà sont devenus noires ombres*, etc.

Ce qui distingue surtout les anciens poètes, orateurs et historiens de Toulouse, qui font mention de la fondatrice des *Jeux Floraux*, c'est la profonde vénération avec laquelle ils en parlent; ils ne prononcent son nom qu'en l'entourant de toutes les formules, de tous les égards du respect et de la vénération, non-seulement dans leurs discours d'apparat, mais dans leurs actes les plus obscurs; et de même que le poète Garros dédie son sonnet à *madame Isaure*, de même les capitouls, faisant restaurer sa statue, en-

joignent au sculpteur de *raccommoder et blanchir la figure de madame Clémence.*

L'académie de Toulouse n'a distribué que quatre prix cette année ; et, sur ces quatre prix, M. Alexandre Soumet en a remporté trois, l'amaranthe d'or, la violette et le lis, récompenses de la meilleure *ode,* du meilleur *poème,* de la meilleure *hymne à la Vierge.* Il était son rival à lui-même, et avait mis au concours deux odes, deux poèmes ou épîtres, deux hymnes ; et si les juges ont éprouvé quelque embarras, il semble que ce n'est qu'entre M. Soumet et M. Soumet qu'ils ont pu être quelque temps indécis ; ils ont fait imprimer, en effet, ses pièces non couronnées à côté de ses pièces couronnées, témoignant par cette distinction flatteuse qu'il avait approché du but après l'avoir atteint, et que de tous les poètes vaincus par lui, il était le seul qui eût disputé la victoire.

C'est M. Phiquepal, d'Agen, qui a obtenu *le souci :* ce prix est destiné à une *églogue,* ou à une *idylle,* ou à une *élégie.* M. Phiquepal s'est décidé pour l'églogue : il y a peu d'invention dans son petit poème champêtre, et peu de charme et de grâce dans sa poésie. M. Phiquepal nous donne le vers suivant comme un de ses vers :

Que le sommeil du juste est *paisible* et riant !

M. Léonard, dans sa traduction de *Myrtil,* une des idylles de Gessner, avait dit :

Que le sommeil du juste est *tranquille* et riant !

Cela n'est pas tout-à-fait la même chose, mais cela

se ressemble un peu trop. Mademoiselle Athénaïs Boutier avait disputé le souci à M. Phiquepal, par une élégie sur la mort de la fille de Jephté : elle déplore avec un sentiment bien vrai le malheur de cette fille, mourant à la fleur de son âge, et sans laisser de postérité. Je l'avoue, si j'avais eu l'honneur d'être *maître ès Jeux Floraux*, j'aurais été bien embarrassé entre mademoiselle Athénaïs Boutier et M. Phiquepal. Je crois que j'aurais incliné pour mademoiselle Athénaïs Boutier : peut-être cependant les juges ont fort bien fait de se décider pour M. Phiquepal.

L'*Académie des Jeux Floraux*, juge sévère, n'a point distribué cette année *l'amaranthe*, prix du *discours;* elle a remis à l'année prochaine le sujet de ce discours (l'éloge de Pascal). Elle aura de plus à distribuer cette année, 1809, deux églantines, deux violettes et trois soucis, en tout huit prix. Quels nombreux sujets d'émulation pour les poètes et les orateurs !

Cuncti adsint, meritæque exspectent præmia palmæ.

Recherches sur les Bibliothèques anciennes et modernes, jusqu'à la fondation de la Bibliothèque Mazarine, et sur les causes qui ont favorisé l'accroissement du nombre des livres; par L. Ch. Fr. Petit-Radel, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et de la Légion-d'Honneur; administrateur perpétuel de la Bibliothèque Mazarine.

Balzac nous raconte, dans son septième entretien, que parmi les visites nombreuses, et souvent impor-

tunes que lui attirait sa réputation, et qui, s'il faut l'en croire, arrivaient quelquefois de plus de *cent lieues* pour voir un homme qui savait faire des livres; un curieux plus enthousiaste encore que les autres, et qui surtout voulait être plus éloquent, ne l'aborda qu'en le haranguant, et lui dit, entre autres belles choses, qu'il était venu attiré par sa grande vénération pour un auteur si célèbre, et pour *messieurs ses livres* (1). Balzac ne veut point qu'on doute de cette anecdote : il la certifie; *il n'est rien*, dit-il, *de plus historique que ceci.* Cette singulière formule du harangueur témoigne sans doute un grand respect pour les livres. Si nous remontons à des époques plus reculées, nous verrons ce respect et cette considération s'accroître encore et se manifester par des preuves souvent plus fortes et plus sensées, quelquefois non moins extraordinaires et non moins bizarres. Il est naturel que leur extrême rareté, avant la découverte de l'imprimerie, en augmentât l'importance et le prix; il semblerait qu'aujourd'hui leur extrême abondance jointe au peu d'amour pour l'étude, et à la frivolité des esprits, dussent les avilir; mais la mode les soutient. Jamais, au contraire, le goût des livres n'a été plus répandu; tout le monde veut en avoir, même ceux, je ne dirai point qui ne savent pas, mais qui ne veulent pas lire; on voit des livres partout, et j'ai entendu une jolie femme se plaindre de ce qu'ils pénétraient jusque dans les boudoirs, où une bibliothèque tient

(1) J'ai déjà rapporté ce fait (tome III, p. 474), mais je le cite ici avec de nouvelles circonstances, et plus exactement.

aujourd'hui la place qu'occupaient dans ce lieu d'autres meubles qui paraissaient y être mieux appropriés.

Ce goût général pour les livres, raisonné ou non, doit faire accueillir favorablement un ouvrage qui nous fait connaître par quelle succession d'événemens, les plus anciens et les plus estimés d'entre eux sont parvenus jusqu'à nous : c'est proprement l'histoire des livres, et l'on n'est pas fâché de connaître l'histoire de ce qu'on aime. Les livres célèbres ont en effet, comme les hommes célèbres, leur histoire, et ne méritent pas moins qu'eux de trouver de bons historiens. La plupart et les plus renommés d'entre eux ont, en traversant les siècles, éprouvé une foule de vicissitudes : perdus, retrouvés, mutilés, échappés en tout ou en partie, à travers les âges, à tous les fléaux destructeurs, à l'ignorance et à la barbarie plus destructives encore et plus dangereuses ; sauvés quelquefois par une sorte de miracle, quelquefois par les plus singuliers hazards, transportés d'un lieu à un autre, tombant des mains d'un savant dans celles d'un ignorant et d'un barbare ; tantôt méconnus, tantôt l'objet d'une sorte de culte et d'idolâtrie, une foule de faits curieux et instructifs, et d'anecdotes intéressantes se rattachent à leur longue existence et à leur fortune diverse. Aussi il est peu de livres qu'un amateur de livres parcoure plus volontiers que ces recherches historiques sur les livres. Il y apprend toujours quelque chose de nouveau sur une matière qu'il aime ; il retrouve avec plaisir ce qu'il connaissait déjà. Il a sans doute lui-même une bibliothèque plus ou moins considérable ; quelques-uns des livres rares et curieux dont

on lui raconte l'histoire, les voyages, les vicissitudes et les dangers, se trouvent-ils dans cette Bibliothèque ? il est ravi de joie, il espère que son exemplaire est un des plus beaux, des mieux conservés, dont les marges sont les plus grandes, et c'est une véritable jouissance. Ses yeux tombent-ils au contraire sur le titre d'un livre précieux qu'il n'avait pas le bonheur de connaître encore ? il forme le projet de le rechercher, de l'acheter, ou si le prix énorme auquel il se vend le met trop au-dessus de ses moyens et de sa fortune, de se le procurer pour le lire, pour le voir du moins ; car c'est déjà un grand avantage d'avoir vu et touché un livre rare et cher.

Parmi les ouvrages qui peuvent satisfaire ces curiosités innocentes et agréables, ou donner ces connaissances utiles, nécessaires même à tout homme qui s'occupe un peu de sciences, de lettres et de livres, je n'en ai point lu qui renfermât plus de détails curieux et intéressans sur toutes les parties importantes de la science bibliographique que celui qui est l'objet de cet article. L'auteur, M. Petit-Radel, remontant à l'origine des temps historiques, à ces archives où étaient déposées les généalogies des familles royales, les successions des sacerdoces, les titres de propriétés publiques, aux antiques bibliothèques étrusques, grecques, pergame, arienne, alexandrine, descend d'âge en âge jusqu'au dix-septième siècle ; il nous introduit dans tous les établissemens littéraires et scientifiques ; nous fait connaître les principales richesses dont ils étaient composés ; suit ces richesses dans leur dispersion ; les voit pour ainsi dire disparaître et s'anéantir dans les

siècles de barbarie, puis renaître peu à peu et éclairer les ténèbres du moyen âge ; et enfin se multiplier à l'infini par la merveilleuse découverte de l'imprimerie, qui toutefois arrivée trop tard, et après trop de causes de destruction, n'a pu prévenir une foule de pertes à jamais déplorables. De nombreuses anecdotes littéraires se rattachent à cette immense érudition bibliographique appuyée sur une quantité prodigieuse d'autorités et de témoignages cités en notes : elles en rompent l'uniformité, et en ôtent la sécheresse : c'est ainsi que nous suivons, à travers les âges, toutes les vicissitudes de ces productions célèbres de l'antiquité. Nous connaissons l'époque précise où quelques-unes ont été perdues ; les dangers que les autres ont courus ; le prix qu'on y a attaché, et auquel on les a vendus dans les divers siècles ; par quels soins infinis et quelle sollicitude pour ainsi dire tendre, quelques-uns ont été sauvés ; à qui nous devons leur conservation. M. Petit-Radel en éclairant notre reconnaissance, la dirige vers les monastères, vers les religieux des divers ordres, et toutes les classes du clergé, sans cesse occupés à copier, à faire copier des manuscrits, et n'épargnant ni dépenses ni travaux pour s'en procurer de nouveaux. On se rappelle qu'un des plus célèbres professeurs de l'Athénée accusait au contraire, il y a quelques années, le clergé de la perte de ces manuscrits, et de la destruction des bibliothèques et des livres ; accusation qu'il croyait philosophique, et qui était démentie par les philosophes même les plus ennemis des religieux et du clergé ; par Bayle, par Barbeyrac et par Brucker lui-même sur le témoignage

duquel il fondait principalement ses fausses et injustes assertions.

Quelque goût que je suppose à tous les lecteurs pour ces détails historiques et bibliographiques, je ne suivrai cependant point l'auteur dans ses savantes recherches continuées d'âge en âge, et pour ainsi dire sans interruption jusqu'au dix-septième siècle. C'est surtout en matière d'érudition que l'extrême brièveté produit l'extrême sécheresse. Ce n'est que par les développemens qu'elle sauve ce grave inconvénient, et qu'elle peut plaire, instruire, intéresser. M. Petit-Radel, qui l'a très-bien senti, a donné à son ouvrage une juste étendue, ne négligeant rien de ce qui a un rapport direct avec son objet, recueillant même, pour le varier, quelques traits, quelques circonstances, quelques découvertes qui y ont des rapports plus éloignés, ou qui même n'en ont d'autre que d'être contemporains de quelques faits et de quelques découvertes bibliographiques, et qui, par ce rapprochement, peignent le goût et l'instruction du temps. Au lieu donc de gâter, en l'abrégeant outre mesure, son intéressant travail, je me bornerai à y puiser quelques faits isolés qui, privés des développemens qui les réunissent et les rattachent au plan de l'auteur, ne sauraient avoir, dans mon article, la suite et la liaison qu'ils ont dans son ouvrage.

Les deux plus célèbres bibliothèques dont l'antiquité nous ait conservé le souvenir, sont celle que les Ptolémées avaient rassemblée à Alexandrie, et celle dont Eumeus et Attalus avaient enrichi Pergame. Les rois d'Égypte, unissant à cette louable passion des livres et des lettres une sorte de jalousie

qui en paraît presque inséparable, et qui rend heureux non par les richesses que l'on possède, mais par celles que l'on possède seul, résolurent d'entraver les généreux desseins des rois de Bithynie; ils défendirent l'exportation du papier et du *papyrus* qui en est la matière première, et qui croissait dans leurs États. Privés de ce moyen de faire copier et de multiplier les manuscrits, les habitans de Pergame inventèrent le parchemin, longtemps appelé *pergamenum*, du lieu de son origine; invention précieuse à laquelle nous devons la conservation de tant de manuscrits, de tant de chefs-d'œuvre de l'antiquité, qui, sur un faible papier, n'auraient pu résister à tant de transmigrations et de déplacemens, à l'injure du temps, aux ravages des siècles. Victimes de la bibliomanie des rois d'Égypte, il paraît que les rois de Pergame voulurent aussi faire des victimes de la leur; et, pour en enrichir leur bibliothèque, ils poussèrent l'injustice et la tyrannie jusqu'à faire enlever les bibliothèques des particuliers. Celle d'Aristote était très-belle et très-bien choisie, comme il est aisé de le croire; il la légua à son disciple Théophraste; elle passa ensuite à Nellée, puis à Scepsis, et enfin à des héritiers peu dignes d'un pareil héritage; mais ces héritiers ignorans aimaient les livres, comme il arrive quelquefois aux ignorans. Afin donc de soustraire cette bibliothèque aux recherches tyranniques des rois de Pergame, ils la cachèrent dans des fosses humides, d'où elle ne fut retirée qu'après avoir souffert de grands dommages. Elle fut néanmoins, dans cet état de dégradation, achetée fort cher par Apellicon de Téos, qui, ayant

pillé le trésor de Délos, pouvait facilement satisfaire son goût pour les livres. Le dictateur Sylla fit, sans façon, saisir cette collection de livres et la transporta à Rome. Il me semble qu'on n'est pas fâché de suivre ainsi la bibliothèque d'Aristote ; mais on ne peut la suivre que jusque-là.

On sait que la fameuse bibliothèque d'Alexandrie fut la proie des flammes ; mais on ne se doute guère du nombre considérable de bibliothèques qui ont été victimes du même fléau. M. Petit-Radel en compte vingt-deux, indépendamment de celles qui ont péri dans des incendies généraux, comme dans celui qui consuma, en 1666, une grande partie de la ville de Londres. Le savant bibliothécaire ne peut s'empêcher, à cette occasion, d'exprimer de justes alarmes sur le voisinage de la Bibliothèque du Roi d'un théâtre plus sujet que tout autre à être dévoré par les flammes, et à communiquer au loin l'incendie (1). Tant et de si fréquens fléaux, et plus encore les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie, avaient rendu les livres extrêmement rares dans le moyen âge : c'est à cette époque surtout que leur histoire est curieuse. Quelques hommes en sentent d'autant mieux le prix au milieu de cette disette et de cette ignorance générale ; leur joie, quand ils découvrent un nouveau manuscrit, est intéressante ; leurs soins pour les conserver sont touchans, leurs précautions quelquefois amusantes : on se communique cependant ces précieux manuscrits, surtout de monastère à monastère, et quelquefois d'un bout de la France à l'autre ;

(1) On sait qu'un affreux événement a fait depuis cesser ce voisinage.

mais on en exige des garanties, on ne les prête pour ainsi dire que sur gages, on ne les confie qu'à un homme à cheval et armé, afin qu'il puisse fuir ou combattre les voleurs. Si on consent à les vendre, c'est à des prix exorbitans. Nous voyons que les Homélies d'Aimon d'Halberstadt, dont probablement nous ne donnerions pas vingt-quatre sous, coûtent à une comtesse d'Anjou deux cents brebis, trois muids de grain, et un certain nombre de peaux de martre. On trouve dans l'ouvrage de M. Petit-Radel beaucoup d'autres évaluations de livres non moins singulières et non moins exorbitantes; je n'en citerai qu'un autre exemple : en 1251, l'église de Ratisbonne avait une bibliothèque composée de cinq cents volumes, ce qui était prodigieux alors; l'empereur Conrad lui avait enlevé ce riche et précieux dépôt; elle le racheta à un prix qui, évalué selon la valeur des monnaies actuelles, et la différence que la découverte de l'Amérique a apportée dans le tarif de l'or, monterait à 291,574 francs, et porterait le prix de chaque, l'un dans l'autre, à 583 francs.

Si, à la même époque, il existait une bibliothèque comparable, supérieure même à celle de l'église de Ratisbonne, c'est celle que saint Louis rassemblait à la Sainte-Chapelle, qu'il rendait accessible à tous les hommes studieux, où il venait fréquemment étudier lui-même, et facilitait par ses propres explications les études des autres. Un de ses plus dignes successeurs, Charles V, rassembla aussi à grands frais beaucoup de livres (910 d'après un catalogue dressé par Gilles Mallet, son valet de chambre, qui était peut-être aussi son bibliothé-

caire) ; mais ces richesses furent dispersées sous le malheureux règne de son successeur, et transportées pour la plupart en Angleterre. Quelque grande et incontestable que soit la protection accordée par nos rois aux lettres et aux établissemens qui les favorisent, plus de deux siècles après la découverte de l'imprimerie, la bibliothèque du roi ne contenait, en 1661, que 1435 volumes. Cette bibliothèque était, à la vérité, *accessible* suivant certaines conditions et recommandations, mais elle n'était point *publique*, et ouverte indistinctement à tout le monde. Ce fut le cardinal Mazarin qui, le premier en France, et dès l'an 1648, mit à la disposition du public le plus riche dépôt littéraire qui existait alors en Europe et dans le monde. Il se composait dès-lors de quarante mille volumes. C'est à Mazarin qu'on peut appliquer ce que Pline dit si magnifiquement de Pollion : *ingenia hominum rem publicam fecit.* Il légua à la France ce superbe et utile établissement à perpétuité, avec les fonds nécessaires pour le conserver, l'entretenir, l'augmenter. M. Petit-Radel rapporte plusieurs pièces très-curieuses relatives à cette belle fondation. Que ne peut la fureur de l'esprit de parti ! Le parlement de Paris proscrivant Mazarin, voulut proscrire aussi pour ainsi dire sa Bibliothèque, ou plutôt celle du public, et en ordonna la vente, c'est-à-dire la dispersion. Le bibliothécaire du cardinal, le savant Naudé, aux soins de qui était particulièrement due cette collection précieuse, fit d'éloquentes réclamations contre cet arrêt barbare. Remarquons ici, à la gloire des lettres et de ceux qui les aiment et les cultivent, que le possesseur de la belle biblio-

thèque de Wolfembutel, défendit que l'on profitât de cette vente pour enrichir sa propriété, « ne voulant pas, dit-il, que sa collection *fût souillée* d'aucuns livres provenant d'une dispersion aussi contraire au bien public. » Bel exemple, admirable leçon!

Ce n'est qu'en 1638 que cette bibliothèque fut transportée dans le local qu'elle occupe aujourd'hui, autre fondation du cardinal Mazarin. Les richesses actuelles (1) de la Bibliothèque Mazarine sont de 90,000 volumes imprimés, et de 3437 manuscrits. D'après un relevé de toutes les bibliothèques publiques de Paris, il s'ensuit que le nombre de livres consacrés à l'usage du public, dans cette ville, est de 1,125,437. M. Petit-Radel donne aussi une statistique de toutes les bibliothèques du royaume; le nombre s'en élève à 273. Quelques-unes sont très-belles et dignes de rivaliser avec celles de la capitale; d'autres ne possèdent que 6 ou 700 volumes, même dans des villes assez considérables pour qu'on y eût pu soupçonner 6 ou 700 lecteurs.

De la Littérature des Nègres, avec des Notices sur la vie et les ouvrages des Nègres qui se sont distingués dans les sciences, les lettres et les arts; par H. Grégoire, ancien évêque de Blois, membre du Sénat conservateur, de l'Institut national, de la Société royale des Sciences de Gottingue, etc.

M. Grégoire dédie son livre à cinq ou six dames, cinq ou six demoiselles, et à environ quatre cents hommes; soixante ou quatre-vingts Français, cent cinquante Anglais, deux douzaines d'Américains,

(1) En 1813.

une douzaine de Nègres, autant d'Allemands et de Danois, quelques Suédois, quelques Hollandais, quelques Italiens et un Espagnol. Il les nomme tous dans sa dédicace ; et parmi ces noms il en est de malheureusement célèbres, et qui appartiennent à des individus fort *amis des Noirs*, sans doute, mais dont les Blancs ont beaucoup à se plaindre. M. Grégoire ne se dissimule point la surprise que doit causer cette dédicace d'un livre, faite à des hommes dont il semble ainsi vouloir rappeler avec honneur la mémoire véritablement peu honorable ; il avoue que *dans sa liste, il y a de certains noms que la vertu n'inscrit pas dans ses fastes ;* mais il observe qu'il n'examine ici que la cause qu'ils ont défendue. Peut-être faudrait-il considérer autre chose dans une dédicace, qui est une sorte d'hommage.

Après avoir trouvé que M. Grégoire dédiait sa *Littérature des Nègres* à trop de monde, il y aurait mauvaise grâce à se plaindre de ce qu'il ne l'a dédié qu'à un seul Espagnol : cela lui était bien permis, et cela m'est bien indifférent ; mais je ne saurais approuver la raison qu'il en donne. Pour comprendre cette raison, il faut savoir que M. Grégoire fait hommage de son livre à tous ceux qui, par leurs discours ou leurs écrits, se sont déclarés contre la traite des Nègres, et pour l'abolition de l'esclavage. Il n'a donc offert la dédicace de son ouvrage qu'au seul Espagnol Avandagno, parce que, dit-il, « Avandagno excepté, nul autre ne *s'est mis en frais* de prouver que le Nègre appartient à la grande famille du genre humain ; que, *partant*, il doit en remplir les devoirs et en exercer tous les droits. » Cela n'est pas

bien élégamment exprimé, mais cela serait du moins conséquent; ce qui ne l'est pas c'est ce qui suit : « Par-delà les Pyrénées (M. Grégoire écrit les Pyrennées), ces droits et ces devoirs ne furent jamais problématiques; et contre qui se défendre, s'il n'y a pas d'agresseur? »

Ainsi donc, s'il faut en croire M. Grégoire, aucun Espagnol ne se *met en frais* de prouver les droits des Nègres, parce qu'aucun Espagnol ne les nie. Mais cependant quel est le plus précieux de ces droits, celui d'où dérivent tous les autres, celui sur lequel insistent le plus les *amis des Noirs?* N'est-ce pas l'indépendance et la liberté? Et tous les Espagnols reconnaissent-ils ce droit, lorsque des milliers d'Espagnols ont dans leurs possessions d'Amérique des milliers d'esclaves africains? N'est-ce pas là le démenti le plus formel donné à toutes les théories des *amis des Noirs?* Ne sont-ce pas même les Espagnols qui, les premiers, ont donné l'exemple aux autres nations de l'Europe; qui, les premiers, ont transporté des Nègres en Amérique? M. Grégoire n'a-t-il jamais ouï parler de l'*assiento* ou contrat passé sous le règne de la reine Anne, et par lequel il était stipulé que les Anglais et les Hollandais vendraient aux Espagnols la grande quantité de Nègres qui leur était nécessaire pour l'exploitation de leurs colonies? N'est-ce pas même un des Espagnols les plus recommandables par ses vertus et son humanité, le célèbre Las-Casas, qui fut un des plus ardens promoteurs de l'esclavage des Noirs, dans la vue d'adoucir le sort des malheureux Indiens, accablés par les travaux que leur imposaient ses avides compatriotes? M. Grégoire

nie ce fait, et il nous renvoie fièrement à un Mémoire qu'il a lu à l'Institut. J'avoue que je ne connais point ce Mémoire; mais il m'est difficile de préférer le sentiment particulier de M. Grégoire à l'opinion généralement reçue, à celle des plus célèbres historiens, de Robertson entre autres, qui s'appuie de l'autorité d'Herrera, et autres écrivains contemporains. « Pendant que Las-Casas, dit-il, combattait avec tant de chaleur pour la liberté des habitans du Nouveau-Monde, il travaillait à rendre esclaves ceux d'une autre partie; et, dans la chaleur de son zèle pour sauver les Américains du joug, il prononçait sans scrupule qu'il était juste et utile d'en imposer un plus pesant encore sur les Africains. *Malheureusemnet pour ces derniers, le plan de Las-Casas fut adopté.* » Cette conduite est, je l'avoue, fort inconséquente; mais il ne suffit pas d'en faire voir l'inconséquence pour en montrer la fausseté : ces contradictions et ces bizarreries sont naturelles dans les caractères enthousiastes, et elles sont imitées par ceux qui feignent de l'être. Las-Casas, ému de compassion à la vue des maux qui accablaient les Indiens, et des cruautés qu'on exerçait contre eux, se passionne pour eux, et leur sacrifie les Noirs. D'autres se sont déclarés les *amis des Noirs;* et M. Grégoire ne disconviendra pas que parmi ceux-là, il en est plus d'un qui s'est montré fort indifférent pour les Blancs, peu sensibles aux malheurs de ses compatriotes, quelquefois même injuste, cruel et barbare envers eux.

Nous voilà bien loin de la *Littérature des Nègres;* mais M. Grégoire en est tout aussi loin que nous.

On s'imaginerait, d'après le titre de l'ouvrage, que l'auteur va nous entretenir des tragédies, des comédies, des poèmes épiques, enfin, de tous les monumens de l'éloquence et de la poésie des Nègres ; mais comme il n'a rien, ou presque rien à nous dire là-dessus, il parle de toute autre chose, et remonte fort haut, prouvant longuement et faiblement ce que personne ne conteste, et n'éclaircissant point ce qui aurait besoin de l'être. M. Grégoire tâche d'abord de nous expliquer ce que c'est qu'un Nègre, comment les anciens les appelaient et les désignaient; quel pays ils habitent; quelle différence il y a entre un Noir, un Nègre, un Éthiopien, un Africain. Je suis surpris qu'il n'ait pas commencé par nous prouver qu'il y a des Nègres ; cela eût été plus méthodique; car la première condition pour avoir une littérature, c'est d'exister ; mais on a peu de reproches de ce genre à faire à M. Grégoire, il passe très-peu d'idées intermédiaires ; et, par exemple, avant de prouver que les Nègres sont des *hommes de lettres*, il commence par établir qu'ils sont des *hommes ;* il n'a rien négligé pour s'en assurer; il en a conféré avec Bonn, *qui a la plus belle collection connue de peaux humaines; avec Blumenbach, qui a peut-être la plus riche en crânes humains; avec Gall, Meiners, Osiander,* etc. Tous s'accordent à dire que les Nègres sont des hommes; et c'est une vérité que M. Grégoire a le plaisir de démontrer par une foule d'autorités, entre autres, celle du *Bonnet de Nuit*, de M. Mercier.

Il n'y a même que très-peu de différence entre un Nègre et un Blanc; car M. Grégoire prouve encore,

par une autre autorité, qu'il ne faudrait que quatre mille ans à un Nègre pour devenir tout-à-fait blanc, par le seul effet du climat et sans le croisement des races; et six cents ans seulement à un Indien dont le teint est cuivré. Mais selon d'autres autorités encore, celle de Volney et de Grégory, cette différence serait tout à l'avantage des Noirs; car ce seraient eux qui, dans l'antiquité, auraient été nos *maîtres dans les sciences, et à qui nous devrions nos arts, nos sciences, et jusqu'à l'art de la parole.*

Après avoir prouvé que les Nègres sont des hommes, M. Grégoire prouve qu'ils sont des hommes excellens, pleins de bonté, de probité, d'honneur, de loyauté, de courage, de grandeur d'âme; ce qu'il établit encore par une foule d'autorités et de faits compilés, et disposés sans ordre, sans choix, sans discernement, sans critique : c'est ainsi qu'il procède dans tout son livre, qui n'est, à commencer par la dédicace, qu'une suite de noms connus ou inconnus, précédés ou suivis de quelques faits peu certains, et de quelques raisonnemens peu concluans. Sans doute son but est très-louable; il voudrait qu'une portion considérable de l'humanité fût affranchie d'un dur et odieux esclavage. Cela est incontestablement très-humain et très-juste; mais si jusqu'ici la politique a cru devoir méconnaître les droits de l'humanité et de la justice, M. Grégoire voudrait du moins que les maîtres, que les colons, traitassent avec douceur et bonté leurs esclaves. Il fait un tableau horrible et sûrement fort exagéré des cruautés exercées contre les Nègres dans les colonies, et cite, à son ordinaire, des faits dans le choix desquels

il met peu de critique. Je ne crois point, par exemple, qu'une femme ait fait jeter dans un four allumé un cuisinier nègre pour avoir manqué un plat de pâtisserie. Mais, sans recourir à ces traits d'une démence barbare et impossible, assez d'autres justifieraient les reproches que M. Grégoire fait à quelques colons; et l'on ne peut qu'applaudir au vœu qu'il forme pour l'amélioration du sort des esclaves. Seulement on lui représentera que le temps n'est pas trop bien choisi pour son plaidoyer (1) : que ce n'est pas trop le moment de vanter l'humanité et les vertus des Nègres, et qu'il n'est pas heureux dans le choix des moyens par lesquels il veut persuader aux colons d'être eux-mêmes plus humains. Il leur prouve, avec une fatigante prolixité, que les Nègres sont des hommes; mais les colons en doutent-ils? Est-ce à une fausse opinion métaphysique qu'il faut attribuer les traitemens trop rigoureux que quelques-uns d'entre eux faisaient subir à leurs esclaves? N'est-ce pas plutôt à l'intérêt, à la cupidité, ou à leur caractère emporté, violent et brutal? Ne voit-on pas dans tous les pays des hommes abuser de leur force et de leur position pour tyranniser leurs semblables? Attribuera-t-on cette conduite à un système de philosophie qui les leur fait prendre pour des animaux? Ce sont, je le répète, les passions, le caractère, et des raisonnemens de cupidité, non des raisonnemens de métaphysique, qui conseillent de pareils excès. C'étaient donc les passions qu'il fallait combattre, le cœur qu'il fallait toucher, l'âme qu'il fallait émouvoir; et

(1) A l'époque des massacres exercés par les Noirs, sous les ordres de Pétion et Dessalines.

alors, si le livre de M. Grégoire n'eût pas produit un grand bien, parce que les livres sont faibles contre l'intérêt et les passions, il eût du moins fait quelque honneur au talent, à l'esprit et au jugement de son auteur.

C'est sans doute aussi comme moyen de rendre les colons plus humains envers les Nègres, que M. Grégoire parle de la littérature de ceux-ci, et arrive enfin vers les dernières pages de son livre, à ce qu'il annonçait devoir en être l'unique objet. Il cite d'abord quelques-uns de leurs bons mots, qui sont assez mauvais : il parle d'un Nègre qui faisait des serrures de bois, d'une Négresse très-savante dans l'art des accouchemens; enfin, ce qui est un peu plus *littéraire,* quelques Nègres ont fait quelques vers latins assez mauvais, mais presque aussi bons que ceux de la plupart des Blancs : quelques autres ont composé des vers anglais, des odes, par exemple, ce qui fait demander à un auteur anglais, qui, comme M. Grégoire, veut prouver que les Nègres ne sont pas des animaux, si les *orangs-outangs font des odes.* Le Nègre Sancho a écrit des lettres qui, après celle de madame de Sévigné, s'il faut en croire M. Grégoire, peuvent tenir une place honorable. Une autre se servit de ses talens pour prouver que les Nègres sont faits pour être esclaves; un autre devint un fort mauvais sujet, etc. Parmi ces illustres Nègres, M. Grégoire n'oublie pas un abbé Grégoire fort vanté par Ludolphe et Fabricius. On a voulu contester qu'il fût nègre; mais M. Grégoire a vu son portrait, et nous assure que l'abbé Grégoire était bien véritablement nègre.

Grand ennemi de l'esclavage des Noirs, M. Gré-

goire assure cependant, page 19, que non-seulement les traits et la physionomie des esclaves attachés au service domestique éprouvent un changement visible, *et qu'ils gagnent au moral;* cela n'est pas très-conséquent. Ailleurs, combattant ceux qui prétendent que les Nègres esclaves ne sont pas malheureux : « On n'a pas vu, dit-il, un de ces Blancs imposteurs changer son sort contre celui des Nègres. » Cela est mal raisonné : les Nègres pourraient être assez heureux, les blancs pourraient le dire, sans vouloir être des *Nègres* pour cela; de même que dans tout État florissant on peut dire, avec vérité, que les ouvriers, que les artisans, que les domestiques sont heureux, sans vouloir néanmoins changer son sort avec eux.

Si, dans un sujet par lui-même intéressant, l'ouvrage de M. Grégoire a cependant peu d'intérêt; s'il ne se distingue pas par l'ordre et la disposition des matières et par la force des raisonnemens, il ne se recommande pas non plus par l'élégance et la pureté du style : tantôt ce sont des termes de l'école, des *concordances* et des *discrépances;* tantôt des termes qui ne sont pas français. Un missionnaire a longtemps *missionné* dans l'Afrique; les Cophtes ont le *ton jaunâtre et fumeux* (un ton fumeux)! d'autres ont *la teinte plus foncée ;* il fallait dire *une teinte* et non pas *la teinte*. Ici des inversions forcées : *Sur la disparité des couleurs se sont portées les premières observations*. Là des phrases mal construites : « C'est par elle (la religion) que nos ancêtres, Gaulois et Francs, cessèrent d'être barbares, *et les bois sacrés ne furent plus souillés par les sacrifices du sang humain.* » Il fallait, en répétant le *que*, dire : *et que*

les bois sacrés ne furent plus souillés par le sang humain. Plus loin, ce sont des figures bizarres : *Cuirassés de ces blasphèmes,* etc., etc. D'où l'on peut conclure que si l'ouvrage de M. Grégoire ne nous donne pas une haute idée de *la Littérature des Nègres,* il ne marquera pas beaucoup dans la littérature des Blancs.

Fablos causidos de Jean La Fountaino, tremudados en berses gascouns, é dediaos à Soun Altesso Rouyalo M. lou douc d'Angoulémo, per un Bourdelés, M. Bergeret, lou nebout.

Pantagruel rencontrant, au sortir de Paris, un étudiant en droit qui lui parlait une langue singulière et inconnue, s'écria en colère : « Quel diable « de langage est ceci ! par Saint Jacques, tu es quel- « que hérétique ! » L'étudiant s'étant expliqué un peu plus clairement, et étant parvenu à se faire comprendre : « J'entends bien, dit Pantagruel ; tu es un « Limosin pour tout potaige. » Le titre qu'on vient de lire est à peu près dans ce langage, qui étonnait et irritait Pantagruel ; c'est, sinon du limosin *pour tout potaige,* du périgourdin, du bordelais ou du gascon, ce qui se ressemble fort : ce sont les *Fables de Jean La Fontaine,* traduites en vers gascons par M. Bergeret neveu, ou *lou nebout;* car les Gascons mettent toujours l'article devant les relations de parenté : ils conservent même cette locution lorsqu'ils parlent, ou croient parler français. Un oncle, parlant de son neveu, dit *le neveu;* celui-ci, dit pareillement l'*oncle;* ils disent *le papa, la maman,* comme si c'étaient le neveu, l'oncle, le père et la

mère de tout le monde ; ce sont les idiotismes de la langue. Je prie messieurs les Gascons de ne pas prendre le mot *idiotisme* en mauvaise part ; il est très-poli.

Que si un lecteur délicat et difficile se récriait sur le choix d'un pareil sujet, et regardait avec un superbe dédain l'annonce d'un ouvrage *en vers gascons*, nous lui dirions que cette langue, ou s'il veut ce jargon, est parlé avec quelques différences et quelques variétés par une moitié des habitans du royaume; pourquoi donc ne les entretiendrions-nous jamais de cette langue maternelle qui fait leurs délices, leur orgueil? C'est à elle qu'ils sont redevables de leur accent, cet accent auquel ils doivent une double gloire ; fiers d'abord de l'avoir et d'attester ainsi leur origine; fiers ensuite de le perdre, ce dont ils ne manquent pas de se vanter après deux ou trois mois de séjour à Paris ; *gasconnade* qui ne manque jamais de faire rire les Parisiens. Nous croyons qu'il est de notre devoir de parler des objets qui intéressent tour à tour nos lecteurs lorsque, nous ne pouvons avoir ni l'ambition ni l'espérance de les intéresser tous : c'est ainsi que nous nous occupons de temps en temps de médecine, de botanique, de chimie, et de toutes ces sciences qui ont aussi une langue particulière bien moins comprise encore par le commun des lecteurs que le patois des provinces méridionales ; car il y a certainement en France bien moins de chimistes, de botanistes et de savans que de Gascons.

Cette langue gasconne est-elle d'ailleurs si indigne de notre attention? Je suis persuadé que plus d'un lecteur, et peut-être parmi ceux qui se montrent les

plus dédaigneux, a cru, en lisant les premières lignes de l'annonce de ce nouvel ouvrage, qu'il était écrit dans une des langues sonores et harmonieuses des peuples occidentaux de l'Europe, et s'est imaginé que c'était un nouvel hommage rendu par les Espagnols ou les Portugais à notre La Fontaine. Le gascon a, en effet, beaucoup d'affinité avec ces langues, et nous avons vu dans ces derniers temps des soldats espagnols tout-à-fait étrangers à la langue française, avec laquelle leur séjour en France n'avait pu les familiariser, communiquer très-facilement avec les paysans et le peuple des provinces méridionales, les entendre et s'en faire entendre au bout de quelques jours.

Montaigne, l'honneur de ces provinces, fait dans ses *Essais* un grand éloge du langage gascon, et ce n'est point chez lui un préjugé de son pays natal; car ce n'est pas le périgourdin qu'il vante. « Ce n'est « pas, dit-il, pour estre fort entendu en mon péri- « gourdin, car je n'en ay non plus d'usage que de « l'allemand, et ne m'en chault guères. C'est un « language brodé, traînant. » Montaigne ajoute à ces qualifications injurieuses une troisième épithète tellement insultante, que je ne la dirai point; puis il continue ainsi : « Il y a bien au-dessus de nous, « vers les montaignes, un gascon, qui se trouve sin- « gulièrement beau, sec, bref, signifiant, et à la « vérité un language masle et militaire, plus qu'au- « cun autre que j'entende; aultant nerveux et puis- « sant, et pertinent comme le français est gracieux, « délicat et abondant. »

Quant à moi, qui, comme Montaigne, ne suis

pas fort entendu en langage gascon, mais qui en ai pourtant un peu plus d'usage que de l'allemand, j'avoue que je ne lui trouve point ce ton mâle et fier, et les allures guerrières et martiales qui charmaient l'auteur des *Essais :* il me semble que c'est plutôt par la naïveté que se distingue ce langage. On peut y remarquer aussi quelques désinences assez harmonieuses; mais il est tout-à-fait dépourvu de noblesse, comme l'était la langue romane, et même la langue française, qui en est dérivée, jusqu'à ce que de grands écrivains l'aient formée, et l'aient pliée à tous les tons. Ce sont en effet les écrivains qui font les langues : « C'est, comme dit encore Montaigne, « le maniement des beaulx esprits qui leur donne « du prix, la remplissant de plus vigoureux et di- « vers services, l'estirant et ployant; ils enrichis- « sent leurs mots, appesantissent et enfoncent leur « signification et leur usage, et lui apprennent des « mouvemens inaccoutumés. » Ces avantages ont manqué à la langue gasconne, parce que la langue romane d'*oil* ayant prévalu à la cour de nos rois et dans la capitale du royaume sur la langue romane d'*hoc,* les *beaulx esprits* ont perfectionné la première et négligé ou ignoré la seconde; mais celle-ci a conservé la naïveté qui était commune à toutes deux, et qui s'est extrêmement affaiblie chez son heureuse rivale. S'il est donc un poète français qu'elle puisse traduire avec quelque agrément et avec quelque succès, ce serait La Fontaine, si cependant La Fontaine peut être traduit dans quelque langue. C'est sans doute cette naïveté, caractère aimable et distinctif de ses *Fables,* et qualité la plus remarquable

de la langue gasconne, qui a engagé plus d'un poète gascon à les mettre en vers gascons ; car M. Bergeret n'est pas le premier, mais il est certainement celui qui a le mieux réussi. Un homme habile dans les antiquités de notre langue, et dans les divers idiomes qui se parlent en France, a fait précéder cette traduction d'une savante dissertation, dans laquelle il compare le traducteur avec le poète original ; et, ce qui étonnera peut-être, il donne quelquefois l'avantage au traducteur. « Ces vers, écrit-il « à ce traducteur, après avoir cité quatre vers gas- « cons, me semblent d'autant plus remarquables, « que vous aviez à lutter contre Phèdre et La Fon- « taine, et que vous l'avez fait avec avantage. » Je ne puis m'empêcher de citer ces quatre vers, par lesquels, au jugement de M. de Roquefort, M. Bergeret l'emporte sur Phèdre et La Fontaine : c'est la seule citation que je me permettrai, dans une langue si peu familière à la plupart de mes lecteurs. Il s'agit de ce mulet fier de sa charge, portant sa tête haute, et agitant avec orgueil ses sonnettes : *Celsâ cervice eminens, clarumque collo jactans tintinnabulum.* Voici comment le poète gascon rend cette belle image du poète latin, très-faiblement rendue par La Fontaine qui, dans cet endroit, est très-inférieur à Phèdre :

E dounc fier taplan que berretos,
Lou passo relebat, sa testo naut pourtans,
Caminabo, l'ayre lassans
Dau tintinna de ses sounetos.

Ailleurs M. de Roquefort trouve un trait de sentiment ajouté par le traducteur, tellement heureux,

qu'il ne doute pas que La Fontaine l'eût employé s'il lui fût venu à l'esprit : il assure que, dans une des fables les plus célèbres de ce célèbre fabuliste, le poète gascon ne lui cède en rien *pour le mouvement, la grâce, la force d'expression et de poésie, l'harmonie enfin*. Je le répète : peut-être cela est-il un peu fort, et je crois que nous préférerons toujours Jean La Fontaine à M. Bergeret, *lou nebout;* mais ceux qui peuvent être justes dans cette cause, reconnaîtront néanmoins le mérite de cette traduction. J'ai lu avec plaisir plusieurs de ces fables, entre autres le *Gland et la Citrouille :* c'est bien là le langage d'un paysan fin et matois, mais voulant faire l'entendu plus qu'il ne lui convient, et reconnaissant ensuite sa sottise de bonne grâce. Mais je ne sais si l'auteur ne préfère pas les morceaux plus élevés, et où il a prétendu mettre plus d'éclat et de poésie. Telle est la fable du *Chêne et du Roseau*, où La Fontaine a prodigué les couleurs poétiques. M. Bergeret ne pense pas lui avoir cédé en rien; il m'a lu cette fable, et surtout la fin, avec beaucoup de chaleur et d'enthousiasme : pour moi, j'étais dans un étonnement qui est le commencement de l'admiration.

Manuscrits de M. Necker, publiés par sa fille.

J'aimerais à voir une vie de madame de Staël écrite par M. Necker : je suis persuadé qu'elle ne serait pas moins curieuse que celle de M. Necker écrite par madame de Staël (1), et que le père rendrait bien à

(1) Madame de Staël avait placé à la tête de cet ouvrage une

la fille tous ses éloges. J'y souscrirais du moins plus volontiers. La plupart seraient justement mérités ; les autres appartiendraient à un langage de galanterie qu'on ne trouve pas ordinairement dans la bouche d'un père, mais qui, lors même qu'il est déplacé, impose à tout autre homme la loi d'y applaudir. Quoi qu'il en soit, *le sort*, qui a *jeté* ces deux illustres personnages *dans une génération différente*, comme dit madame de Staël, avec une singulière expression de regret, nous a privés de ce plaisir. Nous pouvons néanmoins nous faire une idée du ton et de la manière dont M. Necker eût écrit un pareil ouvrage, par quelques pensées que madame de Staël a recueillies, et qu'elle a bien voulu nous transmettre.

On trouve, par exemple, dans les œuvres posthumes de M. Necker un chapitre intitulé : *Du langage de madame de Staël;* et ce chapitre le voici tout entier : « Le langage de madame de Staël a le je ne « sais quoi qui tient de la beauté. » On ne trouvera pas du moins de *longueurs* dans ce chapitre. Dans un autre, M. Necker est embarrassé pour définir *la grâce;* mais il se tire d'affaire, en disant : « Voyez « madame de Staël. » Il est malheureux que cette définition ne soit pas à l'usage de tout le monde. Ce père tendre et galant ne dissimule pas cependant les petits défauts de sa fille ; mais il les peint si agréablement, il les entoure de tant de belles qualités, qu'on peut, sans être moins galant que lui, présenter ces ombres légères d'un aussi charmant tableau.

Vie de M. Necker, dont j'avais parlé dans un article que je supprime.

« J'ai vu ma fille atteinte de cette manie (la manie « de l'indécision), quoique personne ne soit plus « susceptible qu'elle d'entraînement ou d'irréflexion; « mais, dans les situations calmes, dans les détails, « elle ne sait comment se résoudre ; et c'est une « chose curieuse de voir une personne dont *l'imagi-* « *nation s'élève par-dessus les idées connues*, cher- « cher une règle de travail, un motif de préference, « pour un jour de départ... Enfin c'est une chose « curieuse, quand elle écrit, quand *ses regards* « *pleins de feu expriment l'enthousiasme*, que de la « voir n'être pas moins environnée de tout ce qui « peut servir à décider son incertitude, n'avoir pas « moins sur sa toilette une montre ouverte ou un « almanach : quel mystère que notre esprit ! »

J'ai rapporté ces pensées préférablement à d'autres, parce qu'elles intéressent du moins par l'objet. Les autres, dépourvues de cet intérêt, sont, pour la plupart, vagues et communes, exprimées avec prétention, et souvent avec mauvais goût : elles ne se font point remarquer par ce tour piquant, ce trait vif ou cette profondeur qui distinguent et gravent dans la mémoire les pensées de Pascal, de La Bruyère, de La Rochefoucaud, de Duclos et de quelques autres. Il n'est presque personne parmi ceux qui ont quelque éducation ou quelque habitude d'observer et de réfléchir, qui, s'il voulait mettre par écrit et rédiger avec quelque prétention ce qui lui passe par la tête, et appeler cela des *pensées*, ne pût faire un recueil aussi agréable et aussi intéressant. Le lecteur y apprendra du moins que M. Necker aimait beaucoup les révérences, dont il regrette infiniment que les

femmes aient perdu l'usage. C'était sans doute une jouissance pour lui, lorsqu'il était ministre et qu'il entrait dans un salon, de voir les femmes se lever, et l'accueillir avec « ce plié lent, les yeux baissés, la « taille droite, et une manière de se relever en re- « gardant alors modestement la personne, et en re- « jetant avec grâce le corps en arrière. Tout cela « est plus fin, plus délicat que la parole, mais très- « expressif, comme marque de respect. »

Or, si telles sont les *pensées* de M. Necker, que sera-ce de ses *esquisses de pensées?* Donner au public jusqu'à des ébauches de pensées, c'est être bien scrupuleux à son égard, et lui rendre un compte bien fidèle de tout ce qu'il a droit d'attendre dans la succession d'un grand homme. Je crois cependant que les plus proches héritiers auraient pu en conscience soustraire à leur profit, des ébauches telles que celles-ci : *Sur les vieillards :* « Ils ne doivent « plus se servir du mot *délicieux*, il n'est plus de « leur âge ; » de sorte qu'un pauvre vieillard qui aura bu, *avec délices*, un bon verre de vin du Clos-Vougeot, ne pourra pas dire : Il est *délicieux*, cela est dur ! — *Sur les femmes :* « Il ne faut pas que les « femmes se permettent aucun faux mouvement. Il « y a dans tout ce qu'on fait habituellement une rai- « son primitive. » Les femmes feront très-bien de ne pas faire de *faux mouvemens ;* mais je ne vois pas quelle liaison il peut y avoir entre la première et la seconde phrase. —*La révolution :* « La révolution « a augmenté en France la somme d'esprit : un « plus grand nombre de gens en ont un peu. » C'est très-mal raisonné pour un calculateur ; car, si un

petit nombre de gens en avait beaucoup moins, son addition pourrait bien être fausse. — *Sur un usage de Genève :* « Usage charmant à Genève! on prend « le nom de sa femme ; quelle admirable invention « qu'une femme! » J'avais souvent entendu faire cette plaisanterie ; mais je ne me serais pas imaginé qu'on l'eût écrite sérieusement, et surtout fait imprimer.

Si les pensées ou les esquisses de pensées de M. Necker sortent quelquefois de ce cercle de lieux communs, de puérilités et de niaiseries, elles ne se distinguent presque jamais, ni par un ton imposant d'élévation, de vérité et de profondeur, ni par les grâces de l'esprit, de la légèreté, de la finesse, seuls caractères qui font vivre un pareil ouvrage. Je ne parle point d'un chapitre sur *le Commerce et la législation des grains*, morceau qui, par son étendue et son objet, sort de la classe des *pensées*, et rentre plus particulièrement dans celle des méditations et des études accoutumées de M. Necker. Je n'ai rien dit non plus d'une plaisanterie assez ingénieuse intitulée *le Bonheur des sots*, parce qu'elle était connue depuis long-temps. M. de Talleyrand qui, s'il était heureux, ne pouvait croire au système de M. Necker, y fit une réponse qu'on lut avec plaisir ; mais qui, je crois, n'a pas été imprimée. On y remarquait cette phrase polie : « M. Necker est le premier no- « vateur qui ne soit pas de sa secte. »

Ces *manuscrits* contiennent un roman de M. Necker, dont voici l'analyse : Une Anglaise d'une figure charmante, et un Anglais d'une figure *superbe*, deviennent époux : ils sont ruinés par un agioteur, et ils se tuent. Tel est le roman de M. Necker : en tout, trois

personnages, les deux époux, et le fripon qui les dupe; et trois événemens, un mariage, la ruine d'une famille et deux coups de pistolet qui terminent cette affaire et ce roman. Tout le reste est rempli par les longues conversations amoureuses du mari et de sa femme; et quand ils apprennent qu'ils n'ont plus le sou, par leurs longues conversations désespérées, suivies du projet plus désespéré encore de se tirer chacun un bon coup de pistolet. Cela n'est pas bien gai, comme l'on voit; mais ce qu'il y a de pis, cela est peu attachant. Le bonheur de deux époux peut intéresser sans doute; mais il faut que ce bonheur soit mis en action : rien de plus ennuyeux et de plus soporifique que de le peindre dans d'éternelles conversations, où le mari et la femme font assaut de fadeurs, parlent mutuellement de leurs charmes, de leur beauté, de leurs yeux, de leurs cheveux, de leur cœur, de leur âme, de leur amour; *de ce toi qui est moi, de ce tien qui est mien;* de cet *univers qui s'en va* quand ils ne sont plus ensemble, etc.

Quel rôle plus ridicule que celui du chevalier Sommers, lorsqu'il réunissait une assemblée dans son château, et qu'il « entrait à tout moment dans « l'appartement de milady Sommers, pour savoir si « elle était prête à paraître; et quand elle l'était, il « la devançait avec précipitation, et se plaçait de « manière à bien juger de l'effet que feraient au mi- « lieu du cercle la parure d'Élise et sa beauté; puis « il s'approchait des personnes qui avaient montré « le plus de surprise! Eh bien!... disait-il à cha- « cun en particulier. » Qu'on se figure jusqu'à quel point est niais cet *eh bien!* dans la bouche d'un mari.

Quant à milady Sommers, elle parle souvent à son mari de sa *noble beauté*, de sa *figure superbe*, de ses *beaux yeux*, de ses *beaux cheveux*, de ses *boucles qui lui vont si bien, qu'elle roulera elle-même dans ses doigts, et croira former un nœud d'amour.* Elle lui dit même quelques douceurs en rêvant.

Je ne dirai rien de la catastrophe ; elle est encore plus monstrueuse que déchirante : la perte de sa fortune est-elle donc un motif suffisant pour se tuer ? L'âme plus douce d'une femme doit-elle partager cette féroce exaltation de son mari ? Madame de Staël a défendu en théorie le suicide (1) ; M. Necker le met en pratique : telles sont les idées conservatrices que le père et la fille lèguent à leurs contemporains et à la postérité.

Esprit de madame de Necker, extrait de cinq volumes de Mélanges, tirés de ses manuscrits, publiés en 1798 et 1801, par M. B. D. V.

Un bon ouvrage suppose un bon esprit, et voilà pourquoi les bons ouvrages sont si rares ; un bon recueil des pensées d'autrui, ce qu'on appelle en un mot l'*esprit* d'un auteur, suppose deux bons esprits : et celui qui a produit les pensées, fait les réflexions, fourni enfin les matériaux ; et celui qui les a choisis, classés, distribués ; cela augmente, comme on voit, beaucoup la difficulté, et voilà pourquoi il est bien plus rare encore que ces sortes d'ouvrages aient quelque intérêt ; que ces recueils, ces *esprits* renferment quelque agrément et soient dignes de quelque

(1) Dans ses *Lettres sur J.-J. Rousseau*. Depuis elle a fait un livre contre le suicide.

estime, je ne sais ici à qui nous devons nous en prendre ou de madame Necker ou de son compilateur : je ne connaissais pas les cinq énormes volumes d'où l'on a extrait celui-ci ; j'ignore donc si c'est l'un qui a mis trop peu de bon esprit dans ses compositions, ou l'autre qui en a mis trop peu dans son choix. J'oserais croire qu'en bonne justice, il faudrait s'en prendre à l'un et à l'autre, et les condamner tous deux ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne peut guère s'empêcher de condamner l'ouvrage que nous devons aujourd'hui à tous les deux.

Madame Necker *pense* et nous transmet sa *pensée* indistinctement sur tout, sur les hommes, sur les femmes, sur les anciens, sur les modernes, sur les écrivains, et particulièrement sur ceux qui composaient sa société ; sur la littérature, l'administration, la politique ; sur les affections, les sentimens, les caractères, etc. : mais elle parle des anciens sans les connaître, et elle n'était point obligée de les connaître ; seulement il ne fallait pas en parler ; elle parle des modernes lorsqu'ils sont ses amis, avec une telle exagération d'admiration, et un enthousiasme si violent, que l'amitié même ne saurait l'excuser ; et ce qu'elle en dit lorsqu'ils ne sont pas ses amis, est en général si peu juste ou si peu piquant, qu'on ne saurait y trouver ni instruction ni intérêt. Elle a des idées subtiles, systématiques ou fausses sur la littérature : des idées le plus souvent inintelligibles sur la plupart des autres objets dont elle s'occupe ; leur obscurité vient, tantôt du fond même de la pensée, tantôt de la recherche et de la prétention avec laquelle cette pensée est exprimée. A l'exem-

ple de son ami, M. Thomas, elle veut tout peindre, rendre tout plus sensible au moyen des figures et des images; mais ayant encore moins de goût que Thomas, et surtout infiniment moins de talent; exagérant encore la manière et les défauts de son modèle, elle prodigue si hors de propos des allusions mythologiques, elle entasse avec si peu de choix des métaphores extraordinaires, des figures bizarres, et des images incohérentes, que l'idée la plus simple paraît étrange, et la pensée la plus claire devient obscure. Cependant, au milieu de ces réflexions, ou communes, ou fausses, ou exagérées, ou tellement inintelligibles qu'on peut à bon droit les appeler du galimatias, on rencontre en petit nombre des aperçus ingénieux, des sentimens vrais, des pensées justes et relevées par une heureuse expression. Il semble que de pareils fragmens qu'on trouve ainsi jetés de loin à loin dans cet ouvrage, soient là pour attester une chose d'ailleurs incontestable: que madame Necker était une femme d'un esprit très-distingué: tandis que tant d'autres morceaux, en bien plus grand nombre, attestent qu'il ne suffit pas d'avoir de l'esprit pour faire un bon livre et intéresser les lecteurs à une longue suite de réflexions, qu'il faut encore premièrement ne parler que de choses que l'on sait, et, en second lieu, avoir beaucoup de jugement, de goût et de talent d'écrire.

Il est bien difficile de mettre quelque ordre dans l'analyse d'un ouvrage qui n'en a absolument aucun, et qui se compose de réflexions isolées, décousues, et dont presque aucune n'a le rapport même le plus éloigné avec celle qui la précède et celle qui la

suit. Il semble que M. B. de V. ait pris toutes les pensées de madame Necker, qu'il les ait mises dans un sac, et qu'après les avoir bien secouées, bien mêlées, il les ait tirées au hasard, comme des billets de loterie : or, c'est une mauvaise manière de faire un livre. L'esprit aime naturellement l'ordre, et il n'est point d'ouvrage qui ne soit susceptible d'un ordre quelconque. La Bruyère a fait aussi un livre de pensées détachées, de réflexions isolées, de jugemens divers et de caractères fort indépendans les uns des autres : et cependant, réunissant tout ce qui pouvait avoir un lieu commun, il a fait divers chapitres sur *les femmes*, sur *la cour*, sur *les ouvrages d'esprit*, etc.; de sorte que, dans son ouvrage, on ne passe pas incessamment du sacré au profane, de l'antique au moderne, de la politique à la coquetterie, des idées générales aux idées particulières, d'une pensée grave et importante à une réflexion frivole et puérile. Je sais que le plus souvent, il n'y a aucun lien commun entre les divers matériaux qui composent l'*esprit* de madame Necker; mais il pourrait y en avoir néanmoins quelquefois, et le compilateur a toujours soin de le rompre. J'ouvre au hasard le livre, et je trouve, page 34, un long fragment, auquel il m'est impossible d'entendre un mot, *sur deux puissances reconnues, qui maintiennent l'équilibre de l'univers;* et immédiatement après, suivent les réflexions suivantes : « Les esprits légers « ont peu de facultés pour soutenir le poids des « grandes affaires. — Les femmes pourraient com- « penser un peu la perte de leurs charmes, en per- « fectionnant leur caractère. — Cicéron faisait de

« longs discours au peuple ; il était plus concis « quand il s'adressait au sénat. — Quand on dit « qu'il faut un siècle pour opérer une révolution, « l'on n'a pas assez réfléchi sur la manière dont elles « se sont toujours opérées. — L'amour est beau- « coup plus personnel que l'amitié, etc. » De pareilles réflexions, jetées ainsi par milliers, fussent-elles aussi neuves et aussi piquantes qu'elles le sont peu, fatigueraient par leur extrême incohérence.

Pour mettre un peu moins de désordre dans les observations que je ferai sur quelques-unes de ces pensées, je tâcherai de réunir celles qui, dans le petit nombre que je citerai, ont quelque rapport commun, et que le compilateur a disposées au hasard dans toute l'étendue de son livre. J'ai déjà observé que madame Necker parlait beaucoup des anciens sans les connaître : elle pense, par exemple, ou adopte le sentiment d'un de ses amis qui pense, que Tacite était *un homme de génie*, et que Cicéron n'était qu'*un homme à grands talens*. Je ne m'amuserai point à prouver contre madame Necker que Cicéron était un homme de génie, et un des plus beaux génies qui aient jamais existé, infiniment supérieur à Tacite, d'un génie plus élevé, plus étendu, plus varié, plus flexible, plus aimable : c'est avoir assez réfuté sa proposition, que de l'avoir énoncée. Madame Necker veut aussi juger quelques-uns des ouvrages de Cicéron, et ne les juge pas mieux que sa personne. Ailleurs, elle assure que presque tous les *hommes de génie* ont un ami fidèle, et elle donne pour exemple Oreste et Pylade, Hercule et Philoctète. Mais où madame Necker a-t-elle vu

qu'Oreste était un homme d'un esprit supérieur ; et quel est celui des travaux d'Hercule où elle trouve du génie? Hercule passait au contraire, chez les anciens, pour un héros d'un esprit lourd et borné ; et il était, sous ce rapport, l'objet des railleries des poètes comiques et satiriques qui plaisantaient sur tout et ne respectaient rien. « Les anciens, dit encore madame Necker, n'ont jamais peint la nature « que dans toute sa beauté : Thersite est le seul objet « hideux qu'ils aient présenté à l'imagination. » Madame Necker ne connaît donc pas le tableau que nous présente Virgile, des Harpies, dans le cinquième livre de l'*Énéide ;* assurément Célœno et ses compagnes sont plus *hideuses* que Thersite. Croit-elle que la sorcière Canidie, dans Horace, appartienne à la belle nature ; et la sorcière de Lucain, cent fois plus *hideuse* encore, et composant ses enchantemens de tout ce qu'il y a de plus horrible et de plus dégoûtant, lui présente-t-elle une image de la *nature dans toute sa beauté?*

Les jugemens de madame Necker sur le modernes ne sont pas plus justes que ceux qu'elle porte des anciens. Le plus souvent, aveuglée par des relations de société et d'amitié, son enthousiasme lui dicte des éloges ridicules, et des admirations j'ose dire insensées : on me pardonnera ce mot, lorsque j'aurai cité quelques traits de ces éloges emphatiques, aussi remarquables par la recherche des expressions, que par l'exagération de la pensée. Il est inutile de remarquer que c'est cette exagération et la forme de l'éloge que j'attaque, et non la mémoire des personnes louées, qui, en général étaient dignes de

l'être. Parle-t-elle de M. de Guibert? elle s'écrie : « Guibert *s'élançait* vers tous les genres de gloire... « Guibert s'était *élancé* vers la postérité... Sous « Louis XIV, Guibert eût été tout à la fois le dis- « ciple honoré de Corneille et de Turenne... Ses « vers prouvent la beauté de son imagination, l'élé- « vation de son âme; ses vers paraissent plus beaux « que ceux des écrivains les plus corrects... Gui- « bert avait reçu des dons surnaturels plutôt que des « dons naturels... M. de Guibert a le génie de tous « les talens qu'il n'a pas, et M. de Chastellux n'a pas « le génie de tous les talens qu'il a. » Ici, l'emphase et l'exagération finissent par le galimatias; et c'est trop souvent le terme où aboutissent les pensées de madame Necker. Que serait-ce si je rapportais quelques-uns des traits dont, *nouvelle Dibutadis* (c'est ainsi qu'elle s'appelle), elle nous peint *les contours d'une figure chérie, qui s'est agrandie pour elle à mesure qu'elle approche du soir de la vie?* On sent que c'est la figure de M. Necker; et ici l'emphase, l'exagération, le galimatias sont portés à leur comble. Elle assure qu'un ouvrage de son mari est *sur les bords de l'infini;* et je remarque ce trait non comme un des plus exagérés, c'est au contraire un des plus raisonnables; mais parce que *l'infini* vient souvent à son secours quand elle a tout épuisé pour louer ses amis : c'est ainsi qu'elle dit à M. Dubucq, l'un d'eux, que son unique *tort était d'avoir des idées infinies.* C'est un bien singulier tort qu'avait là M. Dubucq.

Mais quittons les amis de madame Necker, et voyons si ses jugemens sont plus exacts et mieux exprimés, lorsqu'elle parle des écrivains qui n'appar-

tiennent point à sa société. Elle a découvert que Racine *avait toujours l'empreinte du livre qu'il lisait en travaillant;* d'où elle conclut qu'il se *pénétrait* de *Sophocle* lorsqu'il composait *Phèdre* et *Iphigénie;* ainsi, Racine se pénétrait de Sophocle pour imiter *Euripide;* cela est bien singulier. Mais il paraît qu'il ne lisait rien, lorsqu'il écrivait *Bajazet* et *Bérénice ;* car madame Necker ne trouve rien dans ces tragédies, pas même de *coloris*. Elle avait cependant avoué que Racine faisait bien les *vers de passion ;* à l'en croire, ce sont même *les seuls où il se soit distingué;* mais comment n'a-t-elle pas vu du moins quelques *vers de passion* dans *Bérénice ?*

Madame Necker ne juge pas mieux les objets de littérature que les écrivains ; elle donne ou adopte cette définition de l'éloquence : *l'éloquence est la liaison des idées qui nous intéressent;* définition fausse à tous égards. Elle dit du *Spectateur* d'Adisson, que *ce livre est au centre de l'humanité.* Qu'est-ce que cela veut dire ? C'est une question que l'on se fait souvent, lorsqu'on lit l'*esprit* de madame Necker. On ne saurait s'imaginer jusqu'à quel point la recherche des aperçus fins, la subtilité des idées, l'abus des figures et des images la rendent obscure, inintelligible. Je vais en rapporter quelques exemples : « Les idées passaient debout dans la tête de « Voltaire. » Cette pensée est d'un M. Hubert ; mais madame Necker, en nous la transmettant, semble l'adopter et y applaudir. « Les idées mères veulent « être amenées par nuances pour arriver aux der- « niers termes de la pensée... Un administrateur « peut dormir en repos, quand il a réglé les affaires

« de l'État sur un principe métaphysique ; Moïse ex-
« primait cette vérité dans ces paroles : *Prenez*
« *garde de ne rien faire dont vous n'ayez vu le mo-*
« *dèle sur la montagne.* » Assurément il n'y a que madame Necker qui ait trouvé dans ce passage de Moïse le *principe métaphysique des affaires d'État.* Je ne lui reprocherai point d'avoir défini le caractère, *la vie de la vie*, parce qu'il paraît que c'est une expression de famille ; et je ne rapporterai point d'autres exemples de galimatias, parce qu'en général ils se trouvent dans des morceaux fort longs et que cet article l'est déjà beaucoup.

Madame Necker ne néglige ni les jeux de mots ni les calembours ; elle dit quelque part que « Mil-
« ton a placé l'Enfer dans un milieu incommensu-
« rable, et le Paradis dans une plaine de peu d'é-
« tendue, parce que les grands espaces nuisent au
« bonheur ; » et pour donner plus de poids à cette réflexion, elle observe que personne ne se *connaissait mieux que Milton en Paradis et en Enfer.* Il faut avouer que ce jeu de mots n'est pas heureux. Voici un calembour qui vaut mieux : « On disait
« de quelques vers flatteurs adressés par un poète à
« un ministre : ils sentent le collége. —Non, reprit
« quelqu'un, ils sentent la pension. »

Il y a sans doute dans ce volume quelques pensées plus heureuses et mieux exprimées ; mais elles sont en petit nombre jetées çà et là, et pour ainsi dire clair-semées à travers une foule de réflexions emphatiques, fausses ou inintelligibles, au milieu desquelles l'attention distraite et l'esprit fatigué ont peine à les démêler. De ce mélange où le mauvais

domine si fort, il résulte une lecture d'où l'on retire très-peu de fruit et beaucoup d'ennui : or, je suis parfaitement de l'avis de madame Necker lorsqu'elle dit : « Il ne faut jamais manger avec répugnance, ni « composer quand le travail déplaît, ni faire des « lectures qui nous ennuient. »

L'Homme de Cour, de Balthazar Gracian, traduit et commenté par Amelot de La Houssaie ; dédié à Louis XIV, et orné de son portrait.

Balthazar Gracian était un jésuite espagnol, qui s'occupait à donner des leçons aux princes et aux rois, dans ses *Réflexions politiques sur les plus grands Princes ;* aux héros, dans son ouvrage intitulé *le Héros ;* aux courtisans, dans le livre qu'Amelot de La Houssaie a traduit sous le nom d'*Homme de Cour*, quoiqu'il ne porte pas ce titre dans l'original ; enfin, à tous les hommes, dans son *Homme universel.* Ces divers ouvrages eurent le plus grand succès en Espagne, vers le milieu du dix-septième siècle. Une comtesse d'Aranda, que l'auteur espagnol d'où je tire ce fait, appelle *le phénix de son siècle*, et dont le nom avait été célébré par *six plumes immortelles*, n'y trouvait qu'une chose à redire : elle se formalisait de ce que des matières si hautes, qui ne sont propres qu'à des héros, devenaient communes par l'impression ; de sorte, ajoutait la fière comtesse, *que le moindre bourgeois pouvait avoir pour un écu des choses qui, à cause de leur excellence, ne pouvaient être bien en de telles mains.* Il est certain que pouvoir devenir un *homme de cour* pour un écu, c'est trop bon marché.

D'autres, et l'abbé Lenglet-Dufresnoy est du nombre, s'étonnèrent de ce qu'un religieux, un homme retiré du monde, prétendait donner aux gens du monde et aux rois des règles de conduite et de politique. « Un moine, dit le caustique abbé Lenglet, « qui veut apprendre aux princes à gouverner leurs « États, ressemble à un prince qui voudrait ap- « prendre à des moines à conduire des novices. » Mais les jésuites, société très-politique, composée d'esprits fins et déliés, se croyaient très-propres à traiter ces questions élevées sur l'art de gouverner les hommes : ils en donnaient des leçons jusque dans leurs colléges ; et parmi les discours latins qu'ils y prononçaient à certaines époques, j'en vois un sur la politique, *de arte politicâ,* par le P. de La Sante, fameux professeur de rhétorique au collége de Louis-le-Grand. Le P. de La Sante met la dissimulation au nombre des premières vertus du politique; il cite comme un modèle Philippe II, qui était peut-être un peu plus que dissimulé. Après beaucoup d'autres préceptes de ce genre, l'orateur, comme étonné de traiter une pareille question, s'écrie plus comiquement peut-être qu'adroitement : « Mais on « me demandera d'où j'ai tiré toutes ces franges de « pourpre pour les coudre ici : *Undè has purpuræ « fimbrias histic assuendas exprompserim;* et com- « ment je puis être instruit dans la politique, moi « que n'ont pu former à cet art subtil, ni l'expé- « rience des cours, ni la franchise née et vieillis- « sant avec moi, *ni mon état qui, quoi qu'en disent « les sots, ignore l'art de feindre et de dissimu- « ler.* » Ici, quoi qu'en dise le P. de La Sante, ce

ne furent pas les *sots* qui dûrent un peu sourire.

Comme son confrère, Balthazar Gracian met aussi la dissimulation au premier rang des vertus politiques. *Celui qui montre son jeu*, dit-il, *risque de perdre*. Il cite l'exemple de son héros, de celui qu'il propose pour modèle à tous les princes, Ferdinand, roi d'Aragon, qui se fit si souvent un jeu de tromper la confiance de notre bon roi Louis XII. Sa femme Isabelle ne lui cédait en rien dans l'art de dissimuler, s'il faut en croire Gracian : « Pour ac-« coucher, cette amazone catholique s'enfermait dans « l'endroit le plus secret et le plus obscur du palais, « afin de couvrir d'un voile de ténèbres les gri-« maces et les contorsions qu'elle pouvait faire dans « le fort du mal, et soustraire aux oreilles les cris et « les plaintes qui pouvaient lui échapper. » Une autre Isabelle, qui régna après elle sur les Espagnes, suivit l'exemple de l'illustre aïeule de son mari. Sur le point d'accoucher de Philippe II, la sage-femme lui disait : *Madame, jetez un grand cri, cela vous fera accoucher plus aisément;* mais Isabelle répondit fièrement : *Ne me donnez point de tels conseils, car j'aimerais mieux mourir que de crier.* C'est être trop dissimulée aussi, et cela me paraît une fort mauvaise politique.

Balthazar Gracian borne à *trois cents maximes*, ni plus ni moins, le nombre de celles qu'il est nécessaire de bien connaître et de bien pratiquer pour devenir un parfait *homme de cour*. On ne devinerait peut-être pas quelle est la *trois-centième*, le complément de toutes les autres, et la conclusion de tout le livre : *enfin être saint*, dit le bon P. jésuite.

Je suis persuadé que les courtisans ne s'attendaient pas à cette conclusion-là ; ils n'ont peut-être jamais pensé à ce que leur dit ici Gracian, que *trois S font l'homme heureux : la Santé, la Sagesse et la Sainteté;* que *la vertu est le soleil du petit monde, c'est-à-dire de l'homme qu'on appelle le microcosme,* etc. ; et peut-être le P. Gracian lui-même serait un peu embarrassé à accorder cette dernière maxime, sur la nécessité d'être saint, avec toutes celles qu'il a jetées çà et là dans son ouvrage ; et sans parler de la dissimulation, dont nous avons vu qu'il faisait un si rigoureux précepte, comment un *saint homme de cour* s'y prendrait-il pour concilier *sa sainteté* avec ceux qu'il leur donne dans une foule de chapitres dont je ne ferai qu'énoncer les titres ? *Trouver le faible de chacun,* sans doute pour en profiter ; *avoir du sang aux ongles,* c'est-à-dire, suivant le commentaire que donne l'auteur lui-même, « comme la « vigueur de l'esprit doit surpasser celle du corps, « il la faut tenir toujours prête ainsi que l'épée..... « Les braves n'entendent pas raillerie ; quand on « ne résiste pas la première fois, on résiste encore « moins la seconde... Ce n'est pas sans raison que « la nature a joint dans les abeilles le miel avec « l'aiguillon, etc. » *Trouver ses défaites, faire de petites fautes à dessein.* Gracian permet même de faire quelques *folies,* pourvu qu'on sache les *cacher*. *Être plutôt fou avec tous, que sage tout seul ; savoir détourner les maux sur autrui ; savoir faire valoir ce qu'on fait; ne pas perdre les bonnes grâces de celui qui est heureux, pour prendre pitié d'un malheureux ; faire par soi-même ce qui est agréable,*

et par autrui ce qui est odieux ; se couvrir de la peau du renard quand on ne peut de celle du lion ; et une foule d'autres maximes, dont la pratique n'empêche peut-être pas qu'on ne soit un fort honnête homme de cour, ce qu'on appelle communément un galant homme, mais qui s'accordent peu avec la perfection chrétienne, et ne me paraissent pas très-propres à former *des saints*. Certainement il y a loin de *l'Homme de Cour* du P. Gracian, à *l'Introduction à la Vie Dévote* de saint François de Sales.

Parmi ces trois cents maximes de Gracian, la plupart sont extrêmement communes, et telles que la comtesse d'Aranda pouvait fort bien permettre qu'elles fussent mises *entre les mains des bourgeois ;* d'autres sont inintelligibles dans le titre, et leur développement n'est qu'un pur galimatias. Que veut dire, par exemple, *faire sans faire l'homme d'affaires ?* Que signifie cette maxime : *Ne point mourir du mal de fou ?* Voyons si le chapitre sera plus clair que le titre : « D'ordinaire, dit Gracian, les sages « meurent pauvres de sagesse ; au contraire les fous « meurent riches de conseils (parce que, ajoute son « traducteur, ils ne l'emploient jamais durant leur « vie). Mourir en fou, c'est mourir de trop raisonner. Les uns meurent parce qu'ils sentent, et les « autres vivent parce qu'ils ne sentent pas ; en sorte « que les uns sont fous parce qu'ils ne meurent pas « de sentimens, et les autres parce qu'ils en meurent ; celui-là est fou qui meurt de trop d'entendement : si bien que les uns meurent d'être *bons* « *entendeurs* (assurément en lisant ce chapitre et

« quelques autres, nous sommes à l'abri de ce dan-
« ger-là), et les autres vivent de n'être pas enten-
« dus (Gracian doit en vivre plus qu'un autre). Mais
« ajoute-t-il, quoique beaucoup de gens meurent
« en fous, très-peu de fous meurent. » Le Sphinx lui-même ne débrouillerait pas toutes ces énigmes.

Mais au milieu de ces pensées et de ces maximes ou triviales ou inintelligibles, il en est plusieurs qu'on peut regarder comme très-judicieuses, et qui annoncent, dans l'auteur espagnol, cet esprit observateur qui sait connaître les hommes, et cet esprit délié et adroit qui sait mettre à profit cette importante connaissance. Quelques-unes de ces maximes semblent même avoir été imitées par quelques-uns de nos écrivains et de nos poètes. Le développement de la maxime CX, dans laquelle Gracian avertit l'Homme de Cour de *ne point attendre qu'il y devienne un soleil couchant*, a quelque rapport avec la belle maxime de Racine :

Et n'avertissez pas la cour de vous quitter.

Je crois bien cependant que Racine n'a pas eu besoin de Gracian pour trouver cette pensée; je crois surtout que c'est dans son génie seul qu'il en a puisé le tour et l'expression : mais je n'en dirai pas autant de Corneille. On sait que de son temps la littérature espagnole était très-cultivée en France : Corneille aimait beaucoup à semer dans ses tragédies des sentences politiques; et parmi celles qui y sont éparses, il y en a qui ressemblent trop aux maximes de Gracian, pour croire que le poète français n'en ait pas eu connaissance.

Le style de Gracian, autant que permet d'en juger celui de son sec, dur et incorrect traducteur, est plein d'imagination ; il a ce tour particulier, ce mélange de vivacité et d'enflure, que le mélange de deux peuples opposés, l'Espagnol et le Maure, l'un fier et flegmatique, l'autre vif et léger, imprima long-temps à la littérature espagnole : il abonde en comparaisons, en images, en métaphores, quelquefois justes et agréables, plus souvent singulières et bizarres, toujours trop multipliées. Par exemple, dans le chapitre dont j'ai déjà parlé, dans lequel il avertit l'homme de cour de la quitter avant qu'elle ne le quitte, il lui conseille « de se faire ainsi un triomphe « de sa propre défaite, à l'imitation du soleil qui, « pendant qu'il est encore tout lumineux, a cou- « tume de se retirer dans une nuée, pour n'être « point vu baisser, et, par ce moyen, laisser en « doute s'il est couché ou non. Une beauté, ajoute- « t-il, doit adroitement prévenir son miroir, en le « rompant, avant qu'il lui ait montré que ses attraits « s'en vont. » Du soleil et de la beauté, Gracian passe à un cheval, qui lui fournit une autre similitude. Souvent ses figures ont quelque chose de mystique qui, comparé à l'objet très-profane dont il s'occupe, les rendent encore plus singulières. Veut-il prouver, par exemple, que pour obtenir ce qu'on désire il est bon d'avoir l'air de ne pas le désirer, de le mépriser même? « Comme les choses de ce monde, « dit-il, sont l'ombre de celles du ciel, elles tien- « nent cette propriété de l'ombre, qu'elles fuient « celui qui les suit, et poursuivent celui qui les « fuit. » Gracian aime beaucoup aussi les allégories :

« Pour ramener, dit-il, la vérité dans le monde, « d'où les hommes l'avaient chassée, il fut délibéré « de la détremper de force sucre, pour lui ôter son « amertume, et de la saupoudrer de beaucoup d'am- « bre, pour tempérer l'odeur forte qu'elle rendait; « après quoi on la donnerait à boire aux hommes « dans une tasse d'or, et non dans un verre, de « peur qu'ils ne la vissent au travers... On com- « mença par les princes, afin qu'à leur exemple tout « le monde en voulût boire; mais comme ils ont « l'odorat très-fin, ils sentirent d'une lieue l'amer- « tume de cette boisson, et commencèrent d'avoir « mal au cœur et de s'efforcer à vomir, etc. La vé- « rité, dit-il ailleurs, est une demoiselle qui a au- « tant de pudeur que de beauté, et c'est pour cela « qu'elle va toujours voilée; mais c'est aux princes « à la découvrir galamment. » Cela est assurément fort galant.

J'ai déjà caractérisé le style du traducteur, qui a joint à l'original beaucoup de notes et de commentaires. Amelot de La Houssaie n'était pas dépourvu d'érudition : il connaissait surtout très-bien Tacite, sur les ouvrages duquel il avait fait des notes politiques. Toutes les fois que les maximes de Gracian ont quelques rapports avec des passages de Tacite, Amelot de La Houssaie ne manque point de rapporter ces passages en notes; et quoique ces rapprochemens soient souvent forcés, c'est là la partie la plus intéressante de son travail. Il avait fait précéder tout cela d'une épître dédicatoire à Louis XIV, qui pourrait presque être regardée à elle seule comme un ouvrage, tant elle est longue; et comme un bien

mauvais ouvrage, tant elle est emphatique et remplie de ces flatteries outrées qui ennuieraient sans doute beaucoup les princes, s'ils étaient obligés de les lire; et qui attestent la bassesse des écrivains capables de flatter ainsi sans mesure, sans agrément, sans délicatesse. « Comment, dit Amelot de La Hous-« saie à Louis XIV, fera-t-on votre histoire, où il « faudra dépeindre un prince *de totas prendas*, « c'est-à-dire un prince universel, un prince in-« compréhensible par son secret qui est impéné-« trable, et par son fond qui est sans fond; enfin, « un prince qui est un grand tout? » Ailleurs, il lui dit qu'il faudrait que son histoire ne fût écrite que par *des Xénophon, des Tacite, des Pline, des Coeffeteau, des Pélisson, des Gracian.* Singulier assemblage! *Vous avez ramené,* lui dit-il, *les beaux jours par les grands jours...* Mêlant à cette emphase des circonstances puériles et des jeux de mots, il le loue d'avoir pris la Franche-Comté en plein *Carnaval*, « comme, ajoute-t-il, pour entremêler les di-« vertissemens de votre cour avec ceux de vos bra-« ves soldats, et pour combattre le froid à force « d'allumer des feux de joie. » Enfin, ne sachant plus que dire, il l'appelle *roi-roi*, c'est-à-dire, à ce qu'il prétend, *maître-roi.* Il paraît que cette dernière expression avait été l'objet de quelques critiques; mais Amelot de La Houssaie répond aigrement à ses censeurs. Il les appelle des gens *levis armaturæ*, et leur oppose ces deux vers de Marot :

Roi plus que Mars d'honneur environné;
Roi le plus roi qui fut onc couronné.

Mais les vers de Marot sont très-raisonnables, et l'expression d'Amelot de La Houssaie est très-ridicule. Il n'est pas plus heureux, lorsqu'il veut s'appuyer de ce demi-vers d'Homère, Παντων βασιλευτερος ἀλλων *plus que tous les autres dignes de régner*. C'est ainsi que, dans tous les temps, les mauvais auteurs ont répondu aux bonnes critiques par de mauvaises raisons.

De la signification des mots Coquette *et* Coquetterie (1).

Je ne suis point content du Dictionnaire de l'Académie à l'article *Coquette :* il ne considère ce mot que comme le féminin de l'adjectif *coquet,* et se borne à donner une définition qui convient aux deux genres, ou même qui rigoureusement ne convient qu'à l'homme coquet. Ce n'est là ni sentir ni faire sentir la signification entière et très-étendue du mot *coquette :* ce n'est point représenter à l'esprit toutes les idées particulières que renferme cette idée très-complexe. Il est possible qu'à l'époque déjà ancienne où cette expression fut introduite dans la langue, *coquette* ne fût exactement que le féminin de *coquet,* et que ces deux mots ne différassent que par le genre; mais les changemens successifs des mœurs et des usages, les progrès, ou, si l'on veut, l'excès de la civilisation y a mis bien d'autres différences. Ce n'est pas là le seul exemple des altérations que les

(1) Ce morceau était le préambule d'un article que j'ai supprimé, sur un roman intitulé *les Dangers de la coquetterie.*

mêmes causes ont fait subir aux mots, surtout aux adjectifs; il en est qui, pris originairement sous la même acception dans les deux genres, ont tellement changé, qu'ayant toujours au masculin une signification honnête ou indifférente, ils sont devenus au féminin une qualification injurieuse ou même grossière. C'est justement le contraire qui est arrivé à l'adjectif *coquet, coquette :* il est beaucoup plus honnête au féminin qu'au masculin. Un homme *coquet* est un homme ridicule; il n'en est pas de même d'une femme *coquette*, et ce n'est point d'être ridicule qu'on lui reprochera, si l'on a quelque chose à lui reprocher. On choquera un homme en disant qu'il est *coquet;* on lui fera un compliment si l'on dit qu'il est *galant;* dire d'une femme qu'elle est *galante,* ce serait l'insulter gravement; dire qu'elle est *coquette,* c'est presque rendre hommage à ses grâces et à ses succès. Je le demande : peut-on comprendre sous la même définition les deux genres d'un adjectif, lorsqu'ils ont des acceptions si différentes?

A la vérité, c'est une chose bien difficile de donner une définition exacte du mot *coquette :* c'est une de ces expressions vagues et indéterminées dont le sens est d'autant moins défini, qu'elles sont plus souvent répétées dans la société par une foule de personnes qui y attachent des idées particulières et diverses, ce qui en a chargé la signification d'une foule de nuances mixtes, composées, presque opposées. Les hommes et les femmes se sont accordés, comme par une sorte de concert, à ne point donner à ce mot une interprétation trop claire et trop positive. Est-ce un compliment, une injure, un éloge, un reproche?

Il y a quelque chose de tout cela; et c'est, si j'ose parler ainsi, cet heureux mélange qui en rend l'emploi si fréquent; il sert également toutes les dispositions de l'esprit et du cœur : l'humeur, la gaîté, la jalousie, la confiance, le ressentiment, la reconnaissance, la rupture, la réconciliation; il n'est jamais suspect ni de flatterie ni d'impolitesse, et n'a ni la fadeur de l'une ni la grossièreté de l'autre. L'homme le mieux élevé dira à la femme à qui il veut le moins déplaire, qu'elle est coquette : la femme la plus susceptible s'en défendra, il est vrai, mais faiblement, et sans vouloir persuader; elle s'en défendra même comme d'une injure, mais elle laissera entrevoir que cette injure ne lui déplaît pas; il y aura dans son air, dans son ton, dans son langage, quelque chose d'équivoque, qui naît sans doute de ce qu'il y a d'équivoque dans l'imputation qu'on lui fait. Qu'est-ce donc qu'une *coquette?* qu'est-ce que la *coquetterie ?*

Si du langage de la conversation et de la société je passe à celui des livres et des écrivains philosophes et moralistes, je n'y trouve pas une solution plus claire et plus nette de ces importantes questions. On voit à l'indignation des uns et à l'indulgence des autres, qu'ils n'attachent pas les mêmes idées aux mêmes mots. Lisez Saint-Évremont : lisez deux articles du Dictionnaire de l'Encyclopédie, où il est question de *coquetterie*, et dites si les deux philosophes du dix-septième et du dix-huitième siècle donnaient à ce mot la même définition. L'un voit de la *coquetterie* jusque dans la vertu des femmes, et s'en amuse; il ne les en estime pas moins, et les aime un

peu davantage : cette facilité de mœurs n'étonne point dans l'ami de Ninon de Lenclos, dans l'admirateur d'Hortense Mancini. L'autre, quoique froid dans son style, s'emporte et s'indigne, au seul soupçon de coquetterie. Je n'oserais dire quelles femmes il préfère aux coquettes, de peur que quelques-unes de celles (des femmes) qui liront ceci ne se croient intéressées dans cette question, et n'y voient des *personnalités*. Qui se serait attendu à trouver dans *l'Encyclopédie* des principes si rigoureux, une morale si austère? La plupart des autres moralistes s'attachent bien plus à prouver ou à affirmer que les femmes sont coquettes, qu'à nous donner de la coquetterie une notion juste, exacte et avouée de tous les partis. La Rochefoucault est de ce nombre : à l'entendre, « La coquetterie est le fond et l'humeur « de toutes les femmes (*Max.* 339); il leur est plus « difficile de la surmonter que leurs passions; le « plus grand miracle de l'amour est de les en guérir; « enfin, elles ne connaissent pas elles-mêmes toute « leur coquetterie. » Maxime qui, pour le dire en passant, tendrait à les justifier lorsqu'elles s'en défendent, et prouverait jusqu'à un certain point que leur défense est sincère et de bonne foi, si elle n'est convaincante et victorieuse. La Bruyère éclaircit un peu plus la question; il fait des distinctions fines, ingénieuses et justes, entre la femme coquette et la femme galante, qui équivalent à une définition de l'une ou de l'autre : « Une femme *galante* veut qu'on « l'aime; il suffit à une *coquette* d'être trouvée ai- « mable et de passer pour belle : celle-là cherche à « engager; celle-ci se contente de plaire : la première

« passe successivement d'un *engagement* à un autre : « la seconde a plusieurs *amusemens* à la fois : ce qui « domine dans l'une, c'est la passion et le plaisir; et « dans l'autre, c'est la vanité et la légèreté..... L'on « peut tirer de ces deux caractères de quoi en faire « un troisième, le pire de tous. » La Bruyère dit encore dans le même chapitre : « Une femme qui n'a « qu'un galant croit n'être point coquette ; celle qui « a plusieurs galans croit n'être que coquette. » Je trouve dans cette pensée un nouvel exemple de l'altération que subissent les mots qu'un emploi trop fréquent use, dénature, et finit quelquefois par proscrire. Qui est-ce qui se permettrait aujourd'hui de dire qu'une femme a un *galant*, deux *galans*, plusieurs *galans?*

Thomas qui, dans son *Essai sur les Femmes*, ne nous a laissé qu'un panégyrique froid et lourd, ne comptait pas sans doute la coquetterie au nombre des vertus des femmes : il n'en parle pas. Bayle, qui parle de tout, n'oublie ni la coquetterie ni les coquettes ; mais cet écrivain, ordinairement original, ingénieux, piquant, l'est fort peu sur ce chapitre, qui n'est pourtant ni moins heureux ni moins fécond qu'un autre. Bayle renvoie au *Furetièrana;* et pour ne rien négliger, j'ai été (qu'on me passe le jeu de mots en faveur de la justesse de l'expression) *fureter* jusque-là. Je n'ai pas été fort récompensé de cette peine : j'y ai trouvé qu'on reconnaît les coquettes *à la manière de s'habiller, au monde qu'elles reçoivent chez elles, à leurs domestiques, à leur façon de parler :* tout cela n'est pas bien neuf. L'auteur du *Furetièrana* ajoute qu'on les reconnaît aussi au nombre de copies

qu'elles font tirer de leur portrait, et il rapporte à ce sujet l'anecdote suivante : « Une de ces femmes « s'étant fait peindre un jour par mademoiselle Le « Hay, elle fit faire cinq copies de son portrait. Eh ! « mon Dieu, dit un cavalier, pourquoi cette femme « fait-elle tant multiplier ses portraits? *Quoniam* « *multiplicatæ sunt iniquitates ejus*, répondit *agréa-* « *blement* mademoiselle Le Hay. » Je ne traduirai point ces cinq mots latins aux dames ; elles les entendront de reste, ou elles perdront peu à ne pas les entendre.

Le Petit-Fils de l'Homme aux quarante écus, par M. le vicomte de Saint-Chamans, maître des requêtes au conseil du roi.

Comme son grand-père, le petit-fils de l'Homme aux quarante écus est un peu contradicteur ; comme son grand-père, il se mêle de beaucoup de choses, et discute sur plus d'un objet, quoique infiniment plus réservé, plus circonspect, et surtout plus décent ; mais, comme son grand-père, il s'est laissé gâter par de nouveaux systèmes en politique, en finances ; ce que du moins on ne pouvait pas reprocher à M. *André*, dont il se fait gloire de descendre, en littérature. Heureusement il a pour adversaire M. *Trueman*, qui le redresse sur tous les points. Celui-ci est tantôt politique et financier, antiéconomiste très-déclaré, grand ennemi de l'impôt *unique et inique*, comme l'appelait M. André le grand-père, très-vif antagoniste des principes d'économie politique d'Adam Smith, de Malthus, et même de MM. J.-B. Say et Louis Say. M. Trueman est littérateur

aussi, zélé défenseur des règles d'Aristote et d'Horace, partisan des trois unités, ami de toutes les doctrines classiques, vigoureux adversaire des romantiques, combattant à outrance et Schiller, et madame de Staël, et M. Sismonde-Sismondi, et tout le bataillon des jeunes adeptes de cette école tudesque, ne se laissant point imposer par le génie de leur illustre chef et patron Shakspeare, et se permettant même de rire de ce génie quand il extravague.

Déjà M. André le grand-père, beaucoup meilleur littérateur que son petit-fils, avait pris cette liberté; le nom de *romantique* n'était pas encore inventé; mais les doctrines romantiques commençaient déjà à se répandre. Du temps de *l'Homme aux quarante écus*, un Écossais, M. Home, critiquait les plus beaux endroits de l'*Iphigénie* de Racine, comme du temps du petit-fils, M. Schlegel a critiqué les plus beaux endroits de *Phèdre;* et de même que l'Allemand de nos jours, l'Écossais de cette époque donnait le divin Shakspeare comme le vrai modèle du goût. Il citait comme exemple de la belle manière de faire parler les héros de la tragédie, un discours de lord *Falstaff,* chef de la justice, qui, dans la tragédie de *Henri IV,* présentant au roi un prisonnier qu'il vient de faire, lui dit avec autant d'esprit que de dignité : « Sire, le voilà, je vous le livre : je sup-
« plie votre grâce de faire enregistrer ce fait d'armes
« parmi les autres de cette journée, ou... je le ferai
« mettre dans une ballade avec mon portrait à la
« tête... Voilà ce que je ferai, si vous ne rendez ma
« gloire aussi brillante qu'une pièce de deux sous
« dorée; et alors vous verrez dans le clair ciel de la

renommée ternir votre gloire, comme la pleine lune efface les charbons éteints de l'élément de l'air, qui ne paraissent autour d'elle que comme des têtes d'épingles. » J'ai cru devoir passer quelques expressions par trop romantiques aussi.

Quoique la littérature ne soit pas l'objet principal des méditations de M. André le petit-fils, ni de ses discussions avec M. Trueman, cependant, puisque j'ai parlé du *romantique*, et du goût qu'avait pour ce genre le descendant de *l'Homme aux quarante écus*, en cela si peu digne de son grand-père, je vais dire un mot de sa conversation à ce sujet avec le classique Trueman, son redoutable adversaire. Par un désordre un peu romantique, et par là même assez conforme à ses systèmes et au tour de son esprit; ou peut-être, pour imiter la liberté des conversations où l'on ne se pique pas beaucoup de méthode, et dans lesquelles, sans s'inquiéter des transitions, on passe d'un sujet à un autre qui lui est fort étranger, M. André jette cette dissertation littéraire au milieu de deux grandes discussions sur l'économie politique, sur le travail producteur et les consommations improductives; sur le commerce extérieur, le commerce intérieur, l'impôt direct, l'impôt indirect, les richesses réelles, les richesses fictives qui, selon lui, ne valent guère moins que les autres; et les divers moyens de s'enrichir ou de se ruiner, soit pour les États, soit pour le simple particulier. Mais il faut être plus méthodique dans un article de journal, où nous n'avons pas les mêmes droits, et où nous ne pourrions pas excuser la même licence par les mêmes agrémens. Nous allons donc

parler du romantique, et nous effleurerons ensuite quelques-unes des graves questions économico-politiques citées avec beaucoup de netteté, de clarté et d'esprit par M. de Saint-Chamans.

On sait qu'il avait déjà, dans un ouvrage assez étendu (1), examiné à fond toutes les doctrines romantiques, tous les argumens sur lesquels elles s'appuient, toutes les autorités dont elles s'enorgueillissent; il n'avait laissé aucun de leurs raisonnemens sans réfutation, aucune de leurs objections sans réponse. Ici ses armes sont plus légères; c'est surtout leur système dramatique qu'il attaque : c'est dans cette partie importante de la littérature, en effet, que leurs hérésies sont les plus nombreuses, et l'on ose dire les plus grossières; que leur symbole est le plus erroné, et que leurs préventions et leur jalousie contre notre gloire littéraire éclatent avec plus d'évidence et moins de retenue. Le constant interprète de tous les sentimens, de tous les principes et de toutes les doctrines de M. de Saint-Chamans, M. Trueman, demande d'abord une définition nette et claire de son système à M. André et à cinq ou six romantiques dont il s'est fait accompagner, afin d'opposer du moins le nombre aux raisons et à la raison, comme Pascal prétendait qu'on leur opposait des moines; qu'est-ce que le romantique? La question serait embarrassante, pour qui voudrait donner une réponse précise, positive, et qui portât une idée lumineuse dans l'esprit; mais les romantiques, qui ne s'imposent nullement cette loi, ne s'em-

(1) *L'Antiromantique.*

barrassent pas si aisément; ils ont une méthode toute simple, ils définissent un genre *vague* et *nébuleux*, par des termes plus vagues encore et plus nébuleux. Ils s'empressent donc de répondre tous à la fois : « C'est « la poésie de l'âme, le mépris du livre de la loi et « du cadran de l'horloge; c'est l'ère chrétienne des « beaux-arts qui se perdrait dans les nuages de l'arc- « en-ciel; c'est le drame populaire; c'est la ruine « de l'illusion, et le sacrifice des émotions à la li- « berté, etc. » Les romantiques définissent beaucoup encore, et toujours aussi bien : ils commentent longuement leurs définitions, et les commentaires valent bien le texte; mais M. Trueman, qui est difficile, n'est pas plus content du commentaire que du texte. Parmi toutes ces belles définitions, j'étais surpris de ne pas trouver celle de madame de Staël, qui est bien aussi lumineuse que les autres : « Ce qui distingue « le *classique* du *romantique*, dit-elle, c'est que dans « l'un, c'est le sort qui règne, et dans l'autre c'est la « Providence. » Mais je crois bien que cette définition est connue de M. Trueman; il la rapporte dans la suite de la discussion, en la tronquant un peu à la vérité; et cependant tout en est bien précieux.

Après s'être moqué de ces prétendues définitions du romantique, M. Trueman se moque des prétendues beautés devant lesquelles s'extasient les partisans de ce genre : il prouve très-bien que tout ce qui est véritablement beau est par là même *classique* et du domaine des compositions classiques; que les extravagances seules demeurent exclusivement au genre *romantique;* il n'oublie pas dans ses justes mépris, et ces pièces interminables dans lesquelles

se déroule la vie entière d'un personnage, et ces pièces incomplètes qui, ne pouvant suffire au développement d'une action, laissent le soin de la terminer à un second drame, ou même à un troisième. C'était sans doute un tragique-romantique, ce poète dont parle M. Larive dans son *Cours de Déclamation ;* il avait fait contre les règles et l'usage, ce qui est déjà un grand mérite aux yeux de ces messieurs, une tragédie *en six actes,* qui recueillit de cette dimension inusitée l'avantage d'être sifflée un acte de plus, que celles qui sont les plus sifflées. A peine M. Larive, qui était assez mécontent d'y avoir joué un rôle, était-il rentré chez lui, qu'il voit arriver le malencontreux poète avec un air satisfait : « Je sais, s'empressa-t-il de lui dire, pourquoi ma pièce est tombée, et j'ai un moyen sûr de réparer cet échec. Le malheur de ma tragédie vient d'un peu d'obscurité, et cette obscurité vient de sa brièveté. Oui, monsieur, ma tragédie est trop courte, l'action n'est pas développée ; mais je vais y ajouter un septième acte, et elle ira aux nues. » Il paraît que l'expédient romantique ne fut pas goûté, et nous n'avons point eu sur notre théâtre de tragédie en sept actes.

Je suis persuadé que M. Trueman n'a pas de moins bonnes doctrines en finances et en économie politique, qu'en littérature ; mais, pour beaucoup de raisons, je ne puis qu'indiquer quelques-uns de ses principes. D'abord il faudrait beaucoup d'espace pour les présenter avec quelque netteté, et les discuter avec quelque méthode ; il me faudrait surtout des connaissances qui me manquent encore plus que l'espace ; et enfin, quand rien de tout cela ne me

manquerait, sur de pareilles matières, peut-être manquerai-je de lecteurs. Ils feront beaucoup mieux, en effet, de lire l'ouvrage même.

M. de Saint-Chamans y expose ses principes avec une clarté qui brille même aux yeux des ignorans : on peut s'en rapporter à moi là-dessus ; c'est là sans doute le premier mérite, je dirai même le premier agrément et la parure la plus naturelle de tout ouvrage où sont traitées les questions sérieuses et positives qui ne peuvent être éclairées que par le sévère appareil du raisonnement et de la dialectique, et par une solide argumentation où de justes conséquences sont rigoureusement déduites de principes incontestables. Cependant, la forme du dialogue, les mécomptes du petit-fils de l'Homme aux quarante écus, son étonnement de trouver Adam Smith en défaut, et l'imperturbable sang-froid de M. Trueman, et quelquefois sa spirituelle ironie, égaient ces matières, et donnent un tour assez piquant, même aux discussions sur l'économie politique.

Il ne faut pas croire qu'en fait d'économie politique, M. de Saint-Chamans prêche l'économie ; au contraire, il veut qu'on dépense : il est magnifique et même prodigue ; il croit que non-seulement les États, mais même les particuliers s'enrichissent en dépensant, surtout si ce goût devenait général ; car il avoue qu'un homme économe et parcimonieux peut parfois s'enrichir au milieu de gens prodigues et dissipateurs. Il veut surtout que le paysan vive bien, qu'il mange de la viande tous les jours, qu'il boive du vin, ou tout au moins de la bière et du cidre ; qu'il s'habille de bon drap et se chausse de

bons souliers : c'est ainsi, dit-il, qu'il deviendra riche, surtout si tous ses voisins en font autant. Cette manière de s'enrichir est fort gaie, et, je crois, conviendrait fort à tous les paysans du monde. Il est certain que telle est à peu près leur manière de vivre partout où ils sont riches ou aisés ; alors ils ne manquent pas de s'accorder ces jouissances. Mais est-ce parce qu'ils vivent ainsi qu'ils sont riches ? ou n'est-ce pas plutôt parce qu'ils sont riches qu'ils vivent ainsi ? M. de Saint-Chamans ne prend-il pas l'effet pour la cause? Telle est la question que je voulais lui faire ; mais j'ai vu avec plaisir que le petit-fils de l'Homme aux quarante écus, M. André, très-vif partisan de l'économie, ne manquait pas de la lui faire ; car c'est une justice qu'il faut rendre à M. de Saint-Chamans ; il ne s'épargne pas les bonnes objections qu'on peut lui opposer, et il y répond généralement très-bien.

Il répond donc à celle-ci : toutefois j'insisterai encore, et je lui demanderai si ce système de dépenses et de consommation peut convenir à toutes les localités ; s'il pourrait être mis en usage avec succès dans les pays pauvres et entourés au loin de pays non moins pauvres ? Il a habité quelque temps le Limousin : conseillerait-il aux paysans des villages qu'il a pu parcourir, dans cette province, d'acheter *de bon drap, de bons souliers, de bonne viande;* et, s'ils n'ont pas d'argent, de donner au marchand, au tailleur, au cordonnier, au boucher, des billets ? Je crains que ces bons Limousins ne fissent pas autant de cas que M. de Saint-Chamans de cette *richesse fictive,* et ne la refusassent tout net, et je ne sais s'ils s'en trouveraient mieux de l'accepter.

Il est vrai que tous les pays pauvres vont bientôt devenir riches, si, comme l'a découvert M. Ternaux, la suppression de vingt-six fêtes, reconnue par le Concordat, donne, par le travail de toute la population ouvrière en France, un produit de 364 millions par an, tandis que la suppression des couvens et la diminution de l'armée donnent un autre produit de 155 millions. Voilà donc la France riche de 519 millions de plus, dont il rejaillira bien quelque chose sur les pauvres Limousins et autres. Mais M. Trueman se moque beaucoup de ces calculs, et prouve, à mon avis, très-bien que ce n'est pas augmenter la richesse que d'augmenter le travail sans augmenter, dans la même proportion, les consommateurs et la consommation; qu'un serrurier, par exemple, n'est pas riche des serrures qu'il fait, mais des serrures qu'il fait et qu'il vend; et qu'enfin il n'y a rien de plus contradictoire que les deux principes chéris de nos économistes, qui commandent tout à la fois le travail et l'économie; car, avec beaucoup de travail, il y a beaucoup d'ouvrage fait, et par conséquent de vendeurs; et avec l'économie, il y a peu d'ouvrage acheté, peu d'acheteurs. Il faut avouer que ce n'est pas là une heureuse combinaison, ni une source de prospérité publique.

Il faut donc dépenser : il faut que l'État dépense, que les particuliers dépensent; que l'État crée des rentes, qu'il augmente ses richesses *fictives*, au défaut des autres; qu'il augmente même les impôts, s'il veut, pourvu que ce ne soient pas les impôts directs, les impôts indirects, les impôts sur les terres, qu'il faut au contraire beaucoup diminuer.

M. Trueman, qui ne se rend point à l'autorité des modernes économistes, ne se laisserait point ébranler par l'autorité des anciens, très-partisans de l'économie. En vain on lui objecterait Cicéron qui s'écrie : *Dii immortales! non intelligunt homines quàm maximum sit vectigal parcimonia!* il répondrait que Cicéron écrivait peut-être mieux que M. J.-B. Say, mais qu'il n'entendait pas mieux les principes de la prospérité publique. En vain on lui citerait les vers de je ne sais quel poète, qui représente la pauvreté accompagnant toujours avec une démarche honteuse et une contenance misérable la dépense et le luxe :

> . . . . *Luxus populator opum, cui semper adhærens,*
> *Infelix humili gressu comitatur Egestas ;*

il répondrait que ce n'est pas dans les poètes anciens ou modernes qu'il faut aller chercher les principes *de la richesse des nations.*

D'ailleurs, il faut avouer que les sociétés modernes ont d'autres bases de prospérité que les sociétés anciennes. Que d'élémens différens dans les progrès de la civilisation, dans la découverte de l'Amérique et dans une foule d'autres découvertes ; dans l'art de la navigation, dans la communication qu'elle facilite avec tous les peuples de l'univers, dans la variété et l'étendue du commerce qui doit en résulter, et dans un grand nombre d'autres circonstances dont l'énumération serait tout à la fois longue et incomplète! M. Trueman peut donc répondre aux anciens avec plus de vérité et de raison que Sganarelle : *Nous avons changé tout cela.*

Paris, Versailles, et les Provinces au dix-huitième siècle; anecdotes sur la vie privée de plusieurs ministres, évêques, magistrats célèbres, hommes de lettres, et anciens personnages connus sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI; par un ancien officier aux gardes-françaises, avec cette épigraphe :

> . . .Ce champ ne se peut tellement moissonner,
> Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

Mascarille avait tort sans doute de vouloir mettre l'histoire en *madrigaux;* mais s'il l'avait mise en *anecdotes,* il aurait certainement eu du succès. Il y a plus d'analogie entre les anecdotes et l'histoire, qu'entre les madrigaux et l'histoire; et ce que la plupart des lecteurs, tous peut-être, aiment mieux dans celle-ci, ce sont les anecdotes. Procope, le plus ancien des écrivains qui nous aient donné un livre d'anecdotes, en fit vraisemblablement l'épreuve. Il avait d'abord publié une grave histoire de l'empereur Justinien; il écrivit ensuite une histoire anecdotique de ce prince et de sa femme, l'impératrice Théodora : car les femmes entrent toujours pour beaucoup dans les anecdotes, et y font un très-bon effet. Je suis bien persuadé que les lecteurs de Constantinople, semblables à ceux de Paris, préférèrent de beaucoup le second de ces deux ouvrages; et que les *anecdotes* de Procope eurent infiniment plus de succès que son *histoire.*

Nous voyons dans les lettres de Cicéron à Atticus, que ce grand homme n'avait pas dédaigné faire un

livre d'anecdotes, auquel il attachait même assez d'importance pour l'écrire avec beaucoup de soin. Il s'excuse, en effet, de ne pas le publier encore, parce qu'il ne l'avait pas assez poli : *Librum illum meum* ανεκδοτων *nondum, ut volui, perpolivi.* Cicéron donne, il est vrai, un autre motif encore du délai qu'il mettait à publier son livre; et c'est ce motif qui, subsistant vraisemblablement jusqu'à sa mort, nous a privés de ce recueil d'anecdotes, qui en vaudrait bien un autre sans doute. De même que *Paris, Versailles et les Provinces*, le livre d'anecdotes de Cicéron avait été fait après une terrible et sanglante révolution. Le consul romain, non moins honnête homme et aussi bon citoyen que l'officier aux gardes-françaises, auteur de ce recueil, avait parlé aussi librement que lui, plus librement peut-être, de quelques-uns des plus fameux artisans des discordes publiques; il n'avait pas ménagé les révolutionnaires de son temps, assez semblables aux révolutionnaires du nôtre. Dernièrement un écrivain (1) que ceux-ci se vantent d'avoir dans leur parti, et ce serait un triomphe pour eux, prétendait que les prêtres païens avaient voulu brûler les œuvres de Cicéron. Il serait fort embarrassé de citer une autorité à l'appui de cette assertion; mais il voulait faire un rapprochement qui lui a paru piquant, et une supposition sans fondement, qu'il me permette l'expression propre; un petit mensonge littéraire ne lui a rien coûté pour cela. Je pourrais extraire des œuvres de Cicéron, ou seulement de ses *Lettres à Atticus*, une foule de pas-

(1) M. Benjamin Constant.

sages qui leur attireraient bien plutôt les anathèmes des révolutionnaires, ou même de quelques libéraux qui leur ressemblent trop, que ceux de tous les prêtres du monde, de quelque religion qu'ils soient.

Mais me voilà bien loin de *Paris, Versailles et les Provinces;* et, sans me mettre l'esprit à la torture pour trouver une transition qui me fasse arriver plus ou moins naturellement de Cicéron et d'Atticus à ce recueil d'anecdotes parisiennes et provinciales, rassemblées dix-huit siècles après eux, je dirai quelques mots de cet ouvrage, assez généralement connu, pour qu'il soit superflu d'en parler avec beaucoup de détails. La partie, en effet, la plus considérable de cet ouvrage, et je crois pouvoir assurer la meilleure, n'est point nouvelle pour le public. Il y a déjà plusieurs années que l'auteur en publia le premier volume; il en ajouta bientôt un second, encouragé par le succès du premier : ces deux volumes ont eu quatre éditions en fort peu de temps. L'auteur a vu clairement que le public aimait beaucoup les anecdotes; il en avait d'autres dans son porte-feuille : il les lui a données. Cette marche est fort naturelle : d'abord on suppose les lecteurs un peu délicats, un peu difficiles; on leur offre timidement un choix de ce qu'on a observé et recueilli dans le monde; on les trouve avides; on leur donne tout indistinctement. C'est ainsi que des écoliers, à qui l'on présente un panier de cerises, choisissent d'abord les plus belles, et finissent par les manger toutes. Les lecteurs sont pour les anecdotes ce que les écoliers sont pour les cerises.

On sent, d'après cela, que le mérite du livre ne

doit pas aller croissant : *ce champ* s'épuise, quoique l'auteur prétende, dans son épigraphe, tirée de La Fontaine, qu'on trouve toujours à y *glaner ;* et l'on est réduit ou à répéter ce qui traîne dans tous les recueils de ce genre, ou à dire des *nouveautés* assez insignifiantes. Telles sont plusieurs histoires assez longues, qui ne peuvent intéresser que quelques sociétés particulières de Lyon, ou quelques individus, sinon obscurs, du moins fort obscurément désignés, puisqu'ils ne le sont que par des lettres initiales, de sorte que le lecteur ne sait de qui on lui parle, et se soucie peut-être fort peu de le savoir.

Quelquefois aussi, et cette critique s'étend à tous les volumes du recueil, l'auteur se trompe sur quelques faits, ou sur les personnes à qui il les attribue. C'est mal à propos, par exemple, qu'il prétend que des vers touchans, faits par Ducis sur la mort de son ami Thomas, n'avaient point encore été imprimés : on les trouve dans l'édition des poésies fugitives de cet auteur, publiée en 1809, et probablement dans l'édition de ses œuvres complètes, donnée plus tard. Languet, si fameux dans les querelles du jansénisme, n'a jamais été évêque d'Amiens, comme le dit l'auteur de *Paris et Versailles :* il fut d'abord nommé à l'évêché de Soissons, puis à l'archevêché de Sens. J'ai peine à croire que le curé de Saint-Sulpice, du même nom, et frère de l'archevêque, se soit permis la *fraude pieuse* qui lui est attribuée dans ce recueil. « Ce pasteur, dit-on, s'étant pré-« senté chez M. le prince de Condé, pour le prier « de se charger du paiement des *serrures* de l'église

« de Saint-Sulpice, qu'il venait de faire construire, « le prince accueillit avec bonté sa demande, et lui « donna un billet de sa main pour ordonner de « mettre cet objet sur ses comptes. Le curé, en « sortant, ajouta un trait en travers de la première « lettre du mot *serrures*, et en fit ainsi celui de « *ferrures*. » C'est, comme on voit, une espièglerie, ou même une supercherie assez forte. Du reste, s'il faut en croire le compilateur d'anecdotes, elle eut un plein succès; et le prince, qui ne s'était engagé qu'à payer les *serrures* de l'église, paya de fort bonne grâce les *ferrures*.

Je pourrais sans doute multiplier ces petites chicanes; mais quelques erreurs, quelques anecdotes hasardées n'empêchent point ce recueil d'être un des plus variés et des plus amusans que je connaisse. Peu ont eu plus de succès, peu l'ont mieux mérité. A mon avis, il eût fallu l'abréger, au lieu de l'étendre; mais mon avis n'a peut-être pas le sens commun, ou ne sera pas du moins l'avis commun et général. Peu de personnes, en effet, trouvent qu'on leur conte trop d'anecdotes, et j'entends la plupart de mes lecteurs me dire: « Laissez là toutes vos réflexions, toutes vos critiques, « tous vos éloges, et contez-nous plutôt quelques-unes « des anecdotes que contient le livre dont vous parlez. » Je vais les satisfaire; mais, un peu piqué de ce qu'on préfère des contes à mes réflexions, je ne leur en conterai guère, et je ne choisirai pas les meilleurs, mais les plus courts. En voici un qui n'est pas vrai peut-être, mais c'est égal; il est bien raconté, et c'est le premier mérite d'une anecdote.

« Au mois de janvier 1751, un directeur de spec-

« tacle fit donner *la Métromanie* sur le théâtre de « Toulouse, et le premier capitoul en fut extrême- « ment choqué; il fit venir le directeur, et lui demanda « quel était l'auteur de cette comédie. — M. Piron. « — Faites-le moi venir demain. — Monseigneur, « il est à Paris. — Bien lui en prend ; mais je vous « défends de donner ses pièces : tâchez, monsieur, « de faire de meilleurs choix. La dernière fois, vous « avez donné *l'Avare*, comédie de mauvais exem- « ple, et dans laquelle un fils vole son père. De qui « est cet *Avare ?* — De Molière, monseigneur. — « Et est-il ici ce Molière ? — Non, monseigneur ; il « y a près d'un siècle qu'il est mort. — Tant mieux, « mais, mon petit monsieur, choisissez mieux les « pièces que vous jouez ici : plus de Molière, plus « de Piron, s'il vous plaît ; tâchez de nous donner « des comédies que tout le monde connaisse. »

Le fameux danseur Marcel avait dans ses vieux jours obtenu une pension du gouvernement : une de ses jeunes élèves, dont la famille, par son grand crédit, avait le plus contribué à lui faire accorder cette faveur, s'empresse de lui en apporter le brevet, et le lui remet avec l'unique prétention de lui causer une agréable surprise. Marcel prend le brevet, et le jetant par terre loin de lui : « Est-ce ainsi, made- « moiselle, lui dit-il, que je vous ai enseigné à pré- « senter quelque chose ? Ramassez ce papier, et ap- « portez-le-moi comme vous le devez. » La jeune personne, humiliée de ce ton auquel elle devait moins s'attendre que jamais dans cette circonstance, ramassa le papier, les larmes aux yeux, et le lui rendit avec toutes les grâces dont elle était *susceptible :*

« C'est bien, mademoiselle, lui dit le vieux maître « à danser ; c'est bien : je le reçois, quoique votre « coude n'ait pas été assez arrondi, et vous remer- « cie. »

Je ne raconte plus que cette anecdote : « Un bon « curé lisait en chaire un chapitre de la *Genèse ;* la « page finissait par ces mots : « Et le Seigneur donna « à Adam une femme. » Il tourne par mégarde deux « ou trois feuillets au lieu d'un, et continue ainsi : « *Elle était goudronnée en dedans et en dehors.* Il « était question de l'arche. »

Un goût sévère pourrait sans doute retrancher plusieurs des anecdotes qui sont renfermées dans ces volumes ; mais la plus sévère morale n'aurait rien à y reprendre. Partout l'auteur fait preuve de bons principes et de bons sentimens : Français fidèle, bon compatriote, bon camarade, les anecdotes nombreuses relatives à la révolution et à l'émigration, qu'il rapporte, attestent son bon esprit ; il aime à recueillir les traits honorables à Lyon, sa patrie, aux Lyonnais, ses concitoyens, au corps où il a servi (les gardes françaises), aux officiers de ce corps, à son commandant, le maréchal de Biron, pour lequel il conserve une tendre vénération et un respect religieux, et dont il se plaît à raconter plusieurs traits nobles, généreux, chevaleresques. En général, l'auteur de *Paris, Versailles et les Provinces*, est un homme qui a beaucoup vu, beaucoup observé, beaucoup retenu : il aurait pu oublier quelque chose sans doute, sans que ses lecteurs eussent eu beaucoup à s'en plaindre ; mais du moins il n'est point intéressé à ce qu'on n'oublie rien de ce qu'il a écrit.

Recherches sur la découverte de l'Essence de Rose, par L. Langlès, membre de l'Institut, conservateur des manuscrits orientaux, etc.

Je trouve dans ce petit ouvrage deux preuves de la *perfectibilité* de l'esprit humain, et de la supériorité des modernes sur les anciens; premièrement les modernes ont de *l'essence de rose*, dont les anciens avaient le malheur d'être privés; et n'est-ce pas se perfectionner que d'augmenter la somme de ses jouissances? Secondement, qu'un savant du premier ordre, un orientaliste distingué, un homme toujours occupé de profondes recherches sur les langues *persane, chinoise, arabe, turque, tartare-mantchou*, ou, pour mieux parler, *tatâr-mantchou*, veuille bien abandonner un instant ces graves et scientifiques matières, pour s'occuper des roses comme une jolie femme, ou parler, comme un petit-maître, de parfums et d'odeurs, c'est ce qu'un érudit du quinzième siècle aurait cru ne pouvoir faire sans se déshonorer, tant les préjugés d'alors avaient mis d'antipathie entre les savans et les roses!

M. Langlès, au contraire, les aime beaucoup; ses études tartares lui ont laissé les goûts du Français le plus délicat; il respire l'odeur d'une rose avec autant de délices que s'il ne savait ni l'arabe ni le tatâr-mantchou; il a même un peu d'enthousiasme pour l'essence de cette reine des fleurs. Il est vrai qu'il exprime à sa manière et ses goûts et son enthousiasme : c'est par une savante dissertation, c'est par de profondes recherches qu'il témoigne à l'essence de

rose toute sa gratitude des jouissances qu'il y trouve. L'homme supérieur, lorsqu'il s'abaisse aux petites choses, les marque toujours du sceau de sa supériorité; c'est ainsi qu'Hercule, en filant, laissait une terrible empreinte de sa force et de sa vigueur sur les fuseaux que tournaient ses doigts robustes.

La dissertation de M. Langlès a pour objet d'établir que ce n'est que depuis cent quatre-vingt-treize ans tout juste (en 1804) que nous avons le bonheur de posséder l'essence de rose : en vain M. Weston faisait remonter à trois mille ans la découverte de ce délicieux parfum, et prétendait que le roi David avait été oint avec de l'essence de rose : M. Langlès prouve par l'hébreu et par le grec que l'onction du prophète-roi fut faite tout simplement avec de l'huile. On possède, il est vrai, de temps immémorial, un parfum extrait de la rose; mais gardons-nous bien de confondre le *gulâb* (eau de rose) avec le *a'ther gui*, ou *a'ther* tout court; c'est celui-là qui est l'essence de rose; il vient de *a'thara*, qui veut dire *sentir bon en parlant d'une femme*, non-seulement dans la langue arabe, mais, avec quelques changemens peu importans, dans les langues syrienne, égyptienne, chaldaïque et hébraïque.

M. Langlès emploie deux sortes de preuves, les preuves positives et les preuves négatives, pour démontrer que si, avant 1612, on connaissait le *gulâb*, l'*a'ther* était tout-à-fait inconnu. Il a parcouru avec le plus grand soin le Dyvan, le Boustân, le Gulistân, le Zefer-Nâmehd de Cheryf-ed-dyn-Aly; dans tous ces ouvrages, qui parlent beaucoup d'odeurs et de parfums, il a trouvé des flots de *gulâb*, et pas une

goutte d'*a'ther*. Mais ce qui est du plus grand poids dans cette question, c'est un magnifique ouvrage composé d'après les ordres du grand-mogol Abkar, par son premier vezyr Aboûl-Fazel. Cet ouvrage, intitulé l'*Áyin-Akbery*, contient la description la plus exacte et la plus détaillée de l'Hindoustan. Il a été enlevé dans une révolution de la bibliothèque impériale de Delhy, et transporté dans celle de M. Langlès, où j'ai eu le plaisir de voir ce beau volume in-folio, relié en laque, toutes les pages sablées en or, et je n'y ai rien compris; mais cela m'a paru très-beau. Quoi qu'il en soit, il y a dans cet ouvrage un chapitre intitulé : *Réglement pour la Parfumerie*, dans lequel on trouve l'énumération des parfums à l'usage du souverain et de son harem; or, je le demande, pour qui aurait-on réservé l'essence de rose, si on ne la destinait pas à parfumer le linge de sa hautesse et les attraits de ses favorites? Eh bien, il n'est pas du tout question, dans ce chapitre, de l'essence de rose; toujours du *gulâb*, jamais de l'*a'ther;* et remarquez que cet ouvrage a été écrit en 1570.

Mais à quelle époque devons-nous donc rapporter cette merveilleuse découverte, et à qui la devons-nous? C'est ici que commencent les preuves positives de M. Langlès, et il les tire d'un important ouvrage intitulé : *Tarrykh montekebh lubâb* (abrégé pur et authentique). L'*Abrégé pur* nous apprend donc dans un chapitre intitulé : *Mariage de la princesse Noûr-jihân avec l'habitant du Paradis Djihânguir, inventions et découvertes de la reine du monde*, que c'est à cette reine du monde, qu'il appelle aussi

Mher Ul-Nica (soleil des femmes), que nous devons l'essence de rose. C'était une femme extraordinaire, d'une beauté accomplie, et qui inspira à Djihânguir une si violente passion, que, pour l'épouser, il fit assassiner son mari. Elle captiva tellement son nouvel époux, que pendant quelque temps elle exerça seule le pouvoir souverain, fit battre monnaie en son nom, fit des innovations dans les vêtemens des femmes; et, chose inouïe, introduisit de nouvelles modes en Orient.

Dans une des fêtes que cette belle et ambitieuse princesse donnait à l'empereur, fêtes, dit l'historien, *dont l'éclat embrasait le monde*, elle poussa le luxe jusqu'à faire couler dans les jardins un ruisseau d'eau de rose; elle vit surnager sur cette eau une espèce de mousse qu'elle fit retirer, et dont l'odeur exquise indique le prix. Djihânguir fut si charmé de cette découverte, qu'il fit présent à la princesse d'un beau collier de trente mille roupies. « C'est, en effet, « ajoute l'auteur de l'*Abrégé pur*, une découverte « merveilleuse; car aucune odeur n'approche de « celle-ci, et ce parfum vivifiant embaume les an- « ges, les génies et les hommes..... Le prix de la « bonne essence, jusqu'au commencement du règne « de A'lemghuyr-Aurengzèbe, qui habite mainte- « nant le séjour éternel, était de quatre-vingts rou- « pies le *tolah* (environ deux cents francs les 3 gros « 11 grains), tandis que, de notre temps, cette même « essence a baissé à huit ou neuf roupies le *tolah*. » Le même historien rapporte cette découverte à l'an 1021 de l'hégire (1612 de l'ère chrétienne).

A cette preuve incontestable, je pourrais en ajou-

ter d'autres, tirées du *Máacer-Djihánguir* et des *Touzouf-Djihanguir,* mais le lecteur est sans doute convaincu ; il me saura gré, j'espère, de lui avoir donné une idée de la savante dissertation de M. Langlès, sur l'*a'ther,* ou essence de rose. On aime à connaître la cause, l'origine et les auteurs d'une précieuse découverte, et, pour compléter cette importante connaissance, je dirai que les meilleures roses, les plus propres à produire une essence délicieuse, viennent de Cachemire, lieu qui, à plus d'un titre, doit être cher aux femmes, puisqu'il leur fournit les odeurs les plus exquises et les plus moelleuses draperies. Si elles se plaignaient, au reste, que j'ai un peu trop hérissé ces belles connaissances de termes barbares, je répondrai que je les ai au moins dégagées des caractères bizarres que M. Langlès, à qui les langues orientales sont aussi familières que sa langue naturelle, a jetés avec profusion au milieu des roses. J'aurais cru les traiter de Turc à More, en leur présentant cette foule de caractères arabes ou tàtars.

Manuel des Étrangers amateurs de la langue française; par Urbain Domergue. (Mars 1805.) (1).

M. Urbain Domergue eut aussi la noble ambition de révolutionner un ancien empire, et de lui substituer une nouvelle république, divisée en départemens, éclairée par un jury, et présidée par un *pro-*

(1) J'ai conservé cet article, afin qu'on pût comparer les réformes de M. Domergue avec celles de M. Marle.

fesseur métropolitain et deux adjoints. Cet ancien empire, dont M. Domergue veut renverser la constitution, c'est celui de notre vieille grammaire; et si cette révolution grammaticale paraît plus innocente dans son objet qu'une révolution politique, elle n'est pas moins violente dans ses moyens : le réformateur veut en effet qu'on l'opère par *la force, la force à qui rien ne résiste;* et par le progrès *des lumières.* Or, je ne connais rien de si effrayant que *la force* et *le progrès des lumières.* Je crois voir déjà des bataillons de grammairiens avec des moustaches terribles et des piques plus terribles encore, venir nous forcer à reconnaître leur grammaire, et brûler les châteaux de ceux qui refuseraient de l'adopter.

Cependant, comme M. Urbain n'a pas de bataillons à ses ordres, il invoque le secours du chef de l'empire. La gloire des conquérans, lui dit-il, n'est rien : celle des législateurs est peu de chose; il n'en est qu'une qui soit *pure,* c'est celle que je t'offre : «Ose « ordonner la réforme de notre orthographe, et le « *mensonge abécédaire qui prépare à tous les men-* « *songes, ne déformera plus les jeunes esprits.* » Ainsi, *l'on ne mentira plus,* lorsqu'on aura adopté l'orthographe de M. Urbain! Ce que c'est qu'une bonne orthographe!

Quelque vicieuses que soient toutes les parties de notre vieil édifice grammatical, M. Domergue veut bien en conserver quelques-unes, par égard sans doute pour les préjugés. Ainsi, quoique le système de nos genres soit assez mal combiné, pour que les Allemands, les Anglais, les Provençaux, que M. Domergue appelle aussi *étrangers,* fassent les uns du

genre masculin, le même mot que les autres feront du genre féminin, il veut bien ne pas porter dans nos genres la hache révolutionnaire : il a même la bonté de donner une méthode simple et facile, au moyen de laquelle on ne sera plus sujet à de pareilles méprises. Cette méthode consiste à apprendre une table de *désinences*, qui ne contient que cinq colonnes, et qui montre clairement, par exemple, que les mots terminés en *ouble*, *oufle*, *oug*, *oufre*, *ouil*, *ourpre*, etc., sont masculins; tandis que les mots terminés en *ouche*, *oudre*, *oufe*, *ourche*, *oute*, *outre*, *ouze*, etc., etc., sont du genre féminin.

Cela est fort aisé, comme l'on voit, et c'est sans doute ce que M. Domergue appelle nous *conduire par des chemins de fleurs* : il faut seulement avoir le soin de séparer soigneusement quelques-unes de ces syllabes; car, réunies, elles formeraient de terribles *désinences*. Ce n'est pas tout encore : quand on saura la règle générale, il faudra apprendre les exceptions, et les exceptions sont nombreuses. Ainsi, la règle générale vous apprend que les mots en *isque* et en *ilque* sont du genre féminin, et les *exceptions* vous apprendront qu'il faut *excepter cantique, distique, émétique, lévitique, lexique, panégyrique, pique-nique, portique, spécifique, viatique, tropique, astérisque, disque, obélisque, risque;* et peut-être seriez-vous embarrassé de trouver autant de mots en *ique* et en *isque*, qui confirmassent la règle générale.

Si ces préceptes sont un peu arides, M. Domergue a soin de les égayer par des anecdotes, par des réponses à des consultations, par des vers, et surtout

par des épigrammes contre le poète Lebrun. On voit que M. Domergue n'est pas tellement occupé des intérêts de la grammaire, qu'il oublie les intérêts de son amour-propre, offensé par cette épigramme de Lebrun :

> Ce pauvre Urbain, que l'on taxe
> D'un pédantisme assommant,
> A tout l'esprit du rudiment
> Joint les grâces de la syntaxe.

Il appelle en effet à son secours toutes les armes, toutes les grâces et tout l'esprit que peuvent lui fournir *la syntaxe*, la grammaire et *le rudiment*, pour tourner en ridicule son adversaire. Assurément je ne prends parti ni pour l'un ni pour l'autre, et je rirais aussi volontiers aux dépens de Pindare-Lebrun, qu'à ceux d'Urbain Domergue; mais il me semble que jusqu'ici les rieurs sont pour le premier.

Il est temps de voir M. Domergue s'élever à de plus hautes considérations grammaticales : inventer des *signes sacramentels*, *dépositaires de la plus pure prononciation, des mots prototypes et régulateurs*, qui ne doivent être *transmis que par une bouche pure*, et nous révéler ainsi les *phénomènes prosodiques*. Nous n'avions eu jusqu'ici que vingt-quatre lettres : pour tout simplifier, M. Domergue en demande quarante, parmi lesquelles il lui faut absolument vingt-une voyelles; mais si vous lui accordez cela, il vous dispensera de mettre les points sur les *i;* et au lieu de notre vilaine ponctuation, il vous donnera de jolis petits *signes de respiration*. C'est ainsi que, contournant toutes nos anciennes

lettres, tantôt les prolongeant, tantôt les raccourcissant, les surmontant de petits agrémens, les tournant quelquefois toutes sens dessus dessous, substituant un *c* à l'*e* muet, un *c* renversé à un *o*, etc., nous aurons une charmante écriture *gothico-tudesque*. Si vous voulez écrire, par exemple, ces deux beaux vers de M. Domergue :

> De la digestion occupons-nous d'avance ;
> L'estomac la finit, la bouche la commence.

vous aurez le plaisir de les écrire ainsi :

> De la dijestio oqupo-no d'avasc;
> L'estoma la fini, la bosc la qomasc..

Ces vers sont tirés de cent cinquante *distiques moraux*, que M. Domergue a faits et écrits avec son orthographe. Il divise sa morale en trois parties, *l'esprit, le cœur* et *la santé*. Voici quelques autres de ces distiques, que M. Domergue me permettra d'écrire avec l'orthographe de ma grand'mère ; je ne suis pas encore familiarisé avec la nouvelle ; et dans un dialogue ingénieux que l'auteur a imaginé entre les approbateurs et les détracteurs de sa doctrine, je me suis parfaitement reconnu dans le rôle de M. *Routinet*. Cela m'humilie ; mais il y a quelque mérite à l'avouer. M. Domergue commence par la morale du cœur, et il dit :

> Quel homme le premier sut aiguiser le fer ?
> Il fut de fer lui-même et vomi par l'enfer.
> Point de vin ou très-peu : jeune homme, dans ton âme
> Bacchus ferait rouler la flamme avec la flamme ;
> Prends le milieu, mon fils, ta marche sera sûre.
> Ainsi parlait Dédale, instruit par la nature.

Le sage, croyez-moi, ne dit point je vivrai;
Il vit : on n'est pas sûr d'un plaisir différé.

Et si vous trouvez que ces deux vers ne riment pas, M. Domergue vous répondra sans doute que c'est la faute de votre orthographe. Ils riment parfaitement dans la sienne ; car il prouve très-bien que, dans son système, *esprit* rime avec *souris*, *maman* avec *rang*, *Rome* avec *homme*, *la grâce* avec *des échasses;* ce qui est infiniment commode pour la poésie. De même cette maxime,

L'art de placer les hommes est celui de gouverner,

qui n'est qu'une misérable ligne de prose chez nous, devient un beau vers chez lui. C'est ainsi que nous trouverions treize syllabes dans le second de ces deux vers, où M. Domergue n'en trouve que douze :

Jeune homme, la blancheur est une beauté vaine;
On cueille le vaciet, on laisse le troène.

Ces deux lignes rimées sont tirées d'une traduction en vers des *Eglogues* de Virgile, par M. Domergue lui-même ; et c'est peut-être la première fois qu'on a vu un grammairien faire des poèmes pour appliquer ses règles. Mais telle est la manière de M. Domergue : il fait toujours marcher de front la grammaire et la poésie, et il dit fièrement aux poètes : « Si votre « sévérité éveille mon orgueil, on me verra, mon- « trant mes rimes et vos fautes, forcer peut-être le « lecteur à dire : Il n'est pas sûr que le grammairien « ne soit pas poète ; mais il est démontré que les « poètes ne sont pas grammairiens. » Quoique je ne sois nullement intéressé dans cette querelle, je me

garderai bien de réveiller, par ma sévérité, l'orgueil de M. Domergue : j'applaudirai à sa poésie comme j'ai applaudi à sa grammaire. D'ailleurs, selon lui, c'est tout un. Grammairien ! s'écrie-t-il, si vous n'êtes pas poète, vous n'êtes pas grammairien ! Et moi, qui suis logicien, je dis : Or, M. Domergue est grammairien, donc il est poète.

Voyez avec quelle noble simplicité et quelle fidélité il traduit : *Novimus et qui te...*

Je connais et qui vous...

Ite domum, si quis pudor, ite, juvenci.

Retirez-vous, taureaux, vous êtes sans pudeur.
O digno conjuncta viro, etc.
O nœuds bien assortis ! femme aveugle, tu hais
Mes vers, mes bœufs, ma barbe et mes sourcils épais.
Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error!
Je te vis, je brûlai, je séchai, je péris.

Veut-on de la hardiesse dans les figures et les expressions ?

Les trois sœurs, à la voix des éternels oracles,
Ont dit à leurs fuseaux : Filez tous ces miracles !

Certes, on n'a jamais rien *filé* de pareil.

On quitte avec peine les vers de M. Domergue : heureusement c'est pour revenir à sa prose ; et pour me servir de transition, j'emploierai encore un de ses vers, et je lui dirai :

Par toi j'ai commencé, par toi je veux finir.

ou, avec son orthographe :

Par toa je qomasc, par toa je vec finir.

M. Domergue *finit* donc par appliquer son système

et son orthographe à des morceaux de prose de sa composition, et voulant toujours réunir quelque autre objet utile à l'objet important de la grammaire, il prouve, dans l'un de ces morceaux, qu'il faut tâcher de ne pas nous enterrer avant que nous ne soyons morts. Il nous assure que si nous adoptons son orthographe, tous les accens disparaîtront, et qu'un Gascon, un Périgourdin, un Normand et un Provençal, parleront comme un Parisien ou comme M. Domergue lui-même, ou enfin comme *le professeur métropolitain*. Enfin, si son projet de réforme ne réussit pas, il aura toujours eu l'avantage de peindre avec des *contours et des lumières plus larges, plus dignes d'elle*, et d'avoir *déposé une grande idée dans le sillon du temps*. Pour la faire germer, il établit un *conseil grammatical*, qui donnera aux pères et aux mères des *conseils*, des *plans sur la langue et la littérature, depuis l'alphabet, jusqu'aux belles-lettres inclusivement*. Les abonnés au conseil grammatical recevront des plans et des consultations, toutes les fois qu'ils en demanderont, et quatre livraisons de *décisions grammaticales*, quand même ils n'en demanderaient pas. On peut consulter aussi, lorsqu'on n'est pas abonné, moyennant une somme qui varie, dit-on, selon l'importance de la question et de la personne : tant pour *le participe*, tant pour *l'adverbe*, tant pour *un baron allemand*, tant pour *un simple bourguemestre*, etc.

Analyse de mes Malheurs et de mes Persécutions depuis vingt-six ans ; par L. A. Pitou, auteur du *Voyage à Cayenne* et de l'*Urne des Stuarts et des Bourbons.*

M. Pitou est un des historiographes de la révolution, et je suis l'historiographe de M. Pitou. C'est moi qu'il charge d'annoncer au public ses ouvrages; et je m'en charge volontiers : c'est ainsi que j'ai successivement rendu compte de son *Voyage à Cayenne* (1), de son *Urne des Stuarts et des Bourbons*, et même du *fond de sa conscience.* Cependant, à chaque article que je fais, M. Pitou ne sait trop s'il doit me remercier ou se plaindre, être content ou piqué, avoir de la reconnaissance ou du ressentiment ; mais il finit toujours par me pardonner et me rendre sa confiance : j'en suis flatté, et j'ose dire que je n'ai jamais mérité de la perdre. J'ai toujours reconnu M. Pitou pour bon royaliste et homme d'esprit. Je me fais pardonner bien des choses, et je contente la plupart des auteurs à moitié moins.

Ordinairement M. Pitou mettait au frontispice de ses livres les deux beaux titres qui ont établi sa gloire, l'un dans les rues et les carrefours de la capitale, l'autre chez les beaux-esprits et les amateurs de livres curieux et singuliers. A la suite de son nom, il faisait lire ses deux qualités de chanteur et d'homme de lettres ; il néglige aujourd'hui de se décorer de ces deux titres, sans doute parce qu'on ne peut plus les lui contester. Sa réputation d'homme

(1) *V.* tome V, sect. VOYAGES, à la fin.

de lettres, qui même commença avec celle de chanteur, puisqu'il était l'auteur des couplets qu'il chantait avec tant de grâce et de succès, s'est beaucoup accrue depuis; elle est actuellement fondée sur de gros volumes in-octavo; et celui qu'il publie aujourd'hui rappellerait assez la célébrité du chanteur, si quelqu'un pouvait l'avoir oubliée. C'est en effet à ce premier état, auquel l'avait poussé son génie, une sorte d'instinct, et un véritable talent pour faire d'excellens couplets de Pont-Neuf, de boulevard et de toutes les places où le peuple s'assemble autour de quelques tréteaux, qu'il dut les honorables tribulations et persécutions dont il retrace l'histoire. Ce génie et ce talent ont leur mérite sans doute; mais cette gloire qu'on acquiert ainsi en plein air est ordinairement peu durable : autant en emporte le vent : elle s'envole avec les paroles et les chants du troubadour ambulant. Elle s'écoule avec les flots de la multitude qui se disperse. Il n'en est point ainsi de celle de M. Pitou : elle dure encore depuis vingt-cinq ans; elle durera long-temps; peut-être le rendra-t-elle immortel : c'est une chance que court M. Pitou; et alors, dût l'homme de lettres se révolter, c'est le chanteur qui transmettra son nom à la postérité.

Jamais, en effet, on ne donna un plus noble but, ni une plus haute importance politique à des chansons. M. Pitou, prenant à la lettre ce mot de Figaro, avec lequel il a peut-être encore d'autres rapports, *Tout finit par des chansons*, voulut faire finir la révolution, la république et ses divers gouvernemens *par des chansons;* il voulut faire renaître la royauté et la monarchie, en chantant; c'est une sorte de

mission politique qu'il avait établie, avec beaucoup de courage et de succès, dans les rues, dans les carrefours, dans les places publiques; et il ne doute pas que s'il eût eu beaucoup d'imitateurs, que si les Français mécontens et royalistes « eussent eu comme « lui le courage de mettre le préjugé sous leurs « pieds, et de déroger à la morgue ou à l'étiquette « pour prêcher ainsi en public l'amour de l'autel et « de la monarchie, nous n'aurions pas été vingt « ans à finir la révolution. » Il est certain que si tous les Français mécontens s'étaient mis à chanter dans les rues, on ne sait pas ce qui aurait pu arriver; cela eût été du moins fort gai.

Mais je crois que nul autre n'aurait eu les succès de M. Pitou : ces succès furent vraiment prodigieux; et moi-même, qui croyais bien connaître toute son histoire et toute sa gloire, qui avais lu ses livres, et même des manuscrits qu'il a bien voulu me communiquer; absent de Paris au moment de ses plus grands triomphes, j'en ignorais l'étendue et l'éclat. Tous les journaux de cette époque ne nommaient jamais M. Pitou, sans accompagner son nom de quelque épithète fort emphatique : c'était toujours *le célèbre Pitou, le fameux Pitou, le fameux chanteur Pitou, le célèbre chanteur royal Pitou*, etc. Le *Moniteur* lui-même, le grave *Moniteur*, dont les épithètes ont quelque chose de solennel, s'exprimait comme les autres; de sorte que M. Pitou devint, pour ainsi dire, officiellement *fameux*. On lit en effet, dans le *Moniteur* de quintidi 26 ventôse an V : « Le fameux « Pitou, chanteur et faiseur de chansons, tant de « fois arrêté et *relaxé*, vient encore de l'être (le

« *Moniteur* veut dire : vient encore d'être arrêté) « par ordre du bureau central. » Ce malheur arrivait souvent à M. Pitou ; et même avant le 18 fructidor, il avait été mis seize fois en prison. On prétend que l'abbé Lenglet-Dufrénoi était tellement habitué d'aller à la Bastille, que dès qu'il voyait entrer chez lui un exempt de la maréchaussée, il mettait son bonnet de nuit dans sa poche, et suivait l'exempt sans dire un mot, sans se faire présenter la lettre de cachet. M. Pitou était encore plus tôt prêt que M. l'abbé Lenglet-Dufrénoi ; il laissait son bonnet de nuit et son matelas à la prison.

Mais rien n'établit mieux ses brillans succès, que l'acte même d'accusation d'après lequel il faillit à être condamné à mort, et fut réellement condamné à la déportation. Cet acte est fort étendu, et rédigé avec une naïveté plaisante, qui contraste singulièrement avec les cruelles intentions de l'accusateur et la barbarie de ses conclusions. M. Pitou doit avoir eu quelque plaisir à retrouver cette pièce et à la mettre sous les yeux de ses lecteurs. Son amour-propre comme chanteur, et ses sentimens comme royaliste ont dû être également flattés. Là, on le voit tour à tour à la porte du Louvre, dans la rue du Coq, sur la place du Musée, sur la place des Victoires, sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois, toujours entouré de la même foule qui l'applaudit avec transport, qui répète ses refrains, qui témoigne par ses bruyans éclats de rire tout ce qu'elle trouve de réjouissant dans ses lazzis et dans ses bons mots ; qui se bat pour lui et le défend contre ses ennemis et les agens de la police : lui-même se défend très-bien ; il résiste à pro-

pos, riposte à merveille, et quand la moutarde lui monte au nez, il appelle tous les membres du Bureau central des *fripons*, et le leur prouve. Cependant ses partisans le dégagent, les femmes surtout se montrent très-vives et très-empressées : elles veulent que leur empressement et leur zèle soient remarqués par celui qui en était l'objet. Lorsqu'elles craignaient de n'avoir pas été aperçues, on les entendait, dit l'acte d'accusation, dire comme Titus, mais par un autre motif : *Nous avons perdu notre journée; car,* ajoutaient-elles tristement, *Pitou ne nous a pas vues.*

Pour éviter ce désagrément, on les a vues prendre de singulières précautions. M. Pitou ne commençait sa mission politique et chantante que vers le soir ; mais dès neuf heures du matin, de jolies femmes faisaient retenir et garder des places par leurs domestiques, afin de se trouver plus près du *beau chanteur;* c'est ainsi qu'elles l'appelaient (je n'ai ici pour garantie que M. Pitou lui-même). A neuf heures et demie du soir, M. Pitou s'arrachait à ses triomphes ; mais la foule ébahie demeurait sur la place, où la retenaient fixée jusqu'à onze heures et l'admiration pour le chanteur, et les réflexions et les commentaires qu'on faisait sur ses chansons. A l'agrément du chant et au charme des paroles, M. Pitou réunissait l'éloquence du geste. Quelque révolutionnaire fameux passait-il sur la place où il dominait ? mon chanteur, qui connaissait son monde, faisait quelques pantomimes expressives ou convenues ; et la foule aussitôt de huer outrageusement le jacobin malencontreux. Mais le geste que l'acte d'ac-

cusation lui reproche le plus amèrement, et qui paraît affecter le plus sensiblement l'accusateur, c'est celui que faisait le chanteur, toutes les fois que dans ses chansons et dans ses bons mots il nommait la *république* et les *républicains* : il paraît qu'alors il plaçait singulièrement sa main. L'acte d'accusation, qui dit très-positivement et très-clairement où il la plaçait, appelle cela un *geste indécent;* le *Journal de Paris*, plus énergique, l'appelle un *geste contre-révolutionnaire*. Pour moi, j'avouerai que ce n'était pas un geste de bon ton ; mais les belles manières réussiraient peu sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois. L'exquise politesse qui plaît dans un salon y aurait peu de succès ; et qu'on se figure tout celui qu'avait M. Pitou, lorsqu'aux mots de *république* et de *républicain* on voyait chaque fois et régulièrement sa main se mouvoir, se porter en arrière, et prendre toujours la même position méprisante et dédaigneuse : quels bruyans éclats de rire, quels transports, quels brouhahas !

Mais le Directoire n'aimait pas à rire, surtout après le 18 fructidor ; la gaîté et la présence d'esprit qui jusque-là avaient sauvé M. Pitou à travers seize emprisonnemens, ne l'abandonnèrent point, mais devinrent inutiles : en vain il sauta, gambada, battit des entrechats au milieu de ses juges, et voulut même en faire danser un, comme il nous l'apprend dans la relation de son *Voyage à Cayenne;* il fut impitoyablement jeté à Bicêtre, et de là transporté dans la Guiane. Il n'y a ni gloire ni plaisir d'être chanteur au milieu de ces plages brûlantes et désertes : M. Pitou s'y fit observateur, naturaliste,

historien, *homme de lettres*, enfin. A son retour, il publia une Relation, fruit de ses voyages et de ses malheurs. Toujours bon royaliste, et écrivain original et singulier, il a encore publié dernièrement l'*Urne des Stuarts et des Bourbons*, ou *le fond de sa conscience* : c'est ce livre, dont je rendis compte le 24 janvier dernier, qui a failli à nous brouiller. Il paraît que M. Pitou a été plus content du *Constitutionnel* que de moi, et j'en suis véritablement piqué. S'il ne s'agissait que d'une affaire d'amour-propre, j'avouerais volontiers que l'article du *Constitutionnel* vaut mieux que le mien, et que le rédacteur de cet article est un meilleur écrivain que moi : mais je crois être un aussi bon royaliste que lui, et je suis humilié qu'il ait su mieux que moi rendre justice à un royaliste comme M. Pitou. Cependant, quoique mon article ait eu le malheur de déplaire à M. Pitou, il en rapporte une bonne partie dans son dernier ouvrage; et j'ai admiré l'art avec lequel il sait faire un extrait : il a su si bien choisir, si heureusement adopter et rejeter, changer si à propos quelques expressions, et arranger quelques transitions, qu'il a rendu mon article véritablement excellent : c'est ainsi qu'il aurait toujours dû être; c'est ainsi que je l'adopte, puisqu'il ne renferme plus que des éloges de M. Pitou.

Je n'ai pareillement que des éloges à donner à son dernier ouvrage; peut-être à la fin devient-il un peu trop rêveur, un peu trop mélancolique; mais il vient de lire Job, et il avoue que cette lecture lui a donné *quelques idées noires;* mais voyant le lecteur *froncer le sourcil*, il *ferme sa Bible*, ce qui ne l'empêche pas

de songer encore à Job, auquel il rend une belle et éclatante justice. Dès-lors, son esprit, monté aux grandes méditations et même au sublime, s'y embarrasse un peu et s'y perd : j'aime mieux M. Pitou gai et chanteur.

Remède contre la goutte, par M. Pradhier.

Cicéron rapporte que Pompée alla visiter à Rhodes un célèbre philosophe stoïcien, Possidonius, qui était horriblement tourmenté des douleurs de la goutte. Après les premiers complimens d'usage auprès d'un homme qui souffre, le général romain exprima à Possidonius tous ses regrets de ce qu'une aussi fâcheuse cause le privait d'entendre disserter un philosophe tel que lui : « Cela ne vous en privera « point, s'écria vivement Possidonius, et il ne sera « pas dit qu'une misérable douleur de corps m'em- « pêchera de me rendre aux vœux d'un grand hom- « me qui me fait l'honneur de venir chez moi. » Alors, sans sortir de son lit, il se mit à disserter gravement et longuement, et il prit pour texte de sa dissertation cette thèse favorite des stoïciens, et le fondement de leur doctrine : la vertu seule est un bien, le vice seul est un mal ; et lorsque les douleurs poignantes de la goutte se faisaient sentir dans le cours de sa déclamation, il l'interrompait pour s'écrier : « Tu as beau faire, ô douleur! tu ne me feras « jamais avouer que tu sois un mal. »

Aujourd'hui nos goutteux ne disent point cela : ils avouent que la goutte est un mal, et un fort grand mal ; ils ne se piquent point d'être stoïciens, et quand ils le seraient, toute leur philosophie céderait peut-

être aux impressions aiguës de la douleur ; car on a vu des philosophes de cette fière école donner ce scandale. Denys d'Héraclée, quoique élève de Zénon, le fondateur de la secte, tourmenté comme Possidonius, fut loin de l'imiter dans sa constance : il *hurlait*, dit l'auteur des Tusculanes, *ejulabat ;* il poussait des gémissemens pitoyables, et criait de toutes ses forces que *la douleur était un mal*. Cléanthe, l'un de ses condisciples, voulut lui faire quelques reproches de ce qu'il abandonnait ainsi ses principes et faisait cette injure à la philosophie : « Ah ! « répondit Denys d'Héraclée, j'ai ici un argument « plus fort que tous ceux de la philosophie : je souf- « fre, et ne peux supporter la douleur : elle est « donc un mal. » Cléanthe, indigné, frappa du pied, et appliqua à son faible ami un vers d'une tragédie d'Eschyle dont le sens est :

> Quoi ! d'Amphiaraüs, aux enfers descendu,
> Un si lâche propos sera-t-il entendu ?

désignant par Amphiaraüs le maître de Denys, Zénon, dont il était fâché de voir le disciple dégénérer.

Je veux bien croire que nos goutteux sont plus fermes et plus courageux que ce Denys d'Héraclée ; mais ils sont aussi moins opiniâtres ou plutôt moins déraisonnables que Possidonius ; ils ne se laissent point persuader par les vaines subtilités d'une orgueilleuse philosophie, que ce qui les fait horriblement souffrir n'est pas un mal ; ils désirent vivement d'être affranchis de ce mal cruel. Dans tous les siècles, les médecins en ont cherché les moyens, excités et par leur propre intérêt et par l'intérêt de l'humanité. La goutte, en effet, d'après une observation

de Sydenham, attaque principalement et une portion choisie de l'humanité, les gens d'esprit, et ceux qui pourraient le mieux récompenser les médecins, les gens riches : *Podagra plures occidit acutos et sapientes quàm fatuos, plures divites quàm pauperes.* Mais jusqu'ici toutes les recherches, toutes les méditations des gens de l'art sont demeurées pour ainsi dire sans succès : tant de prétendus spécifiques, donnés à différentes époques comme infaillibles, sont tombés dans l'oubli ; quelques autres, sans être tout-à-fait dédaignés, ne sont plus regardés que comme des palliatifs. Aussi M. Pradhier applique-t-il à toutes ces vaines recherches le mot de l'auteur d'un ouvrage agréable, les *Lettres à Sophie : Chaque instant on interroge la nature, et chaque siècle à peine elle répond un mot.*

Mais M. Pradhier assure qu'elle lui a répondu à lui. Depuis quelques années son remède fait beaucoup de bruit à Paris, prôné par les uns, dénigré par les autres, et guérissant beaucoup de monde à travers ces contestations et cette diversité d'opinions. Pour ramener tout le monde à un même sentiment, ce qui est toujours fort difficile, même dans la plus juste cause, M. Pradhier vient de faire imprimer un livre où il expose, non la composition et la recette de son remède, mais les motifs qui doivent faire croire à son efficacité ; les circonstances et les raisonnemens qui l'ont conduit à le découvrir, les cures nombreuses et véritablement surprenantes qu'il a opérées ; et tout cela forme en sa faveur un préjugé qu'il oppose avec force et avec raison à ses détracteurs : si d'ailleurs il ne leur dit pas son secret, ce

qui est tout simple, on ne peut pas lui objecter néanmoins que ce soit un de ces remèdes occultes débités par des empiriques, et justement repoussés par les hommes prudens, puisqu'il a été soumis à une commission d'habiles médecins, nommés par le gouvernement pour l'examen des substances qui entrent dans la composition de ce spécifique, et pour en constater les effets.

La plus solide partie de l'ouvrage repose sur une foule de faits ; genre de preuves qui est à la portée de tout le monde, même des plus ignorans en médecine, tels que moi. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans son livre pour les plus habiles des parties scientifiques (1) : telle est une dissertation sur la fièvre, objet que M. Pradhier rattache au sien, parce qu'il croit qu'il y a une grande affinité entre l'humeur qui produit la fièvre et celle qui produit la goutte, et qu'il ne doute pas que son remède ne puisse guérir l'une comme l'autre. Cette dissertation, qu'il met dans la bouche d'un de ses amis, est certainement faite par un homme qui expose très-bien ses idées, et par un médecin, quoique peu ami des médecins, et trop ami de la fièvre : peu s'en faut qu'il ne nous la souhaite à tous. Il s'élève contre le quinquina et tout ce qui la chasse trop promptement ; il oppose à la pratique ordinaire des médecins et à la *Médecine scientifique*, la *Médecine du Bon Sens;* et voici le parallèle qu'il trace de ces deux Médecines : « L'une, « dit-il (celle du Bon Sens), est simple, modeste et

(1) Ce livre est en effet l'ouvrage d'un habile homme, qui n'est point M. Pradhier.

« soumise ; l'autre est parée, fière, impérieuse : « l'une parle peu, et réfléchit beaucoup ; l'autre, « trop riche d'expressions et trop pauvre de pen- « sées, abonde en paradoxes et en sophismes..... La « première est une de ces beautés graves dont la « douce mélancolie inspire le respect, mais dont les « traits réguliers ne plaisent pas à tout le monde... « La seconde ressemble à ces beautés vives et pi- « quantes, dont la physionomie, quoique irrégu- « lière, offre un ensemble flatteur, sans qu'on puisse « dire pourquoi, sans qu'on sache même à quoi l'at- « tribuer. » Il me semble que les derniers traits de ce parallèle sont un peu forcés ; et je ne crois pas que la Médecine, de quelque nature qu'elle soit, ressemble jamais à *une beauté vive et piquante*.

J'ai parlé d'une commission de savans médecins nommés par le gouvernement pour examiner le nouveau remède contre la goutte. Le rapport de cette commission vient de paraître ; il atteste d'abord qu'aucune substance nuisible n'entre dans la composition du remède : puis, aux guérisons rapportées par M. Pradhier, il en ajoute plusieurs autres opérées par le même remède, appliqué par les médecins eux-mêmes. Cependant, ce rapport contient aussi quelques restrictions, parle de quelques guérisons imparfaites, de l'impuissance même du remède contre certaines gouttes. Mais M. Pradhier s'élève contre ces restrictions, affirme que lorsque le malade a succombé, c'est parce que son remède a été appliqué trop tard, et contre son avis, lorsque le principe de vie était à peu près éteint, ou lorsqu'il y avait complication de maux ; de sorte que la goutte disparais-

sant par l'effet de son remède, le malade devait néanmoins mourir par l'effet des autres maladies. De plus, il accuse les rapporteurs de réticences perfides, d'avoir dissimulé des cures importantes dont ils avaient été les témoins, et de prendre quelquefois le *masque de l'équivoque*, quelquefois même celui de l'*imposture;* puis il leur en demande pardon, car il les respecte beaucoup, et s'excuse sur ce qu'il répond *en officier de cavalerie;* il paraît même regretter en un endroit (p. 155) de ne pas répondre d'une manière plus *cavalière* encore.

Je n'entrerai point dans cette discussion entre M. Pradhier et les rapporteurs; je ne rapporterai point non plus la foule de faits qu'il cite, de guérisons merveilleuses qu'il a opérées. La plus importante pour lui est celle qui le regarde : il avait une goutte cruelle, opiniâtre, invétérée, et il s'en guérit. Mais la cure qu'il affectionne particulièrement, est celle dont madame P..... a été l'objet; je m'abstiendrai néanmoins d'en rapporter les circonstances, parce qu'il me faudrait entrer dans des détails anatomiques fort délicats. Où la goutte aussi avait-elle été se loger!

In sacram Christianissimi Gallorum Regis inunctionem, carmen.

Les Muses latines comme les Muses françaises célèbrent l'heureux événement qui occupe et réjouit la France. Il en a toujours été ainsi depuis la renaissance des lettres, et l'on ne trouverait, dans les trois derniers siècles de notre histoire, aucune grande époque,

aucune époque surtout heureuse et glorieuse, qui n'ait été chantée dans la langue d'Horace et de Virgile, comme dans celle de Racine et de Boileau. Il faut même le dire : dans cette sorte d'émulation et de rivalité, la poésie latine a été ordinairement mieux inspirée et plus heureuse. Aucun, ou presque aucun poème français n'a survécu à la circonstance qui l'avait fait naître, tandis que plusieurs ouvrages, inspirés dans ces jours de joie et d'allégresse par les Muses latines, conservent encore quelque célébrité; on les trouve dans des recueils estimés, on les y lit avec plaisir; et celui de ces recueils qui est fort répandu parmi les hommes qui cultivent les lettres et possèdent les langues anciennes, sous le titre de *Poemata didascalica*, en renferme plusieurs du P. Oudin, et de quelques autres, sur les triomphes de Louis XIV, sur la naissance du dernier prince de Condé, que nous avons vu vivre et mourir avec tant de gloire, et sur quelques autres sujets du même genre. Dans ces circonstances, tout Français a du zèle, et lorsqu'il ne s'agit que d'exprimer ses sentimens dans sa langue naturelle, presque tout Français croit avoir de l'esprit et du talent, ce qui multiplie prodigieusement les vers, et, il faut le dire, les mauvais vers français. Mais pour les exprimer dans une langue morte et savante, il faut avoir fait de bonnes études; cela diminue beaucoup le nombre des concurrens, et d'ailleurs les bonnes études forment le goût et dissipent beaucoup d'illusions.

Nous ne craignons pas d'affirmer que le sacre de S. M. Charles X a inspiré un de ces poèmes dignes d'être recueillis et conservés. L'Université ne pou-

vait se taire dans une circonstance à laquelle elle prend un si vif intérêt. C'est dans une de ces langues savantes dont elle est la gardienne et la dépositaire, et dont elle est chargée de transmettre et de perpétuer la connaissance, qu'elle devait exprimer sa joie et ses vœux. Elle ne désavouera point, pour son interprète et son poète dans cette grande occasion, M. Ducluzeaux, professeur agrégé au collége de Bourbon, ni le poème qu'il vient de publier sous ce titre : *In sacram christianissimi Gallorum Regis inunctionem, carmen.*

C'est une composition remarquable par son étendue, par la richesse, le mouvement et la verve de la poésie, et par l'accent vrai et plein de chaleur des bons sentimens.

Après un exorde modeste, le poète déclare le motif qui l'engage à reprendre la lyre qu'il avait délaissée. C'est la gloire de la maison de Bourbon qu'il veut chanter, de cette race auguste, impérissable, immortelle, qui, semblable au phénix, renaît éternellement de ses cendres. Cette comparaison, un peu usée, est ici rajeunie par des vers pleins de grâce et de poésie. Telle est, continue le poète, telle est la famille de nos rois :

> Talis et ipsa domus nostrorum immortua regum
> Interituque suo vivax, et morte sub ipsâ
> Sceptriferam renovans fecundo semine prolem,
> Omnia regnando seclorum prælia vincit.
> . . . . . .
> Rex jacet extinctus, vivat Rex! Regia semper
> Regni vita manet, defuncto Rege superstes.

Tels furent les cris de joie et d'allégresse qui conso-

lèrent nos douleurs à la mort de Louis XVIII. Ici le poète retrace les qualités aimables et les manières charmantes qui avaient fait adorer le successeur de ce roi, sauveur et législateur de son peuple, lorsqu'il n'était encore que l'héritier de la couronne. Il rappelle quelques-uns de ses mots heureux, qu'il traduit heureusement, entre autres celui-ci : « Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un Français de plus. » Les mêmes qualités, les mêmes vertus, la même grâce, font adorer ce même prince devenu roi, brillent sur le trône, et en reçoivent un nouvel éclat.

Cependant la piété de Charles X lui inspire le dessein d'imiter ses ancêtres, et de se faire sacrer à Reims. M. Ducluzeaux décrit, avec une grande magnificence de style, de poésie et d'images, les pompes de cette auguste cérémonie. Tout est peint, et le spectacle et les spectateurs; mais parmi ces spectateurs, le poète distingue Madame la Dauphine :

Reginæ similis, formâque augusta verendâ,
Omnes in sese convertit femina vultus :
Hæc est magnorum fortissima Filia regum,
Quæque gerens animos mulicbri in corde viriles,
Pertulit adversos fatorum interrita casus.

Et Madame, duchesse de Berri :

Assidet huic juxtà, juveni heu! viduata marito,
Proh scelus! et sacros mater solata dolores, etc.

Cette princesse embrasse tendrement ses enfans, les présente à la France, et le poète s'écrie :

O sacra progenies! maternâ cresce sub umbrâ,
Et jam nunc patriis gaudens assuesce triumphis.

On sent que le vainqueur et le pacificateur de l'Espagne n'est point oublié. Le portrait du roi s'élève au-dessus des autres. Enfin la voûte du temple semble s'ouvrir : les augustes aïeux et les prédécesseurs de Charles X viennent prendre part à cette fête religieuse et sacrée ; ils portent des lis d'une main, un sceptre de l'autre. Parmi eux le poète en distingue six, Clovis d'abord :

> Intonsum, Clodoalde, caput, longosque capillos
> Et tua terribili miramur vellera vultu.

Ensuite Charlemagne, dont le poète trace rapidement les principaux exploits ; saint Louis, dont il peint à la fois la piété, la fermeté et le courage ; Henri IV, vainqueur des factions et père de son peuple ; Louis XIV,

> . . . . . Reverâ et nomine magnus
> Alta movens animis.

Enfin Louis XVI :

> Optimus hunc sequitur, quo non clementior alter
> Rex fuit, heu! rabidis data victima fatis!

Cette rapide et incomplète analyse donnera une idée du poème, et inspirera à tous les amateurs de la poésie latine le désir de le lire. Je ne connais aucun poème fait pour des circonstances analogues, dans les temps où la poésie latine était le plus cultivée, qui fasse plus d'honneur à son auteur, et qu'on doive préférer à celui-ci.

Cet hommage, offert par un professeur de l'Université, est, je le répète, digne de l'Université (1).

---

(1) J'ai conservé cet article, non-seulement à cause du mérite

Lettres sur l'Italie, en 1785, par Dupaty. Nouvelle édition, corrigée avec soin, et ornée de figures.

J'imagine que, puisque l'éditeur annonce que cette nouvelle édition est *ornée de figures*, on y en trouve effectivement plusieurs. Quant à moi, je n'ai pu en découvrir qu'une, ce qui ne suffirait pas pour justifier son annonce : c'est sans doute un accident arrivé à mon exemplaire; il ne vaut pas trop la peine de s'en plaindre. Cependant, je l'avoue, j'aurais mieux aimé qu'on m'eût dérobé quelques pages du texte, et j'abandonnerais volontiers pour des figures qui, dans un dessin pur, agréable et correct, me représenteraient quelques-uns des chefs-d'œuvre que décrit l'auteur, un bon nombre de figures de rhétorique qu'il emploie à les décrire : pour celles-ci, elles ne manquent point; je ne vis jamais une telle profusion, de celles surtout qui expriment l'admiration, l'enthousiasme, le ravissement, l'extase. Jamais on ne vit fuir avec plus de soin, ni éviter avec plus de malheur l'abandon, la simplicité, le

---

du poème, dont il offre une courte et rapide analyse, mais pour honorer et recommander la mémoire de l'auteur, mort avant quarante ans, lorsque, dans toute la force de l'âge, il s'occupait, indépendamment de ses fonctions universitaires qu'il remplissait avec zèle, de savans travaux philologiques, que ne pouvaient manquer de rendre utiles et intéressans son goût, son esprit, et sa profonde connaissance des langues grecque et latine. J'ai déjà nommé, dans ma *Préface*, tom. I, p. xij, feu M. Ducluzeaux, comme un ami qui m'a été très-utile dans la publication de ces *Mélanges*.

naturel, qualités charmantes et qui donnent du prix à tous les ouvrages, mais qui sont le caractère essentiel des lettres : celles-ci sont un dithyrambe perpétuel ; et si la poésie dithyrambique était toujours employée si hors de propos, on devrait trouver très-bonne la définition de cette dame qui, selon le baron de Grimm, disait : *Un dithyrambe, c'est, je crois pis qu'une ode.*

Ces lettres, publiées pour la première fois l'année qui précéda la révolution, sont, ce me semble, le dernier ouvrage un peu remarquable où l'influence de cette école moderne qui, voulant *régler tout, brouilla tout* en morale, en politique, en littérature, se fait d'autant plus malheureusement sentir, qu'elle corrompt un heureux naturel, un esprit distingué, une imagination brillante, un talent peu vulgaire. Tous les vices de cette école se reproduisent avec une sorte d'exagération dans l'ouvrage du président Dupaty : l'enflure de Thomas, avec plus de souplesse néanmoins dans le style et de flexibilité dans l'esprit ; le faux enthousiasme de Diderot, et son ton illuminé, et son pathos amphigourique ; la morgue, le ton tranchant, décisif, déclamateur ; un souverain mépris pour toutes les institutions jusqu'alors respectées, surtout une affectation de profonde sensibilité, affectation commune à tous les écrivains de cette école, dont la plupart, froids et égoïstes, font sans cesse dans leurs écrits le vain et hypocrite étalage d'une humanité tendre et compatissante ; tandis que quelques autres, et je mets M. Dupaty de ce nombre, doués à la vérité d'une sensibilité réelle, en outrent l'expression jusqu'au ridicule ; et, par la

recherche et l'exagération des pensées, la font dégénérer en niaiseries sentimentales.

Il faut avouer qu'un *Voyage en Italie* est un cadre très-heureux pour recevoir ces déclamations philanthropiques, philosophiques, politiques, que les écrivains de cette école aimaient à répandre dans leurs ouvrages, et qui, à cette époque où le goût était aussi perverti que les opinions, assuraient toujours le succès d'un livre. Le voyageur philosophe rencontrait d'abord en son chemin de hautes montagnes, et l'on sait que les écrivains qui se piquent de philosophie se sont toujours montrés épris d'une belle passion pour les montagnes : c'est là qu'ils aiment à rendre hommage *à l'Être suprême*, lorsqu'ils ont la bonté d'en reconnaître un ; c'est là qu'ils méprisent encore plus les autres hommes, qu'ils sentent encore mieux leur supériorité, qu'ils s'élèvent davantage au-dessus des préjugés, que leurs idées s'agrandissent, que leurs sentimens s'épurent. En continuant sa route, il rencontrait sur son passage divers objets, des petits princes, des républiques aristocratiques, des seigneurs dont la domination était assez douce, mais qu'il ne manquait pas de transformer en petits tyrans, ce qui donnait une belle occasion de semer de grandes idées sur la liberté et l'égalité ; un peuple qui, comme à peu près tous les peuples, alliait la dévotion au libertinage ; des principes religieux à des opinions superstitieuses ; heureux texte à de violentes sorties contre le fanatisme, et en faveur de la morale universelle ! beaucoup d'églises, de chapelles, de madones ; source intarissable de plaisanteries souvent bien peu ingénieuses, et de sarcasmes peu

délicats, quelquefois même assez grossiers; enfin, les plus beaux chefs-d'œuvre des arts, aliment éternel de jugemens vagues, incertains, souvent opposés et contradictoires, et d'un enthousiasme ou factice, ou du moins tellement exagéré dans l'expression, qu'il en devient ridicule, même lorsqu'il est réel.

Telle est l'exacte analyse de trois ou quatre voyages en Italie, entrepris à peu près à la même époque, et par des écrivains animés du même esprit, ou qui plutôt se laissaient entraîner par l'esprit du temps, et le flattaient pour en être flattés à leur tour; tel est en particulier l'analyse des Lettres de M. Dupaty sur l'Italie. Mais il me suffira de l'avoir remarqué, et je n'irai point exhumer de ce livre, dont plusieurs causes réunies doivent de jour en jour diminuer les lecteurs, et les fausses idées de politique, et les traits d'un mépris insultant pour les institutions sur lesquelles repose la société, et ces vœux ardens de réforme, et ces prophéties indiscrètes, souvent assez mal réalisées, et qui seules suffiraient pour décréditer le prophète, et même l'écrivain. Ce ne sont pas là les traits propres et caractéristiques de l'ouvrage de M. Dupaty; ils lui sont communs avec une foule d'autres écrivains plus célèbres même que lui, et dont quelques-uns n'avaient ni d'aussi bonnes intentions ni d'aussi bonnes excuses que lui. La plupart d'ailleurs de ses observations sont actuellement pour nous sans but, comme sans intérêt; la plupart de ses sarcasmes sont tout-à-fait émoussés, puisqu'ils portent sur des objets qui n'existent plus, ou qui ont entièrement changé de face.

J'oublierai donc ses principes, et je ne ferai la

guerre qu'à son mauvais goût. Ce n'est pas que le mauvais goût lui soit plus particulier que les principes : il a suivi le torrent, et dans les opinions qu'il a professées et dans la manière dont il les a exprimées ; on voit qu'il s'est toujours proposé des modèles. Mais si, comme philosophe, hardi et réformateur, il ne se distingue pas de la foule, comme écrivain, il en sort par l'excès auquel il porte les défauts de son école : c'est un imitateur qui devient véritablement original. D'ailleurs, son exemple pourrait devenir contagieux, et je ne serais pas étonné qu'il eût des partisans, parce que souvent il séduit par tous les prestiges de l'esprit, par des tours vifs et inattendus, et par des expressions trouvées et fort heureuses; par des effets pittoresques de style et des mouvemens pleins de sensibilité et d'éloquence. Mais que de défauts altèrent et corrompent ces qualités, dont la plupart sont même assez déplacées dans la relation d'un voyage, et dans de simples lettres, et pourraient par conséquent elles-mêmes être reléguées, par une juste sévérité, au nombre des défauts! Quelle recherche, quelle affectation, quelle enflure, quel galimatias! quel style pénible, contourné, bizarre, tantôt découpé en petites phrases, en petits paragraphes, tantôt développés en longues périodes à perte d'haleine! Je croyais lire une lettre, et chaque page m'offre une profusion de figures hardies et d'images audacieuses, de mouvemens de style qu'admettrait à peine la poésie lyrique, d'élans plus que pindariques. Je croyais entendre un voyageur qui rend compte à sa femme, à ses enfans, à ses amis, de ses observations et des sentimens et des

idées que faisaient naître en lui une foule d'objets nouveaux et curieux ; et j'entends une sibylle assise sur son trépied, agitée par je ne sais quel génie, et parlant en style d'oracle, c'est-à-dire en style toujours emphatique, quelquefois obscur, et assez extraordinaire pour qu'on puisse dire qu'il n'a rien d'humain : *Nil mortale sonans.*

Quand je lis de pareils livres, et aucun autre n'est plus que celui-ci capable de faire faire cette réflexion, je me figure l'étonnement qu'auraient éprouvé les premiers écrivains et les vrais législateurs de notre langue, Boileau, Racine, Molière, Bossuet, Fléchier, Pascal, Mallebranche, si ces ouvrages fussent tombés dans leurs mains. Assurément ils n'auraient plus reconnu cette langue qu'ils avaient formée, fixée et embellie par leurs écrits ; mais M. le président Dupaty croyait qu'elle ne suffisait plus pour exprimer nos idées. Ce n'est point ici une conjecture que je fais, ni une conséquence que je tire de sa manière d'écrire : c'est un principe qu'il établit lui-même dans une de ses dernières lettres, dans la lettre CI^e^ ; et peut-être nous donne-t-il par là le secret de ses innovations et de son style. « On ne « réfléchit pas assez, dit-il, que la plupart des phra- « ses faites qui roulent depuis long-temps dans le « commerce de la pensée, ne peuvent presque plus « aller aux choses... Les phrases usitées dans le lan- « gage d'une nation n'auraient pas moins besoin que « les monnaies d'être de temps en temps refondues ; « mais les grands écrivains et les philosophes, qui « seuls possèdent le coin propre à les frapper, sont « infiniment rares. » Tel est le système de M. Du-

paty, et ce n'est point chez lui une vaine et inutile théorie ; il la réduit en pratique ; il a cru avoir l'autorité suffisante pour *refondre* la langue, qu'il a regardée comme un signe usé, effacé, et peu propre à représenter les richesses de son esprit : il s'est mis sans façon au nombre de ces *grands écrivains* ou *grands philosophes*, qui possèdent *le coin* propre à frapper *ce nouveau signe* représentatif des idées que le progrès des lumières a accumulées ; et il a prétendu lui donner cours. C'est un des pères de l'école romantique.

Sur un chapitre du roman de M. Picard (Eugène de Senneville et Guillaume).

Je suis quelquefois prodigieusement reculé dans mes lectures ; par exemple, je ne lis que dans ce moment le roman de M. Picard, et même je ne suis encore arrivé qu'au huitième chapitre : c'est sur ce chapitre que je veux le chicaner ; je me livre d'autant plus volontiers à cette fantaisie, qu'elle n'aura rien de désagréable pour M. Picard. Son roman n'en sera ni plus ni moins agréable pour cela, et il lui sera vraisemblablement fort indifférent que je ne pense pas comme lui sur l'objet de cette petite discussion que je vais entreprendre : c'est de la *logique* qu'il s'agit, c'est-à-dire de la partie qu'on appelait ainsi dans ce cours de philosophie qui terminait et couronnait, pour ainsi dire, le cours entier des études que recevait toute la jeunesse de la France dans les colléges de la capitale et des provinces. M. Picard n'aime point cette logique : il s'en déclare même l'ennemi, et veut la flétrir par les plus méprisantes

qualifications. « Quel changement! s'écrie son héros, « Eugène de Senneville; quel désenchantement pour « un écolier lorsqu'il *monte*, ou plutôt lorsqu'il « *tombe* de la belle et noble rhétorique à cette classe « *absurde* et *ridicule*, si mal à propos décorée du « beau nom de *logique!*.... Je ne m'occupai, dit-il « plus loin, des règles du syllogisme et autres argu- « mens que pour m'en moquer. » *Eugène de Senneville*, il est vrai, fait et dit beaucoup de sottises dans tout le cours du roman, d'après ce que j'en ai ouï dire, et d'après même ce que je puis en juger par les sept ou huit chapitres que j'ai lus, et dans lesquels le caractère du héros est déjà passablement établi; mais il est bien évident qu'il ne faut pas regarder l'endroit que j'ai cité comme une de ces légèretés qui ne tirent point à conséquence dans la bouche d'un étourdi tel qu'Eugène de Senneville; c'est bien évidemment l'opinion de M. Picard lui-même.

Lorsque M. Jourdain, à qui son maître de philosophie veut aussi apprendre la logique, lui demande *Qu'est-ce que c'est que cette logique?* Le maître de philosophie lui répond qu'elle enseigne trois choses : « La première, de bien concevoir par le moyen des « universaux; la seconde, de bien juger par le moyen « des catégories; et la troisième, de bien tirer une « conséquence par le moyen des figures, *Barbara*, « *Celarent, Darii, Ferio, Baralipton*, etc. » Je conçois que M. Jourdain prétende que *cette logique ne lui revient point;* que ces mots sont *rébarbatifs*, et qu'il demande à son maître de philosophie de lui apprendre quelque chose de plus *joli*. Mais M. Picard n'est pas fait pour penser comme M. Jourdain, et je

suis persuadé que son maître de philosophie lui enseignait une logique, sinon plus *jolie*, du moins plus raisonnable et plus claire. Du temps de Molière, une philosophie toute péripatéticienne, hérissée non-seulement de vaines abstractions, mais de mots vides de sens, d'explications inintelligibles, de causes *occultes* et d'effets chimériques, dominait dans les écoles. Ce ridicule ne pouvait échapper au plus illustre des disciples du célèbre Gassendi : instruit à une meilleure école, il n'en fut que plus frappé de l'absurdité de toutes les autres. C'est sur l'idée juste et plaisante qu'il s'en était faite, qu'il fait parler le maître de philosophie de M. Jourdain, un des personnages les plus plaisans, les plus comiques que Molière lui-même ait imaginés : il ne paraît que dans deux scènes; mais ces deux scènes, et *l'arrêt burlesque* de Boileau, ne contribuèrent pas peu sans doute à bannir des écoles ces questions oiseuses et cette philosophie absurde. Il pouvait en rester quelques traces encore, au temps où Eugène de Senneville faisait son cours de logique, c'est-à-dire un peu avant 1740; mais insensiblement elles avaient disparu, et il n'en restait plus guère au temps où M. Picard faisait le sien. Ce temps devait être à peu près celui où j'étais moi-même en logique; et, je l'avoue : les savantes leçons que je recevais de M. Marty, professeur de philosophie au collége du Plessis, sont loin de m'avoir laissé sur la logique les impressions défavorables qu'exprime ici M. Picard. C'est un hommage que je me plais à rendre à cet habile professeur, plein de science, d'aménité et de modestie. Il nous dictait dans la langue de Cicéron des questions agi-

tées ou dignes de l'être dans les écoles de Socrate et de Platon ; assurément cela n'était point ridicule.

Mais parcourons rapidement quelques-unes de ces questions qui paraissaient si méprisables à *Eugène de Senneville*, et même à son camarade *Guillaume*, beaucoup plus sensé que lui ; et voyons si elles sont indignes d'exercer l'esprit et le jugement d'un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans. Le cours de logique s'ouvrait par des *prolégomènes*, remplis de définitions à la vérité assez sèches ; c'est ainsi que commencent toutes les sciences. La rhétorique elle-même n'en est pas exempte : la rhétorique d'Aristote n'est pas plus attrayante que sa logique. La plupart des ouvrages que Cicéron, dont l'imagination était si brillante, a composés sur un art dans lequel il a tant excellé, ne sont guère moins secs. Il en est de même de la plus grande partie des institutions de Quintilien. Lorsque toutes les définitions des termes qui entrent dans le vocabulaire de la langue philosophique étaient bien éclaircies, le professeur exposait les règles du raisonnement, apprenait à en connaître toutes les ressources, à en découvrir tous les abus : petit code rédigé avec une précision si lumineuse et si exacte, que c'est un titre de gloire du grand philosophe qui, le premier, l'a indiqué. Bientôt on appliquait ces règles à établir et à défendre les divers motifs de nos jugemens. Quelques-unes de ces discussions avaient beaucoup d'intérêt, d'autres en avaient moins : telles étaient, par exemple, celles qui ont pour objet l'*évidence* et le *sens intime*, vaines subtilités sur lesquelles on insistait trop peut-être ; espèces de combats à outrance contre des chi-

mères et des fantômes, c'est-à-dire, contre des philosophes qui n'existaient pas, ou qui n'étaient pas de bonne foi. J'en dirais autant de la discussion sur *la relation de nos sens*, si cette proposition, qui paraît si évidente, n'avait cependant paru douteuse à Mallebranche, et si les doutes d'un si grand philosophe ne devaient pas être honorés du moins par une controverse; mais c'est une grande et belle question, que celle de *l'autorité du témoignage des hommes*, et de *la certitude des jugemens* qui reposent sur ce témoignage, revêtu des conditions qui le mettent au-dessus de tout soupçon, ou d'erreur ou de mauvaise foi : c'est là le fondement de nos croyances ou religieuses ou historiques ; de notre confiance et de notre foi dans tout ce que nous ne pouvons voir ou connaître par nous-mêmes. Celles même de ces questions qui sont moins importantes, exercent l'esprit de l'élève, le forment à l'art d'un raisonnement solide et de bonne foi, qui exclut le sophisme, mais qui sait démêler les sophismes d'un adversaire, le disposent à réfléchir et à s'occuper d'objets purement intellectuels, et de questions abstraites, et le préparent ainsi à des discussions d'un plus haut intérêt.

Ces discussions ne tardent point à se présenter : la métaphysique lui en ouvre un vaste champ : la question *de l'existence de Dieu*, de toutes les questions la plus importante pour l'homme, s'offre la première. Ici toutes les ressources oratoires peuvent se joindre à toutes les méthodes philosophiques ; et si Eugène de Senneville aimait la rhétorique, qui l'empêchait, dans son cours de logique, de la prodiguer dans cette grande et belle discussion? Son professeur

de rhétorique lui avait-il jamais donné de plus beaux sujets d'amplification, que la preuve de l'existence de Dieu, tirée des merveilles de la nature? Cicéron et Fénelon n'ont-ils pas produit sur ce magnifique sujet des pages immortelles, dans lesquelles ils ne se montrent pas moins orateurs éloquens qu'excellens philosophes? J'en dis autant de plusieurs autres thèses célèbres et importantes de la métaphysique, *de l'immortalité de l'âme, de la liberté de l'homme.* L'habile professeur unissait dans ses preuves l'art oratoire à celui de la dialectique : l'élève distingué l'imitait dans son argumentation : les *gloses* qui précédaient le syllogisme ou l'enthymème définitif, pouvaient être ornées de tous les développemens d'une heureuse amplification, de tous les agrémens d'une élocution brillante. N'était-ce pas la rhétorique appliquée aux sujets les plus élevés et les plus intéressans? et le dernier argument qui concluait tout et présentait l'analyse et comme la substance de tout le discours précédent, n'accoutumait-il pas l'esprit à une précision qui ne devait pas naturellement naître de l'habitude des amplifications? Aussi plusieurs bons esprits regardaient la logique comme le complément de la rhétorique : quelques-uns auraient voulu même qu'elle l'eût précédée. Je ne suis point de cet avis, parce qu'elle exige encore plus de maturité dans les facultés intellectuelles; mais enfin, cette opinion prouve l'estime qu'ils en faisaient, et combien ils étaient loin de partager les injustes préventions d'Eugène de Senneville et de son ami Guillaume. Rendons à chaque science l'honneur qui lui est dû; ne disons point de mal de la rhétorique, comme Mon-

taigne, qui l'appelle un *art piperesse et mensongère;* mais ne méprisons point la logique.

Cependant ce n'est pas tout encore : à ces solides et importantes leçons qui élèvent l'âme en lui dévoilant sa nature immortelle, sa noble origine et ses nobles destinées, le cours de la logique en fait succéder d'autres non moins utiles; ce sont celles qui lui apprennent et établissent sur de solides preuves *les devoirs* qui découlent et de son origine et de ses destinées, et de la vie sociale pour laquelle l'homme est né. Là se présentent encore les plus belles questions : l'existence de la loi naturelle, la distinction du bien et du mal, non arbitraire, inconstante et subordonnée à la politique, à la différence des temps, des mœurs et des climats; mais immuable et éternelle; ce sont des vérités que la nature et le sentiment gravent sans doute au fond de nos cœurs, mais sur lesquelles il est bon de verser encore toutes les lumières d'un esprit éclairé par la discussion et le raisonnement; tant elles ont été souvent attaquées et obscurcies par les sophismes de l'erreur! La chaîne de nos devoirs, fortifiée par de solides instructions, se développait ainsi aux yeux d'une nombreuse jeunesse, à cet âge où l'esprit déjà formé saisit très-bien tout ce que ces leçons ont de profond et d'abstrait; où le cœur encore neuf se nourrit avec fruit de ce qu'elles ont de noble et d'élevé. Des discussions même de droit public, telles que les devoirs des sujets envers les souverains, des souverains envers les sujets, entraient dans cette partie du cours de la logique, connue sous le nom d'*éthique* ou de morale; des questions moins générales, mais utiles aussi et curieuses, s'y

rattachaient ; telles étaient celles *du suicide, du duel,* etc. Toutes ces thèses ne valaient-elles pas des lieux communs de rhétorique ? De tous les écrivains, le plus éloquent, à mon avis, c'est un éloquent moraliste, et je pourrais citer en preuve plus d'un nom célèbre, plus d'un ouvrage immortel. Quant aux questions de métaphysique, d'une vérité moins certaine, d'une utilité moins générale, ou même qu'on peut regarder comme simplement spéculatives, ne sont-elles pas dignes d'occuper l'esprit humain ? n'ont-elles pas, depuis Platon jusqu'à nos jours, fait l'objet des méditations habituelles d'hommes tels que Descartes, Leibnitz, Mallebranche, Arnauld, Locke, Condillac, et d'une foule d'autres? Comment donc le jeune homme croirait-il qu'il *tombe,* plutôt qu'il ne *monte,* lorsqu'il arrive à la classe où on l'initie à ce langage et à ces doctrines philosophiques, à ces sublimes spéculations et à ces importantes vérités ?

De quelques ouvrages récemment publiés.

Le public ne se doute guère de la quantité de livres qui s'impriment. On entend dire à chaque instant dans le monde : il ne paraît rien, on ne fait rien ; les lettres sont entièrement négligées ; la littérature abandonnée languit et s'éteint. Les critiques ne parlent point ainsi, ou du moins s'ils étaient forcés de confesser cette décadence de la littérature et des lettres, ce n'est point par la trop petite quantité d'auteurs et de livres nouveaux, et de productions nouvelles qu'ils la prouveraient. Ils ne peuvent, en effet, faire un pas, sans craindre de heurter un auteur, un

mouvement sans craindre de faire tomber un de ces livres nouvellement éclos qui surchargent leur bureau : *inutile pondus!* Il leur est impossible de satisfaire cette nuée d'écrivains qui leur crient sans cesse : Parlez de mon poème, de mes odes, de mes épîtres, de mes élégies, de mes poésies fugitives, de mon roman, de mes essais historiques, de mes pensées philosophiques, de mes discours politiques, etc. ; on ferait dix articles par jour qu'on ne pourrait y suffire. Mais, au lieu de faire dix articles par jour, ce qui serait difficile, ne serait-il pas plus commode de parler de dix ouvrages dans un seul article, et cela ne reviendrait-il pas à peu près au même ?

C'est le parti que je vais prendre : je serais même tenté de ne faire de cet article qu'un catalogue de livres. C'est à mon avis une lecture assez agréable que celle d'un pareil catalogue. J'ai vu des personnes qui aimaient tant les noms propres, qu'elles prenaient un vrai plaisir à lire plusieurs pages de l'Almanach royal. Or, les titres des livres sont aussi leurs noms propres ; et ils ont cet avantage sur les noms propres d'hommes, qu'ils peuvent faire naître dans l'esprit ou lui rappeler quelques idées. Le titre d'un ouvrage est lui-même une idée, et c'est souvent la meilleure du livre.

Il n'en est pourtant pas ainsi de *Jocko,* titre du premier livre dont je veux donner quelque idée aux lecteurs. *Jocko* est l'histoire d'un singe, ou plutôt c'est un roman dont un singe est le héros ; mais c'est un roman historique appuyé de plus de preuves, d'autorités et de témoignages, que les histoires les plus véritables et les plus certaines. Les romans historiques sont devenus à la mode, malgré nos récla-

mations, et nous n'aurions point réclamé, si tous avaient ressemblé à *Jocko*.

Cet agréable petit ouvrage, échappé à la plume savante et laborieuse de M. Charles Pougens, fait partie d'une composition plus étendue sur l'*Instinct des animaux*, question assez importante pour avoir occupé de grands philosophes, depuis Anaxagore, qui accordait aux animaux une âme très-raisonnable et très-intelligente, jusqu'à Desçartes, qui n'en faisait que des automates et des machines incapables non-seulement de *penser*, mais même de *sentir*; et jusqu'à M. Dupont de Nemours, qui les croyait doués non-seulement de la faculté de penser, mais même de parler, de faire des vers, des chansons et de la musique; qui étudiait le langage des corbeaux, traduisait les chansons des rossignols, s'excusait de la faiblesse de ses traductions, demandait l'indulgence des membres de l'Institut devant qui il lisait, ou peut-être chantait ces chansons, et leur disait assez gaîment qu'il aurait besoin de bien plus d'indulgence encore s'ils étaient eux-mêmes des rossignols (1).

Il est permis de croire que Dupont de Nemours se jouait et de ses auditeurs, et de ses lecteurs, et même de ses héros. M. Pougens, quoique sous une forme assez légère, traite son sujet beaucoup plus philosophiquement et plus raisonnablement. Son *Jocko* est le type, le beau idéal des singes; c'est un personnage inventé, un être fictif, en qui l'auteur a réuni toutes les qualités les plus singulières et les traits d'intelligence les plus frappans de l'espèce, la

(1) *Voy.* tom I, de ces *Mélanges*, page 480 et suiv.

traitant (car Jocko est une personne du sexe féminin) comme tout romancier est dans l'usage de traiter son héros ou son héroïne : mais, plus exact, et plus scrupuleux que les romanciers, et même que les historiens, il ne veut rien dire dans son petit roman, non-seulement qui ne soit vraisemblable, mais même qui ne soit vrai. Le personnage seul est d'invention : tous les faits à peu près sont réels ; toutes ces actions surprenantes, toutes ces combinaisons pleines d'intelligence et d'esprit qu'il attribue à Jocko, ont été observées sur des individus de son espèce. M. Pougens, pour mieux se renfermer dans les bornes de la vraisemblance, a mieux aimé rester au-dessous de la vérité que de l'exagérer. En effet, chaque trait qu'il raconte est appuyé par les témoignages d'une foule d'écrivains, de philosophes, de voyageurs, de naturalistes, qui en rapportent de semblables et de plus étonnans encore. Ces témoignages, rejetés en notes, sont pleins d'érudition et de recherches, et ils sont beaucoup plus volumineux que le texte ; c'est certainement la première fois qu'un roman marche, accompagné de pièces justificatives.

L'anecdote de *Jocko* est quelquefois même tout-à-fait attendrissante ; ce qui n'est pas trop dans la nature des singes : mais Jocko n'était pas moins bonne et sensible qu'elle était jolie et pleine de gentillesse, et elle était charmante : elle avait de jolis yeux, des dents très-blanches, des lèvres très-fraîches, une peau d'un joli gris argenté. Ayant pris de l'affection pour un Européen que d'importantes fonctions retenaient dans l'Inde, elle l'attirait tous les jours par beaucoup de coquetterie dans les bois qu'elle habitait ; elle y avait bâti

une petite maison, pour qu'il s'y plût davantage et y restât plus long-temps. L'Européen avait à son tour meublé cette maison, et Jocko connaissait parfaitement les divers usages de ces meubles, à l'exception pourtant d'une pendule, dont elle ne put jamais lire ou compter les heures. Cependant elle savait compter jusqu'à cinq. M. Leroi, ancien capitaine des chasses de Versailles, qui, sous le nom du philosophe de Nuremberg, publia aussi, il y a un demi-siècle, des *Lettres sur l'Instinct des animaux*, prétend que les pies, êtres fort inférieurs aux singes, et surtout à Jocko, comptent jusqu'à quatre ; et il cite plusieurs faits qui prouvent effectivement que, jusqu'à ce nombre quatre, les pies ne se trompent ni dans leurs additions, ni même dans leurs soustractions. Dupont de Nemours, qui enchérit toujours sur ceux qui vantent le plus l'intelligence des animaux, recherche les causes de ces calculs de la pie, et surtout de leurs bornes : il prétend que c'est parce qu'elles n'ont que quatre doigts à leurs pattes, qu'elles ne peuvent s'élever au-dessus de ce nombre ; mais il espère qu'une *pie d'élite* s'apercevra qu'elle a deux pattes, par conséquent huit doigts, et se fera une arithmétique octogésimale, comme les hommes, avec leurs dix doigts, se sont fait une arithmétique décimale.

Les singes pourraient avoir le même avantage, mais Jocko ne s'en était point avisée : la pendule lui était inutile. A cela près, elle se servait très-bien de tous ses meubles : elle s'habillait, se drapait très-joliment avec un châle, se déshabillait, pliait ses vêtemens et les arrangeait très-proprement dans sa

commode. Très-friande et même un peu gourmande, elle faisait elle-même le café, le thé, connaissait parfaitement les doses; seulement elle mettait un peu trop de sucre; elle débouchait les bouteilles, versait le vin, et savait qu'il fallait verser les liqueurs en plus petite quantité et dans de petits verres; elle faisait ainsi des goûters délicieux avec son cher Européen; le servait avec grâce, et lui donnait toujours les meilleurs morceaux, c'est-à-dire les plus gros. Après le goûter, à son exemple, elle prenait un livre, le tournait souvent mal, à la vérité, mais faisant semblant de lire, et riait ou s'indignait de sa lecture.

Je crois même que Jocko, étant malade, voulut faire son testament, du moins elle indiqua par des gestes à son ami un endroit de sa commode où elle avait caché de fort beaux diamans; mais l'ami ne la comprit pas, et ce ne fut que quelque temps après que l'Européen, voulant charmer la convalescence de Jocko par de la musique, et chantant en sa présence, en s'accompagnant de la guitare, une barcarole vénitienne, elle fut si transportée, si ravie, qu'elle alla chercher les diamans et les offrit avec une grâce charmante. Ici le texte renvoie à une note qui m'apprend que non-seulement les singes sont très-sensibles à la musique, mais qu'ils sont susceptibles de devenir musiciens, et qu'ils parviennent à jouer très-bien eux-mêmes de la guitare et de la flûte: c'est l'illustre Gassendi qui l'assure, dans sa Vie du savant Peiresc; et il le dit en latin, afin que nous n'en doutions pas: *scitè ludere fistulâ, citharâ aliisque id genus.*

Je ne parlerai point de la fin de Jocko, qui est tragique, douloureuse, attendrissante, et je passe à un autre ouvrage, m'apercevant trop tard que les grâces de cette petite guenon m'ont trop long-temps retenu auprès d'elle, et que je me suis engagé à m'occuper d'autres sujets encore.

Si, à défaut de tout autre ordre qu'il est difficile d'observer en parlant d'ouvrages disparates et qui n'ont aucun lien commun, j'avais du moins observé l'ordre chronologique, j'aurais commencé par *la Discipline de Clergie* ou *Chastoiement d'un père à son fils*, ouvrage du onzième siècle, nouvellement réimprimé par une *société de bibliophiles français*. L'auteur, Pierre-Alphonse, naquit de parens juifs, dans l'Aragon, vers le milieu du onzième siècle. Élevé dans la religion de ses pères, qu'il n'abjura qu'à l'âge de quarante-quatre ans, il s'appela d'abord Rabbi Moïse Séphardi, il fut baptisé le jour de Saint-Pierre 1106, et eut pour parrain Alphonse, roi de Castille; de là les deux noms qu'il prit et porta depuis sa conversion; il signala cette conversion par un savant ouvrage de controverse : ce sont douze *Dialogues entre Moïse et Pierre-Alphonse*. Ces deux interlocuteurs sont le même homme dans deux situations ou deux croyances différentes; c'est l'auteur lui-même, successivement juif et chrétien, et établissant avec beaucoup de solidité, malgré quelques raisonnemens trop subtils, et même bizarres, l'erreur de ses premières opinions, et la vérité divine de la foi qu'il avait embrassée. Son second ouvrage est celui dont il est question dans cet article, *la Discipline de Clergie*, ou *Ce qui rend le Clerc*

bien endoctriné. Clerc veut dire savant, instruit, lettré. Les vieux traducteurs en vers français ont traduit ce titre par *chastoiement* ou *castoiement*, qui, dans le vieux langage, veut dire conseil, précepte, avis : c'est un père qui donne ses conseils et ses préceptes à son fils ; il les extrait, comme disent les deux traducteurs, en *partie des proverbes des philosophes arabiques, en partie des fables et semblances des bêtes et oiseaux*.

Les proverbes arabiques n'y manquent pas effectivement : jamais Sancho Pança n'en débita avec tant d'abondance et de volubilité que ce père, dont l'ambition, dans ses *Chastoiemens*, est de rendre son fils un *grand clerc*, ou très-habile dans la *Clergie*. Ce fils est très-curieux, ce qui est déjà un grand mobile d'instruction. En lui débitant ces proverbes, le père lui dit que s'il ne profite pas des leçons qu'ils contiennent, s'il ne suit pas les règles qu'ils prescrivent, il lui *adviendra* comme il *advint* à un philosophe, ou à un roi, ou à un artisan ; et le fils ne manque pas de demander ce qui advint au roi, au philosophe, au berger, à l'artisan, etc. ; de là un enchaînement de proverbes, de sentences et de contes.

Ces récits ont bien le caractère de l'époque où vécut Pierre-Alphonse ; ils ont la naïveté et la simplicité du moyen âge. Quelques-uns ressemblent à nos fabliaux ; d'autres aux contes des *Mille et une Nuits ;* ce qui n'est pas étonnant, puisque l'auteur *compilait des philosophes arabiques*. Il semblerait que notre La Fontaine y eût puisé une ou deux de ses fables, entre autres *l'Homme et la Couleuvre ;*

mais c'est que l'auteur espagnol avait pris lui-même l'idée de son conte dans Locman ou Bidpay. On trouve encore dans le *Castoiement* une des situations les plus vives et les plus plaisantes de Molière : celle où la femme de Georges Dandin, voulant rentrer, pendant la nuit, dans la maison, dont son mari tient la porte fermée, afin qu'elle soit surprise dehors à cette heure indue par M. et madame de Sottenville qu'il a envoyé chercher, feint de se tuer, l'attire ainsi lui-même hors de la maison, y rentre subtilement, et le ferme à son tour dehors. Dans son excellent commentaire, M. Auger dit que Molière a tiré cette situation d'un conte de Boccace, et cela n'est pas douteux; mais Boccace, qui vivait plus de deux cents ans après Pierre-Alphonse, et qui, comme son ami Pétrarque, était un grand fureteur de manuscrits, avait sans doute découvert celui de l'auteur espagnol. Dans Boccace, comme dans Pierre-Alphonse, la femme du mari jaloux, et qui a bien sujet de l'être, pour se tirer du pas embarrassant où elle est, au lieu de feindre, comme dans Molière, de se tuer avec un couteau, fait semblant de se jeter dans un puits, et y jette effectivement une grosse pierre, moyen plus certain peut-être de persuader et d'effrayer le crédule mari.

Pour donner au lecteur une idée plus claire des récits et des inventions de Pierre-Alphonse, je vais faire l'analyse d'un de ces contes : je voudrais pouvoir le raconter dans le vieux style du traducteur en prose, qui vaut beaucoup mieux que le mien; mais il est abondant et même un peu diffus, et je suis forcé d'abréger. Je prends le premier venu, et même

le premier de tous. *Un Arabien*, près de mourir, appelle son fils et lui dit : « Mon ami, combien as-tu « d'amis ? — Mon père, j'en ai cent. — Cent ! c'est « beaucoup ; moi, qui suis bien plus vieux que toi, « je n'ai encore qu'un demi-ami. Je te conseille donc « de les éprouver, afin de t'assurer qu'ils sont véri- « tablement tes amis. — Et comment les éprouve- « rai-je ? dit alors le fils. — Va prendre un veau « dans l'étable, répondit le père ; tue-le, mets-le « dans un sac, et va pendant la nuit frapper à la « porte de tes amis ; dis-leur : Je viens de tuer un « homme ; aidez-moi à cacher ce meurtre, à me « soustraire à l'action de la justice, et à ensevelir ce « cadavre. » Cette tentative ne lui réussit point ; tous les prétendus amis le repoussent :

« Par saint André, le bon apostre !
« Ja, en ma maison n'entreroiz
« Ne votre mort ni enforrez, »

dit le premier, dans le traducteur poète ; les quatre-vingt-dix-neuf autres lui en disent à peu près autant. Le fils confus revient à son père, et lui conte sa déconvenue. Celui-ci lui conseille d'aller trouver son demi-ami, et de tenter sur lui la même épreuve. Le demi-ami ouvre avec empressement la porte au jeune homme, le fait entrer secrètement, renvoie sa femme qui aurait pu être indiscrète, et se prépare à enfouir le veau qu'il prend pour un homme mort. Le fils est bien convaincu que ce demi-ami vaut mieux à lui tout seul que les cent amis. Mais il est tout naturel qu'il demande à son père ce qu'il entend par un ami tout entier, puisque celui-là n'est pas

réputé tel. Le père répond qu'il n'en a jamais vu, mais qu'il a entendu parler d'un homme qui mérite bien ce titre; ce qui entraîne un second conte, dont je vais aussi donner l'analyse.

Un marchand vient, d'une contrée lointaine, trouver en Égypte un autre marchand, son correspondant. Celui-ci l'accueille parfaitement, et le force à rester sept jours chez lui; mais le huitième jour, qui devait être celui du départ, le marchand étranger tombe malade. Tous les soins lui sont prodigués; les plus savans médecins sont appelés; ils tâtent le pouls, observent tous les symptômes, et, ne trouvant, comme ceux de Pourceaugnac, ni diagnostics, ni pronostics de maladie ordinaire, ils déclarent qu'il est amoureux, et que l'amour seul fait tout son mal. L'Égyptien fait alors passer devant lui toutes les femmes de service de la maison, *chamberières*, musiciennes, chanteuses, danseuses, etc. L'étranger n'en fait aucun compte; il lui présente alors ses propres filles; elles n'eurent pas plus de succès; enfin, il lui amena une jeune personne charmante, qu'il élevait pour être sa femme : c'est justement celle-là qui avait touché le cœur de l'étranger. Alors l'Égyptien la lui donne, avec tout ce qu'elle avait reçu de ses parens, et ce qu'elle devait recevoir de lui-même. L'ami accepta tout sans façon. Le conte ne finit pas là : il y a encore d'autres preuves d'amitié; mais celle-là est assez forte, et je terminerai là mon analyse.

Je m'étais, pour ainsi dire, engagé à entretenir mes lecteurs d'une dixaine d'ouvrages; je n'ai encore parlé que de deux, et cet article est déjà fort long.

Je vais cependant parler de deux autres, mais je serai plus court : on s'étend moins sur un livre sérieux et important que sur Jocko. L'un de ces deux ouvrages est intitulé : *Promenade de Paris à Bagnères-de-Luchon, par l'Ile-de-France, l'Orléanais, le Berry, le Bourbonnais, l'Auvergne, le Rouergue, l'Albigeois, le Languedoc, le Roussillon, et la partie orientale de la chaîne des Pyrénées.*

Cette petite course de deux cents lieues et plus n'est en effet qu'une promenade pour l'auteur, M. le comte P. de Vaudreuil. Il part un beau matin à pied dans le plus léger équipage, et fait moins de préparatifs pour aller à l'extrémité de la France, qu'un bourgeois de la rue Saint-Denis pour aller à Pantin. C'est ainsi qu'il a plus d'une fois parcouru la France, et même une grande partie de l'Europe ; c'est certainement la meilleure manière pour voyager en observateur, et si je classais les voyageurs, afin d'apprécier le degré de foi due à leurs relations, je mettrais au premier rang ceux qui observent en voyageant à pied; au second, ceux qui observent en courant la poste; et au troisième, ceux qui observent sans sortir de leur cabinet.

M. le comte de Vaudreuil est bien dans la première catégorie ; parti de Paris avec une chemise dans une poche, une paire de bas dans une autre, un petit porte-feuille dans une troisième, et un grand parapluie sous le bras ou à la main, ou, suivant les circonstances, déployé sur sa tête, il ne lui échappe rien de ce qui est vraiment digne de remarque depuis Charenton, le premier village qu'il trouve en sortant de la capitale, jusqu'au magnifique lac de

Seculejo, sans cesse alimenté par une superbe cascade qui, s'échappant d'une des sommités des Pyrénées, et tombant de huit cents pieds de haut, couvre au loin tous les curieux de sa poussière d'eau et de ses brouillards humides. M. de Vaudreuil n'a eu garde d'éviter ce bain salutaire; il en prend même une forte dose, parce que cette cascade étant une des bouches sacrées de la Garonne, il regarde ses eaux comme très-propres à donner à un auteur toute la modestie qui lui convient, et à un voyageur toute la sincérité qu'on aime à trouver dans la relation de ses voyages.

La relation de M. de Vaudreuil est en lettres, et ce ne sont point des lettres fictives : elles ont bien le caractère, la facilité, l'abandon d'une correspondance réelle. On y remarque ce ton de gaîté spirituelle et de plaisanterie souvent heureuse, quelquefois un peu recherchée, un peu forcée, au moyen de laquelle on veut amuser et son correspondant, et la femme de son correspondant, et les filles, et toute la famille se réunissant au moment où l'on reçoit une lettre du voyageur, et s'apprêtant encore plus à rire de la forme qu'à s'instruire du fond des observations qu'il a faites dans sa route, recherchant en un mot encore plus l'homme d'esprit que le savant. On trouve au reste l'un et l'autre dans M. de Vaudreuil, et quelle que soit la pente heureuse et naturelle qui l'entraîne à voir et à présenter les choses du côté plaisant et gai, il disserte souvent très-sérieusement et très-savamment. Il est tour à tour antiquaire, historien, amateur des arts, connaisseur en architecture, botaniste, chimiste, minéralogiste, géologue surtout. Il ne voit guère de ro-

chers sans les décrire, et il voit beaucoup de rochers et beaucoup de basaltes, beaucoup de felspath, beaucoup de pierres calcaires, beaucoup de silice, beaucoup de granit.

Mais il trouve des hommes et des femmes aussi; il nous dit même si ces femmes sont jolies, et elles ne le sont pas toujours. Le dirai-je? Il n'en a point vu de jolies à Clermont. Heureusement cela ne prouve rien, et il l'avoue lui-même avec beaucoup de bonne foi, de justice et d'agrément. « Au reste, « dit-il, mon jugement s'arrête au seuil des portes; « et certainement ce n'était pas la peine que la ville « de Clermont mit dehors ce jour-là, par un temps « qui n'était pas sûr, tout ce qu'elle avait de plus « beau, pour plaire à une espèce de vagabond dont « l'opinion lui importait fort peu. » On ne peut être plus modeste assurément, ni tenir moins à ses assertions. Je crois que M. de Vaudreuil fera fort bien d'abandonner celle-là. Je ne suis jamais allé à Clermont, mais je sais très-positivement qu'il y a dans cette ville de fort jolies femmes. J'aurais défendu plus vivement encore les femmes de Moulins, si M. de Vaudreuil les eût attaquées; mais il ne les attaque point; il les trouve charmantes; seulement il prétend qu'elles placent leur ceinture trop haut; est-il bien sûr de cela? Je serais bien tenté de croire que les femmes de Moulins placent leur ceinture où il faut.

Parmi les connaissances dont M. de Vaudreuil donne la preuve dans son voyage ou sa *Promenade*, j'ai oublié celle des étymologies; il s'y montre très-savant, et après les pierres, ce sont les étymologies qu'il aime le mieux. Il en trouve de fort ingé-

nieuses ; d'autres annoncent beaucoup d'érudition, ou la connaissance des langues anciennes et modernes. Je ne sais si l'on admettra l'étymologie qu'il donne à la Limagne d'Auvergne ; il fait dériver Limagne, sinon du tartare ou tatare, du moins du celtique, par un mot qui s'est conservé dans la langue allemande, dans la langue anglaise, et dans celle des Auvergnats, et qui signifie *terre grasse*, limon. Cette étymologie me rappelle deux vers du poète Marot, qui vraisemblablement n'en savait pas si long. J'indique ces deux vers à M. de Vaudreuil pour fortifier son opinion ; le poète s'exprime ainsi, en parlant de la capitale de la Limagne :

> Riom, chef glorieux de cette *terre grasse*,
> Que l'on nomme *Limagne*, au lieu d'Auvergne basse.

Je suis embarrassé pour le choix du dernier livre dont je vais entretenir mes lecteurs. Je suis persuadé que vingt auteurs qui m'ont envoyé leurs nouveaux ouvrages espèrent que c'est enfin d'eux que je vais m'occuper. Dans la nécessité où je suis d'en tromper dix-neuf, je me détermine pour l'*Examen critique* et complément des dictionnaires historiques les plus étendus, depuis Moreri jusqu'à la *Biographie universelle*. L'auteur est M. Barbier, à qui nous devons beaucoup de savans ouvrages en bibliographie. Il relève dans celui-ci les erreurs et supplée aux omissions de tous les dictionnaires historiques, même de la Biographie universelle, à laquelle il rend toutefois une éclatante justice, la regardant comme très-*supérieure* à tout ce qui a été fait jusqu'ici dans ce genre, et comme devant faire *autorité* dans la suite,

et la jugeant l'entreprise la plus remarquable de cette époque. Mais enfin cette excellente Biographie n'est pas exempte d'erreurs; les habiles gens qui y travaillent se trompent quelquefois, et M. Barbier le leur dit très-poliment; il a bien parfois quelque humeur, même quelque aigreur, mais ce n'est pas à leur égard. Ces recherches biographiques et bibliographiques sont entremêlées de quelques faits assez curieux, assez intéressans. Les auteurs ont leurs singularités assez amusantes, les livres eux-mêmes ont leurs vicissitudes, leurs événemens, leur partie anecdotique, leur histoire enfin, et M. Barbier sait très-bien cette histoire; il donne la solution de plusieurs problèmes jusqu'ici assez obscurs; il fait aussi revivre plusieurs auteurs oubliés, et qui ne méritaient pas de l'être : ce sont en général des auteurs provinciaux. Faut-il donc vivre et mourir à Paris pour obtenir un brevet d'immortalité?

Mais les auteurs n'y obtiennent pas toujours les faveurs de la fortune, témoin ce pauvre Duryer, qui au commencement du dix-septième siècle y faisait des traductions à trente sous la feuille et des vers à quatre francs le cent, quand ils étaient grands et longs, tels que des vers alexandrins, et quarante sous quand ils étaient plus courts. Que diraient nos poètes de ce tarif pour leurs vers longs et courts? Mais ce bon Duryer, qui avait plus de talent et surtout plus d'instruction que la plupart d'entre eux, était infiniment plus modeste. M. Barbier cite quelques fragmens d'une lettre de ce fécond écrivain que je ne trouve point dans les dictionnaires les plus renommés et les plus volumineux, et qui cependant

mérite d'être conservée. Duryer venait de publier sa traduction de Sénèque; du prix qu'il en avait retiré, il avait payé deux cents francs, ancienne dette qu'il avait contractée envers un ami. Cet ami, qui probablement ne comptait plus guère sur cet argent, trouva excellente la traduction à qui il en était redevable; mais Duryer, dans sa réponse, lui avoue que cette traduction ne vaut rien : il m'aurait fallu, dit-il, six ans pour la faire, et j'ai été forcé, par ma triste position, de la faire en six mois : « O fortune! s'écrie-« t-il, tu m'as forcé de sacrifier ma réputation; « mais tu ne me forceras point de te sacrifier mon « honneur, et je ne tromperai point mon ami! » Cette lettre contient d'autres détails assez curieux relatifs, soit aux mœurs de l'auteur, soit aux mœurs de son temps. On y voit que, malgré sa pauvreté, il ne laissait pas de jouir de quelque considération auprès des libraires qui vendaient ses livres. Il nous raconte comment madame Billaine vint en *robe détroussée*, lui apporter six cents francs qu'elle lui devait pour sa traduction des Discours de Cicéron, et comment, par-dessus le marché, elle l'embrassa de fort bonne grâce, et toujours en robe détroussée. Je ne sais si les femmes des libraires traitent actuellement aussi bien les auteurs. Elle lui offrit ensuite 1,000 francs, pour la traduction de Tite-Live à laquelle il travaillait. Madame Duryer, qui n'avait jamais vu briller tant d'argent, lui dit à l'oreille : *Prenez-la au mot, mon cher mari.* Duryer la crut, et fit, à ce qu'il paraît, un mauvais marché; mais il n'en conserve point de rancune contre sa femme; il vante beaucoup le soin qu'elle prend de lui, et *la propreté* qu'elle *entre-*

tient dans sa petite salle. « Nous passons, dit-il en « substance, notre vie à nous admirer l'un l'autre : « ma femme admire le génie que j'ai pour la tra- « duction, et moi j'admire le génie qu'elle a pour le « ménage. » Ces détails me paraissent pleins de bonhomie et d'agrémens ; je sais bon gré à M. Barbier de nous les avoir conservés, ainsi qu'une foule d'autres, dont il a semé son ouvrage.

Notice historique sur Rétif de La Bretonne, par Dorat-Cubières-Palmezeaux.

Cette Notice est à la tête des *Épisodes d'une jolie femme,* roman posthume de Rétif de La Bretonne. Je n'ai pas lu un seul mot des *Épisodes de la vie d'une jolie femme* : je ne puis donc en rien dire au public ; il est même probable que je ne les lirai et que je n'en parlerai jamais. Je sais à quoi m'en tenir sur les ouvrages de Rétif de La Bretonne, et je fuis, autant qu'il m'est possible (cela ne l'est pas toujours), les lectures insipides, où la raison, la langue et les mœurs sont également outragées, et d'où l'on ne peut retirer ni utilité, ni agrément, ni profit, ni plaisir. Je ne fais qu'une exception à cette règle ; et cette exception est en faveur de M. Dorat-Cubières Palmezeaux ; car il se classe à part parmi les écrivains de son espèce, et se fait lire par l'excès des qualités qui détournent de lire les autres. C'est lui qui a fait sur Rétif de La Bretonne une *notice* qu'il a placée à la tête de cet ouvrage posthume, et qui remplit un volume tout entier ; et il faut lui savoir gré de cette modération, car s'il l'avait continuée comme il l'a commencée, il avoue lui-même qu'il

ne lui aurait pas fallu moins de *cent volumes*, pour nous bien faire connaître M. Rétif de La Bretonne. Mais il a jugé, avec raison, qu'il ne fallait pas ainsi *extravaser le génie de cet homme extraordinaire :* il a mieux aimé *renfermer dans une petite fiole la liqueur qui aura ainsi beaucoup plus de vertu.* Voyons donc cette *petite fiole ;* découvrons aux lecteurs *sa vertu,* ou, pour parler sans figure et surtout sans autre préambule, donnons-leur une idée de cette Notice ; car avec M. Dorat-Cubières Palmezeaux, il ne faut perdre ni le temps ni l'espace ; il remplit trop bien l'un et l'autre.

M. Palmezeaux commence par nous dire qu'il a fait beaucoup d'*éloges nécrologiques*, qui *tous* ont été imprimés ; et six lignes plus bas, il nous apprend qu'il en a *beaucoup* dans son porte-feuille qui *n'ont jamais vu le jour.* Mais de ces éloges qui *tous* ont été imprimés, et de ceux qui ne l'ont jamais été, aucun ne lui a donné *autant de peine* que celui de Rétif de La Bretonne : je crois qu'aucun autre aussi ne donnera autant de plaisir à ses lecteurs, ne causera du moins autant d'étonnement et de surprise même à ceux qui sont le plus familiarisés avec les idées, le style, le talent et la manière de l'auteur.

Il a fallu *six mois* à M. Palmezeaux pour lire, méditer, extraire, analyser les *deux cents volumes* fort mal imprimés que nous devons à Rétif de La Bretonne. Ses *pauvres yeux* ont beaucoup souffert de ce travail nécessaire pour faire cette *pauvre* Notice ; car il affectionne cette épithète, et l'applique heureusement : bref, il a été aveugle six mois. Ainsi M. Palmezeaux passe six mois à lire de mauvais

livres ; après quoi il est aveugle six mois, jour pour jour, *dies pro die reputabitur*. Quelle juste proportion entre la peine et le délit? Enfin, il recouvre la vue, et l'emploie à écrire cette Notice, au risque d'être puni une seconde fois, et de redevenir aveugle. Il reprend les choses de fort haut, et déploie une immense érudition. On voit bien que ce n'est pas à lire seulement les deux cents volumes de Rétif de La Bretonne qu'il a usé ses *pauvres yeux :* il semble qu'il ait lu en outre, afin de se rendre plus digne de faire l'éloge de Rétif, tous les éloges publiés depuis le commencement du monde, entre autres les éloges qu'on a faits de Louis XIV, au nombre de quinze cents bien comptés ; le Dictionnaire de Bayle, qui lui paraît un recueil d'éloges, et, par parenthèse, M. Palmezeaux n'aime pas ces éloges : il aime mieux ceux de d'Alembert, qui le fait *rire* et *pleurer*. A cette digression succèdent d'autres digressions; et M. Palmezeaux, qui s'en aperçoit, s'écrie à chaque instant : *Mais je m'écarte de mon sujet, et j'ai tort...* mais *je n'ai pas le sens commun... revenons à mon sujet... revenons-y...* Revenons à Rétif de La Bretonne.

Cependant il n'y revient pas encore. Il faut nous dire auparavant pourquoi tous les autres éloges qu'il a faits, jusqu'à celui-ci, ou du moins jusqu'à celui de Fontenelle, ne sont pas bons : c'est qu'ils ne sont pas *dramatiques;* c'est que celui-ci est *dramatique;* c'est qu'il faut absolument une forme *dramatique* ; et voici la poétique de l'éloge *dramatique :* « Il faut nécessairement s'environner d'ora-« ges; voilà ce que j'ai fait dans ma Notice histo-

« rique et critique sur la vie et les ouvrages de Rétif « de La Bretonne. Rétif de La Bretonne a été persé- « cuté parce qu'il avait du génie ; et mon style mar- « che par soubresauts, c'est-à-dire sans méthode : « car Rétif de La Bretonne se faisant de nombreux « ennemis... j'ai dû n'avoir dans mon éloge de Rétif « de La Bretonne ni mesure ni méthode. » Et voilà ce que c'est qu'un éloge *dramatique*.

Est-ce là tout? et arriverons-nous enfin à Rétif de La Bretonne? Pas encore ; et voici de nouvelles digressions, qui regardent plus le panégyriste que le héros : « Rétif de La Bretonne, comme je l'ai dit « dans *ma faible Notice*, était un homme bon, « mais irascible. *C'était le jour de la fête* de ma- « dame Fanny Beauharnais (admirez ce style ra- « pide et même un peu brusque). Rétif de La Bre- « tonne puisa des vers, pour cette fête, dans les « poésies de Dorat : je lui en fis un léger repro- « che, etc. » Là-dessus Rétif écrit une lettre à M. Palmezeaux, et lui mande que s'il savait faire des vers *comme Palmezeaux*, il n'en prendrait point dans Dorat ; que *s'il était Palmezeaux*, il ferait ses vers lui-même ; enfin qu'il *respectait un bon poète, et qu'il admirait Palmezeaux*. Suit une lettre de madame Rétif, qui n'a aucun rapport avec ce qui précède et ce qui suit, si ce n'est que, comme son mari, elle admire *le génie et le goût de Palmezeaux*, ainsi que *le génie et le goût de M. Mercier*. Pour la récompenser de tant de courtoisie, M. Palmezeaux, dans la suite de la Notice, appelle madame Rétif *la plus méchante des femmes* : il est vrai que c'est sur la foi de son mari. Après quoi il

l'appelle *la plus vertueuse des femmes*, sur la foi de personne. De son côté, Rétif de La Bretonne est le plus vertueux des hommes; ce qui n'empêche pas que dans un de ses romans il ne *travaille de son mieux*, en révélant ou supposant d'horribles turpitudes et des calomnies infâmes, à déshonorer sa *vertueuse femme;* et que, dans un autre roman, il ne *vomisse les injures les plus atroces* contre son gendre, qui est aussi un fort honnête homme. Il faut être *fou* ou *maniaque*, dit M. Palmezeaux, pour *chercher ainsi à se déshonorer, en déshonorant sa famille;* et il n'en persiste pas moins à trouver que Rétif de La Bretonne mérite qu'on lui élève des *autels*. Il s'appuie, dans son admiration pour son héros, du suffrage des Allemands, et cite un long passage de l'un d'eux, qui appelle Rétif une *apparition inconcevable dans le siècle où nous vivons*, chez qui *tout est respectable, jusqu'à son cynisme*. Il nous apprend enfin que lorsque M. Mercier fit un voyage en Allemagne, les habitans des villes et des villages s'attroupaient autour de lui pour le questionner sur Rétif. « Est-il grand? est-il petit? lui demandait-« on; blanc ou noir, brun ou blond, gras ou mai-« gre? Est-il marié ou garçon? Comment est-il ha-« billé? Mange-t-il peu ou beaucoup? Fait-il de « l'exercice? ou reste-t-il sur sa chaise? etc., etc. » Les Allemands vont être bien contens; la Notice de M. Palmezeaux ne leur laissera rien à désirer sur toutes ces questions; et ils seront enchantés d'apprendre que Rétif de La Bretonne, le plus beau génie qui ait jamais existé, le plus vertueux des hommes, était encore un très-bel homme, attendu qu'il

avait dans la figure des traits qui participaient de l'*aigle* et du *hibou*.

Enfin la Notice va commencer; car jusqu'ici ce ne sont que des préliminaires, une sorte de préface; et voyez comme le panégyriste se sent pénétré de la grandeur du sujet, et avec quelle dignité il entre en matière : « Les Gaulois, jadis, allèrent chercher le phi-« losophe Mamertinus pour faire l'éloge de l'empereur « Maximien. Personne n'est venu chez moi, personne « n'en a parlé, et je vais faire l'éloge d'un homme; di-« sons mieux, etc. » Disons mieux; cela est difficile; on a beau s'exhorter : quand on commence par si bien dire, on s'ôte la possibilité de mieux dire; et dans le fait, M. Palmezeaux ne dit pas mieux. Ici je passerai sous silence une liste de soixante à quatre-vingts maîtresses de Rétif, la plupart filles publiques; je ne dirai même rien de ses amours avec la *délicieuse Elise Tulolet*, ni de *sa liaison où il y a de la philosophie*, dit M. Palmezeaux, avec mesdemoiselles Claudon et Roullot; j'observerai même que quelque intéressant que soit le sujet, l'historien, dans toute cette partie de son récit, est extrêmement lourd, froid et ennuyeux. Cela vient sans doute de ce qu'il n'emploie pas les *formes dramatiques;* il s'en aperçoit lui-même; il a des remords de ne pas mieux remplir ses engagemens, et tout a coup, au milieu d'un paragraphe, il appelle un ami de Rétif, et s'écrie : « A moi, Bonneville, à moi ! Voilà Bonneville qui « se présente. Je n'ai eu besoin que d'un coup de « baguette pour le faire venir. — Bonjour, mon « cher, Bonneville, comment vous portez-vous au-« jourd'hui ? — Pas trop bien, mon cher Palme-

« zeaux. » Et là-dessus les voilà qui s'entretiennent des affaires du temps ; après quoi M. Palmezeaux lui dit : « Mais quittons cette matière ; je veux vous « parler d'un homme qui s'appelait Nicolas comme « vous, de Nicolas Rétif de La Bretonne... Allons, « mon cher Bonneville, dites-moi ce que vous pen- « sez des OEuvres de Nicolas Rétif de La Bretonne ? « A ces mots, Bonneville s'essuie le visage avec son « mouchoir ; il tousse, il crache plus d'une fois, et « figurez-vous, mon cher lecteur, qu'il me parle en « ces termes : Nicolas Rétif de La Bretonne, etc. » Ici M. Bonneville répète en partie à M. Palmezeaux ce que M. Palmezeaux avait déjà dit à ses lecteurs, y ajoute beaucoup de choses non moins intéressantes ; mais comme il ne connaît pas bien le théâtre de Rétif, il prie M. Palmezeaux de lui dire à son tour ce qu'il en pense; et M. Palmezeaux lui écrit à ce sujet une longue lettre dans laquelle il met le théâtre de Rétif de La Bretonne fort au-dessus de tous les théâtres passés, présens et à venir. Vivent les éloges *dramatiques !*

Pour leur donner encore plus de vivacité et de chaleur, M. Palmezeaux les parsème de violentes apostrophes : « Disparaissez, contes de Marmontel, « s'écrie-t-il, vous n'êtes rien en comparaison des « *Contemporaines !*... Vous avez peint, monsieur l'a- « cadémicien, ce qui se passe dans les maisons riches « et les salons dorés ; et Rétif de La Bretonne, tout ce « qu'il a vu de beau et de joli dans la bouchère, la « tonnelière, la confiseuse, la polisseuse, la bro- « cheuse, la blanchisseuse, et jusque dans la fille « du savetier du coin, etc., etc. » Si M. Palmezeaux

se met si fort en colère contre un seul académicien, qu'on juge de sa fureur, lorsqu'il prend tous les académiciens à partie, et qu'il leur reproche de n'avoir pas admis son héros dans le sein de l'Académie : *Vous dites, messieurs les académiciens, que son style est lâche, et c'est vous qui êtes des lâches.* Je voudrais pouvoir rapporter l'apostrophe tout entière, mais elle est de six pages sur ce ton ; enfin, nous avons notre apostrophe aussi, ou plutôt les nôtres, nous *pauvres* journalistes. Après avoir avancé que si Rétif, qui *n'aurait jamais dû mourir,* et qui dans le fait ne *mourra jamais,* n'était pas mort à soixante-dix ans environ, âge où son talent n'était sans doute pas encore tout-à-fait formé, il aurait donné des ouvrages qui *auraient mieux valu que l'Énéide,* M. Palmezeaux suppose que nous nous moquerons un peu de cette assertion ; mais il prend les devans, et se moque cruellement de nous. Supérieur à Virgile, Rétif ressemble beaucoup à Rousseau ; et voici quelques traits de cette ressemblance et de ce parallèle fort long dans la *Notice :* « Rousseau naquit ouvrier « horloger ; Rétif, ouvrier imprimeur... Rousseau « connaissait les anciens, Rétif ne les connaissait « guère... Tout est imaginaire dans Rousseau, tout « est réel dans Rétif... Le système d'éducation de « Rousseau a beaucoup réussi, parce qu'un archevêque l'a condamné ; le système d'éducation de « Rétif n'a pas fait de bruit, parce qu'aucun archevêque n'a daigné le proscrire... La phrase de « Rousseau est correcte, sa période arrondie ; la « phrase de Rétif est désordonnée, échevelée, etc.» Après ces traits de *ressemblance*, viennent les traits

de *disparité*. On voit que M. Palmezeaux n'est pas difficile en analogie : il ne l'est pas davantage en prophéties, et il n'est pas éloigné de regarder Rétif comme prophète, parce qu'ayant prédit qu'il mourrait le 4 décembre, il est mort le 3 février.

Viennent ensuite de charmantes anecdotes. Rétif était malpropre, et M. Palmezeaux l'excuse fort bien. Il le rencontra un jour avec une longue barbe, et le lui reprocha doucement : « Elle ne tombera, dit « Rétif, que lorsque j'aurai achevé le roman auquel « je travaille.— Juste ciel ! et si ce roman est long ? « — Il est en quinze volumes, et je n'en ai fait que « trois. — Ainsi, à un volume par an, ce ne sera « que dans douze ans que votre barbe sera faite. — « Rassurez-vous ; je fais un demi-volume par jour ; « ainsi, dans vingt-quatre jours, je deviendrai comme « vous (Palmezeaux) *un joli imberbe ;* » d'où M. Palmezeaux tire cette conclusion, ingénieuse ou sublime, comme on voudra, que *Rétif négligeait de raser son menton, pour avoir plutôt une couronne sur la tête.*

Comment se résoudre à quitter un homme qui dit d'aussi jolies choses ? C'est là le risque qu'on court avec M. Palmezeaux : admire-t-on une de ses pensées, il faut les admirer toutes, et on voudrait les citer toutes; mais aussi, en revanche, en mépriset-on une, on les méprise toutes également ; et alors on lui applique cette épigramme d'un vieux poète, de Marot, je crois :

Au reste, de tes écritures,
Il ne faut vingt ni cent ratures
Pour les corriger; — combien donc ?
Seulement une tout du long.

Correspondance et Romans de madame Gacon-Dufour.

Je ne séparerai point les histoires et les romans de madame Gacon-Dufour ; tout cela doit être confondu et classé dans la même catégorie : c'est partout même but, même intention, même style, même imagination, même vérité. Loin d'affaiblir, en les divisant, les titres de sa renommée, si j'avais sous la main quelques-uns de ses ouvrages d'économie rurale, je réunirais dans un seul article, comme en un seul faisceau, tous les rayons de gloire qui s'échappent de sa plume féconde. Parmi tant de productions diverses, il est bien difficile de faire un choix, et de donner des motifs d'une juste préférence : cela est même impossible entre ses histoires et ses romans ; mais je me suis déjà déclaré, et je persiste dans ma préférence pour ses livres d'économie domestique (1). Je ne sais cependant si, à force de les multiplier, elle ne manque pas son but : en effet, madame Gacon-Dufour veut nous apprendre l'économie ; mais elle ruinerait un pauvre homme qui voudrait acheter toutes ses leçons *d'économie*. Je crois que, toute réflexion faite, il vaut encore mieux acheter du sucre et du vin, que tant d'ouvrages où l'on veut nous apprendre à nous passer de vin et de sucre : on y gagnera de toutes les façons. Une livre de sucre ne coûte

(1) Je m'étais permis de dire, en parlant d'un autre ouvrage du même auteur, que, *drogue pour drogue*, j'aimais mieux ses *ratafias* que ses livres.

pas plus cher (1) qu'un livre qui nous apprend à l'épargner, et elle vaut beaucoup mieux.

Mais de ces petites recettes que madame Gacon-Dufour veut bien nous donner pour nous apprendre l'économie, revenons aux petites recettes qu'elle emploie pour nous apprendre l'histoire : elle en a plusieurs ; mais en voici une qu'elle me paraît affectionner particulièrement. Elle ramasse quelques faits qu'elle prend dans les livres les moins estimés : parmi ces faits, elle choisit les moins intéressans, les moins sûrs, les moins probables, les moins honorables à la mémoire de quelques personnages illustres qu'elle veut diffamer ; elle joint à cela quelques bruits populaires, quelques anecdotes satiriques et scandaleuses. De ces précieux matériaux, elle compose un énorme tas de lettres, où ces faits, ces bruits populaires, ces riens, sont noyés dans un intarissable verbiage de commentaires, de conjectures, de raisonnemens, de développemens, de réflexions aigres, de plaisanteries chagrines : le tout écrit dans un style qui n'appartient qu'à madame Gacon-Dufour. Alors, elle cherche dans l'histoire un personnage à qui elle attribuera ces lettres et ce beau travail : il s'en présente une foule à qui elle pourrait faire cet honneur ; elle en choisit un, et publie ses lettres comme la *correspondance* de l'heureux mortel sur lequel elle a fixé son choix. C'est ainsi qu'elle nous donna, il y a deux ans, la *Correspondance de madame de Châteauroux*. En vain tout le monde se récria ; en vain on démontra que de pareilles let-

(1) Le sucre coûtait alors (1808) 6 fr. la livre.

tres ne pouvaient pas avoir été écrites par madame de Châteauroux : madame Gacon-Dufour, qui paraît avoir du caractère, ne s'est pas déconcertée : elle a toujours persisté à appeler ses lettres la *Correspondance de madame de Châteauroux*, et aujourd'hui elle répond à toutes les réclamations, à toutes les démonstrations, en publiant une énorme quantité d'autres lettres *pour faire suite à cette Correspondance*.

Cela est fier, sans doute, et d'autant plus fier, que madame Gacon-Dufour ne s'abaisse point à ces petits moyens que prennent ordinairement les écrivains qui, voulant en imposer à leurs lecteurs, s'attachent du moins à revêtir de quelques couleurs de vraisemblance leurs suppositions et leurs fraudes. C'est d'autorité et de force que madame Gacon-Dufour veut subjuguer notre esprit et notre assentiment; c'est une foi aveugle, une soumission sans bornes et sans raison qu'elle exige. Elle ne se donne point la peine de s'insinuer dans notre esprit par les doux moyens de la persuasion; elle fait des lettres; ces lettres sont d'un ton et d'un style qui, à chaque ligne, décèlent madame Gacon-Dufour; cependant elle les attribue à madame de Châteauroux, et il faut que nous croyions que c'est effectivement madame de Châteauroux qui les a écrites : elle leur donne une *suite*, où ses opinions, ses préventions, ses passions respirent à chaque mot; il faut néanmoins ne pas douter que ces lettres ont été écrites par les *personnages illustres de la cour de Louis XV*.

La plupart de ces lettres sont du *comte de..... au Provincial*, ou, pour varier, *du Courtisan au Provincial*, et des réponses du Provincial au comte de.....

ou au Courtisan ; les autres sont de Louis XV lui-même, de madame de Pompadour, du maréchal de Richelieu, de M. de Chavigny, de M. Paris-Duverney, écrivant tous du ton et du style de madame Gacon-Dufour. Il n'est personne à qui l'on puisse mieux appliquer ce que Boileau a dit d'un auteur gascon, qu'à madame Gacon :

> Tout à l'humeur gasconne en un auteur gascon :
> Calprenède et Juba parlent du même ton.

Ainsi donc, lettres supposées, faits souvent supposés et odieux, défaut d'intérêt dans ceux qui sont vrais et conformes à l'histoire, réflexions communes ou ridicules, style plat et trivial, tels sont les élémens de ce bel ouvrage. Pour justifier tous les petits reproches que je me permets de faire à l'auteur de cette *correspondance*, je ne suis embarrassé que par le nombre des preuves : je choisirai de préférence celles qui ne demandent ni longues discussions, ni longues citations de madame Gacon-Dufour ; deux choses qu'il faut également éviter.

Le principal correspondant de madame Gacon-Dufour, celui qu'elle appelle le *Courtisan*, et qu'elle ne veut pas nommer, parce que, dit-elle, *il vit encore*, est, selon elle, un fort honnête homme, et jadis l'ami intime du dauphin, père de Louis XVI. Il est possible qu'un courtisan soit fort ignorant, qu'il ignore même sa langue et l'orthographe ; mais il sait néanmoins écrire les noms des grands seigneurs avec lesquels il est en relation habituelle : les mal écrire eût été non-seulement une preuve de mauvaise éducation, mais même une sorte d'impolitesse pour ceux dont on défigurait ainsi les noms. Cependant

le *Courtisan* les écrit presque tous de travers; il dit *Rochouart* pour *Rochechouart*, *Estainville* pour *Stainville*, *Choisenil* pour *Choiseul*, *Gonteau* pour *Gontaut*, etc. : il n'est pas jusqu'au nom du bon roi *Pétau*, qu'il estropie, en écrivant *Péteau*. Certainement il n'y a que madame Gacon-Dufour qui puisse dire, comme elle dit quelquefois, madame Pompadour. Cela me rappelle que dans un autre ouvrage elle appelle madame la duchesse de Bourgogne, madame de Bourgogne; ce qui fait un fort joli nom.

Si le *Courtisan* est ignorant dans ces petites choses, qu'on sait communément le mieux à la cour, il écrit à un provincial, qui ignore ce qu'on sait partout, et il se fait un plaisir de le lui expliquer : il lui parle d'un *grand couvert ; grand couvert est le mot*, s'écrie-t-il emphatiquement, *parce que le public y est admis*. Il l'avertit cependant qu'il n'y a que trois ou quatre personnes de la famille royale à la table du roi, sans quoi le provincial aurait cru que, les jours de grand couvert, tout Paris dînait avec le roi. Le *Courtisan* donne aussi quelques jolis détails sur un bal : « Au bal masqué que la ville a donné, la « cour et la ville s'y sont rendues. (C'est ainsi qu'é- « crit le courtisan.) Les beautés qui dansaient étaient « à visage découvert : le roi, incertain et ne pou- « vant se fixer, aurait voulu *les posséder toutes*. » (Cela est délicatement exprimé.) Cependant une femme déguisée en Diane se présente avec un carquois et un arc; le roi lui dit : « Belle chasseresse, « heureux ceux que vous percez de vos traits; mais « ces blessures sont mortelles ! » *L'amour-propre exalté fit perdre la tête à cette belle*, continue l'his-

torien, *et elle eut la maladresse* de ne pas lancer un trait. Madame Gacon-Dufour blâme beaucoup *cette maladresse*.

Le courtisan s'élève quelquefois à de plus hauts récits : il raconte, par exemple, la bataille de Fontenoi. S'il faut l'en croire, « *dans un moment où l'on croyait la bataille perdue*, le maréchal de Saxe fit dire au roi qu'il le conjurait de se retirer avec monsieur le dauphin. » Voilà ce qu'il nous apprend page 32 ; mais page 33, et au plus fort de la mêlée, le maréchal de Saxe arrive auprès du roi, autour duquel se tenait un conseil tumultueux d'officiers supérieurs qui l'engageaient de ne pas s'exposer davantage, et de s'éloigner. « Quel est le lâche, s'écrie « le maréchal, qui donne ce conseil à votre majesté? « *Avant le combat c'était mon avis*, à présent il est « trop tard. » Pour concilier ces deux passages, il faut absolument que le maréchal de Saxe ait *cru la bataille perdue, avant le combat.*

Après la bataille de Fontenoi, le courtisan apprend au provincial que le maréchal de Saxe a encore gagné *la bataille nommée de Rocoux :* il semblerait que c'est un vieux nom qu'avait cette bataille, long-temps avant que le maréchal de Saxe la gagnât. Il lui parle aussi d'un combat sanglant où ses meilleurs amis ont été tués ; et il s'écrie : « *Heureusement* « il y a long-temps qu'il n'y a eu un pareil carnage. » Comme cet *heureusement* est sentimental ! et qu'il est bien naturel de se consoler de la perte de ses meilleurs amis, par l'idée que depuis cinquante ou soixante ans on n'a pas tué des gens qu'on ne connaissait pas ! Le courtisan fait aussi de la philosophie :

après la prise de Tournai, il assure que les habitans, très-*superstitieux*, et édifiés de la piété du roi et du dauphin, se disaient l'un à l'autre « qu'il n'était point « étonnant que le ciel se déclarât pour une armée « qui avait à sa tête des princes aussi religieux ; » mais, ajoute-t-il aussitôt, « la véritable raison de la « prise de Gand (il a oublié qu'il s'agissait de Tour- « nai) est la bataille de Fontenoi, qui a affaibli et « dispersé l'armée des alliés. » Il est profond le courtisan !

Le roman de madame Gacon-Dufour est intitulé *les Dangers de la prévention*. Il est précédé d'une préface qui est bien précieuse : en effet, cette préface contient une analyse du roman ; et cette analyse est si bien faite, qu'elle dispense, détourne même de lire le roman, et qu'on n'est plus tenté d'approfondir s'il est *d'une sorte ou d'une autre ;* car madame Gacon-Dufour nous apprend qu'il y en a de toutes sortes. Elle s'y propose cependant je ne sais combien de buts moraux ; et pour lui appliquer une phrase qu'elle applique à Molière, elle les atteint avec *tout le talent dont son génie est capable*. Cela n'est pas étonnant ; elle a été formée, comme on voit dans la même préface, par une dame du mérite le plus distingué. *Son cercle était charmant,* nous dit madame Gacon-Dufour : cette dame arrangeait de petits bals *impromptus ;* et cela en rappelle un qu'on vient de donner plus récemment à madame Gacon-Dufour : elle ne peut *se refuser au plaisir de le retracer,* et je ne puis pas m'y refuser plus qu'elle.

Le lieu de la scène était une allée tellement *mélancolique,* qu'on l'appelle *l'Allée des soupirs*. C'est

donc dans l'Allée des Soupirs qu'on a donné une fête à madame Gacon-Dufour. Elle aime beaucoup cette allée située à Tilly : souvent elle prend un livre, de l'ouvrage, *appelle son fidèle ami ;* et ils *cheminent*, elle *réfléchissant*, et lui..... lui, il ne réfléchit pas, *il jappe;* car c'est un ami qui jappe, et cela était bon à savoir. Ils arrivent à une petite montagne que d'autres appelleraient un tertre, mais que madame Gacon-Dufour ne *débaptise pas :* là, s'élèvent *deux tilleuls qui disputent à un chêne la préséance.* Il est vrai, ajoute madame Gacon-Dufour, *qu'ils sont deux* contre un; *ils se marient pour abriter les amans*, mais ce sont les *amans de la nature;* tandis que le chêne altier *semble menacer les cieux, et s'occupe fort peu des mortels.* Ah! le vilain chêne!

Sous les *deux aimables tilleuls est un petit banc, sans doute construit par deux amans heureux* (ici ce ne sont pas seulement des amans de la nature); *car on n'y trouverait point de place pour un troisième.* Que cela est joli et sentimental! Je fais grâce des *pleurs de l'Aurore*, et je passe aux bestiaux qui *pâturent les champs* sous les yeux de madame Gacon-Dufour. Ce spectacle l'enivrait; mais une idée affligeante vient la désoler : elle songe qu'un jour on mangera cette *vache nourricière, cette brebis* à belle toison. « Hélas! s'écrie-t-elle, peut-être broierai-je « sous ma dent ce tendre agneau qui bondit près de « sa mère! Oh! combien nous sommes barbares! » Sur ces entrefaites, on apporte le dîner; madame Gacon-Dufour est saisie d'*effroi :* elle craint qu'on ne lui fasse manger quelques-uns de ces petits agneaux *qui bondissent près de leur mère*, et qu'on n'ou-

trage ainsi la nature : mais non ; on lui sert *des œufs, des gâteaux de riz, des fruits, du laitage, une énorme tarte.* Ce n'était point une *tarte à la crême ;* c'était une *une tarte d'abricots, mets,* nous dit-elle, *qui précède celle en pommes.* Après le repas, vient *la petite chansonnette ;* puis on apporte de la mie de pain aux poissons, qui *réellement ne furent point,* et qui, *acceptant les dons* de madame Gacon-Dufour et de ses amis, *semblaient leur dire :* « Vous « êtes des amans de la nature, nous ne craignons « pas vos approches ; » car les poissons aiment beaucoup les *amans de la nature.* Enfin, on va chercher des lampes d'écurie qu'on attache aux arbres ; et madame Gacon-Dufour, avec ses amis, chante, saute, danse jusqu'au lever de l'aurore, qu'ils *saluent* tous *respectueusement,* comme *le père de la nature.* « Si ce récit ne fait pas plaisir, ajoute madame Gacon-Dufour, ce sera ma faute. » Je suis obligé de dire que ce sera la mienne, parce que j'ai beaucoup gâté ce récit, en l'abrégeant beaucoup.

Il ne me reste plus d'espace pour parler du roman ; je dirai seulement qu'il commence par nous apprendre que sur la fin du règne de Louis XV, *toute la France* voulait acheter *des savonnettes à vilain ;* que, vers le milieu, on voit un petit chirurgien que l'auteur appelle noblement un carabin, et qui, pour subsister, *faisait une barbe à droite et une barbe à gauche ;* et qu'enfin il finit par le projet que font les amans heureux d'aller le printemps prochain à Fontighan, et de *pousser* jusqu'à Tilly, sans doute pour aller au bal dans l'*Allée des Soupirs.* Voilà ce qu'on verra, si on *pousse* sa lecture jusqu'à la fin du roman.

Journal des Gourmands et des Belles, ou l'Épicurien français.

M. Grimod de La Reynière vise constamment, depuis plusieurs années, à se faire à la fois deux brillantes réputations dans le monde : celle de gourmand et celle de bel-esprit ; déjà il a atteint la première. Tout le monde sait à Paris (et j'espère que cela fait aussi beaucoup de bruit dans les provinces) que M. de La Reynière aime beaucoup les grands dîners, les longs dîners, et cela sans préjudice des bons et solides déjeûners, des joyeux et excellens soupers ; tout le monde sait qu'aussi savant convive qu'infatigable mangeur, il préside parfaitement à tous les repas, il disserte doctement sur toutes les lois de la cuisine et de la gastronomie ; il prononce impartialement et sans appel sur la bonté *comparée* des différens mets et des différentes sauces ; sur le meilleur crû et la meilleure année des vins, sur les talens respectifs des pâtissiers, rôtisseurs, charcutiers, confiseurs, restaurateurs, et de tous les artistes cuisiniers ; et qu'enfin, réunissant à cette doctrine profonde, à ces connaissances variées et à cette sublime théorie, une pratique non moins admirable, il s'armerait lui-même au besoin du rouleau du pâtissier ou de la casserole du cuisinier.

M. de La Reynière est donc un gourmand ; cela est certain. Qui oserait désormais avoir la même ambition, et se proposer une pareille gloire, si tant de titres ne suffisaient pas pour l'obtenir ? Mais est-il également un bel-esprit ? J'observerai d'abord que s'il

en était ainsi, M. de La Reynière serait un heureux mortel : il y a bien peu d'exemples dans le monde d'un homme qui, poursuivant ainsi deux objets fort éloignés l'un de l'autre, les ait atteints tous les deux avec un égal bonheur. Il est vrai qu'il a eu l'art de rapprocher les deux objets de son ambition, de les confondre, pour ainsi dire, l'un dans l'autre; ce n'est en effet que comme gourmand qu'il veut avoir de l'esprit. Il a parfaitement senti la vérité de cet adage : *Pectus est quod facit disertum.* Ce n'est donc qu'en parlant de l'objet de ses plus chères affections qu'il a prétendu être éloquent, disert, fécond, varié, plaisant, spirituel. C'est en poursuivant ce noble projet que, depuis trois ans, il nous donnait chaque année un *Almanach des Gourmands*, dans lequel conduisant ses illustres confrères moins habiles que lui, depuis la Halle et les différens marchés où s'exposent les matières premières, jusque aux casseroles des plus fameux *officiers de bouche*, et à leurs fourneaux chimiques où elles s'élaborent, il les initie à tous les mystères et à tous les secrets de cette *science de gueule*, comme dit Montagne.

Mais, lorsqu'une idée est dominante, lorsqu'une passion est forte, c'est bien peu de n'en parler qu'une fois par an au public; aussi, pourvu qu'un assez grand nombre d'individus de ce public veuille donner à M. de La Reynière dix francs, il les entretiendra douze fois par an de ses observations, de ses recherches, de ses découvertes en gourmandise et goinfrerie. Aux principes généraux qu'il établissait dans son *Almanach* de chaque année, il joindra des applications particulières sur les comestibles les plus succu-

lens que fournit chaque mois ; à ces anciennes et belles dissertations, il ajoutera des aperçus nouveaux sur les pâtés, les jambons, les aloyaux; sur les huîtres, les soles et les turbots ; sur toutes les productions de la terre et des mers, du règne animal et végétal, propres à assouvir la faim de l'homme. C'est un sujet vaste et infini qu'il embrasse tout entier. On ne sait ce qui est le plus inépuisable ou de son génie ou de son appétit ; et jamais homme ne prodigua tant d'esprit sur les andouilles, les boudins et les pieds de cochon ; sur les palais de bœuf en allumette, sur le *rôt de bif* d'agneau à la barbarine, etc., etc. C'est une éloquence, une fécondité, une verve, un abandon qui enchantent le lecteur, et prouvent combien l'auteur est pénétré de son sujet. Il paraît même pénétré de l'importance de ce sujet : il donne avec autorité ses décisions magistrales ; il parle avec gravité de ses fonctions, et avec emphase *de ses devoirs,* non comme homme, non comme citoyen, mais comme gourmand ; digne émule en tout cela de ce maître-d'hôtel du cardinal Caraffe, dont Montagne parle en ces termes, à l'endroit que j'ai déjà cité :

« Il m'a fait un discours de cette science de « gueule, avec une gravité et contenance magistrale, « comme s'il m'eût parlé de quelque grand point de « théologie. Il m'a déchiffré une différence d'appé- « tits ; cettuy qu'on a à jeun, qu'on a après le second « et le tiers service ; les moyens tantost de lui plaire « simplement, tantost de l'esveiller et le picquer ; « la police de ses sauces, premièrement en général, « et puis particularisant les qualités des ingrédiens « et leurs effets ; les différences des salades selon

« leur saison, la façon de les orner et embellir pour « les rendre encore plaisantes à la veuë; après cela « il est entré sur l'ordre du service, plein de belles « et importantes considérations :

— Nec minimo sanè discrimine refert,
Quo gestu lepores, et quo gallina secetur;

« et tout cela enflé de riches et magnifiques paroles, « et celles même qu'on emploie à traiter du gouver- « nement d'un empire. Il m'est souvenu de mon « homme, *hoc salsum est, hoc adustum est,* etc. »

Dans la crainte, véritablement trop modeste, de ne pouvoir à lui tout seul supporter le fardeau de ses fonctions importantes et de ses devoirs sacrés, M. de La Reynière s'est adjoint plusieurs collaborateurs, tous gens d'esprit sans doute, entre autres un médecin, M. M. S. V. Mais je dois le dire avec impartialité, car j'ai aussi mes fonctions et mes devoirs, ces messieurs restent à une grande distance de leur illustre chef; ils ne paraissent pas comme lui pleins de leur matière; il n'y a point dans leurs éloges de la table, des gourmands et de la gourmandise, cette manière franche, ce ton persuadé et persuasif qui distingue les éloges de M. de La Reynière. Monsieur le médecin, surtout, me paraît un homme sec et maigre, que le premier morceau rassasie, que son sujet abandonne, et qui abandonne son sujet, pour courir après une érudition déplacée, des citations pédantesques. On voit que ce n'est point à table, en engloutissant des assiettes de viande et de pâtisserie, et des bouteilles de vins et de liqueurs, qu'il célèbre les délices des festins, et qu'il chante les exploits

des gourmands; mais froidement assis à son bureau, à jeun, ou seulement quelques tasses de thé dans l'estomac. Trop souvent aussi on remarque dans les morceaux d'*hygiène* dont il enrichit ce précieux recueil, un combat entre le gourmand et le médecin : comme gourmand, par exemple, il célèbre tous les agrémens et les bienfaits d'une bonne indigestion, et il recommande à ceux qui sont dans cet heureux état, de manger par là-dessus force croûte de pâté. Voilà qui est très-bien; mais voici le médecin qui montre le bout d'oreille, et qui écrit en note : *Cette recette ne convient pourtant qu'aux bons estomacs.* Fi donc, monsieur le gourmand! est-ce qu'il y a de mauvais estomacs ?

Il n'est pas jusqu'aux gourmands provinciaux, qui ne puissent porter à ce journal le tribut de leurs vers, de leur prose, de leurs observations et de leurs découvertes en gourmandise; et j'ai remarqué une chanson d'un jeune poète de Périgueux, qui attestera à la postérité la plus reculée que cette ville est fertile *en beaux minois et bons pâtés;* et qui lui apprendra dans une note, si la postérité lit les notes, que ces pâtés sont aux truffes. Peut-être la chanson du poète périgourdin ne prouvera-t-elle pas aussi bien que Périgueux est fertile en bons poètes; mais ce n'est pas là l'essentiel.

Mais, dira-t-on, pourquoi est-il question de *jolis minois* parmi des gourmands? C'est qu'il a plu à M. de La Reynière de dédier son ouvrage aux gourmands et aux belles; et ici je ne puis m'empêcher de mêler quelques reproches aux éloges que je lui ai donnés. Je lui dirai d'abord que je n'ai encore vu

aucune *belle* qui ne fût scandalisée de cette association : elles ne se contentent point du tout de l'explication qu'il leur a donnée, en s'autorisant de ce qu'on dit également d'une *belle* et d'un bon gâteau, que c'est *un friand morceau*. Pourquoi d'ailleurs partager ainsi l'attention et l'intérêt des amateurs? Se défiait-il de l'abondance et de la richesse de son sujet naturel? D'ailleurs, M. de La Reynière n'est point galant. Tout le monde se rappelle le parallèle qu'il a établi entre une jolie femme et un bon repas, et la préférence qu'il a donnée à celui-ci; on se rappelle encore son bel éloge du cochon : jamais il ne loua une belle avec autant d'effusion ; jamais il n'écrivit à une jolie femme un aussi aimable quatrain que celui qu'il a adressé à un restaurateur, qui lui a envoyé des pieds de cochon, quatrain qu'il termine ainsi :

Nous acceptons vos pieds, et vous baisons les mains.

Enfin, je suis persuadé que ce que M. de La Reynière voit de plus galant au monde, c'est une *galantine aux truffes* et des *amourettes de veau à la crême*.

Almanach royal d'Haïti, pour l'année 1814.

Quelques journaux ont déjà imprimé une liste des grands dignitaires et des principaux personnages de la cour du roi Christophe, qui a changé, je ne sais pourquoi, son beau nom grec en celui de *Henri*, dont le charme n'est bien senti que par des Français, et ne doit l'être nullement par des nègres de l'Afrique, transportés dans la colonie de Saint-Domingue. La bizarrerie de leurs noms, devenus plus grotes-

ques encore par les titres fastueux dont la vanité de ces nègres les ont affublés, rend, en effet, cette nomenclature assez plaisante. Nous connaissions déjà, par quelques dépêches très-graves et quelques actes diplomatiques, M. le *marquis de Limonade*. Mais ce n'est pas là, je crois, le plus grand seigneur de la cour du roi Henri : on doit mettre, ce me semble, au-dessus de lui, et par les hautes places qu'ils occupent à la cour, à l'armée, au conseil, et par le titre de duc qui accompagne leurs noms, M. le *comte de la Bande du Nord, duc de la Marmelade,* et M. le *comte de l'Acul, duc du Dondon,* et M. le *duc de l'Avancé,* et plusieurs autres ducs encore. Je pourrais, de ces ducs *à brevets* ou non, descendre à M. le *comte du Chaos,* à M. le *baron de Mettez-y,* à M. le *chevalier de Tenez-y;* mais cette plaisanterie trop facile sur les noms, assez piquante d'abord, fatigue bientôt. J'aime mieux tirer de cet Almanach, qui m'est tombé dans les mains, et dont il y a, dit-on, peu d'exemplaires en France, quelques réflexions, quelques rapprochemens, quelques notions positives sur l'état politique de Saint-Domingue.

Comme tous les almanachs, celui d'Haïti nous donne un calendrier. Le nègre chargé de cette partie avoue qu'il n'est pas fort sur l'astronomie, et qu'il a réglé tous ses calculs solaires et lunaires sur d'anciennes tables qui ne s'étendaient point jusqu'à l'époque présente, et qu'il a prolongées *approximativement* comme il a pu et comme il a su : je dois le confesser; je ne suis pas plus astronome que ce nègre, et je ne puis pas juger si ces approximations approchent beaucoup. Je vois bien cependant qu'il nous donne trop

tard le dernier quartier de cette lune en l'assignant au 5 novembre, et trop tôt la nouvelle lune suivante, ainsi que son premier quartier, en les plaçant au 11 et au 19 novembre; au lieu de toutes ces dates, il fallait dire le 4, le 12 et le 20 novembre : mais tout cela est rétabli à la pleine lune, qu'il place très-bien le 27. Il en est de même de quelques autres erreurs de ce genre, qui finissent toujours par être réparées, soit à un quartier, soit à un autre : ainsi, je ne le chicanerai pas davantage là-dessus; son année lunaire est assez bien comme cela, et son almanach apprendrait encore assez passablement, ou assez *approximativement*, à M. Jourdain, quand il y a de la lune et quand il n'y en a point.

Mais le nègre rhéteur qui a fait le préambule de l'almanach est bien plus fort que le nègre astronome qui a fait le calendrier. Le tableau qu'il présente de la prospérité publique, des ressources de l'État, des merveilles opérées par le *grand Henri*, est très-brillant; on croirait entendre un des orateurs du *grand Napoléon*. L'orateur nègre prodigue à son souverain les mêmes flatteries : « Les grandes institutions, dit-il, « et l'impulsion donnée à la nation par le *grand* « *homme* qui la gouverne, *ont soufflé le feu du génie*, « ont formé des guerriers habiles, d'intègres et éclai- « rés magistrats, des administrateurs probes et zélés, « des artistes qui se distinguent à l'envi dans leur art, « encouragés par les bienfaits du monarque, et des « citoyens pleins d'amour pour leur pays et de re- « connaissance pour l'autorité souveraine : de toutes « parts retentit ce cantique de bénédictions qui est « la plus douce récompense des souverains. » Le

nègre fait ensuite d'aussi belles phrases que beaucoup de blancs, sur le travail, *père des vertus;* l'oisiveté, *mère des vices;* le mariage, *lien sacré d'où découlent les plus doux sentimens de la nature.* Certainement, si M. l'abbé Grégoire eût connu ce morceau, il n'eût pas manqué de le citer à l'appui de son système, dans son ouvrage sur la *Littérature des Nègres.*

Mais tout, dans ce magnifique préambule, n'est pas de la rhétorique; il y a aussi des faits positifs. Nous y apprenons, par exemple, que le divorce est proscrit dans le royaume d'Haïti; et le nègre, devenu philosophe et casuiste, nous donne cette mesure comme une preuve que la morale et les mœurs y fleurissent. Il nous apprend aussi que la *religion catholique, apostolique et romaine, y a repris toute sa dignité et toute sa splendeur;* elle est seule reconnue et professée publiquement. Nous voyons dans un autre endroit de l'almanach que le roi Henri a érigé un archevêché et plusieurs évêchés dans son royaume : il a *sollicité* du pape des bulles d'érection pour ses siéges; l'archevêque et les évêques ont pareillement *sollicité* des bulles confirmatives de leur élection; mais on ne dit point qu'on les ait obtenues; et il y a dans cette manière de s'exprimer une franchise et une bonne foi que Bonaparte n'aurait sûrement pas permises à son almanach.

Dans tout le reste, l'almanach du grand Henri ressemble assez à celui du grand Napoléon; l'imitation est sensible, et on voit que le roi d'Haïti singe l'*empereur des Français :* même étiquette, mêmes titres, même pompe, mêmes précautions d'un or-

gueil jaloux qui multiplie d'autant plus les signes extérieurs du respect, qu'il sait que son origine et ses droits l'inspirent moins; et enfin les mêmes inquiétudes d'une vanité soupçonneuse qui commande avec exagération des hommages, des respects, des servitudes. La vanité des nègres a aussi emprunté quelque chose du cérémonial et des titres des autres peuples avec lesquels ils ont été en relation. Ainsi, *sa grâce* est le titre de leurs ducs, comme chez les Anglais. On n'aborde point monseigneur le duc de *l'Avalasse,* sans lui dire *sa grâce;* et je suis persuadé que le duc de l'Avalasse sourit avec beaucoup de grâce à ceux qui l'abordent ainsi. Mais on ne dit que *son excellence* à M. le duc de la Marmelade, ainsi qu'à M. le duc du Dondon, parce qu'ils ne sont que ducs à brevets. Ils ont aussi alongé et annobli leurs noms en les faisant précéder par la particule *de;* mais au lieu de la placer avant leur nom de famille, ils la mettent avant leur nom de baptême : ainsi, il ne disent point *le baron Stanislas de la Tortue,* mais, *le baron de Stanislas la Tortue, le baron de Pierre Poux, le baron de Jean-Charles Charlot, le chevalier de Gilles Créon, le chevalier de Jean-Baptiste Lagarde,* etc.

Je ne sais pas au juste où en est l'instruction publique à Haïti. L'almanach nous dit bien, à la vérité, que le roi Henri ne néglige rien pour la rendre florissante, qu'il encourage les établissemens des écoles; mais il ne nomme aucun endroit où il y en ait d'établies. Il assure qu'on y enseigne les langues française et latine, les premiers principes de la géographie, de l'histoire, des mathématiques, et *les arts d'agré-*

ment, car les nègres ne négligent point *l'agrément ;* mais il ne nous fait connaître aucun des habiles professeurs qui forment la jeunesse d'Haïti à ces arts agréables, à ces études solides ; et cependant l'almanach d'Haïti nomme tout le monde, jusqu'à Malborough, médecin des chevaux. Je soupçonnerais donc l'université d'Haïti de n'être pas encore en activité ; il n'y a que l'école *des pages de Sa Majesté* qui me paraisse bien montée ; il y a sept professeurs ; l'un d'eux, le nègre Dupotet, enseigne à lui tout seul le français, l'anglais et le latin ; mais je crois que les pages et leur professeur sont bientôt au bout de leur latin : les autres professeurs leur apprennent les mathématiques, l'histoire et la géographie, l'écriture, l'escrime, la danse et la musique. Certainement voilà de petits pages noirs fort bien élevés.

Il y a aussi un opéra à Haïti : l'orchestre n'est, à la vérité, composé que d'un violon et d'un basson ; mais il y a trois clarinettes, deux flûtes et deux cors, et tout cela, aidé d'une trompette et d'une timbale, peut encore faire assez de bruit. La cour a de plus son théâtre, qui est composé, nous dit l'almanach, *d'amateurs* et *d'amatrices :* quelques-uns d'entre eux sont en effet des personnes titrées, telles que *le baron de Cadet-Antoine, le chevalier de Prezeau, la comtesse de Rosiers, la baronne Samedy,* qui veulent bien jouer avec des personnages moins relevés, tels que *la fille Hareng. Ces amateurs et amatrices,* dit encore le même almanach, jouent *pour le plaisir de Leurs Majestés et la perfection de l'art ;* et je ne doute pas qu'ils ne réussissent parfaitement dans ce double et intéressant objet. Enfin, pour compléter

ce chapitre des *Beaux-Arts*, il y a huit *peintres du roi*, qui, peut-être en ce moment-ci, font une exposition publique de leurs chefs-d'œuvre, et ne manquent pas de reproduire aux yeux des Haïtiens le beau teint et les traits chéris du roi Henri, de la reine Marie-Louise, des princesses Athénaïs et Améthyste, et de tous les grands personnages de cette cour brillante.

Le Génie de l'Amour, ou *Dissertation sur l'Amour profane et religieux*, pour servir d'introduction à la Paraphrase des Psaumes, par M. Christophe de Miroménil, jurisconsulte.

Depuis deux ans, le génie de l'Amour languit délaissé chez M. Christophe de Miroménil ou chez son libraire, sans que personne daigne s'en apercevoir. L'auteur, qui, comme il nous l'apprend lui-même, paraissait s'attendre à cette indifférence du public, et qui, même au moment de la publication de son livre, y était fort résigné, ne laisse pas d'en être un peu étonné deux ans après l'avoir publié. Il avait d'abord méprisé *le suffrage inconstant des censeurs d'aujourd'hui*; actuellement il réclame du moins leur sentiment sur son ouvrage, et il me prie de vouloir bien en rendre compte *avec impartialité*. Il eût été mieux de croire que je ne pouvais pas en rendre compte autrement; mais enfin cette surabondance de précautions et de recommandations est bien naturelle dans un auteur; elle ne m'a point choqué, et la confiance que veut bien m'accorder M. Christophe de Miroménil m'a fort touché.

J'ai lu sa préface, et elle m'a bien plus touché encore. J'ai vu que M. de Miroménil avait composé jadis un recueil *de force et de faiblesse, de soupirs et de vœux, de larmes et de résignation, de morale et de religion, de chagrin et d'espoir.* Tout cela *était échappé presque à son insu de sa plume attristée,* mais désirant que ce ne fût *à l'insu du public* et cherchant quelqu'un qui pleurât *avec lui,* il avait proposé la dédicace de son triste recueil *aux princes, aux grands, aux riches, aux pauvres, aux amis de Thémis et de Plutus, aux étrangers célèbres et aux beautés à la mode...* Les beautés à la mode n'avaient pas voulu pleurer avec lui ; les amis de Thémis et de Plutus ne s'en étaient pas souciés davantage, non plus que les autres, à qui il s'était adressé : *Tout le monde,* dit-il avec franchise, tout le monde m'avait refusé.

Il allait donc publier son livre sans dédicace, lorsqu'une heureuse péripétie a entièrement changé la fortune, le sort et les dispositions mélancoliques de M. Christophe de Miroménil. Il était très-malheureux, il est devenu très-heureux ; et voilà pourquoi je me suis permis de rappeler ses anciennes infortunes, dont je n'aurais pas osé parler si elles subsistaient encore. Malheureux, il voulait chanter ses peines ; heureux, il chante son bonheur. Il cherchait, dans sa douleur, des personnes qui voulussent pleurer avec lui ; il en cherche actuellement de plus gaies, de plus disposées à rire : cela est plus aisé à trouver. Il a donc *fermé le manuscrit de douleurs pour y substituer l'ouvrage de l'amour, l'épithalame de la tendresse, le code du bonheur humain.*

L'auteur ne laisse point ignorer ce qui a produit une révolution aussi inespérée. « L'Hymen en deuil, « dit-il, avait noirci mes pinceaux ; l'Hymen consolé « m'a rendu son flambeau. » Cela veut dire, je crois, que M. Christophe de Mirominil était veuf, et qu'il s'est remarié, ce qui le met dans une verve tellement poétique, qu'il représente l'Hymen lui *arrachant le crayon de la Mort et lui prêtant une plume de l'Amour,* et qu'il se représente lui-même comme un *rossignol* jadis *Philomèle délaissée,* mais actuellement, par ses *éclats joyeux, charmant les bocages ; et charmé de sa compagne quittant le sol des noirs cyprès, et crayonnant ces pages nouvelles, à l'ombre des myrtes amoureux dont l'a couronné son amie.*

On sent bien que dans cette effervescence de bonheur et d'enthousiasme, M. de Mirominil s'embarrasse fort peu des succès de son livre; c'est alors qu'il nous assure que si son ouvrage *ne se vend pas, il ne sera pas trompé, il s'y attend,* persuadé que ce livre restera *invisible parmi la foule des livres quotidiens qui nous inondent.* Il n'a eu qu'un seul but, un seul *besoin,* en l'écrivant, celui de dire *à chacun qu'il aime et qu'il est aimé.* Il faut avouer cependant que c'est un bien mauvais moyen de dire cela *à chacun* que de le consigner dans un livre que personne n'achèterait, et qui resterait *invisible.* Mais est-on conséquent quand on est transporté de bonheur et d'amour?

Indifférent sur le succès de son ouvrage, indifférent sur l'*injustice* et la *censure amère* des critiques, M. de Mirominil ne l'est cependant pas sur leurs

éloges. « Si on me loue, dit-il, je m'applaudirai d'a-
« voir réussi, et je serai encouragé à faire mieux
« encore. » Je le louerai donc, puisque cela doit produire d'aussi bons effets. Je mêlerai néanmoins quelques critiques à mes éloges. Par exemple, je ne puis passer à M. de Miroménil de dire dans une introduction qui suit sa préface : « Ce volume
« n'est qu'une préparation à un ouvrage plus *consé-*
« *quent dans son nombre,* plus relevé dans son style,
« plus important dans son sujet. » Plus *conséquent dans son nombre !* l'auteur veut dire, probablement, plus volumineux. Mais tant pis, vraiment : un bon volume in-8°, c'est bien honnête ; et si M. Christophe de Miroménil a la juste ambition d'être *plus conséquent,* que ce ne soit pas *dans le nombre. Plus relevé dans son style !* Comment donc s'y prendra M. de Miroménil ? Je n'ai jamais vu de style plus relevé que celui du *Génie de l'Amour,* et le projet de prendre un ton *plus relevé encore*, me paraît vraiment effrayant. Enfin, *plus important dans son sujet!* ce n'est pas à M. de Miroménil à dire cela ; car assurément, à ses yeux, il n'y a rien de plus important que l'amour, puisque c'est à l'amour que nous devons tout, depuis *la fable* jusqu'à *l'histoire,* depuis *le chant* jusqu'à *l'astronomie,* depuis *la danse* jusqu'à *la religion.*

Personne surtout ne lui doit plus que M. Christophe de Miroménil, et personne aussi n'est plus reconnaissant, comme on peut le voir dans le premier chapitre de son ouvrage, où il exhale ainsi les sentimens de la plus vive reconnaissance : « Je te remer-
« cie, ô Amour fortuné, de m'avoir prêté ton car-

« quois pour renvoyer au cœur de mon amie la flè-
« che dont elle avait percé le mien ; ton bandeau
« pour couvrir ses yeux si tendres des nuages de la
« volupté ; ton flambeau pour alimenter sa flamme...
« tes ailes pour alléger le temps pesant, décorer les
« jeux aimables, les ris badins, dont les essaims sé-
« duisans vont sans cesse, à ma voix, voltiger au-
« tour d'elle... Je te remercie, ô Amour délicieux,
« de m'avoir offert Antoinette, et de lui avoir pré-
« senté Hyacinthe... » J'abrège beaucoup tout cela, parce que M. Christophe, qui, comme on voit, s'appelle aussi M. Hyacinthe, est parfois trop expressif. On voit au reste que l'Amour lui a tout accordé ; il n'a rien réservé pour meilleure occasion : il lui a tout prêté, *son carquois, ses flèches, son bandeau, son flambeau, ses ailes,* dont M. Hyacinthe a arraché *deux plumes,* l'une pour écrire à Antoinette, et l'autre pour servir à Antoinette dans ses réponses.

Peut-être M. de Miroménil aurait-il bien fait de s'en tenir à cette vive peinture de sa félicité particulière, et à cette violente apostrophe à l'amour dont il est embrasé pour sa femme : c'est un sujet respectable, et il faut prendre garde de ne pas apprêter à rire aux mauvais plaisans, en s'étendant trop là-dessus. J'ose croire que M. de Miroménil n'aurait pas dû y revenir dans un second chapitre ; mais il a voulu absolument dire à Antoinette comment il s'y prendra pour l'enterrer quand elle sera morte. Il est certain que ses préparatifs sont fort beaux. D'abord, les *lais déplorables,* les hymnes funèbres, rempliront ses *pages noircies ;* après il couvrira la fosse

d'Antoinette de l'humble violette et de la triste pensée ; puis il humectera *ses cendres* du suc du cinnamomum, de l'essence de la thérébentine, de l'huile de lin... ; ensuite il ombragera *la tête,* qu'il trouvera sans doute parmi les cendres, des vapeurs de l'aloès, des émanations du baume des nuages, de la myrrhe et du benjoin ; enfin il plantera aux extrémités de la tombe le cyprès de la mort et le saule des larmes... Assurément il n'y manquera rien, et madame Antoinette peut être bien tranquille là-dessus. Ce n'est pas tout cependant, le visage de M. Christophe *s'appâlira,* ses membres se *roidiront,* ses yeux se fermeront, il mourra, fera son épitaphe et celle de sa femme, et ira *s'étendre* près d'elle, *pour ne plus jamais la quitter.*

Mais laissons là ces images funèbres, que ne doit point naturellement inspirer *le génie de l'Amour.* Aussi ne se reproduisent-elles plus, et le reste de l'ouvrage est, sinon extrêmement gai, parce qu'il est trop oratoire et trop majestueux, du moins extrêmement beau. Mon impartiale franchise n'épargnera point cependant une critique à M. Christophe de Miroménil. Il procède trop par énumération : pour peindre les bienfaits de l'Amour, il nomme à chaque chapitre de son livre tous les hommes, toutes les femmes de sa connaissance qui ont aimé, depuis Médée et la femme de Putiphar, jusqu'à nos jours ; et comme cette liste est longue, et ne s'épuise jamais, elle revient à chaque chapitre. Dès le troisième, c'est-à-dire le premier où M. Christophe de Miroménil ne parle plus de lui et de sa femme, il entasse les noms de Briséis, de Phèdre, de

Messaline, de Frédégonde, de Roméo et Juliette, de Charlotte Corday, de Geneviève de Brabant, d'Ernestine Sanders, de Bianco Capella, et d'une centaine d'autres. Il a toujours un nouveau prétexte pour faire un chapitre avec des noms, et cela répand un peu trop d'uniformité dans les détails, et de monotonie dans l'ensemble. Voici en effet comment procède l'auteur : il établit d'abord, par une belle apostrophe ou par toute autre figure violente, que l'Amour a tout créé : l'art d'écrire, par exemple ; et alors il nomme tous les gens qui ont écrit, et les sujets dont ils se sont occupés ; l'art de la peinture, et aussitôt une nomenclature de peintres et de tableaux. Jamais homme n'a su autant de noms propres. Les noms propres et les points de toute espèce, point d'interrogation, d'admiration, d'exclamation, d'interjection et de réticence, forment les trois quarts de cet ouvrage.

Peut-être aussi M. de Miroménil met-il trop peu d'ordre dans tous ces noms : il mêle les dieux avec les hommes, le sacré et le profane, les êtres réels et imaginaires, l'histoire et la fable, les crimes et les vertus ; et il veut que nous ayons l'obligation de tout cela à l'Amour, et que nous soyons pleins de reconnaissance, parce que nous lui devons les faits et gestes de Frédégonde, de Messaline et d'Abimelech, roi de Gérare. Il est des gens qui pensent que nous aurions pu nous passer de tout cela. Enfin, après avoir nommé les dieux et les déesses, les rois et les reines, les héros de romans, les patriarches et les prophètes, les hommes et les femmes qui ont aimé dans l'ancienne et la nouvelle loi, M. de Miroménil

veut nommer encore. Que nommera-t-il donc ? Les oiseaux, les poissons, les animaux, les insectes : car enfin tout cela aime ; « et le roch et le contour, « et l'aigle et le vautour, et le geai et le perroquet, « et le manchot et le loriot, et le grimpereau et le « hochequeue, et la cigogne et le crapaud-volant, « et l'albatrosse et le hallebrand ; » et assurément beaucoup d'autres encore. Reste-t-il quelque autre chose à nommer ? Sans doute, tous les pays de la terre, par exemple ; car enfin l'Amour est l'inventeur de la danse : or, on danse au Bengale et dans le Northumberland, chez les Bretons et les Thibetains, dans la Virginie et à Seringapatam. Mais ici M. de Miroménil est plus poète que jamais ; il décrit ces peuples et ces lieux avec un agrément infini : là il nous fait admirer le coloris de la santé et *la graisse de l'insouciance* de l'heureux Flamand ; là il nous peint le lourd *Batave qui s'agite pesamment, se mêle gravement, et retombe lourdement avec sa rubiconde Hollandaise.* On s'écrie avec Philaminte :

Retomber pesamment, gravement, lourdement,
Ces trois adverbes joints font admirablement !

Je voudrais pouvoir rapporter encore une foule de belles choses, et entre autres une sublime apostrophe à la lune, bien digne en effet des hommages de M. de Miroménil, par tous les services qu'elle a rendus aux amans, aux amantes et aux amours. M. de Miroménil lui en veut un peu néanmoins, à cause de la dureté dont Diane se rendit coupable envers Actéon ; mais il lui pardonne en faveur de ses bontés pour Endymion. Ceux qui désormais écriront sur l'amour, auront un nom de plus, un au-

teur de plus, un livre de plus à ajouter à la nomenclature de ses bienfaits : nous lui devons en effet le *Génie de l'Amour*, de M. Christophe de Miroménil, jurisconsulte.

Rentrée du Collége de France. (Décembre 1803).

Le collége de France, qui peut se glorifier d'une durée, non de *près de vingt ans* comme l'Athénée, mais de près de trois siècles; dont l'établissement, qui remonte à l'époque de la renaissance des lettres, est dû à un des plus grands et des plus aimables de nos rois; dont les professeurs furent presque toujours choisis parmi les hommes les plus distingués dans les sciences et les beaux-arts, a préludé, après une longue interruption de ses exercices littéraires, à la reprise de ces exercices, par une lecture publique en présence du plus nombreux et du plus brillant concours de spectateurs.

La séance s'est ouverte par la lecture d'une dissertation sur *l'anatomie médicale*, et je n'en parle ici que pour demander si c'était là le lieu et le moment de lire un morceau aussi sec, aussi aride, aussi peu intéressant. Je fais assurément un très-grand cas de l'anatomie, mais je crois cette science plus utile qu'agréable; et une séance publique doit être plutôt consacrée à l'agrément qu'à l'utilité, parce qu'il lui est très-possible d'obtenir le premier résultat, et presque impossible d'obtenir le second. Cette lecture a cependant égayé, par la méprise de M. de Lalande, qui annonçant la série des questions qui allaient remplir la séance, et plein de l'objet ordinaire de ses travaux, annonça une dissertation sur *l'astronomie*

médicale, à peu près comme le marchand de draps, M. Guillaume, dans *l'Avocat patelin*, plein de l'objet de son commerce, demande *trente-six aunes de mouton*. L'anatomiste a cependant été fort applaudi à la fin de sa lecture, sans doute parce qu'il finissait.

M. de Lalande lui a succédé, et a lu véritablement un morceau d'astronomie. Quoique cette année, a-t-il dit, n'ait pas été aussi heureuse pour l'astronomie que les précédentes, elle n'a cependant pas été tout-à-fait stérile. M. Piazzi a observé à Palerme sept mille étoiles avec leurs lieux, leurs dimensions, etc.; et M. Maselhin en a découvert trente-quatre que M. de Lalande a aussi beaucoup examinées avec un cercle multiplicateur; ses calculs diffèrent de quelques secondes de ceux de M. Maselhin. Il a observé aussi quelques centaines de hauteurs du soleil; il a fait de plus trois cents observations sur quelques objets; M. Delambre en a fait cinq cents sur quelques autres; un autre astronome suit une étoile depuis deux mois et demi. Si un autre n'avait pas fait une chute effroyable, accident qui arrive quelquefois à ceux qui observent les astres, témoin la fable de La Fontaine, nous aurions obtenu les calculs les plus exacts sur un objet important. M. Méchain et M. Lechevalier ont déjà fait six triangles subsidiaires en Espagne; ils sont munis d'un bon cercle multiplicateur et de bonnes lunettes à grandes ouvertures. Un fameux astronome a augmenté la masse de Vénus et diminué celle de Mars (les femmes sourient, les hommes rient aux éclats); un autre, par zèle pour la science, vient de se faire circoncire; il parcourt la Turquie en bon musulman et en bon astronome; et s'il était

témoin, ajoute M. de Lalande, des applaudissemens que lui donne une assemblée aimable et savante, il serait dédommagé de ses fatigues et de ses privations. Un Russe de dix ans sait plus d'astronomie que tous les Français de vingt ans. Enfin, il a fait bien chaud cette année, et il n'a guère plu, si ce n'est des pierres. M. de Lalande a fait des observations sur les baromètres qui admettent quarante divisions au lieu de trente, et les nombre *trente* et *quarante*, ajoute-t-il, flétris jusqu'ici, vont acquérir de la gloire, puisqu'ils sont la base du système météorologique; le même astronome s'occupe de mieux régler nos horloges, nos montres et nos pendules.

M. Dupuis a lu un morceau sur toutes les théogonies et les cosmogonies, depuis Thot jusqu'à M. de Buffon. Il s'est extasié sur les métamorphoses de Jupiter, parce qu'elles furent l'ouvrage de l'amour. Le taureau surtout lui paraît superbe, lorsqu'il enlève Europe qui entrelace ses cornes de fleurs. Jusqu'où la brillante imagination de M. Dupuis va jeter des fleurs! Entre toutes les cosmogonies, il semble préférer celles qui admettent un monde éternel; et c'est tout ce que je dirai de son éternel discours.

M. Lévêque a débité un morceau de morale; mais qu'on ne s'effraie pas, ce n'est pas de cette morale austère des stoïciens, ou des Pascal, des Arnaud, des Nicole; c'est de cette *jolie* morale toute remplie de douceur, de sensibilité, de *mélancolie*, qui a pour objet les plus tendres affections du cœur, la sympathie, l'amitié, l'amour; l'amour surtout, qui, chez les peuples sauvages est un instinct, chez les peuples policés un je ne sais quoi indéfinissable, puisqu'il s'ali-

mente et s'enflamme par l'innocence de l'objet aimé et par son défaut d'innocence, par sa pudeur et son effronterie, par sa douceur et ses emportemens, par son ardeur et par ses froideurs; par ses grâces naturelles et par ses grâces étudiées; par sa raison et par ses caprices, par sa constance et par son inconstance, par sa fidélité et ses infidélités. Il faudrait avoir bonne mémoire pour se rappeler tous les contrastes qu'a entassés ici M. Lévêque.

La dissertation de M. Gail sur Théocrite n'a été remarquable que parce qu'ayant voulu critiquer *la cantate de Circé* par Rousseau, M. Vigée a pris parti pour la magicienne et pour Rousseau, et M. Biot pour M. Gail; M. Legouvé s'en est mêlé, et on prétend que le chevalier de *Circé*, sans craindre toutes les pierres tombées du ciel dont M. Biot peut l'accabler, veut donner des suites à cette discussion.

M. l'abbé Aubert a récité les plus *jolies fables* du monde, des fables telles qu'il faut les faire pour les réciter en public. Je voudrais bien voir Ésope venir nous débiter son Satyre *soufflant le froid et le chaud*, ou Phèdre, son *Loup* et sa *Cicogne*, ou même La Fontaine, son *Chêne* et son *Roseau*: tout cela intéresserait bien moins que *le joli Serin* de la nièce de Descartes, que l'Amour change en papillon, etc. Des allusions fines et piquantes, de petits traits de galanterie ou d'une douce critique qui ne plaît pas moins aux femmes; des vers heureux, un petit tableau des mœurs de la société; quelques traits de sentiment, une certaine dose d'esprit, voilà ce qui ne peut manquer son effet, et ce qui, à la lecture, sera toujours accueilli avec transport.

M. l'abbé Aubert, en quittant la chaire, a été remercié par de vifs applaudissemens, et de l'avoir si agréablement remplie, et de la céder à M. Delille. Lorsque le fracas des applaudissemens et des bravos a permis de se faire entendre, M. Delille a étonné et par la manière dont il a récité différens morceaux, ceux même qui connaissent son talent prodigieux pour la déclamation; et par la beauté de ses vers, ceux qui sont le plus familiarisés avec ses poésies. Ici mon rôle se borne à citer quelques vers conservés par un peu de mémoire et un peu de tachygraphie. Le fier Satan, après sa révolte, s'écrie :

(1) Satan s'indignerait de demander sa grâce;
Avec le même rang, j'aurais la même audace;
Je briserais mes fers, et bientôt le bonheur
Se joûrait d'un serment qu'arracha le malheur:
Bientôt j'attaquerais ce Dieu que je déteste.
. . . . . .
Adieu donc l'espérance et la crainte avec elle:
Fuyez, lâches remords! vengeance, je t'appelle!
Viens, mêle à mes douleurs ton funeste plaisir;
Humilier un Dieu, voilà mon seul désir.
C'en est fait: je lui voue une éternelle guerre;
Nous aurons tous les deux nos autels sur la terre;
De l'empire entre nous le partage est égal,
Qu'il soit le Dieu du bien, je le serai du mal.

---

(1) Traduction de Milton. Ces vers, ainsi que ceux que je cite à la page suivante, et qui sont tirés du poème de *l'Imagination*, étaient alors inédits. C'était, sans doute, un mérite de plus aux yeux des lecteurs. Je les conserve néanmoins, persuadé qu'ils plairont toujours, quoi qu'ils n'aient plus l'attrait de la nouveauté, et parce qu'ils sont méprisés et honnis par une nouvelle école de poètes, qui voudrait faire préférer ses vers durs, obscurs et barbares, à la poésie vive, ingénieuse, spirituelle et brillante de M. Delille.

Un morceau qui contraste avec celui-ci, c'est un tableau de *la grâce*. Avant de le réciter, M. Delille a fait une poétique charmante sur *la grâce;* mais je suis trop pressé de citer ses vers pour pouvoir parler de sa prose.

Mais comment définir, expliquer ses appas ?
Ah ! la grâce se voit et ne s'explique pas :
L'œil se plaît à saisir ses formes passagères.
. . . . . .
C'est cette fleur qu'on voit négligemment éclore,
Et qui, prête à s'ouvrir, semble hésiter encore.
L'esprit qui, sous son voile, aime à la deviner,
Joint au plaisir de voir celui d'imaginer.
L'imagination en secret la préfère
A la froide beauté constamment régulière.
Je ne sais quoi nous plaît dans ses traits indécis,
Que la beauté n'a pas dans ses contours précis !
Où peut-on rencontrer ce doux secret de plaire ?
Est-ce dans les palais ? est-ce dans la chaumière ?
Partout où la nature, en dépit de notre art,
La fait naître en passant ou la jette au hasard.

A ce charmant tableau, succèdent ceux d'un luxe utile et d'un luxe corrupteur.

Il est un luxe utile et décent, j'en conviens,
Permis aux grands états, aux grands noms, aux grands biens,
Qui, jusqu'aux derniers rangs, refoulant la richesse,
Fait redescendre l'or qui remonte sans cesse.
Il est un autre luxe au vice consacré, etc.
. . . . . .
L'art se tourmente en vain ; la fraise que le verre
Par de fausses chaleurs couve au fond d'une serre,
A-t-elle plus de goût ? Faut-il que ces pois verts,
Pour flatter ton palais, insultent aux hivers ?
Va, rassemble les fruits que chaque saison donne,
Joins l'hiver à l'été, le printemps à l'automne,
Transporte, pour languir dans l'uniformité,
La cité dans les champs, les champs dans la cité,

Qu'enfin le jour en nuit, la nuit en jour se change :
De tous ces attentats la nature se venge,
Et ne laisse, en fuyant, que des sens émoussés,
Un cerveau vaporeux et des nerfs agacés.
. . . . . .
Heureuse pauvreté ! je n'ai pas les moyens
D'altérer la nature et de gâter ses biens.
. . . . . .
De loin la pauvreté semble encor plus cruelle ;
J'ai doublement le droit de réclamer pour elle :
Je fus pauvre long-temps sans être malheureux ;
Je fus riche un instant sans être plus heureux.
. . . . . .
A mon premier état le destin m'a rendu :
J'avais bien peu gagné ; j'ai donc bien peu perdu.

M. Delille a quitté la tribune, et le public, enchanté des beaux vers qu'il venait d'entendre, lui a encore demandé des vers : il s'est rendu avec complaisance à cette demande, et, confondu parmi les spectateurs, il a récité plusieurs morceaux sur le vin de Champagne, sur le café, etc. Voici quelques vers sur ce dernier sujet :

Que j'aime à préparer ton nectar précieux !
Nul n'usurpe chez moi ce soin délicieux.
Sur le réchaud brûlant, moi seul tournant ta graine,
A l'or de sa couleur fais succéder l'ébène ;
Moi seul contre la noix qu'arment ses dents de fer,
Je fais, en le broyant, crier ton fruit amer.
Charmé de ton parfum, c'est moi seul qui dans l'onde
Infuse en mon foyer ta poussière féconde ;
Qui tour à tour calmant, excitant tes bouillons,
Suis d'un œil attentif tes légers tourbillons.
. . . . . .
Mon idée était triste, aride, dépouillée ;
Elle rit, elle sort richement habillée ;
Et je crois, du génie éprouvant le réveil,
Boire dans chaque goutte un rayon du soleil.

Notice des travaux de l'Académie du Gard, pendant l'année 1810 ; par M. Trélis, secrétaire perpétuel.

Cette Notice remplit un très-gros volume, et ce gros volume est depuis bien long-temps sur mon bureau ; il m'effrayait, je n'osais entreprendre de le lire, encore moins de hasarder un petit travail sur les grands *travaux de l'Académie du Gard.* Les académies du midi sont d'ailleurs un peu susceptibles ; il ne s'en est pas fallu de beaucoup, il y a quelques années, que je me sois brouillé avec l'Académie de Montauban. Je ne voulais pas courir les mêmes risques avec celle de Nîmes ; j'espère être assez bien, il est vrai, avec celle de Toulouse, et peut-être trouverais-je des défenseurs au sein même du Capitole, contre les autres académiciens du midi ; mais le plus sûr est de n'avoir pas besoin de défenseurs. J'étais donc résolu à laisser là l'Académie du Gard, et ses *travaux* et sa *Notice :* mais depuis quelque temps il m'est passé par les mains je ne sais combien d'ouvrages, je ne sais combien de vers surtout (et quels vers !) dont les auteurs étaient membres de cette académie : de même que le paysan d'Athènes était fatigué d'entendre toujours parler du juste Aristide, j'ai été importuné de voir si souvent au frontispice des livres, par M. un tel, de *l'Académie de Nîmes,* etc., etc., car quand on est de celle-là on est d'une trentaine d'autres ; je me suis dit, il faut qu'il y ait furieusement d'académiciens à Nîmes, ou que chacun des académiciens fasse prodigieusement d'ouvrages, prodigieusement

de vers ; j'ai voulu voir cela, et je me suis mis à lire la *Notice des travaux de l'Académie du Gard, pendant l'année* 1810.

J'ai vu qu'en comptant tout, membres résidens, membres non résidens et membres associés, tout cela formait un total d'environ cent soixante académiciens, ce qui est bien honnête, et très-suffisant pour mettre en circulation beaucoup de prose et beaucoup de vers. Le secrétaire perpétuel, M. Trélis, fait à lui seul de tout cela, et nous trouverons dans cette Notice et de sa prose et de ses vers ; il s'est contenté de la prose pour son introduction. Monsieur le secrétaire perpétuel répond dans cette introduction à un reproche qu'on lui avait fait. On l'avait accusé d'être trop indulgent pour les ouvrages dont il rend compte à l'Académie du Gard, *d'avoir trop uniformément adopté un ton approbateur* pour les écrits dont il présente l'analyse aux académiciens de Nîmes. Hélas ! c'est un reproche qu'on nous fait aussi bien souvent à nous qui, comme lui, *faisons des analyses*, et rendons compte des ouvrages ; et je suis bien aise que M. Trélis réponde pour nous tous. Il répond par trois raisons, qui toutes, il est vrai, ne sont pas à notre usage ; mais nous n'avons pas besoin de tant de raisons : une seule de M. Trélis nous suffira, et nous sommes assez heureux pour qu'il y en ait une qui nous convienne, c'est la première ; nous invoquerons donc avec lui les *égards*, la politesse, et même l'humanité. *Il est permis de s'humaniser*, dit-il ; et si un vieil adage a dit : *J'aime Platon, mais j'aime encore plus la vérité*, on peut quelquefois *retourner la maxime ;* c'est sans doute une doctrine re-

lâchée, mais elle est accommodée au relâchement de nos mœurs. La seconde raison de M. Trélis, c'est que les ouvrages dont il fait l'analyse ont ordinairement pour auteurs des *hommes de lettres de province,* qu'il ne faut pas confondre, dit-il, avec *l'homme de lettres de la capitale ;* on voit, par le simple énoncé de ce motif, que monsieur le secrétaire perpétuel de l'Académie de Nîmes, pense qu'il faut être beaucoup plus indulgent pour les écrivains de province que pour les écrivains de la capitale; ceux-ci *retourneraient* bien volontiers *la maxime*. Pour moi, je suis parfaitement de son avis, et sans même aussi bien rendre compte de mes motifs que M. Trélis qui les développe ici assez au long, par une sorte d'instinct de justice naturelle, je me suis toujours conformé à ce principe. Enfin, la troisième raison du secrétaire perpétuel, c'est que les extraits qu'il fait des ouvrages sont *presque toujours communiqués aux auteurs mêmes;* de toutes ces raisons, c'est sans contredit celle qui explique le mieux les éloges qu'il leur donne; je suis même actuellement surpris de la modération qu'il y met. Les auteurs à qui il a affaire, pour des auteurs gascons, ne sont point trop difficiles; si nous nous assujettissions à la même méthode avec les écrivains de la capitale, je crois que nous n'en serions pas quittes à si bon marché.

Cependant M. Trélis n'est point avare d'éloges pour les ouvrages qu'il examine et pour leurs auteurs; conséquent à ses principes, après avoir si bien réfuté les reproches qu'on lui avait faits, il s'abandonne à toute l'indulgence qui les lui avait attirés. « L'Académie joint ses suffrages aux suffrages du public;

l'Académie applaudit au juste succès de cet ouvrage; » telles sont les formules les plus habituelles de monsieur le rapporteur. Je me garderai bien de le suivre dans cette foule d'analyses qu'il présente; il faut avouer que les membres résidens, non résidens, ou associés de l'Académie du Gard, lui ont envoyé une grande quantité d'ouvrages ou de mémoires pendant l'année 1810. Un grand nombre de ces écrits, fort utiles sans doute, n'intéresseraient guère les lecteurs du journal; tels sont les *Mémoires sur les avantages de l'huile de Ricin*, et plusieurs autres objets d'économie domestique, d'agriculture, ou même de sciences exactes; mais plusieurs roulent sur des objets de philosophie, d'histoire, de belles-lettres, et je dirai un mot de quelques-uns d'entre eux.

Le premier que je rencontre, sur ces matières d'un objet plus général, est une lettre que M. Dupont de Nemours, associé de l'Académie du Gard, écrit à cette Académie. Un Anglais, M. Malthus, a publié, sous ce titre : *Essai sur le principe de population*, un ouvrage assez profond, et qui a eu de la célébrité; l'Anglais s'y montre un assez grand ennemi de la population : il aimerait mieux qu'il y eût moins d'hommes, et qu'ils fussent plus heureux; il croit que leur trop grande multiplication nuit à leur bonheur; il pense, en effet, que la population, suivant les lois ordinaires, se multiplie en progression géométrique et constante, tandis que les subsistances, en suivant les meilleurs systèmes, ne s'augmenteraient qu'en progression arithmétique, et même décroissante; ainsi, bientôt elles ne suffiraient point, si on encourageait la population; il veut donc qu'on l'arrête par

une *contrainte morale* qui empêcherait les pauvres de se marier, ou d'avoir beaucoup d'enfans, si par malheur ils sont mariés. M. Dupont de Nemours, grand ami de la propagation, l'encourage au contraire de toutes ses forces, et veut qu'on se marie, qu'on ait beaucoup d'enfans; point de *contrainte morale* à cet égard. « Il faut, dit M. Dupont de Ne-« mours, *laisser faire*... TOUT... hors l'injustice, « l'injure, la violence, le crime, le vol, le meurtre, « l'incendie. » Tels sont les principes de M. Dupont de Nemours, ses expressions, sa phrase, et même ses *points*. Tout cela est fort bien; mais il me semble qu'il aurait dû réfuter les deux progressions inégales et presque inverses de la population et des subsistances établies par M. Malthus; cela était absolument nécessaire pour prouver sa thèse philanthropique sur la propagation de l'espèce; mais il y a long-temps que je me suis aperçu que M. Dupont de Nemours ne prouve pas très-rigoureusement ses opinions; il est vrai que je me suis aperçu aussi qu'il n'avait pas besoin de bien prouver ni de raisonner avec une extrême justesse pour intéresser ou pour amuser.

Le morceau le plus considérable, inséré dans ce recueil des travaux de l'Académie du Gard, est l'histoire de la révolution de Gênes en 1746. Ici, le secrétaire perpétuel ne se borne pas à donner un extrait; il met sous les yeux du lecteur le morceau tout entier. Les Génois, après avoir montré peu de vigueur en subissant, sans s'être défendus, le joug des Autrichiens, déployèrent le courage le plus énergique pour chasser ces maîtres qu'ils s'étaient donnés, et qui abusaient étrangement de cette facile conquête;

l'indignation et la vengeance suppléent à l'ordre, à la discipline, aux armes même; et des troupes régulières et aguerries sont chassées par des hommes étrangers à l'art de la guerre, et qui commencent celle que le désespoir leur fait entreprendre, avec des bâtons, des pierres et des cailloux. Le duc de Boufflers, envoyé avec quelque argent et quelques soldats au secours des Génois, consolide par une savante défense ce premier succès, et le duc de Richelieu l'achève; les Génois, reconnaissans, lui font élever une statue; tel est le tableau que M. Émile Vincent a esquissé d'un pinceau assez ferme, et dans une narration assez vive et assez rapide, malgré quelques détails superflus, quelques négligences dans le style ou le choix des expressions.

Un autre académicien du même nom, M. Alexandre Vincent, cultive les champs de l'érudition et de la littérature grecques; il a orné ce recueil d'une dissertation assez étendue sur le caractère des tragédies d'Eschyle, et particulièrement de celle qui a pour titre *les Perses*. L'académicien s'y montre grand admirateur du tragique grec, ce qui est fort bien; mais je n'aime pas que, pour disculper la tragédie *des Perses* des reproches qu'on lui fait d'être *un récit* et non *une action*, il dise : « Le chef-d'œuvre de la scène « antique, transporté sur la nôtre avec tant de succès « et de talent, *l'OEdipe-Roi, qu'est-il autre chose que « cela?* » Cela n'est ni élégamment exprimé ni juste. La tragédie d'*OEdipe* est certainement en action; le meurtre de Laïus est à la vérité en récit; mais c'est l'avant-scène, c'est le fondement de la tragédie, et non la tragédie même. Joignant la poésie à l'érudition, M. Alexandre Vincent a traduit en vers deux scènes

de la tragédie *des Perses;* plusieurs tirades d'un ton assez ferme, et qui ont la dignité de la scène tragique, m'excitaient à louer cette traduction; mais un assez bon nombre de vers, qui ont la familiarité comique, m'ont retenu (1); au surplus, M. Vincent se montre très-versé dans toutes ces matières d'érudition.

L'abondance des sujets me force à en passer un grand nombre sous silence; mais je ne veux pas dérober à mes lecteurs la connaissance d'un grand ouvrage littéraire que M. Pastoret, professeur à Uzès, recèle dans son porte-feuille : c'est la traduction en vers du poème de Lucrèce. Le secrétaire perpétuel, en la faisant connaître à l'Académie du Gard, ne manque pas de rappeler l'accident arrivé à la traduction du même poème par Molière; traduction dont nous avons été privés, dit-il, « par la bêtise d'un « valet de chambre, qui se servit des trois premiers « chants pour faire des papillotes, *espèce de profa-* « *nation,* ajoute-t-il, *à laquelle les meilleurs* « *poètes ne sont que trop exposés dans leur mé-* « *nage.*» On croirait vraiment, à cette douloureuse réflexion, que quelques-uns de ses propres vers ont été aussi mis en papillotes *par la bêtise de son valet de chambre;* mais ce malheur n'est pas tombé sur son poème *des Alpes*, ni sur celui des *Embellissemens de Nîmes*, dont il nous donne de fort longs fragmens. Le rapporteur en cite aussi quelques-uns de la traduction de *Lucrèce*, et assure qu'il *ne tient qu'à M. Pastoret d'écrire avec correction et avec*

(1) Nous ne savions pas encore (en 1812) que *le comique*, et même le *grotesque*, doivent se glisser dans la tragédie.

noblesse; ce serait alors bien mal fait à lui de ne pas s'en donner la peine; cependant le rapporteur conclut en disant qu'une traduction de *Lucrèce* est *impossible* (1), et que celui qui aurait, pour y réussir, le talent nécessaire, *ferait bien mal de l'employer dans un pareil sujet;* cela n'est pas encourageant pour M. Pastoret; d'autant mieux que, comme je l'ai déjà remarqué, le secrétaire de l'Académie de Nîmes est indulgent; il donne une grande preuve de son indulgence en louant une ode de M. Chaussard; quelles oreilles cependant pourraient soutenir ce vers dur, rude et baroque :

Eclatant et solide Atlas!

Qui ne serait tenté de rire de cette image, où le poète nous présente le Pygmée qui, voulant étouffer Hercule, *croit du mont vivant embrasser la stature,* et *n'atteint que de son pied l'inégale structure.* L'inégale structure du pied d'Hercule! quelle image! quelles expressions! quels vers!

Les académiciens de Nîmes ont parmi eux une académicienne, madame Verdier, et cette académicienne a fait des *Géorgiques languedociennes* en trois chants. Je voudrais pouvoir prouver, par des citations, que ses vers ont de la grâce et de la facilité; mais l'espace me manque; je me contenterai donc de dire qu'entre autres objets, elle célèbre très-bien le vin de Frontignan, et même l'eau-de-vie, qu'elle appelle un *breuvage nouveau.* Fière de tant de prose et de vers, de tant d'académiciens, de tant

(1) M. de Pongerville a récemment prouvé le contraire, avec autant de bonheur que de succès.

de personnages illustres que présente et qu'a présentés dans tous les temps le département du Gard, l'Académie de Nîmes pense qu'une *Biographie du Gard* serait une mine féconde, d'où les auteurs de la *Biographie universelle* pourront extraire de précieux matériaux; elle leur indique déjà sept grands hommes du Gard, dont trois sont totalement inconnus, trois autres sont peu connus, et le septième, vieux poète, n'est connu que comme un plagiaire, et pour avoir été fustigé en punition de ses larcins littéraires.

Mémoires du Lycée de l'Yonne.

Voici un petit athénée bourguignon, qui se produit sur la scène littéraire, et qui veut bien faire part au public de ses recherches, de ses travaux, de sa prose, de ses vers, et même de son *réglement constitutionnel*, qui n'est point en *trente-sept articles* comme celui de l'athénée de Paris, mais en *vingt-quatre* seulement. C'est un événement heureux pour tout le monde, excepté pour moi, qui me trouve dans une position difficile. En est-il de la prose et des vers imprimés d'un athénée, comme de la prose et des vers lus dans son sein? Me ferai-je un procès avec l'athénée de l'Yonne (1), si je me permets quelques observations sur les œuvres de ses membres ou associés? Voudra-t-on me défendre de lire les livres des athénées, comme on a prétendu m'empêcher d'entendre les discours qu'on y prononce? Cela serait bien malheureux; mais je me rassure : il faut avoir une grande importance pour se donner de

(1) J'étais en procès avec l'Athénée de Paris, qui prétendait m'empêcher, quoique abonné, d'assister à ses séances.

grands ridicules ; un athénée de province ne prendra pas ces airs-là.

La prose du lycée de l'Yonne est extrêmement sérieuse ; ce n'est point un reproche que je lui fais, mais c'est une observation philosophique et morale assez importante, puisqu'elle sert à établir la différence qui se trouve dans le caractère et les mœurs des femmes de Paris et des femmes d'Auxerre. En effet, à en juger par les complimens que leur fait le président du lycée de l'Yonne, il paraît que les femmes fréquentent beaucoup cet établissement littéraire. Or, comment une Parisienne pourra-t-elle concevoir qu'une dame d'Auxerre écoute avec plaisir une dissertation sur les bêtes à laine, et qu'elle soit enchantée d'apprendre que M. Thévenin a vendu *ses laines* 3 fr. 75 c. la livre, *lavées à dos ;* que chaque *bête* lui en a donné trois livres, et quelques béliers cinq livres ; enfin, qu'elle a pu entendre disserter, pendant trois heures au moins, sur les défrichemens, les attérissemens, les bois et *l'écobuage ?*

Il y a tant de morceaux dans ces mémoires littéraires, qu'il me sera impossible de parler de tous, et que je ne pourrai dire qu'un mot sur chacun de ceux qui m'occuperont. Je me contenterai donc de faire observer à M. Bernard qu'il eût pu absolument nous parler de la société académique dont il est membre, sans remonter à ces *temps de félicité* antérieurs à l'établissement de toute société humaine ; ensuite à ces temps malheureux *où le tien et le mien creusèrent le fossé de séparation,* pour arriver enfin à ces temps heureux où fut fondé le lycée de l'Yonne : c'est remonter bien haut pour descendre bien bas.

Je remarquerai que M. Delaire n'est pas exact, lorsque, parlant de quelques statues mutilées qu'on a eu le bonheur de trouver à Auxerre *près le moulin Batardeau,* il dit : « A cette époque, les chrétiens, de- « venus plus forts, devinrent *intolérans ;* et ne « pouvant plus vivre avec les anciens habitans, ils se « retirèrent sur le haut de la montagne, ce qui leur « procura l'avantage de faire des caves. » Ceux qui se *retirent* ne me paroissent jamais intolérans, surtout quand ils sont les *plus forts ;* et des Bourguignons et des Champenois font toujours très-bien de choisir des lieux où l'on peut faire *des caves* : il n'y a point à cela d'intolérance.

Je dirai à M. Foucherot que je ne l'entends pas lorsqu'il dit : « Les Turcs se croient fort au-dessus « des Grecs, des juifs, et des chrétiens, *sans cepen-* « *dant les accuser d'intolérance.* » Est-ce qu'il est d'usage d'*accuser d'intolérance* ceux *au-dessus desquels on se croit ?* ou sont-ce les Turcs que M. Foucherot n'accuse pas d'intolérance ? Alors il ne parle pas français. Je ne l'entends pas davantage lorsqu'il dit : « Quant au Grec, *révérant* le Turc qu'il *méprise,* « il craint peu le bâton, lorsqu'il n'est mérité que « par la friponnerie. » On peut craindre, mais on ne *révère* point celui qu'on *méprise ;* on *craint* toujours le bâton, lorsqu'on en est réellement menacé.

Lorsque M. Gudin, divisant toutes les sciences en *sciences fausses,* sciences conjecturales et sciences positives, place bravement la théologie au nombre des premières, j'admire sa prose philosophique, et je parlerai tout à l'heure de ses vers.

J'avouerai enfin à l'auteur du morceau intitulé le

Bal, ou la *Mascarade*, que j'ai eu tort d'avancer que la prose du lycée de l'Yonne était bien *sérieuse*. La sienne ne l'est pas, mais elle est bien ennuyeuse ; son allégorie est bien mal imaginée, son rêve bien ridicule. Je lui dirai de plus que j'ai pénétré ce qu'il voulait dire par le mot *esseulée*, ce qui prouve que j'ai fait des efforts pour l'entendre ; mais je n'ai pas été aussi heureux pour le mot une *vesperie*, que je le prie de m'expliquer.

Mais il faut parler aussi des vers de l'Yonne : je commencerai par un dithyrambe en l'honneur du lycée. L'auteur, M. Malot, voit de loin le *temple* où s'assemblent les membres de ce lycée : en sa qualité de poète dithyrambique, ou peut-être seulement de Bourguignon, il le prend pour un temple de Bacchus. Cette première strophe est même assez bonne : tout en la faisant, il s'approche davantage du temple, et il voit alors distinctement que ce qu'il avait pris pour des bacchantes sont des muses. Chacune a son rôle, ses attributs, et obtient un éloge. Il paraît même que M. Malot découvre une muse de l'anatomie.

Pour soulager nos maux une autre muse s'ouvre
Du dédale de notre corps
La route incertaine, et découvre
Ses canaux sinueux, le jeu de ses ressorts.
Sa sœur, qu'on vit jadis impitoyable Parque,
. . . . . .
Aujourd'hui, sous le nom d'Hygie,
A nos sens, *à nos cœurs, même à notre génie,*
Pourrait et sait offrir les plus puissans secours.

Cette muse n'a pu être imaginée que par *Thomas Diafoirus*, et les vers n'ont pu être faits que par lui.

M. Malot, au surplus, doit se consoler facilement

de la critique; il sait qu'elle s'acharne contre les talens :

> Du vrai mérite, ô fatal privilége!
> A peine il vient d'éclore, il trouve un détracteur :
> *Il n'est rien de sacré qui n'ait son sacrilége.*

Il est clair qu'il regardera son dithyrambe comme *sacré*, et moi comme son *sacrilége*.

M. Gudin a fait hommage au lycée de l'Yonne, d'un poème tout entier sur l'astronomie. « Toutes les na-« tions, nous dit-il dans sa préface, ont toujours « désiré d'avoir un poème qui traitât de l'astrono-« mie. » Je n'avais pas connaissance de ce désir si universel et si constant; mais en supposant que nous l'eussions, il faut savoir s'il peut être satisfait par le poème de M. Gudin. Le même poète nous apprend aussi qu'il pouvait faire *aisément vingt-quatre* chants ou *quarante-six* sur ce sujet. Il faut lui savoir gré de n'en avoir fait que trois. Ce prétendu poème n'est au rèste que l'histoire la plus sèche et la plus incomplète de l'astronomie, écrite en vers extrêmement prosaïques : tout ce qu'on y apprend, c'est la grande aversion de M. Gudin pour les cardinaux, qu'il appelle *fils de l'erreur*, et sa grande admiration pour les lunes. Son style, ordinairement froid, s'échauffe, sans en devenir meilleur, lorsqu'il parle de quelque lune :

> O lune! le premier (1) il connut tes deux flancs.
> . . . . . .
> Clairaut nous annonça le retour des comètes :
> Le ciel ne nous offrait *toujours* que six planètes,
> . . . . . .
> Quand soudain on apprend du fond de l'Angleterre

(1) Galilée.

Qu'il s'offre un nouvel astre aux regards de la terre.
Mille voix s'élevant nous assurent déjà
Qu'il n'est qu'une comète et qu'il disparaîtra ;
Mais Lalande, des cieux le plus sûr interprète,
Leur dit : Vous vous trompez ; *voyez-le, il est planète.*
. . . . . .
Le croirai-je ? Mais quoi ! j'entends, j'entends encore
Herschell, ce même Herschell qui, devançant l'aurore,
S'approche de mon lit, et m'arrache au repos.
. . . . . .
De Saturne, dit-il, compte les satellites.
— Cinq lunes.—Compte mieux ; deux autres plus petites
Semblent toucher l'anneau.—J'ai peine à discerner...
Ah ! je les aperçois et je les vois tourner.
O prodige ! ô merveille étrange, inconcevable !
Spectacle inattendu, plus encor qu'admirable !
Quoi ! sans compter l'anneau dont son disque est orné,
De sept lunes Saturne encore environné !

M. Gudin ne peut pas se résoudre à quitter ces lunes ; il y revient encore :

Saturne offre à nos yeux un spectacle plus beau ;
Il nous montre son globe au centre d'un anneau,
Tandis qu'autour de lui *sept lunes circulantes*, etc.
. . . . . .
Enfin, l'astre d'Herschell, beaucoup plus écarté,
De six lunes encor nous paraît escorté.

Enfin, M. Gudin nous apprend que si on était au fond de la mer, on ne verrait pas ce qui se passe à sa surface, on ne jouiroit point de ce spectacle

Dont l'aspect fait frémir la terre intimidée,
Et dont *sous l'eau* jamais on n'aurait eu l'idée.

Ce poème est suivi de notes, et il est bien difficile de décider ce qui vaut mieux ou des notes ou du poème.

D'abord, pour la quantité de vers ou de prose, elle est absolument la même : trente pages de part et d'autre ; c'est donc d'après la qualité qu'il faudrait décider; et cela est impossible. M. Gudin est également philosophe dans ses vers et dans sa prose : ainsi il nous dit dans ses notes, que Newton croyoit à la révélation; *nouveau motif,* ajoute-t-il *d'être indulgent, et de pardonner à la faiblesse humaine.* Il me semble néanmoins que M. Gudin n'est pas toujours conséquent à lui-même : dans la division des sciences dont j'ai déjà parlé, il avait classé la théologie parmi les *sciences fausses,* la médecine parmi les sciences conjecturales, et les mathématiques parmi les sciences positives ; et ici il nous dit que Copernic étoit médecin, mathématicien et chanoine, *trois états,* ajoute-t-il, *également propres à faire connaître combien l'esprit humain est foible.* Est-ce que la culture des sciences *fausses, conjecturales* ou *positives* prouve *également la foiblesse de l'esprit humain?*

Non-seulement les femmes fréquentent le lycée de l'Yonne, mais elles y sont associées, elles y font des vers. Madame de la Villeurnois en fait de plus édifians, et peut-être de meilleurs que M. Gudin ; elle a traduit le psaume *In exitu.* Voici la traduction du verset *Manus habent,* etc.

> Ils ont des yeux! au jour leur œil est insensible;
> Leur oreille! à vos cris elle est inaccessible;
> Leur nez, sans odorat, méconnaît votre encens;
> Leurs bras n'agissent point ; leurs pieds sont immobiles, etc.

Ces vers ne sont pas bons ; il y en a de meilleurs dans le reste de la traduction ; mais je les ai cités,

parce qu'ils me rappellent ceux du grand Corneille, auquel madame de la Villeurnois, même dans cet endroit faible, est restée très-supérieure, comme on peut en juger.

> Les oreilles pour eux sont de si peu d'usage,
> Qu'autour d'elles le son frappe inutilement;
> Et le nez qu'on leur plante au milieu du visage
> Ne sert que d'ornement.

On voit qu'il est éclos peu de chefs-d'œuvre dans le sein de l'académie de l'Yonne. On y a lu cependant des *Mémoires* où paraissent développées d'excellentes vues d'économie rurale et domestique. On doit surtout distinguer dans ce nombre ceux de M. Rougier-Labergerie ; et si l'émulation qui paraît exister entre les membres de cette société littéraire se soutient, on peut prédire hardiment qu'un jour le petit athénée de l'Yonne rivalisera avec le grand athénée de Paris :

. . . . . *Et habent sua fata Lycæa.*

Littérature romantique ou *Satires contre Racine et Boileau*, dédiées à A. W. Schlegel, auteur de la comparaison entre *la Phèdre* de Racine et celle d'Euripide. Avec cette épigraphe :

> Aux armes ! feuilletons, voilà le sacrilége !

Voilà un auteur qui pense réunir tous les *Feuilletons* contre lui ; et, toute prévention à part, cela ne laisse pas de former un préjugé qui lui est assez peu favorable. En effet, les feuilletons sont rarement d'accord ; d'où je tire deux conséquences : la première, c'est que lorsqu'ils émettent les opinions les plus di-

verses, qu'ils soutiennent les avis les plus contraires et les plus opposés, il y aurait bien du malheur qu'ils eussent tous tort; aussi ai-je remarqué que presque toujours il y en a un ou deux qui ont raison; la seconde, c'est que s'ils parviennent à se réunir et à s'accorder, c'est une sorte de prodige qui ne peut être opéré que par l'évidence la plus entière et la plus complète démonstration. Quoi qu'il en soit, l'auteur des *Satires* les brave et les défie tous en masse, avec une fierté et avec une audace qui a cependant un petit coin de timidité; car enfin, quel est-il ce *sacrilége?* Pourquoi ne pas se nommer? Pourquoi nous tourmenter ainsi en nous déguisant un si fier ennemi et un si grand homme? Quelque redoutables, en effet, que soient ses adversaires, on aime encore mieux les connaître et savoir à qui on a affaire; enfin, puisqu'il ira à la postérité, et que, comme il l'assure lui-même, *ses vers vivront*, pourquoi veut-il

Aux Saumaises futurs préparer des tortures?

Je demande pardon à l'auteur de citer un vers d'un aussi mauvais poète que Boileau; c'est un tort que j'expierai en citant bon nombre des siens.

C'est aux contemporains à épargner *ces tortures* à tous les commentateurs à venir, qui ne manqueraient pas de s'épuiser en conjectures pour deviner quel est cet homme qui anéantit d'un seul coup la renommée de Boileau, de Racine, de Molière, de Bossuet, qu'il appelle noblement *Bossuet fracas;* et la gloire de l'Académie entière et de tous les *feuilletons*. Je vais donc essayer de résoudre ce grand problème, avec d'autant moins de scrupule, que je crois servir

encore plus les intentions de l'auteur que la curiosité du public. Le poète anonyme ne demande pas mieux qu'à être connu; c'est par coquetterie qu'il se cache un peu, semblable à la folâtre Galatée, qui ne se réfugiait derrière des saules que pour y être aperçue, *se cupit antè videri.* Il prend soin de nous donner lui-même toutes les indications propres à le découvrir; et c'est en profitant des *données* qu'il a bien voulu nous fournir, que je résoudrai le problème et ferai disparaître l'*inconnue.*

Il nous apprend d'abord qu'il fit, en 1773, un *Essai sur l'Art dramatique :* il est vrai que cela ne nous avance pas du tout, parce que personne ne connaît cet *Essai;* mais il ajoute qu'il est fort connu en Allemagne, où il a été traduit :

> Oui, Schiller m'a traduit, cet homme de génie;
> Il a senti mon âme.

Voilà qui commence à nous mettre sur la voie. Nous savons, en effet, que l'auteur de *Mon bonnet de Nuit* et de *la Brouette du Vinaigrier,* est regardé en Allemagne comme un de nos plus profonds penseurs et de nos meilleurs écrivains. Cela nous fait même beaucoup rire à Paris, et jusque dans les départemens, où le bruit de cette singularité est parvenu. De son côté, le même auteur, persuadé qu'on n'a de mérite que tout juste dans la proportion de l'admiration qu'on lui témoigne, s'écrie, en parlant de *la vaste Germanie :*

> Là sont les esprits sains et les cœurs vertueux;
> Ils ont chéri mon nom, et j'en rends grâce aux cieux :
> Les étourneaux français n'ont point telle sagesse.

Le poète anonyme s'appelle ensuite détrôneur de Newton : or, nous savons qu'il n'y a que l'auteur du *Dictionnaire néologique* qui puisse s'exprimer ainsi, et s'appeler *détrôneur;* nous savons encore qu'il n'y a qu'un seul homme en Europe qui ait entrepris de prouver que Newton est un sot. Enfin, on se rappelle que le même homme, dans son *Tableau de Paris* et ses autres ouvrages, a affiché le plus grand mépris pour Boileau, pour Racine, pour les chefs-d'œuvre du Théâtre-Français, auxquels il préfère de beaucoup quelques drames de sa composition ; et l'on retrouve ici, en beaux vers, toutes ces belles choses qu'il avait déjà dites en si belle prose :

> Que je hais Nicolas (Boileau) et que j'aime le drame!
> . . . . . .
> Ainsi le drame en prose effaçant tout Racine,
> Vrais sages, brûlez *Phèdre* et jouez *l'Indigent.*

Or, les personnes qui savent tout, savent que *l'Indigent* est encore du même écrivain. La démonstration s'avance beaucoup, ce me semble; mais voici qui la complète entièrement : l'auteur des Satires nous avertit que ce n'est pas lui qui a fait *Agamemnon,* tragédie qu'il met bien au-dessous de *Riquet à la Houpe ;* et il s'écrie :

> Me voilà bien distinct de mon jeune homonyme!

Ce qui veut dire : gardez-vous de me confondre avec l'auteur d'*Agamemnon,* M. Lemercier, quoique je porte à peu près le même nom. C'est donc à M. Mercier que nous devons ces Satires; *ce qu'il fallait démontrer.*

Il paraît que nous n'avons encore qu'une faible partie de ce qui nous menace. M. Mercier nous promet encore d'autres *Satires;* il nous promet des commentaires sur celles-ci ; et il faut avouer qu'elles en ont grand besoin, car il y en a bien les trois quarts auxquelles il est impossible d'entendre un mot : mais alors nous le prions d'écrire son *commentaire* en français, afin qu'il soit un peu plus clair que ses Satires. Enfin, il nous annonce qu'il va s'ouvrir un procès *très-amusant* entre les *penseurs* et les *étrangleurs qui étranglent les enfans au passage*, entre les *vermeils* et les *pâles*, entre les *routiniers* et les *ingambes;* et on voit bien que c'est nous, partisans de Racine, de nos grands poètes et de nos grands orateurs, qui sommes les *étrangleurs*, les *routiniers* et les *pâles*, tandis que M. Mercier est *ingambe* et *vermeil.*

Je suis persuadé que lorsque, pour la première fois, M. Mercier avança ces étranges propositions, et s'éleva contre nos plus illustres écrivains et nos plus grands poètes, il les prenait lui-même pour ce qu'elles étaient réellement, pour des paradoxes bizarres, propres à attirer sur lui l'attention, et à produire une sorte de scandale littéraire qui le réjouissait, parce qu'enfin il en résultait pour lui une célébrité quelconque : c'était donc de sa part ou un calcul réfléchi, ou une pure plaisanterie : mais cela prouve qu'on ne se joue pas impunément de la vérité, de la raison, du bon sens ; et qu'il ne faut pas dire des sottises, même en plaisantant. En effet, M. Mercier a fini par se persuader sérieusement ce qui d'abord ne semblait qu'un mauvais jeu d'esprit : il

a même fait plus : il en est venu jusqu'à être convaincu que Boileau, Racine et les autres grands hommes de la même époque, n'étaient pas seulement de mauvais poètes, de mauvais écrivains, mais qu'ils étaient des hommes méprisables ; il ne s'est même pas contenté de les mépriser, il a fini par les haïr. Cette haine s'étend jusqu'au monarque qui récompensa, qui protégea des talens et des travaux si utiles et si glorieux ; elle dicte à M. Mercier des vers que le ridicule même ne saurait excuser :

> Quand on mit en plein jour la vénérable nuque
> Du grand Louis-Quatorze, armé de sa perruque.
> . . . . . .
> Il tomba sous la pelle avec tous ses voisins, etc.

M. Mercier ne semble-t-il pas ici applaudir à un horrible attentat ? Et parce qu'il lui est permis d'insulter à la langue, au goût et au bon sens, pense-t-il qu'il lui soit permis aussi d'insulter aux lois sacrées de l'humanité et du respect pour la cendre des morts ? Mais quittons ce ton trop sérieux que réclameraient cependant encore quelques autres passages extrêmement déplacés, mais qui convient peu à des satires aussi généralement risibles.

M. Mercier semble d'abord accorder néanmoins que Racine a fait d'assez beaux vers ; mais bientôt il se rétracte, ou du moins il prétend que s'il y a quelques beaux vers dans les ouvrages de ce grand poète, c'est qu'il les avait pris dans les œuvres des mauvais poètes qui l'avaient précédé ;

> Avec soixante auteurs il fit sa *Mosaïque ;*
> Et partout il rôdait, et jusque chez Garnier,
> Pour arrondir ses mots sur le tour du métier.

Il est bien dommage que M. Mercier n'ait pas écrit avant Racine : celui-ci, en *rôdant partout* pour faire de beaux vers, n'eût pas manqué d'aller

> . . . . . Jusque chez *Mercier*,
> Pour arrondir ses mots sur le tour du métier.

On voit bien que ce n'est pas là le secret de M. Mercier pour faire les siens ; ils sont bien à lui : il ne les dérobe à personne, et personne ne les lui contestera ; il a même la plus grande horreur pour l'imitation : il veut que nous soyons tous originaux, et il nous en donne bien l'exemple. Ce n'est pas qu'il n'imite quelquefois ; mais alors il s'y prend si bien, qu'il est plus original que jamais. C'est ainsi que si Horace avait dit avant lui : *Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas, regumque turres.* Si Malherbe avait imité en assez beaux vers français cette pensée du poète latin, M. Mercier laisse bien loin derrière lui et Horace et Malherbe ; et dans les vers suivans, il est infiniment plus original que personne :

> Sceptres, trésors, grandeur, rang, ni titres ni marques
> Ne peuvent émousser le grand ciseau des Parques ;
> Et ces trois noires sœurs sous d'immuables lois,
> Rangent également les pâtres et les rois.

Il y a surtout dans le premier vers une harmonie rauque et dure, qui convient parfaitement au sujet ; et dans le second vers, le *grand ciseau* fait un bien bel effet et présente une image bien effrayante. M. Mercier imite aussi une pensée de Sénèque, qui, voulant, par une figure vive et frappante, donner pour ainsi dire le spectacle de toutes les grandeurs

anéanties par la mort, introduit un personnage qui tient à la main l'urne cinéraire où sont renfermées les cendres d'Hercule, et s'écrie : Voilà Hercule tout entier contenu dans ce petit vase ; *Ecce totus Hercules in hac pixide continetur!* Cette pensée a été imitée depuis par Ovide, par Juvénal, et quelques poètes modernes ; mais M. Mercier les surpasse tous par la grâce et l'énergie :

> Profondes vanités! Ce qui fut Alexandre,
> N'est pas même aujourd'hui *près d'un plein dé de cendre.*

On voit que M. Mercier est très-conséquent, et qu'il reste attaché à ses principes, lors même qu'on croirait qu'il va s'en écarter. Ainsi, lorsqu'il semble démentir ses anathèmes contre les copistes, en devenant copiste lui-même, il confirme plus que jamais sa doctrine, en restant alors même *très-original;* lorsqu'on s'imaginerait qu'après avoir déclamé en cent endroits contre la poésie française, contre la rime, il va être en contradiction avec lui-même, puisqu'il fait des vers et se permet de rimer, il prouvera du moins qu'il ne rime pas comme un autre, puisque assurément il est le seul qui fasse rimer, par exemple, *sourcil* et *saisi;* et il fera des vers tellement extraordinaires, qu'on verra bien qu'il est parfaitement d'accord avec lui-même, et que, puisqu'il aime ses vers, il doit détester ceux de Racine et de Boileau. On voit même que, du mépris des grands écrivains qui ont illustré notre langue, il est passé au mépris de la langue elle-même : il en viole toutes les règles; il s'est fait une sorte de jargon dans lequel il n'y a aucune phrase construite, aucun sens complet. Qu'on en juge par

les vers suivans, que je prends au hasard; car, avec M. Mercier, on peut s'éviter la peine de chercher long-temps pour faire d'heureuses citations :

Et c'est depuis ce temps *que des nains ridicules*,
Souard s'est dit auteur avec des opuscules.
. . . . . .
En proscrivant l'honnête, (*ô vertu, mais trop rare !*)
Un peuple policé devient peuple barbare.
. . . . . .
Ce que fait une femme, *au défaut de l'amour*,
A toujours de la grâce et nous *livre un beau jour*.
. . . . . .
Le ciel aux vrais talens donne la récompense;
Ses arrêts ne *sont point de ton intelligence*,
Chénier. Le ciel peut, durant notre sommeil,
Étonner nos esprits *pour nous livrer conseil;*
Si dans notre cerveau s'éveille un grand dessein,
Il nous tourmentera qu'*il n'arrive à sa fin*.

Ces quatre dernières rimes masculines sont de suite; c'est pour s'éloigner de plus en plus de la manière de Boileau, qui, s'il faut en croire M. Mercier, est loin de la *cuidance* d'Horace.

On voit, au reste, par ces citations, que M. Mercier ne ménage pas plus les écrivains de nos jours que ceux du siècle de Louis XIV; il en veut surtout beaucoup à M. Suard, qu'il déguise sous le nom de *Souard,* et qu'il fait revenir à chaque page : il lui reproche la *suffisance du parfait métalent*. M. Suard ne trouvera pas cela français, et je suis bien de son avis. Il l'appelle *entrepreneur de froides versions*, et le représente comme *escamotant le nom et le rang d'auteur*. Il tranche, dit-il,

Il tranche du grand homme, et pas un seul volume
Ne nous a dit comment il sait tailler sa plume.

Tout cela est froid, et porte à faux; car enfin il faut *tailler sa plume* pour écrire une traduction, tout comme s'il s'agissait d'écrire un ouvrage de sa composition. Que signifient, d'ailleurs, ces reproches si souvent répétés, et auxquels M. Suard a eu le bon esprit de ne jamais répondre? Les auteurs qui, n'ayant pas d'imagination, ne se livrent point à des compositions qui en exigent, donnent une preuve de sagesse que M. Mercier ferait beaucoup mieux d'imiter que de blâmer.

M. Mercier n'oublie pas *le Journal des Débats*, et il nous traite durement :

> Nommez-vous forgerons du *Journal des Débats*.
> . . . . . .
> Mais vous vivez dans l'ombre en serpens tortueux,
> Et redoutez ma plume et la clarté des cieux.

Ainsi, nous redoutons *la plume* de M. Mercier *et la clarté des cieux!* Ces deux craintes sont si naturelles, et suivent si immédiatement l'une de l'autre, qu'avec plus de précision, l'auteur les aurait confondues dans une seule et même crainte :

> Je vous connais, tremblez!

Vraiment, on tremblerait à moins! J'ai aussi mon petit article particulier : M. Mercier me conseille de *nettoyer mon cornet*. Le conseil a bien son mérite; mais si M. Mercier me permettait de lui rendre avis pour avis, je lui conseillerais de briser le sien (1).

(1) J'avais d'abord supprimé cet article, mais je l'ai rétabli, pour ne pas dérober aux romantiques l'imposante autorité du nom et du talent de M. Mercier, et la gloire d'un si illustre prédécesseur.

De l'Influence des Femmes sur le goût, dans la Littérature et les Beaux-Arts, pendant le dix-septième et le dix-huitieme siècle; discours couronné par l'Académie de Mâcon; par J.-J. Virey. — *Discours sur les services rendus à l'agriculture par les Femmes;* suivi de Notes, par M. de Cubières l'aîné, membre de plusieurs académies françaises et étrangères.

Je réunis ces deux discours dans un même article, parce que, quoiqu'il y ait peu de rapport entre *la littérature* et *l'agriculture*, et que par conséquent la matière en soit fort différente, l'objet est néanmoins le même; c'est de part et d'autre un hommage rendu aux femmes : ce sont de nouvelles preuves de leur *influence* incontestable. Cette influence doit s'étendre à tout, puisque l'agriculture même n'y échappe pas. Nos dames de Paris, bien convaincues de l'ascendant qu'elles ont sur les poètes qui leur adressent de petits vers et des madrigaux sur les athénées, et peut-être sur des sociétés littéraires plus importantes, ne seront point étonnées de l'influence qu'on leur attribue sur la littérature; mais elles auront quelque peine à comprendre celle qu'on leur accorde sur l'agriculture, à laquelle elles n'ont la prétention de rendre aucun *service*. Elles verront néanmoins, si elles lisent ces deux discours, que l'hommage qui est rendu à leur sexe par M. de Cubières, est infiniment plus pur et plus entier, que celui qui leur est offert par M. Virey. En effet, l'influence des femmes sur les lettres et les arts a été tantôt heureuse, tantôt funeste; le bien qu'elles y ont fait

n'a pas été sans quelque mélange de mal ; leur commerce et l'envie de leur plaire y a apporté plus de grâce, mais peut-être moins de vigueur dans la pensée, moins de franchise dans l'expression ; plus d'agrément, mais moins de solidité ; plus d'esprit et de finesse, moins de naturel et de simplicité. Elles ont adouci les mœurs, poli les manières, ce qui est très-heureux pour la société ; mais elles ont amolli les caractères et le génie, ce qui est moins heureux pour les lettres. Ainsi donc, lorsque l'on considère leur *influence* sur la littérature et les arts, on les loue et on les accuse tour à tour : le blâme est presque toujours à côté de l'éloge.

Il n'en est point ainsi des *services* qu'elles ont rendus à l'agriculture : ici la louange est sans restriction ; et M. de Cubières aîné, M. de Cubières de Versailles (ce n'est pas sans motif que je prends tant de précautions pour éviter ici toute confusion de personnes) (1) se plut à la leur distribuer avec autant de profusion que d'agrément, dans un discours qu'il prononça dans la séance publique de la société d'agriculture de Versailles, aux applaudissemens unanimes des femmes qui se montrèrent reconnaissantes, et des hommes qui furent justes et galans. L'orateur, dans la récapitulation des bienfaits dont l'agriculture est redevable aux femmes, remonte jusqu'à Cérès. « Lorsqu'on est « remonté jusqu'à Cérès, dit Voltaire, *Questions sur « l'Encyclopédie*, art. *Blé*, on ne peut guère aller « plus haut. » Je ne sais néanmoins si M. de Cubiè-

(1) M. de Cubières tenait infiniment à n'être pas confondu avec son frère, M. Cubières-Palmezeaux.

res ne trouve pas dans une antiquité encore plus reculée une femme dictant des préceptes d'agriculture, et encourageant cet art utile : il nomme en effet Isis; et Isis, déesse égyptienne, doit être plus ancienne que Cérès, déesse grecque, qui, suivant les marbres d'Arondel, n'aurait guère que trois mille deux cent trente-six ans d'antiquité. D'Isis, M. de Cubières arrive à madame de Genlis, par une succession de femmes célèbres, telles que Flore, Palès, Bubona, Mellona, etc.; mais après avoir rendu cet hommage aux déesses, aux reines et aux dames illustres qui, par leur pouvoir, ont protégé l'agriculture, ou par leurs écrits en ont éclairé la théorie, il n'oublie pas les femmes qui, par une pratique journalière, rendent au plus utile de tous les arts des services non moins réels et non moins incontestables. M. de Cubières trace un tableau agréable et intéressant des travaux agrestes que la fermière fait elle-même, de ceux auxquels elle préside; de l'empire que lui donnent sur les ouvriers employés à la ferme, l'adresse, la persuasion, la crainte de lui déplaire, l'envie même de lui plaire; des attentions et des soins par lesquels elle récompense leur déférence et leur zèle. L'orateur parle de tous ces objets en homme d'esprit, en homme instruit de la matière qu'il traite, en bon observateur.

Je donnerais volontiers plus de développement à l'analyse du discours de M. de Cubières, mais je dois m'occuper de celui de M. Virey : *l'Influence des Femmes sur la littérature et les arts* a son importance aussi; c'est une cause qui a agi puissamment sur toutes les littératures modernes, et particu-

lièrement sur celle des Français. Je suis persuadé que nous lui devons même le petit ouvrage de M. de Cubières. Sans *l'influence* des femmes sur les succès de société, sur la réputation des auteurs, et sur la *littérature*, il ne se serait pas donné la peine d'établir leur *influence* sur l'agriculture; ainsi le discours de M. de Cubières me ramène assez naturellement à celui de M. Virey.

La question proposée par l'Académie de Mâcon est très-curieuse et très-philosophique; elle exigerait, pour être traitée à fond, plus de développemens que n'en comporte l'étendue d'un discours académique. Cependant l'orateur, en se bornant aux principes généraux dont il se contenterait de déduire les conséquences les plus essentielles; en choisissant parmi les faits nombreux qu'offre cette question, les plus intéressans et ceux qui appuient le mieux son système, y trouverait facilement la matière d'un discours agréable et instructif. L'Académie de Mâcon semblait d'ailleurs avoir restreint l'étendue de la question, en ne considérant que la littérature des dix-septième et dix-huitième siècles, et l'influence des femmes sur les productions de ces deux âges les plus célèbres dans nos fastes littéraires; mais je ne sais s'il est possible de traiter d'une manière claire et satisfaisante la question ainsi tronquée, et considérée seulement dans sa dernière partie, quoique cette dernière partie soit la plus importante. L'influence des femmes, dans le dix-septième et le dix-huitième siècle, dérive en effet de celle qu'elles obtinrent dans les siècles précédens chez les peuples modernes, et ne peut être bien connue, bien expliquée, qu'en re-

montant à son origine, et en la suivant dans ses progrès, ses variations et ses vicissitudes.

Les femmes, après avoir pris dans la formation des sociétés modernes un ascendant qu'elles n'eurent point chez les Grecs et les Romains, ne l'ont jamais entièrement perdu depuis, quoique, soit par leur faute, soit par la nôtre, elles l'aient souvent vu décroître et s'affaiblir. Cet ascendant, qui influa sur nos mœurs, sur nos manières, sur le ton général de la société, n'eut pas une moindre influence sur les formes même du langage, premier instrument de la littérature, et sur la littérature elle-même. Si l'on ne fait attention qu'à la nature des productions littéraires, et non au génie très-différent des auteurs, on verra que c'est là la principale source, la première cause, la seule peut-être qui distingue les ouvrages modernes de ceux dont les deux peuples les plus célèbres de l'antiquité nous ont fourni de si beaux modèles. Nos grossiers ancêtres, qui ne connurent point ces modèles, conservant au sein même de la barbarie beaucoup de déférence et de respect pour les femmes; et, malgré la rudesse de leurs manières et de leurs mœurs, portant dans l'amour et leurs sentimens pour les femmes plus de délicatesse et de courtoisie que les Grecs et les Romains, ne voulurent être poètes et auteurs que pour célébrer ces sentimens. Ils chantèrent leurs maîtresses, et l'amour, et ses *faveurs* et ses *rigueurs;* ils exaltèrent les femmes par les plus grands éloges, les injurièrent par les plus cruelles satires, fruit du dépit, et par conséquent nouvelle preuve d'amour. Ainsi ils s'occupèrent toujours d'elles dans tous leurs écrits; ils y mêlèrent l'expression d'une dévotion

plus sincère qu'éclairée : ce fut là toute leur littérature.

Mais bientôt les lettres grecques et latines, répandues par d'heureuses circonstances dans l'Europe, jusque-là barbare, dissipèrent les ténèbres de l'ignorance, et éclairèrent ces esprits sans culture. Frappés de tant de beautés nouvelles que leur offraient les écrivains d'Athènes et de Rome, nos ancêtres les étudièrent d'abord avec ardeur, les admirèrent avec enthousiasme, les commentèrent avec diffusion et pesanteur, et tâchèrent enfin de les copier, de les imiter. Ces copies furent d'abord très-grossières ; peu à peu elles devinrent plus polies ; mais, il faut l'avouer : l'imitation fut toujours un peu servile. Nous nous conformâmes en tout à nos modèles ; nous ne connûmes d'autres genres, d'autres règles, d'autres formes de discours et de poésie, d'autres sources d'intérêt et de merveilleux que celles qu'ils nous avaient laissées. Nos plus beaux génies, tantôt leurs heureux émules, tantôt même supérieurs à leurs modèles, et souvent aussi surpassés par eux, n'osèrent presque jamais ni tenter des moyens nouveaux, ni se frayer des routes nouvelles. Je n'examine point s'ils eurent tort ou raison ; mais il est certain que, toujours imitateurs, ils ne nous transmirent point une littérature purement nationale, et entièrement originale ; si quelque chose cependant lui imprime un caractère d'originalité qui le distingue de celle des Grecs et des Romains, c'est cette *influence* des femmes sur nos mœurs, nos manières, notre langage, nos sentimens, et l'expression de ces sentimens.

Si j'avais eu l'ambition ou la témérité d'aspirer au prix décerné par l'Académie de Mâcon, j'aurais suivi

cette *influence* dans ses effets sur les principaux genres de notre littérature, et dans le caractère particulier qu'elle lui a imprimé, et par lequel elle l'a surtout distingué de la littérature ancienne ; mais ne pouvant donner à un article l'étendue d'un discours académique, je me bornerai à indiquer l'effet de cette *influence* sur un des principaux genres, sur le plus universellement connu et le plus universellement goûté : je veux parler de l'art dramatique.

Certainement notre tragédie est toute grecque ; la plupart même des sujets en sont grecs ; nous nous conformons aux modèles que nous ont laissés Sophocle et Euripide ; nous suivons les règles prescrites par Aristote. Par où donc notre tragédie diffère-t-elle de la tragédie grecque ? C'est principalement par l'influence des femmes, par les formes nouvelles qu'elles ont données à nos mœurs, à nos habitudes, au ton général de la société ; par le rôle qu'elles y jouent, par la manière dont elles parlent, et dont on leur parle : chez les Grecs, timides, craintives, étonnées de se trouver avec des hommes, et bien éloignées de prétendre à fonder l'intérêt de tout un peuple sur la passion qui leur est la plus naturelle et la plus chère, tandis que chez nous elles ont réussi à faire de cette passion le principal intérêt du théâtre, et d'une foule d'autres ouvrages. Dans la comédie, qui offre une expression plus vraie de la société, les différences sont encore plus sensibles, *l'influence* des femmes plus marquée.

Ainsi, les écrivains qui, parmi nous et chez les différens peuples de l'Europe, fixèrent toutes les littératures modernes, imitateurs scrupuleux et

même un peu serviles des écrivains de la Grèce et de Rome, laissèrent néanmoins subsister dans leurs écrits cet esprit de galanterie conforme à nos mœurs, dû à l'influence des femmes, et puisé aussi en partie dans l'imitation de nos anciens trouvères, des troubadours, des ménestrels, des poètes maures et sarrazins, et même des poètes goths, ostrogoths, lombards, etc. C'est donc jusque dans les premiers chants inspirés aux muses modernes, quelque grossiers qu'ils soient, qu'il faut rechercher l'origine de cette *influence* que les femmes exercèrent sur notre littérature, et des effets tantôt excellens, tantôt moins heureux qui en dérivèrent; et si l'orateur devait peu insister sur ces époques obscures qui n'offrent à ses regards que des essais informes et des productions sans art, ne devait-il pas du moins s'arrêter avec complaisance sur cet âge brillant de la chevalerie, où tout se rapportait aux femmes, et dans les actions et dans les écrits, dans les cours, les lices et les combats, comme dans les poèmes, les contes et les fabliaux, où le même homme, poète et guerrier, tour à tour chantait sur la lyre ou combattait avec sa lance pour la beauté qu'il adorait? Les vers des troubadours, le sonnet italien, la romance plaintive, les poèmes de chevalerie, les romans espagnols et français, furent autant de monumens de la prodigieuse *influence* des femmes, élevés dans ces temps d'une noble barbarie, et d'un héroïsme mêlé de bizarrerie et de grandeur.

C'est cette époque qui décida le ton de galanterie qui n'a cessé de régner dans notre littérature; c'est de cette époque célèbre que nous avons imité, per-

fectionné, quelquefois gâté l'expression de tous les sentimens délicats qui tiennent au moral de l'amour, si peu connu des anciens; et *l'influence* générale que les femmes exercèrent alors sur les pensées, les sentimens, les actions et les écrits, est du moins resté dans les écrits des deux âges les plus brillans de notre littérature, le dix-septième et le dix-huitième siècle. La chevalerie tomba et s'éteignit en Europe; mais elle laissa une teinte de galanterie romanesque dans les mœurs, qui de là passait aux ouvrages d'imagination; tout le seizième siècle s'en ressentit, et fut encore une époque très-brillante pour les femmes. Vers le milieu du dix-septième, la régence d'une femme, d'une Espagnole, ne contribua pas peu à maintenir, à renouveler en France cet esprit de chevalerie. Les troubles même de cette régence lui furent très-favorables : les imaginations, échauffées par les mouvemens et les intrigues politiques, se précipitaient, avec une égale ardeur, vers la guerre, vers l'amour, vers la religion, vers les cabales. Les mémoires du temps prouvent *l'influence* des femmes sur tous les hommes d'État, sur tous les événemens; et il suffit de citer les tragédies du grand Corneille, pour voir *l'influence* qu'elles exercèrent sur les écrivains et leurs productions. Heureux cet ascendant, s'il eût toujours inspiré de pareils ouvrages! Mais il fut tel, que subjuguant les esprits les plus indépendans et les plus beaux génies, il leur dicta de fausses règles de goût, de bel-esprit, de recherches, de délicatesse outrée, et les assujettit à ses décisions. Le fier Corneille se soumit lui-même à celles de l'hôtel de Rambouillet : il abaissa son génie à faire de ma u

pour *la guirlande de Julie;* et l'on vit l'auteur du *Cid*, de *Cinna*, de *Polyeucte*, se charger de *la tulipe*, de *la fleur d'orange*, et de *l'immortelle blanche*.

Je ne fais qu'indiquer sommairement et très-imparfaitement les principaux faits et les principales époques ; et en les indiquant ainsi, je me suis prodigieusement écarté du discours de M. Virey. Si j'y revenais dans un second article, j'essaierais de prouver que si les femmes ont eu une grande influence sur les écrivains et leurs ouvrages, les ouvrages d'esprit, et souvent des auteurs qui n'en ont guère, ont eu aussi de tout temps une grande influence sur le cœur et les sentimens des femmes.

L'Historien des jeunes Demoiselles, ou *Choix de traits mémorables des femmes vertueuses*, propres à inspirer aux jeunes personnes le goût de la décence et des bonnes mœurs, et à développer dans leurs cœurs les principes de toutes les vertus qui doivent faire l'ornement de leur sexe ; par P. N. Rougeron.

J'essayai de faire connaître au public, il y a quelques mois, un ouvrage intitulé : *Histoire des jeunes personnes célèbres* (1). L'auteur, M. Nougaret, zélé pour la gloire des jeunes demoiselles, avait fait en leur faveur de grandes recherches et des frais considérables d'érudition ; il avait mis à contribution les annales anciennes et modernes, la mythologie, les romans et les quatre parties du monde. Dans cette longue suite de siècles, parmi tant de peuples et au milieu de tant d'histoires et de fictions, il avait ras-

(1) Je supprime cet article.

semblé une assez jolie collection de jeunes demoiselles fort célèbres, à ce qu'il prétendait, et en avait trouvé un assez grand nombre pour que leurs petits propos et leurs petites aventures remplissent un petit volume in-12. J'ai d'abord pensé que, rival de M. Nougaret, M. Rougeron avait le même but, traitait le même sujet : c'est, en effet, ce que semble annoncer ce titre, *l'Historien des jeunes Demoiselles*, mais ce n'est pas ainsi que l'entend l'auteur : être l'historien des jeunes demoiselles, ce n'est point, selon lui, écrire leur histoire ; c'est écrire des histoires dont elles puissent faire leur profit. L'ellipse est un peu forte, et pourrait induire en erreur ; mais le second titre de l'ouvrage explique ce que le premier pourrait avoir d'obscur, et redresse la fausse interprétation qu'on serait tenté de lui donner.

Comme de tous les exemples, il n'en est point qui fasse plus d'impression sur nous que ceux qui nous sont donnés par les personnes qui ont avec nous une grande conformité d'état, de condition, de destinée et de devoirs, M. Rougeron a jugé que de toutes les histoires et de tous les contes que l'on peut recueillir et copier çà et là dans tant d'ouvrages qui s'offrent au compilateur qui veut absolument faire un livre sans rien créer, sans rien inventer, sans rien imaginer, il n'en est point de plus utiles aux jeunes demoiselles que les contes et les histoires dont les femmes ont fourni le sujet, ont été les héroïnes. C'est à peu près la seule pensée qui lui appartienne dans la composition de son ouvrage, et elle n'est ni assez ingénieuse pour qu'on doive l'en féliciter, ni assez dépourvue de vérité pour qu'il soit nécessaire de

la contester, ni assez importante pour qu'il soit utile de la discuter. Il est une autre pensée qui n'eût pas demandé de plus grands efforts d'imagination, et dont j'aurais su néanmoins plus de gré à M. Rougeron : c'eût été de mettre quelque ordre dans la distribution de ses matériaux, et de ne pas les envoyer à l'imprimeur à mesure qu'il les rencontrait et les copiait, soit dans l'histoire ancienne, soit dans l'histoire moderne, soit dans de graves historiens, ou dans d'insipides compilateurs d'anecdotes. M. Rougeron a peut-être pris cette confusion d'objets pour une agréable variété, je crois qu'il s'est trompé : l'esprit aime l'ordre; rien ne le fatigue comme ce décousu continuel dans les idées, ce passage rapide, ces transitions brusques, et répétées de page en page, à mille sujets différens qui n'ont aucun lieu commun. Il n'y a point d'ouvrage qui ne soit susceptible d'un certain ordre et d'une méthode quelconque; il y en avait même ici deux qui s'offraient assez naturellement à l'auteur, et entre lesquels il avait à choisir : il pouvait classer toutes ces illustres dames, sur lesquelles il nous raconte des anecdotes, par époques et par contrées, et ne pas nous transporter brusquement d'une ancienne à une moderne; d'une Grecque à une Juive; d'une Française à une Chinoise; de la boulangère de Crésus à la duchesse de Longueville; d'Abigaïl, femme de Nabal, et ensuite de David, à une dame du faubourg Saint-Honoré ou Saint-Germain; de la mère des Machabées à la femme d'un professeur de l'université de Paris; de la femme d'Yuta, empereur de la Chine, à la comtesse d'Harcourt, etc. Il pouvait aussi (et je crois que c'était là le véritable ordre et la

meilleure méthode) diviser tous ces faits historiques, toutes ces anecdotes, suivant la nature des belles actions qu'elles présentent, et réunir celles qui ont un but commun, qui donnent un exemple à peu près semblable, qui encouragent à la même vertu ; et c'est alors qu'on ne lui aurait point reproché cette confusion qu'il a faite des femmes de tous les siècles et de tous les pays, parce que cette confusion eût tenu à un ordre réel, et beaucoup meilleur que l'ordre chronologique ou géographique.

Mais l'auteur n'est pas plus fidèle à cette classification qu'à la première : ainsi, immédiatement après avoir prouvé aux jeunes demoiselles, par l'exemple de la femme de Pétus, qu'elles doivent avoir une grandeur d'âme héroïque et un attachement sans bornes pour leur mari, il leur prouve, par un autre exemple, qu'elles doivent être très-propres. Ici, une anecdote leur apprendra qu'elles doivent être fidèles à leurs maris : celle qui la précède ou la suit, leur enjoindra d'être très-polies envers tout le monde. Ces leçons sont fort bonnes ; mais il faut avouer qu'elles ne s'appuient pas mutuellement, qu'elles ne se confirment pas l'une par l'autre ; elles sont tellement variées, mêlées et disparates, que l'une fait oublier l'autre ; elles sont même quelquefois contradictoires et se détruisent l'une par l'autre : par exemple, l'historien des jeunes demoiselles leur propose pour modèle Constance Cezelli, dont le mari Dubarry de Saint-Aunez, fort attaché aux intérêts de Henri IV, défendait Leucate contre les ligueurs. Ayant donné dans une embuscade, il fut fait prisonnier, et les ennemis ne doutèrent point que la ville de Leucate,

après un tel événement, ne leur ouvrît ses portes; mais Constance de Cezelli se met à la tête des assiégés, les harangue, s'arme d'une pique, et, par son exemple et ses discours, elle relève leur courage. Les ligueurs furieux menacent d'égorger Dubarry sous les remparts, si la ville n'est rendue dans le plus court délai. Constance de Cezelli offre de livrer tous ses biens pour la rançon de son mari; mais elle proteste qu'elle ne trahira pas les intérêts de son souverain. Les barbares ligueurs exécutent leur horrible menace, et l'intrépide Cezelli reste fidèle à son roi, à qui elle conserve une place assez importante.

Cela est fort beau; mais voilà une dame non moins illustre qui se comporte tout différemment, et qui n'en est pas moins proposée pour exemple et à l'admiration des *jeunes demoiselles*, par leur *historien*. Charles-Quint assiégeait la ville de Wirtemberg, qui était vigoureusement défendue par Sibylle, femme de l'électeur de Saxe, dont le sort des armes avait trahi le courage, et qui était prisonnier de guerre. Charles-Quint, pour abréger un siége que l'intrépidité de Sibylle pouvait rendre très-long, s'abaissa à lui faire la même menace qu'une troupe de factieux avaient faite à Cezelli : moyen de vaincre une femme bien indigne d'un grand et puissant empereur ! Sibylle se laissa vaincre en effet, et capitula pour sauver la vie de son époux. Voilà donc les jeunes demoiselles bien embarrassées, lorsqu'elles auront à soutenir un siége et à défendre une place. La rendront-elles comme Sibylle? la défendront-elles opiniâtrément et au prix des plus cruels sacrifices comme Cezelli?

M. Rougeron aurait pu raconter une troisième

anecdote, qui aurait fait pencher la balance en faveur des femmes qui ne se rendent jamais, quoi qu'il leur en coûte. Catherine Sforce, assiégée dans le château de Rimini par ses propres sujets, refusa d'ouvrir les portes aux révoltés, quoiqu'ils menaçassent d'égorger, au pied des remparts, ses enfans qui étaient en leur pouvoir; à cette insolente et barbare menace, elle se contenta, dit le minime Hilarion de Coste, de *mettre* froidement *la main sur sa robe*, et de dire : *Je suis assez jeune pour en avoir d'autres.* Moréri lui fait dire simplement que *cette perte serait par elle réparable*; mais Bayle se moque beaucoup du minime et de Moréri, qui énervent prodigieusement, par leur traduction, les historiens italiens d'où ils tirent le fait. Quant à lui, il ne l'énerve point du tout, et sa traduction ne fait rien perdre au texte. Malgré ses railleries, j'imiterai le minime et le docteur de Sorbonne, et je ne rapporterai ni l'action ni le propos de Catherine Sforce : son héroïsme la rend par trop énergique aussi dans ses gestes et dans ses expressions.

Tous les faits que raconte M. Rougeron ne sont pas à l'honneur des dames, et cela est tout simple; son but est de donner des leçons, et l'on instruit également et par les défauts et par les vertus des personnages que l'on met en scène. Ainsi, les jeunes demoiselles seront instruites à s'abstenir de railleries outrageantes, et à montrer de la douceur et de la patience; tantôt par l'exemple d'une foule de dames illustres qui sont des modèles de cette bonne conduite et de ces vertus; tantôt par l'exemple contraire d'une femme peu jolie et fort plaideuse. Elle alla solliciter pour un procès le premier président, M. de Harlay; peu contente

de l'accueil froid qu'elle en reçut, et augurant mal des mauvaises dispositions de son juge à son égard, elle se répandit dans la société en invectives contre lui, et s'emporta jusqu'à l'appeler *vieux singe*. Cependant son procès fut jugé ; elle le gagna, et M. de Harlay ne contribua pas peu à ce succès. La plaideuse, passant d'une extrémité à l'autre, se confondait en remercîmens, et ne pouvait trouver de termes assez forts pour exprimer sa reconnaissance : « Madame, lui dit le premier président, qui n'ignorait point les propos qu'elle avait tenus, il n'y a « rien d'étonnant dans la manière dont je me suis « conduit à votre égard ; les singes sont toujours « charmés d'obliger les guenons. » Il faut avouer que si la plaideuse ne doit pas être proposée pour modèle aux jeunes demoiselles, je ne voudrais pas non plus proposer le premier président pour modèle aux juges, ni en général aux hommes : sa vengeance est amère, sa repartie grossière, et il faut, comme disent nos vieilles chroniques, être toujours poli et respectueux, *à l'endroit des dames*, même lorsqu'elles s'oublient.

M. Rougeron s'embrouille quelquefois dans les noms propres qu'il cite ; il appelle *Nicotris* une reine d'Égypte qu'il fallait appeler *Nitocris* ; peut-être est ce une faute d'impression : mais comme c'est lui-même qui s'est imprimé, les reproches retombent toujours sur lui, ou comme auteur, ou comme imprimeur ; heureusement que la faute n'est pas grande. Son style varie un peu, suivant les divers auteurs qu'il suit, et qui le soutiennent dans sa narration ; mais ce qui ne varie pas assez, c'est la forme des pe-

tits préambules qu'il met en tête des anecdotes, et qui m'ont bien l'air de lui appartenir en propre. Par exemple, il commence ainsi l'article d'Artémise : « *Il est beau* de voir une femme remplir avec fidé- « lité et avec satisfaction tous les devoirs que son état « lui impose. » L'article Marie-Thérèse suit immédiatement, et commence par ces mots : « *Il est beau* « de voir la grandeur descendre du trône, etc. » Plus loin, je vois encore l'article de mademoiselle de Scudéry commencer par *il est beau;* il serait bon de varier un peu ses formules. Quelquefois aussi l'auteur caractérise les objets par des expressions trop fortes; il blâme avec raison l'aigreur que madame Dacier mit dans sa dispute avec La Motte ; mais il a tort de dire que cette aigreur s'exprima par *les plus sales grossièretés* et les sarcasmes les plus *dégoûtans*. Quelle idée il donne des discours, à la vérité peu mesurés, de madame Dacier! Tout cet article est fort mal écrit; d'autres le sont un peu mieux. En général, c'est un livre qui n'est ni bon, ni mauvais, ni amusant, ni trop ennuyeux ; et tout ce que le censeur peut en dire, c'est qu'il ne contient rien contre les mœurs et la foi, pourvu toutefois que cela ne s'entende pas de la foi historique.

Éloges lus aux Séances publiques de l'Académie royale de Médecine, précédés du *Discours d'inauguration*, et suivis de l'*Histoire médicale de la Fièvre jaune qui a régné en Catalogne, en* 1821 ; par M. Pariset, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Médecine, etc.

L'Académie royale de Médecine, fondée, il y a cin-

quante ans, par un roi qui accueillait, qui encourageait, qui recherchait tous les plans, tous les projets, tous les établissemens utiles au bien public, et propres à améliorer le sort de son peuple, par Louis XVI, et sous les auspices de ministres empressés de seconder, de provoquer la bienfaisance du monarque, Turgot d'abord, et ensuite M. de Vergennes, eut pour premier secrétaire perpétuel un homme d'un rare mérite, Vicq-d'Azyr, qui, par son zèle, son activité et son crédit, avait beaucoup contribué à la fondation de cette savante société. La réputation de Vicq-d'Azyr était grande, lorsqu'il fut nommé secrétaire de cette nouvelle et utile académie ; elle s'accrut dans l'exercice de ses nouvelles fonctions. A la renommée d'habile médecin, de savant professeur, de grand anatomiste, il joignit celle d'écrivain élégant et spirituel, que lui acquirent à juste titre les éloges nombreux des membres, des associés ou correspondans nationaux et étrangers dont la Société royale de Médecine avait chaque année à déplorer la perte. Ce fut là son premier, et même son seul titre pour être admis dans le sein de l'Académie-Française, où il remplaça un de nos plus grands écrivains, l'éloquent auteur de l'*Histoire naturelle*. C'est ce titre que fit valoir particulièrement Saint-Lambert, qui répondit à son discours de réception en qualité de directeur de l'Académie : « Les « acclamations, lui dit-il, de ceux qui allaient vous « entendre vous appelaient à une place où vous réuni- « rez le double mérite des lumières et de l'éloquence. »

Orateur non moins disert, écrivain non moins ingénieux que Vicq-d'Azyr, M. Pariset a été porté

par les mêmes titres à la place de secrétaire perpétuel de l'Académie de Médecine, et il en remplit les fonctions avec non moins de succès et d'éclat. Il est le second secrétaire de ce corps savant, quoique le premier soit mort depuis plus de trente ans; mais cette fondation royale, œuvre de la munificence et de la sollicitude d'un de nos meilleurs et du plus infortuné de nos rois, avait péri avec lui, et n'a été rendue à l'existence, à sa première destination, et à son utilité première, que par l'auguste frère et successeur de ce monarque, par Louis XVIII. Cette sorte de résurrection dut être célébrée par tout l'appareil et toutes les pompes que déploient, dans leurs plus beaux jours, les sociétés savantes et académiques : une réunion solennelle de tous les membres, un appel fait à la curiosité et à l'intérêt du public, un concours de spectateurs, et enfin le principal attrait de ces solennités, un discours. C'est au secrétaire perpétuel à faire ce discours; et c'est par là que M. Pariset a commencé l'exercice de ses fonctions.

C'est aussi ce discours d'inauguration qu'il a placé à la tête de ce volume, qui contient plusieurs autres discours ou éloges, prononcés également et comme secrétaire, et au sein de la même Académie, ainsi qu'une dissertation historique et médicale, pleine d'intérêt, sur un des fléaux qui, depuis le commencement de ce siècle, a le plus menacé la vie des hommes et les a le plus épouvantés, *la fièvre jaune*. Le plan, le sujet, l'ordre et la marche de ce discours d'inauguration sont naturels et indiqués pour ainsi dire par la circonstance et par le caractère, l'esprit et les études du plus grand nombre des auditeurs

que l'orateur voulait intéresser, et auxquels il désirait de plaire. Parlant au sein d'une Académie, il vante les avantages des académies, fait très-bien ressortir celui qui doit nécessairement résulter pour les sciences, et particulièrement pour la médecine, de cette réunion d'hommes éclairés qui, dans leurs communications habituelles et réciproques, mettent en commun les tributs divers de leurs lumières, de leurs connaissances, de leur expérience. Cette vue, parfaitement juste, est parfaitement développée; l'orateur y en ajoute d'autres, dont la plupart sont fort ingénieuses; quelques-unes sont même un peu subtiles, et peut-être M. Pariset fait-il remonter un peu haut les Académies de Médecine, lorsqu'il voit la première dans la famille même d'Hippocrate, tout occupée, à l'exemple et sous les auspices de ce grand homme, du soin d'étendre et de perfectionner cette science, dont il est regardé comme le fondateur et le père.

Une solennité académique se compose d'abord des membres de l'Académie, hommes savans, ou qui doivent l'être, et ont la prétention de l'être; ensuite du public qui est accouru, et dans lequel se trouvent quelques hommes presque aussi savans que les académiciens eux-mêmes, mais dont le plus grand nombre ne l'est guère. Le devoir du secrétaire perpétuel est de leur plaire à tous : il faut, pour intéresser les premiers, leur parler savamment des objets qui les occupent journellement, des matières dont ils font l'objet spécial de leurs études, de la science qu'ils cultivent particulièrement. Les autres s'y résignent, mais ils exigent qu'on leur en parle agréablement : ils

voudraient qu'on les amusât même avec de la médecine ; mais ils demandent du moins qu'on leur expose avec clarté, avec netteté, ces matières et ces connaissances qui leur sont étrangères, et qu'on joigne à ces qualités essentielles un choix d'expressions, une harmonie, une élégance dont le public français ne dispense jamais un orateur qui l'a invité à venir l'entendre. Tel est le problème à résoudre ; telles sont les conditions imposées, et assez impérieusement exigées. Elles sont difficiles, sans doute, et M. Pariset les a très-bien remplies : il a parlé de l'état actuel de la médecine, des progrès que lui ont fait faire des travaux constans et quelques génies heureux ; il a analysé les nouveaux procédés, les nouvelles découvertes, les ouvrages récens les plus importans ; enfin, il a indiqué un grand nombre d'améliorations utiles, en homme consommé dans la science, au niveau de sa marche dans toutes les parties de l'Europe et du monde savant, fait pour en être l'interprète auprès de ses savans confrères ; et l'abondance et la facilité de son élocution, le bonheur de ses transitions, et une fleur d'imagination répandue sur ces matières un peu arides, devaient satisfaire également les auditeurs dépourvus de science, mais non dénués de goût.

Mais ce n'était pas seulement dans une académie que parlait l'orateur, c'était dans une académie nouvelle ou renouvelée qui, après une première existence courte, mais assez illustre, battue par les tempêtes politiques, avait péri dans les flots de la révolution, et renaissait après trente ans par un bienfait de la même sagesse qui avait fait renaître parmi nous

la monarchie, la liberté et la prospérité publique. M. Pariset était et trop bon Français, et trop bon orateur, pour négliger la source puissante d'intérêt que devait jeter, sur le premier discours fait au sein de cette Académie, un rapide récit de ses vicissitudes.

Après avoir tracé en peu de mots les services rendus dans le siècle dernier par l'Académie de Chirurgie et la Société royale de Médecine, aujourd'hui heureusement confondues dans l'Académie royale de Médecine, il ajoute : « Leur gloire, fondée sur d'éminens « services, était sans doute un gage de sécurité ; « mais le temps arriva où ces services furent mé- « connus, où cette gloire fut importune et devint « criminelle : temps d'opprobre et de calamités, où « le talent, où le génie, où la vertu, qui ailleurs « protégent les hommes et les rendent sacrés, les li- « vrèrent parmi nous à l'insulte, à la persécution, « à l'ignominie ; que dis-je? à la cruauté des bour- « reaux, aux horreurs du dernier supplice! Com- « ment les mains sacriléges qui profanaient tout, « qui brisaient tout, qui renversaient tout dans la « fange et dans le sang, comment ces mains force- « nées auraient-elles respecté ces deux monumens, « l'un de la munificence de Louis XV, l'autre de « l'humanité de Louis XVI ? Dans les fureurs de nos « discordes, l'Académie et la Société royale furent « donc anéanties. Un même souffle de mort les frappa « l'une et l'autre..... Ainsi périrent avec nos rois « les plus nobles ouvrages de leurs mains créatri- « ces!..... Il a fallu qu'après trente années d'anéan- « tissement, un roi de France vint retirer de ses

« ruines le double édifice élevé par les royales mains « d'un frère et d'un aïeul. »

Trois éloges suivent ce discours d'inauguration : l'éloge de Corvisart, l'un des plus grands médecins, le plus grand médecin peut-être de notre époque ; celui de Gadet-Gassicourt, chimiste, et même homme de lettres, si l'on veut; et celui de Berthollet, très-grand chimiste. Le genre des éloges est fort commun en France, où on loue volontiers les morts : on les loue au sein des académies, dans les livres, dans les biographies, dans les journaux, dans les salons. Cette multiplicité d'éloges ne les rend pas plus faciles, parce qu'elle en a épuisé toutes les formes. La perfection de quelques modèles en augmente encore les difficultés ; enfin, le genre lui-même en a de particulières que ne soupçonnent guère la plupart de ces orateurs dont l'éloquence banale est toujours prête à célébrer la mémoire de quelque illustre mort, et à *jeter quelques fleurs sur sa tombe*. Un bon éloge n'est point l'ouvrage d'un rhéteur, pas même d'un orateur trop brillant. La pompe des figures et l'appareil des mouvemens oratoires y seraient déplacés ; ses ornemens sont des pensées justes et neuves, des réflexions sages et piquantes, et, comme tous les ornemens, elles ne doivent point être prodiguées. C'est un historien, à la vérité, bienveillant, qui parle, et non un orateur et un panégyriste qui, par ses efforts même pour vous émouvoir, vous avertirait de vous défier de ses prestiges. L'exagération lui est défendue ; on lui demande des détails bien choisis et la vérité : si c'est un écrivain, un savant qu'il loue, on veut qu'il présente une rapide et fidèle analyse de ses travaux et

de son mérite littéraire; on veut aussi qu'il fasse connaître sa personne, son esprit, et ce qu'il y a d'honorable dans ses relations sociales et sa vie privée. Le lecteur aime à trouver dans ces vies abrégées le caractère des savans, des hommes de lettres, et le degré d'estime qui leur est dû : il veut vivre un moment avec eux, et connaître quelles circonstances, quelles qualités, quelles passions ont étendu ou borné leurs talens.

Telles sont les conditions de ces sortes d'ouvrages; voilà ce qu'on exige d'un secrétaire perpétuel d'une académie, chargé de recommander aux vivans et à la postérité la mémoire des membres que la mort enlève successivement au corps savant dont il est l'interprète. M. Pariset me paraît les avoir toutes remplies avec un rare bonheur, dans les trois éloges que contient ce volume. Il semblerait même que c'est sur les qualités que j'ai observées dans ces trois discours que j'aurais tracé les règles, les conditions et le vrai mérite du genre. Dans le premier de tous, l'éloge de Corvisart, le secrétaire perpétuel fait très-bien ressortir le mérite du médecin, le caractère de l'homme; il analyse avec beaucoup de clarté les divers travaux relatifs à sa profession, et ses divers ouvrages; il analyse même ceux qui ne sont pas venus jusqu'à nous, ou plutôt il les refait en substance, et je crois qu'ils n'y perdent rien. Tel est, par exemple, un discours que Corvisart avait prononcé, en entrant dans la carrière, sur *les Agrémens de l'étude de la médecine*, et *les désagrémens de la pratique*. Suppléant la pensée de Corvisart, qui ne nous a point été conservée, et la devinant, M. Pariset peint avec

beaucoup de chaleur et de vivacité l'attrait de cette étude de la médecine qui est l'étude de l'homme, et celle de la nature entière, qui se rattache à toutes les sciences physiques, et même aux sciences morales. « Mais, s'écrie-t-il lorsqu'il arrive à la seconde par- « tie du discours, *les Désagrémens de la pratique*, « mais, lorsqu'à ces sublimités idéales succèdent les « tristes réalités de ce monde, celles surtout que la « médecine aspire à changer, la souffrance, la dou- « leur et les maladies; lorsqu'il s'agit de transformer « la science en art, et de lui faire produire ce qu'elle « a promis..... quel embarras! quelle incertitude! « que de tâtonnemens! que la science tient mal sa « parole! et qu'elle fait passer rapidement de la ri- « chesse à l'indigence, de la confiance au désespoir, « et de l'orgueil à l'humiliation! Ce n'est pas tout; « guérir une maladie et gagner une bataille sont « deux événemens presque semblables, que l'ingra- « titude et l'envie travestissent l'une et l'autre pour « diminuer la victoire, et pour en attribuer l'hon- « neur à tout autre chose qu'au talent du général et « du médecin; puissance trop bornée de l'art, jus- « tice des hommes trop contentieuse et trop tardive, « double source d'amertume pour les médecins! »

Fontenelle ne manquait point d'égayer l'analyse des ouvrages et des travaux scientifiques, et les détails de la vie sérieuse et occupée des savans, par quelques anecdotes plaisantes, ou même quelquefois par quelques traits légers d'une moquerie douce et innocente, qui, sans nuire à l'estime et à la considération qu'il veut sincèrement leur attirer, retraçaient cependant ou de petits travers, ou l'origina-

lité parfois un peu bizarre de leur caractère. A l'imitation de ce modèle des secrétaires perpétuels, M. Pariset raconte une aventure singulière, même un peu burlesque, de la vie de Corvisart. Ce médecin, au début de sa carrière, cherchant tous les moyens de s'instruire et de se perfectionner dans son art, désirait vivement, comme le plus sûr moyen de satisfaire cette noble ambition, que le soin d'un hôpital lui fût confié. Il apprend qu'une place de médecin était vacante dans un établissement de ce genre, fondé en 1778 par une dame célèbre. Tous les lecteurs nommeront madame Necker, que M. Pariset se contente de désigner. Le jeune médecin se présente et demande cette place. Corvisart était vif et même un peu brusque. On prétend que madame Necker était compassée, même un peu guindée. De l'opposition de ces deux caractères naquit un dialogue singulier, qui dégénéra même en une sorte de contestation. L'objet en était fort étrange; mais laissons parler M. Pariset. « Elle exigeait, dit-il (la femme célèbre), que, « pour traiter les malades de son hôpital, Corvisart « prît perruque. Ce grotesque embellissement n'était « point du goût de Corvisart. Il ne soupçonnait pas « qu'en s'affublant d'un ridicule, on devînt plus ha- « bile; et comme l'*ultimatum* proposé ne souffrait « point de restriction, il prit congé, rentra chez lui, « et, s'applaudissant d'avoir conservé sa chevelure, « se hâta d'écrire un billet fort poli, où toute négo- « ciation fut rompue. » L'orateur fait suivre ce récit très-piquant de cette réflexion très-philosophique : « Quelque poids qu'aient dans le monde les si- « gnes extérieurs, et particulièrement celui dont on

« voulait orner Corvisart, il ne faut pas que le res-
« pect qu'on leur porte dégénère en superstition. »
Je suis persuadé que si Corvisart eût eu l'idée d'en appeler de la fantaisie tyrannique et gothique de madame Necker, à la philosophie et à la raison de son illustre fille, il eût obtenu la place, rejeté la perruque et conservé ses cheveux.

Molière, qui s'est quelquefois moqué des diagnostiques et des pronostics des médecins, aurait admiré celui-ci ; s'il l'eût cru, comme je le crois, sur la foi de M. Pariset. « Le hasard, dit-il, fait tomber les
« yeux de Corvisart sur un portrait : à l'instant, il
« s'écrie : Si le peintre a été exact, l'original de ce
« portrait est mort d'une maladie de cœur. Cor-
« visart avait deviné juste : l'homme était mort
« d'une maladie de cœur. N'est-ce pas là, ajoute
« avec raison M. Pariset, une ouverture faite par
« les yeux ? »

Je devrais surtout m'étendre sur le meilleur de ces éloges, sur celui de Berthollet, dans lequel le secrétaire perpétuel fait si bien ressortir les études constantes et opiniâtres de ce savant chimiste, ses travaux nombreux, ses découvertes utiles, son caractère simple, ferme, loyal ; mais je sacrifie les intérêts de M. Pariset, et même la justice qui lui serait due, au plaisir du lecteur, que le grand nom de Buffon intéressera, je crois, à l'anecdote suivante que je trouve dans l'éloge de Cadet-Gassicourt. « Un jour,
« Buffon invita les deux Cadet, père et fils, à un
« léger repas du matin. Avec quelle émotion le
« jeune adepte franchit le seuil du sanctuaire ! Le
« dieu avait souffert toute la nuit, et se fit attendre

« quelque temps ; mais enfin il parut : il parut dans « cette magnificence de toilette et d'attitude dont « Hérault de Séchelles a fait une peinture si vive, et « que Buffon semblait transporter en écrivant dans la « pompe de ses paroles. Il était précédé d'un valet « de chambre et suivi de deux secrétaires qui prirent « place à deux tables différentes, l'une à droite, « l'autre à gauche. Il s'excusa de son retard avec po- « litesse, et vint se fixer lui-même entre la table où « l'on avait servi et un petit bureau où il se mit à « continuer une lettre qu'il avait commencée. Tout « en écrivant, tout en conversant avec ses convives, « et prenant un peu de chocolat, il s'interrompait « pour occuper les deux secrétaires, et dicter à celui-ci « la description d'un animal rare et nouveau, à « celui-là des considérations générales sur la minéra- « logie ; passant ainsi de la composition à un entretien « familier et de l'entretien familier à la composition, « avec une présence d'esprit, une liberté d'idées, une « suite, un choix et une propriété d'expressions *qui ne* « *permettent pas de supposer que cette scène eût été* « *préparée*. L'était-elle cependant ? Ce vaste et su- « blime génie aspirait-il à la petite vanité d'étonner « un jeune homme par un artifice de théâtre, afin « de lier désormais dans sa mémoire le nom de Cé- « sar à celui de Buffon ? Gassicourt se l'est imaginé ; « mais devons-nous l'en croire ? » M. Pariset ne le croit pas. Le lecteur en croira ce qu'il voudra.

Tout le monde connaît le courageux dévouement de MM. Pariset, Bally, François, et de l'infortuné Mazet, victime de ce dévouement, lorsque la fièvre jaune ravageait et dépeuplait Barcelonne, s'étendait

dans d'autres villes et d'autres provinces de l'Espagne, menaçait de franchir les frontières, et épouvantait le reste de l'Europe. M. Pariset fait un récit historique et médical des causes, des commencemens, des progrès et de la cessation de ce cruel fléau. Ce récit, fondé sur un nombre infini d'observations et de faits, est plein du plus triste et du plus douloureux intérêt. Je n'arrêterai point les regards du lecteur sur ce tableau de désolation, de souffrance et de mort. On serait tenté, quand on a lu cette relation, de s'étonner qu'il reste encore quelque Espagnol vivant.

Tableau des mœurs françaises, au temps de la chevalerie, tiré d'un vieux roman mis en français moderne, et accompagné de notes sur les guerres générales et privées; sur le ban et l'arrière-ban, l'oriflamme, les bannières, les cris d'armes, etc.; sur les combats à outrance, les tournois, les joûtes, les pas d'armes, etc.; sur les chevaliers, les écuyers, les damoiseaux, les pages, etc.; sur les trouvères, les troubadours, les ménestrels, la langue d'Oyl et la langue d'Oc, les chasses et les repas, etc.; par M. L. C. P. D. V.

J'ai cru devoir abréger un peu ce titre, et j'en demande pardon à l'auteur. Peut-être dois-je aussi demander pardon aux lecteurs qui voudraient que je l'eusse raccourci davantage, et qui trouveront mon *abrégé* encore bien *long*. Il me semble toutefois que ceux-ci auraient tort de se plaindre. Rien n'est si commode qu'un long titre qui développe avec étendue les divers sujets qu'embrasse le livre, et qu'a traités l'auteur. On sait à quoi s'en tenir : tandis que ces

titres si lestes et si courts, composés seulement d'un mot ou deux, sont vagues, indéterminés, et le plus souvent trompent le lecteur, en ne lui indiquant point clairement l'objet du livre qu'il va lire. Les lecteurs du *Tableau des mœurs françaises, au temps de la chevalerie,* ne tomberont point dans ce piége; ils sont bien avertis. On leur offre d'abord une table des matières; c'est à eux à voir si ces matières leur plaisent. Elles sont du moins riches et abondantes; et cependant la table n'est pas complète, même dans le titre entier et non abrégé, comme le témoignent tous les *et cœtera* qui appartiennent bien à l'auteur, et qui ne sont pas là pour indiquer mes omissions, mes abréviations, mais les siennes; ce qui prouve qu'il a abrégé aussi.

Si j'ai dérobé au lecteur une partie du titre, par forme de compensation, je lui dévoilerai le nom de l'auteur, et c'est pour le coup que je dois plus que jamais lui demander pardon; mais je le prie de considérer qu'il est bien difficile de parler d'un livre sans parler de l'auteur. Le nom de M. L. C. P. D. V. reviendrait donc au moins douze fois dans mon article, soit au commencement, soit au milieu des phrases, soit comme sujet, soit comme régime indirect. Or, comment me résoudre à présenter au lecteur douze fois six lettres initiales? Cela ne l'impatienterait-il pas? Je me soumettrais toutefois à ces embarras et à ces inconvéniens, si le livre était mauvais, et si je n'avais à en faire que des critiques désagréables à l'auteur; mais ayant beaucoup de bien à en dire, je dirai sans scrupule, malgré quelques observations critiques que je ne

m'interdis point, que les six lettres initiales désignent M. le comte Pierre de Vaudreuil : cela sera beaucoup plus commode pour moi, et je crois beaucoup plus agréable au lecteur, qui aime à savoir non-seulement de quoi ou de qui on lui parle, mais qui lui parle.

J'arrive enfin au livre lui-même. C'est un roman, je dois l'avouer ; mais ce roman, sans être *historique*, puisque les principaux personnages sont d'invention, et ne sont que très-rarement jetés au milieu d'événemens réels, où ils jouent un rôle fictif, contient cependant plus de notions certaines et intéressantes sur trois ou quatre siècles de notre histoire, que beaucoup de livres qui se présentent sous une forme plus grave, plus sérieuse, plus savante. C'est de plus un roman de chevalerie ; mais je suis persuadé que s'il se fût trouvé parmi les ouvrages de ce genre qui composaient la bibliothèque du célèbre don Quichotte de la Manche, il aurait trouvé grâce devant le curé et le barbier, qui l'auraient sauvé des flammes, avec *Amadis des Gaules* et *Palmerin d'Angleterre*.

Maître Nicolas aurait voulu le garder pour les choses plaisantes et curieuses qu'il contient ; et le grave licencié, Pero Perez, eût certainement fort goûté l'érudition et les recherches historiques qui sont semées, même avec quelque profusion, dans le roman et ses notes. Il eût été charmé de la bonne morale et des sentimens religieux qui y règnent, quoique peut-être les légèretés d'un pélerin béarnais et les aventures d'une princesse mingrélienne, espèce de fiancée du roi de Garbe, l'eussent un peu scandalisé. Mais, puisque le bon curé fait grâce à l'A-

rioste, où se trouve l'histoire de cette fiancée, et bien d'autres encore, il eût aussi pardonné quelques pages plus innocentes et très-rares, qu'on rencontre dans *le Tableau de la chevalerie.* Tous les deux eussent donc dérobé le roman à la fureur de la nièce et de la servante de don Quichotte, qui voulaient brûler tous les livres de chevalerie sans exception, comme tous coupables d'avoir brouillé la cervelle du chevalier de la *triste Figure.*

Le roman n'est, en effet, ici, qu'un cadre pour renfermer une foule de recherches curieuses, intéressantes, pleines d'exactitude, et auxquelles on peut avoir autant de confiance que si on les trouvait dans une pesante histoire, ou dans les savans mémoires d'un membre de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1). C'est un prétexte à l'érudition historique, et à une peinture générale et presque complète des mœurs de l'Europe entière, et particulièrement de la France, à une époque dont l'histoire nous plaît peut-être d'autant plus, que nous sommes moins chevaleresques. Les femmes surtout aiment beaucoup ces tableaux ; elles préfèrent les chevaliers aux industriels, les trouvères et les troubadours, et même les ménestrels et les jongleurs, aux banquiers, aux agioteurs et à la Bourse tout entière; la description de ces tournois où l'on rompait des lances pour elles, et où elles couronnaient le vainqueur, aux discussions sur le *trois* et le *cinq pour cent;* sur les douanes et le budget; elles aiment le temps où un

(1) C'est ce qui nous a déterminé à ne point placer ces articles dans la section des *Romans.*

gentilhomme qui avait *médit des dames* était, par une sorte d'excommunication civile, exclu des fêtes et des tournois; tandis qu'aujourd'hui la femme dont aurait médit un pamphlétaire, gentilhomme ou non, n'aurait d'autre ressource que de le traduire devant un jury qui, loin de penser comme le bon La Fontaine, dont la muse courtoise et galante plonge dans le Tartare,

Ceux dont les vers ont noirci quelque belle,

riroit vraisemblablement de la médisance, et acquitterait peut-être le médisant.

Ceux même qui sont les plus fiers du progrès des lumières et de la civilisation, et qui opposent avec tant d'orgueil nos institutions, notre commerce, notre industrie, nos manufactures, nos écoles d'enseignement mutuel et nos académies aux siècles d'ignorance, privés de tous ces avantages, avouent pourtant que l'histoire de ces temps a quelque chose de poétique et de pittoresque qui manque souvent à celle du nôtre. Ces chevaliers qu'ils n'aiment guère, ces seigneurs féodaux qu'ils détestent, ces immenses châteaux, ces vieilles tours, ces antiques monastères, ces commanderies tout à la fois religieuses et militaires qu'ils ont vu abattre et tomber avec tant de plaisir, parlent plus à l'imagination que les frêles édifices, les élégantes maisons de ville et de campagne qu'on élève aujourd'hui, et les maîtres qui les habitent.

C'est donc avec raison que M. de Vaudreuil a supposé ce goût assez général, et son livre est fait pour l'entretenir et pour le satisfaire. Les lecteurs y trou-

veront, soit dans le texte, soit dans les notes rassemblées à la fin de chaque volume avec un peu de luxe, mais la plupart fort curieuses, d'intéressans détails sur les mœurs, les coutumes, les usages des temps de chevalerie; sur les divers ordres de chevalerie; sur les grands événemens publics auxquels les chevaliers dévouaient principalement leur courage, tels que les croisades contre les Sarrasins et les Turcs dans la Palestine et en Égypte; contre les Maures en Espagne; sur les pélerins et les divers pélerinages, soit à Jérusalem et au saint Sépulcre, soit à Saint-Jacques de Compostelle, soit à Rome, espèce de petit pélerinage fort méprisé par les pélerins qui avaient été jusqu'à Jérusalem, et qui appelaient dédaigneusement les pélerins de Rome des *Romieux;* mais surtout sur toutes les armes en usage à cette époque, et sur tous les combats, soit à la guerre, soit dans les tournois, soit à *armes courtoises*, soit à *fer émoulu* et à outrance. Madame de Sévigné aimait *les grands coups de lance :* elle en trouverait de terribles coups portés par le chevalier Raoul, héros du roman, et par beaucoup d'autres encore.

Dès les premières pages, le roman s'ouvre par un furieux combat. Nous sommes au 30 avril 1241; la belle Ermeline, demoiselle de Tonnay-Charente, doit épouser le lendemain, 1^er^ mai, Guillaume-L'Archevêque, seigneur de Sarthenay. L'aîné de cette illustre maison portait le nom de L'Archevêque, parce que, suivant une ancienne tradition, un cadet de cette famille étant archevêque de Bordeaux, et ayant perdu son frère aîné mort sans enfans, avait été relevé de ses vœux par le souverain pontife à

cette condition. La charmante Ermeline gémissait dans une tour du château de Tonuay, de se voir à la veille d'un mariage qui lui était odieux. Guillaume-L'Archevêque est vieux, puisqu'il a trente ans de plus qu'elle ; il est dur, impérieux, despotique ; du reste, il est plein de force et de courage, et le plus redoutable jouteur à tous les combats et avec toutes les armes, la lance, l'épée, la hache d'armes. Un tournoi s'ouvre pour célébrer ce mariage. Un chevalier inconnu arrive par hasard ; il apprend par hasard aussi les cruelles angoisses de la belle Ermeline, qu'il n'a jamais vue ; mais il entreprend généreusement de l'affranchir d'un mariage qui la désespère. Admis au combat, il s'attache à Guillaume-L'Archevêque. Comme il ne s'agissait que d'une fête, les armes n'étaient point meurtrières ; mais Raoul, c'est le nom du jeune chevalier, irrite tellement son adversaire, qu'un second combat est indiqué pour le lendemain : un troisième combat lui succède ; de combat en combat, les armes, sans être encore destinées à donner la mort, deviennent de plus en plus pesantes et dangereuses. Guillaume n'est pas tué sur la place, mais il est si rudement désarçonné, qu'il meurt deux jours après, ce qui revient au même pour la belle Ermeline.

C'est beaucoup d'être délivré d'un odieux amant, mais ce n'est pas tout, il en faut un autre : on sent que Raoul doit être nécessairement cet autre. Mais Raoul est inconnu, il ignore lui-même son origine. La dame Hélissante, mère d'Ermeline, ne peut pas consentir à donner à sa noble fille, pour mari, un homme qui ne sait pas seulement son nom ; de plus,

Jacques-L'Archevèque, frère de Guillaume, se présente pour lui succéder dans ses prétentions, ses espérances et ses droits; et quand celui-ci est encore tué, Hugues-L'Archevêque, troisième frère, et qui vaut beaucoup mieux que les deux autres, s'offre aussi à son tour; puis vient un roi de Navarre, puis un roi d'Angleterre, puis d'autres encore qui ont bien des avantages sur un inconnu. C'est à former et à rompre tous ces obstacles, à nouer et à dénouer tous ces nœuds qu'est employé le reste du roman; mais je le laisse là.

L'auteur le laisse souvent aussi, et l'abandonne très-fréquemment. Le beau Raoul et la belle Ermeline sont, s'il m'est permis de me servir d'une expression triviale, plantés là au milieu de leurs amours, dont ils n'ont pas même pu se faire confidence, et de leurs cruelles perplexités, et oubliés plusieurs fois et pendant quelques centaines de pages. De nouveaux personnages, de nouveaux intérêts, des épisodes enfin remplissent ces pages nombreuses. Telle était la méthode de nos premiers romanciers, mademoiselle de Scudéry, Gomberville, Lacalprenède; madame de La Fayette s'y soumit dans sa première composition, *Zaïde*, et M. de Vaudreuil la renouvelle. Il a su donner à ses deux héros ce juste degré d'intérêt qui fait qu'on les quitte sans trop de peine pour s'occuper d'autres personnages, et qu'on les retrouve ensuite avec plaisir. Un autre art préside à la composition des épisodes : d'abord quelques-uns, du moins dans leur commencement, n'annoncent pas un vif intérêt; ils paraissent singuliers, bizarres même; mais tout s'arrange, tout se débrouille, la

bizarerie disparaît ou plaît, l'intérêt vient, et le lecteur est fort content de la variété que ces histoires diverses jettent dans l'histoire principale. En général, il faut lire l'ouvrage tout entier; ce n'est qu'alors qu'il est permis d'en porter un véritable jugement : telle ou telle partie peut plus ou moins plaire, peut même être critiquée; l'ensemble a certainement du prix et du mérite : des traits fins, des idées ingénieuses et spirituelles, y jettent de l'agrément; l'érudition et les recherches historiques lui donnent même un intérêt plus grave et plus solide.

Comme je l'ai déjà dit, ces épisodes sont assez longs. Celui des trois pélerins, par exemple, parmi lesquels est le pélerin égrillard, dont j'ai déjà parlé, raconté par un des personnages, et commencé de grand matin, força de retarder le dîner jusqu'à onze heures du matin, au lieu de dix, heure accoutumée de cette époque, et encore le conte ne fut-il pas achevé; il fut repris après dîner, et ne s'acheva; je crois, que le lendemain. Pour attendre ce dîner si tardif, que l'intérêt, quoique très-réel du conte, ne faisait pas tout-à-fait oublier, les auditeurs burent beaucoup d'hypocras, et mangèrent force oublies; car les héros de M. de Vaudreuil mangent comme les héros d'Homère. Nos repas sont même bien mesquins en comparaison des leurs, et je crois, en vérité, que leurs *maîtres queux* étaient plus habiles que nos cuisiniers. Ceux-ci seraient sûrement fort embarrassés de nous servir un beau paon bien rôti, et tout couvert de ses plumes éclatantes. Nous n'offrons à nos convives que deux services, ou si l'on veut, trois. Un seigneur châtelain, un chevalier, ou même un

écuyer, un damoisel, un poursuivant d'armes, n'aurait pas donné un dîner de cérémonie sans couvrir successivement sa table de cinq services, dont il découpait les grosses viandes avec de bons couteaux de Périgueux. Cependant ces cinq services n'étaient pas tout-à-fait passés de mode du temps de Voltaire, qui parle avec un vif sentiment

> De ce café, dont *après cinq services,*
> Notre estomac goûte encor les délices.

A travers tous ces chevaliers, paladins, pélerins, troubadours, sont jetés deux grands personnages historiques, saint Louis, et sa mère la reine Blanche, et quelques événemens historiques. Le combat du pont de Tainebourg contre les Anglais, où le saint roi déploya une valeur si brillante, ainsi que quelques autres faits d'armes de cette campagne dans la Saintonge, y sont décrits avec chaleur et intérêt. Quelques jours avant cette glorieuse expédition, la reine Blanche, qui protégeait les troubadours, et qui était l'objet de la passion du plus célèbre d'entre eux à cette époque, de Thibaut, comte de Champagne, en avait rassemblé un grand nombre à un magnifique festin; et pour enflammer de plus en plus le courage des chevaliers, elle les avait engagés à improviser des chansons guerrières et à célébrer les exploits passés et futurs. L'un d'eux, poète toulousain, entre parfaitement dans ses vues, et M. de Vaudreuil lui fait chanter de fort bons couplets, où il prédit la victoire aux soldats de Louis. La piété du roi en est blessée : « Troubadour, dit-il avec « douceur au poète, je vous remercie des compli-

« mens que vous me faites, je crois ma cause bonne, « et j'espère que Dieu la soutiendra ; mais Salomon « a dit : Ce n'est pas en tirant l'épée qu'il peut être « permis de se vanter, mais quand on la remet dans « le fourreau. » — « Mon redouté sire, répondit le « troubadour, vous et Salomon vous avez beau jeu « d'être modestes ; mais je suis poète et gascon, « j'espère que vous m'excuserez. » Le roi sourit de cette saillie, et les reines applaudirent. Nous applaudirons aussi. Les reines et les dames applaudirent encore davantage à d'autres couplets où le poète, chantant les croisades, donnait des motifs et promettait des récompenses et des prix trop mondains aux chevaliers qui s'engageaient dans ces saintes et aventureuses entreprises. « Troubadour, dit le pieux « monarque, je ne veux point vous ôter la joie que « doit vous donner la flatteuse approbation qui vous « est accordée ; cependant j'aimerais assez que l'on « vît dans les croisades un autre but que celui de « rendre les chevaliers et les damoiseaux qui en « reviennent, plus agréables aux dames, quoique « certainement je sache gré à celles-ci de priser la « valeur. » On reconnaît dans ces discours le caractère et les qualités du saint roi : la piété, la douceur, la raison, la bonté.

Les troubadours jouent un grand rôle dans cet ouvrage : il en est peu qui les fassent mieux connaître. On regarde communément la Provence comme la patrie des troubadours ; la Provence est au contraire une des provinces du midi qui en a fourni le moins. La contrée qui a donné les premiers troubadours, et même le plus grand nombre de trouba-

dours, c'est, le dirai-je? le Limousin; province modeste, qui n'avait pas fait valoir ses droits; mais M. de Vaudreuil les établit fort bien. C'est ensuite le Périgord, puis le haut et le bas Languedoc, et enfin la Provence. En général, M. de Vaudreuil traite très-bien les Limousins. Dans une énumération qu'un chevalier français fait à saint Louis des troupes ennemies, à la manière d'Homère et du Tasse, il dit des Limousins, qui tenaient, comme toute l'Aquitaine, pour le roi d'Angleterre : « Leur cava-« lerie est redoutable par la légèreté de leurs che-« vaux, et la bravoure de la noblesse qui les monte. » L'auteur ne traite pas tout-à-fait aussi bien les Saintongeois, quoique la Saintonge soit, pour ainsi dire, sa patrie; mais les Saintongeoises seront ravies d'apprendre que la ville de Saintes ayant donné un beau bal pour célébrer l'entrée du roi saint Louis dans leur ville, ce bon roi avait dit que jamais il n'avait vu tant de belles dames et demoiselles réunies dans un lieu de si médiocre grandeur.

M. de Vaudreuil, si exact dans son érudition, trouvera que je l'ai été fort peu, en appelant le comte Thibaut de Champagne un *troubadour*. Il fallait, je l'avoue, l'appeler un *trouvère*. Tel était, en effet, le nom des poètes de la langue d'*oyl*, tandis que ceux de la langue d'*oc* s'appelaient troubadours, distinction qui a échappé à plusieurs auteurs. M. de Vaudreuil préfère de beaucoup les poésies des *trouvères* à celles des *troubadours* et il en prend occasion d'établir que les têtes sont mieux organisées pour la poésie dans le nord de la France que dans le midi, et que ce sont nos provinces septentrionales qui ont

fourni le plus de poètes, et surtout de grands poètes. C'est une opinion que je hasardai il y a une vingtaine d'années, et qui me brouilla terriblement avec l'Académie de Montauban. J'espère qu'elle m'a pardonné, sinon il faudra que son ressentiment se divise entre M. de Vaudreuil et moi, ce qui l'affaiblira toujours un peu.

D'Alembertiana, ou *Recueil d'anecdotes, bons mots, plaisanteries de d'Alembert*, par Cousin-d'Avalon. *Grimmiania*, ou *Recueil d'anecdotes, bons mots, plaisanteries de Grimm*, par Cousin-d'Avalon.

Des *Anas* et M. Cousin-d'Avalon, M. Cousin-d'Avalon et des *Anas;* ce sont des idées qui ont une si intime relation, qu'elles s'identifient pour ainsi dire dans l'esprit des lecteurs ; on ne voit point un nouveau recueil *d'Anas* sans penser tout de suite à *M. Cousin-d'Avalon;* et on ne pense point à M. Cousin-d'Avalon, sans le voir occupé à faire un nouveau recueil d'Anas. Le marquis de Mascarille voulait mettre l'histoire romaine en madrigaux ; M. Cousin-d'Avalon mettra certainement en Anas l'histoire universelle, ou du moins toute l'histoire moderne : tous les hommes et toutes les femmes un peu célèbres y passeront ; et déjà pour nous prouver qu'aucun sexe n'est à l'abri de ses recherches et de ses Anas, il s'empare aujourd'hui de mademoiselle Arnould et de ses bons mots, et nous en donne une petite liste qu'il place à la suite du *Grimmiania*. En vain deux écrivains avaient déjà spéculé sur l'esprit de cette

célèbre actrice, et nous avaient donné l'un *l'Esprit de mademoiselle Sophie Arnould*, et l'autre un *Arnoldiana;* M. Cousin-d'Avalon regarde comme non avenu tout ce qui se publie en ce genre par un autre que par lui : il rentre fièrement en possession d'un domaine de littérature qui lui appartient exclusivement, et dans lequel il regarde les autres comme des usurpateurs.

Lorsque cet article paraîtra, il est vraisemblable que nous tiendrons encore de sa munificence un *Rousseana;* car M. Cousin-d'Avalon voulant joindre les biens de l'espérance à ceux dont, grâce à lui, il nous est permis de jouir dès ce moment, nous annonce que cet utile ouvrage va être incessamment publié. Tous ceux qui voudront ces *Anas*, ainsi que d'autres productions de M. Cousin, ou même des ouvrages qui ne sont pas de sa composition, peuvent s'adresser *audit Cousin :* c'est ainsi qu'il donne lui-même son adresse. Espérons qu'on ne sera point ingrat envers *ledit Cousin*, auteur de tant d'Anas; et qu'en reconnaissance du soin qu'il prend de la mémoire des autres, on élèvera un jour un monument digne de la sienne, par un *Cousiniana.*

J'ose même affirmer que ce Recueil serait plus curieux que le *Diderotiana*, parce qu'il serait plus neuf : nous y apprendrions vraisemblablement quelque chose; nous n'apprenons rien, absolument rien dans la mesquine et informe compilation de M. Cousin-d'Avalon. On peut diviser son travail en deux parties : ce qu'il a pris çà et là, et surtout dans les ouvrages les plus connus de Diderot; ce qui lui ap-

partient en propre. Cette dernière partie se compose d'une vie de Diderot et d'un jugement sur les principales productions de ce philosophe : cette vie était déjà connue ; ces jugemens étaient déjà tous faits, et beaucoup mieux faits : dans tout cela, il n'y a que la forme qui appartienne à M. Cousin-d'Avalon, et cette forme est extrêmement médiocre.

J'en étais là de mon article, lorsque quelques phrases moins mauvaises, répandues de loin à loin dans cette notice, et quelques jugemens assez sains et passablement énoncés, jetés au milieu des jugemens communs et écrits d'une manière commune, qui y dominent, m'ont fait juger que tout, dans cette préface, n'était pas de M. Cousin-d'Avalon, et qu'il avait pris ailleurs au moins tout ce qu'il y avait de bon. Je n'ai pas eu besoin de faire des recherches bien longues et bien érudites pour justifier mes soupçons, et même beaucoup mieux que mes soupçons ; je n'avais en effet deviné qu'une partie de la vérité, et en ouvrant le *Dictionnaire historique*, j'ai vu que M. Cousin y avait pris mot à mot sa notice, tant ce qui y est passable, que ce qui ne l'est pas. Quand je dis *mot à mot*, cela n'est pas parfaitement exact : il change quelquefois une expression, ajoute ou supprime une épithète ; mais il use très-sobrement de cette liberté d'altérer le texte, et les petites additions ou petits changemens qu'il se permet manquent rarement leur effet, celui de gâter prodigieusement ce qui déjà n'était pas trop bon. Ainsi, par exemple, on lit dans le *Dictionnaire :* « Ce goût « vif de Diderot pour les sciences et pour les belles- « lettres ne répondant point aux vues que son père

« avait sur lui, etc. ; » M. Cousin, pour mettre là quelque chose du sien, rejette cette expression, *ne répondant pas aux vues*, et y substitue celle-ci, *ne cadrant pas aux vues*. Les auteurs du *Dictionnaire*, après avoir rapporté un jugement extravagant de M. Naigeon, qui semble mettre Diderot au-dessus de tous les grands hommes anciens et modernes, si l'on en excepte Voltaire, ajoutent : « Pour balancer « cet éloge un peu trop exagéré, on peut lire le « jugement trop sévère qu'a porté de son côté l'au- « teur des *Trois Siècles* sur Diderot. » M. Cousin aime mieux dire : « Cet éloge, *un peu* trop exagéré, « perdra *un peu de sa valeur* en lisant le jugement « trop sévère qu'a porté de son côté l'auteur des « *Trois Siècles*. » *Un éloge un peu exagéré qui perd un peu de sa valeur, en lisant un jugement !* Assurément M. Cousin ne connaît pas la *valeur* des expressions. Enfin (car je ne veux rien lui dérober de la gloire qui doit lui revenir de ses changemens ou additions), les auteurs du *Dictionnaire* s'étaient contenté de dire que Diderot avait retiré peu d'argent de son entreprise de l'*Encyclopédie*. Ici, M. Cousin veut faire l'érudit ; et avec toute la pédanterie d'un écolier qui est fier de faire une citation bien commune, il s'écrie : *Sic vos non vobis nidificatis aves !* et encore s'il s'était contenté de citer ce premier vers ; mais il les cite tous quatre, et ne nous fait pas grâce d'un seul *sic vos non vobis*.

Voilà à peu près tout ce que M. Cousin-d'Avalon a le droit de réclamer dans cette notice ; et cependant il veut tellement persuader aux autres qu'il en est l'auteur, que je crois véritablement qu'il est par-

venu à se le persuader à lui-même. Il prend, en effet, vis-à-vis de M. Naigeon, des airs fiers et hautains qui ne peuvent venir que d'une pareille persuasion : « M. Naigeon, dit-il, au lieu de faire des gloses, « des commentaires, aurait pu *donner une notice* « sur le chef des encyclopédistes.... Ce que M. Nai- « geon n'a point fait, *nous avons osé l'entrepren-* « *dre.* » Nous avons *osé!* quelle hardiesse! Avouons cependant que l'expression serait plus juste, si M. Cousin-d'Avalon eût énoncé tout simplement la vérité, et qu'il eût dit : « Cette notice que M. Naigeon « n'a pas faite, *nous avons osé la copier.* » Tant il est vrai que le mot propre donne toujours à une pensée beaucoup d'agrément! *Rien n'est beau que le vrai.* Mais écoutons encore M. d'Avalon : «Avons- « nous bien fait? nous l'ignorons; c'est au public à « décider. » Sans doute, et le public peut maintenant décider avec parfaite connaissance de cause : il décidera probablement que M. Cousin *a très-bien fait* de copier une notice médiocre, plutôt que d'en composer une plus mauvaise; seulement il aurait dû en prévenir. Sans reproche, c'était à lui, et non à moi, de prendre la peine de donner ces éclaircissemens.

Poursuivant toujours M. Naigeon et ses commentaires avec un acharnement qui ne peut venir que de la jalousie de métier, M. Cousin dit encore : « Ce « membre de l'Institut aurait bien pu se dispenser « d'ajouter ses notes, et de commenter l'ouvrage de « son ami;... mais M. Naigeon, ne pouvant rien « produire par lui-même, a pris le parti de s'im- « mortaliser en accolant son nom à celui de Dide- « rot... Et voilà comme on se fait des réputations!»

Assurément je n'ai nulle envie de défendre la gloire de M. Naigeon, ni ses moyens de *s'immortaliser;* mais M. Cousin, qui *accole* aussi son nom à tant de noms célèbres, et qui prétend aussi se faire une *réputation,* ne devrait peut-être pas se montrer si rigoureux sur les moyens. C'est dans une note que M. Cousin dirige cette nouvelle attaque contre M. Naigeon, car je ne dois pas dissimuler que dans ce recueil il a jeté trois ou quatre notes de sa façon, de trois ou quatre lignes chacune. Dans une de ces notes, il s'en prend à quelques journalistes qui n'admirent pas tout ce qu'il admire, et il verse une ironie bien piquante et bien amère sur leur *génie,* leur *esprit,* leurs *connaissances,* leur *érudition,* toutes choses dont M. Cousin-d'Avalon est, comme il appert, un excellent juge. Dans une autre note, il veut traduire ce vers de Virgile, que Diderot a cité dans son texte :

Sunt lacrymæ rerum et mentem mortalia tangunt.

et il le traduit ainsi : « Ici les malheureux *trouvent des yeux* qui les pleurent. » *Trouver des yeux!* quelle heureuse expression! Celui qui écrit et traduit aussi agréablement, doit *trouver des yeux* qui le lisent et des lecteurs qui l'admirent.

Je n'extrairai plus qu'une anecdote du *Diderotiana.* S'il faut en croire M. d'Avalon, un jour de mardi-gras, Diderot n'ayant pas *une obole* pour dîner, sort et va voir ses amis, espérant que l'un d'eux le retiendrait à dîner : ses espérances sont frustrées, et il rentre chez lui exténué de fatigue et mourant de faim. Son hôtesse, qui le voit pâle et défait, lui offre un peu de vin chaud et un morceau de sucre : il l'ac-

cepte, et se couche. Dans les réflexions philosophiques que l'insomnie, suite d'un aussi mauvais dîner, lui donna le temps de faire, il jura de *ne jamais refuser un écu à celui qui le lui demanderait*. Le serment est beau, sans doute, mais il était bien indiscret; et ce n'est pas le moment où l'on n'a pas un sou, qu'il faut prendre pour jurer qu'on ne refusera jamais un écu.

Il est beaucoup d'autres morceaux dont le choix heureux m'avait suggéré le dessein de faire encore quelques réflexions, mais je crois devoir m'arrêter : je ne veux pas faire passer le *Diderotiana* tout entier dans mon article ; il faut laisser quelque chose de neuf à ceux qui voudront lire ce Recueil de M. Cousin-d'Avalon, afin que leur curiosité, excitée et non satisfaite, les porte à se procurer l'ouvrage, et à s'adresser pour cela *au dit Cousin*.

Je suivrai la même méthode pour le d'*Alembertiana*. M. Cousin d'Avalon en a suivi, lui, une un peu différente; ainsi, dans la plupart de ses autres *Anas*, et même dans le *Diderotiana*, il ne prenait pour sa notice que la moitié de l'article qu'il trouvait dans le Dictionnaire historique; l'autre moitié coupée en petits fragmens ou même en petites phrases détachées lui servait à faire à peu près le reste du volume. Dans le d'*Alembertiana*, il a pris pour sa notice l'article entier de MM. Chaudon et de Landine. Mais dira-t-on, comment a-t-il donc fait le reste du volume? Le voici : il a trois ressources qu'il emploie tour à tour : il répète dans les *Anas* ce qu'il a dit dans la notice ; il contredit dans les *Anas* ce quil a dit dans la notice ; et enfin, il prend un volume de d'Alembert et en copie tantôt deux pages, tantôt huit, tantôt dix.

C'est ainsi qu'il nous donne une dissertation sur l'infini, qu'on ne s'attendait guère à trouver dans un livre de M. d'Avalon ; puis une longue élégie de près de vingt pages, sur la mort, et prononcée sur la tombe de mademoiselle de Lespinasse, où l'on voit que la douleur de d'Alembert ne lui ôte pas la mémoire, car il cite *aux cendres de sa chère Julie* l'Écriture sainte, Jonathas, Horace, Le Dante, Le Tasse, Racine, le roi de Prusse, des philosophes, des solitaires, des mots de société, la romance d'Aspasie, etc. Elle ne lui ôte pas non plus l'envie de faire de l'esprit et de jolies antithèses; car il dit à sa tendre amie que « la philosophie s'est donné bien de la « peine pour faire des *traités* de la vieillesse et de « l'amitié, parce que la nature fait toute seule *les* « *traités* de la jeunesse et de l'amour. » C'est ce que M. Cousin-d'Avalon appelle du sentiment.

On voit aisément qu'un recueil fait ainsi ne vaut rien ; mais aussi M. Cousin-d'Avalon le donne pour un franc vingt-cinq centimes. On ne peut pas donner à meilleur marché, même les choses qui ne valent rien ; ainsi personne ne doit se plaindre, si ce n'est le personnage célèbre qui est le sujet de l'*Ana:* en effet, je ne sais comment cela se fait, mais quelque réputation d'esprit qu'il ait obtenue, il n'en a plus du tout, quand il a passé par les mains de M. Cousin-d'Avalon. Ce pauvre d'Alembert, par exemple, ne dit que des choses bien communes, si ce n'est pis encore : je mets de ce nombre la réponse suivante qu'il fit à une femme fort *jolie*, à ce que nous assure M. Cousin-d'Avalon, et non moins polie assurément. Elle assistait à la lecture que faisait d'Alembert d'un

de ses discours, dans lequel on remarquait cette phrase : « La même providence qui semble avoir at-« taché le bonheur à la médiocrité du rang et de la « fortune, semble aussi l'avoir attaché à la médio-« crité des talens. » A ces mots, la *jolie femme* l'interrompit et lui dit : « Monsieur, c'est nous apprendre « que vous n'êtes pas heureux. *On l'est, repartit le philosophe, quand on a le bonheur de vous voir « et de vous entendre.* » M. Cousin admirerait-il de bonne foi une aussi fade réponse ? Et lui-même, si quelque jolie femme, frappée de l'incompatibilité qu'il y a, dit-on, entre les grands talens et le bonheur, lui disait qu'elle ne peut le croire heureux, n'aurait-il rien de mieux à lui répondre ? J'augure mieux de son esprit et de sa galanterie. Au reste, si par malheur il lui échappait une réponse si commune, j'engagerais fort l'auteur d'un *Cousiniana* à ne pas la recueillir.

M. Cousin orne tous ces petits récits d'un style à lui, qui les fait ressortir merveilleusement. Voici, par exemple, un petit modèle de narration : « D'A-« lembert dit après la mort de madame Geoffrin, « cet homme célèbre avait déjà essuyé *avant* la perte « d'une personne de mérite à laquelle il était attaché : « *je n'ai plus ni soir ni matin.* » Le mot est très-connu ; mais il n'avait jamais été enchâssé dans une narration aussi agréable. Il joint une note à ces mots : « Une personne d'un grand mérite à laquelle il était « fort attaché ; » et il dit dans cette note : « *Nous « présumons* que cette personne est mademoiselle de « Lespinasse. » *Nous présumons !* quelle circonspection ! Il n'ose point affirmer ce que tout le monde

sait, ce qui a été imprimé cent fois : c'est un homme bien discret que M. Cousin-d'Avalon! Ailleurs, il parle des éloges de d'Alembert, et dit : « Dans les « éloges des académiciens par d'Alembert, on *y* re- « marque des *petits mots*, etc. » C'est un homme qui parle bien français que M. Cousin-d'Avalon! Il continue, et excuse ces *petits mots*. « Si l'on eût re- « tranché de ces discours, dit-il, tout ce qui a pu « blesser des censeurs trop difficiles, beaucoup de « lecteurs, sans en vouloir convenir, n'en seraient- « ils pas aussi fâchés *que l'a été à coup sûr* le Suisse « de la porte de l'Académie qui, à une de ses séan- « ces, dit si naïvement à son camarade : *Sti mousir « d'Alembert lire auchourd'hui, pon! pon!-car i « être touchours pourlesque.* » Reste à savoir, après cette jolie narration, pourquoi le pauvre Suisse *a été fâché à coup sûr*.

J'ai dit que M. Cousin-d'Avalon n'était pas toujours d'accord avec lui-même, qu'il se contredisait même quelquefois. Ainsi, tantôt il loue d'Alembert d'avoir été impartial sur les jésuites et leur expulsion; tantôt il le vante comme leur ennemi acharné, et puis encore il le représente comme s'attendrissant sur leur sort. L'explication de toutes ces contradictions est bien facile. M. Cousin-d'Avalon copie toujours, et copie partout : il aura donc pris, dans un écrivain, l'opinion de la partialité de d'Alembert à l'égard des jésuites, et dans un autre écrivain, l'opinion de son impartialité; car il est tout simple que deux écrivains aient, sur le même objet, deux avis opposés; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que M. Cousin-d'Avalon soit de l'avis de tous deux. Il a du malheur,

au reste, d'être ainsi surpris dans ses contradictions; il devait s'en croire à l'abri; car il y avait à parier cent contre un que le même lecteur ne lirait pas les trois paragraphes différens et si peu d'accord entre eux; et que celui qui aurait lu, par exemple, la page 26, n'irait pas à la page 44, encore moins jusqu'à la page 148 : il faut malheureusement tomber entre les mains d'un lecteur intrépide comme moi, que rien ne rebute.

Ses répétitions ne sont pas moins fréquentes que ses contradictions; ainsi, page 64, il porte ou copie un jugement sur un ouvrage de d'Alembert (*Essai sur les gens de lettres*), qu'il répète mot à mot sans y changer une syllabe, une virgule, pages 129 et 130. Il cite, page 16, une conversation entre le roi de Prusse et d'Alembert, et la rapporte encore dans les mêmes termes, et avec la même exactitude, page 172. On trouve, pages 178 et 179, une énumération des découvertes de d'Alembert qu'on retrouve encore pages 187 et 188. Il est vrai que dans ces deux dernières pages, c'est à moi seul que s'adresse M. Cousin-d'Avalon; il me fait une petite querelle dont voici le sujet : La Harpe, dans les derniers volumes de son *Cours de Littérature*, avait dit : « Trois hommes « ont véritablement réuni deux choses presque tou- « jours séparées, le génie de la science et le talent « d'écrire. Ces trois hommes sont Pascal, Buffon et « d'Alembert. » En rendant compte de cet ouvrage, je m'étais permis d'observer que, *pour le talent d'écrire*, d'Alembert ne devait pas être mis, à beaucoup près, sur la même ligne que Pascal et Buffon : là-dessus, M. Cousin-d'Avalon se fâche, et *veut bien m'ap-*

prendre, puisque je l'ignore, ce que c'est que d'Alembert; il déclare fièrement que l'auteur de la préface de *l'Encyclopédie peut marcher de pair pour le talent d'écrire avec l'auteur des Provinciales et l'auteur de l'Histoire naturelle :* et pour le prouver, sans doute, *il veut bien m'apprendre* que d'Alembert a résolu le problème des *cordes vibrantes,* de la *précession des équinoxes;* qu'il a inventé *le calcul des différences partielles,* etc. C'est un rude jouteur que M. Cousin-d'Avalon, et un terrible dialecticien! Mais je voudrais bien, pour voir, que quelqu'un lui demandât ce que c'est que ces cordes vibrantes, cette précession des équinoxes, ces différences partielles, dont il fait tant de bruit.

Grands mots que Pradon croit des termes de chimie.

J'aurais bien désiré qu'un livre où M. Cousin-d'Avalon m'attaque si vivement, eût été un peu passable; je me serais plu à reconnaître, à exagérer son mérite. On se donne ainsi, à bon marché, un certain relief de générosité : ce sont de ces vertus faciles à exercer, surtout à l'égard de M. Cousin-d'Avalon; mais il m'a mis dans l'impossibilité de me donner ces petits airs généreux, et je suis obligé de dire, en conscience, que de tous les mauvais *Anas* que nous lui devons, le plus mauvais est le *d'Alembertiana,* si ce n'est pourtant, *le Grimmiana.*

Horace parle d'un certain Cassius, auteur tellement fécond que ses livres, à sa mort, lui servirent de bûcher :

Quale fuit Cassî rapido ferventius amni
Ingenium, capsis quem fama est esse librisque
Ambustum propriis.

Si le même usage subsistait parmi nous, M. Cousin-d'Avalon trouverait aussi un magnifique et honorable bûcher dans ses *Anas*.

Almanach des Dames; Petit Almanach des Dames; Chansonnier des Demoiselles; Chansonnier Français; Chansonnier de l'Amour et des Grâces; les Roses ; Étrennes aux Dames.

Les dames, les demoiselles, l'Amour, les Grâces, les roses, quel heureux choix d'expressions ! quelle heureuse combinaison d'idées ! ce sont les plus jolis objets de la nature; ce sont les plus jolis mots de la langue, comment n'en formerait-on pas les plus jolis titres du monde? Comme nos ancêtres étaient gothiques avec leurs *Étrennes mignonnes,* le plus brillant de leurs almanachs ! Que pouvait-on dire à une femme en lui offrant des Étrennes mignonnes ! et quel parti l'esprit et la galanterie pouvaient-ils tirer de ce titre ridicule, pour tourner un petit compliment agréable, ingénieux et fin ? Mais il y aurait du malheur à être embarrassé avec *des Grâces, des roses* et *l'Amour*. C'est une source éternelle de madrigaux, d'allusions, de comparaisons : il n'est personne, quelque peu d'esprit qu'il ait, quelque stérilité d'idées qu'on lui suppose, qui, parlant à une femme, n'ait quelque chose à dire sur l'Amour, les roses et les Grâces. J'avoue que, depuis quelques milliers d'années, les gens d'esprit, et même les autres, ont un peu abusé de cette ressource, et de tout ce qu'elle offre de commode ; mais espérons qu'il restera encore quelque chose de neuf à dire, du moins pour cette

année; et puis, on peut redire ce qui a déjà été dit; et puis on peut ne rien dire, et c'est peut-être le meilleur parti; car il est à craindre que, frappée par l'éclat de la reliure, ou occupée à regarder les gravures, la femme charmante à qui on offre le charmant almanach n'écoute pas, et qu'on soit réduit par cette cruelle distraction à l'alternative de répéter son trait spirituel, ce qui est bien ridicule, ou de le perdre, ce qui est bien affligeant.

Un almanach est-il un livre, est-il un bijou? Comme la chauve-souris qui, ayant intérêt, tantôt à être un rat, tantôt un oiseau, disait selon l'occasion : *Voyez mes pieds! voyez mes ailes!* il pourrait dire à ceux qui préfèrent un bijou : Voyez mon éclat et mon or! à ceux qui aiment mieux un livre : Voyez mes vignettes et mes vers!

Mais enfin, livre ou bijou, de tous ces almanachs lequel est le plus digne d'être offert? quel est celui qui a le droit d'espérer d'être le plus favorablement accueilli? lequel enfin faut-il préférer, du *Grand* ou du *Petit Almanach des Dames*, ou de celui *des Demoiselles*, ou *des Roses*, ou du *Chantre de l'Amour*, ou de celui *des Grâces?* La réponse est bien simple : c'est celui qui a la plus éclatante couverture, la plus magnifique reliure, la plus riche dorure, la plus brillante enluminure, et le plus grand nombre d'images et de gravures. La littérature n'entre pour rien dans le choix qu'on peut en faire. Il y a à la vérité des couplets, des chansons, des élégies, des pièces enfin de tous les genres, et des vers sur toutes sortes de sujets; mais je ne déciderai point quels sont les plus mauvais. Je n'ai point lu ces almanachs,

je les ai regardés ; et c'est ainsi, ce me semble, qu'il convient de les juger.

J'ai cependant jeté les yeux sur la table de tous, et de tout ce qu'ils contiennent, c'est ce que j'aime le mieux, après les images cependant. Il est assez récréatif, ce me semble, de lire les noms de six ou sept cents poètes, qui ont concouru à la rédaction de six ou sept almanachs, et qui y ont mis tant de vers, de rimes et d'esprit : cela est même un peu instructif ; on y apprend certains secrets de la littérature, tels que l'existence de certains poètes, et on ne risque plus d'être pris au dépourvu, quand on les entendra nommer. A présent, par exemple, si l'on me disait : Connaissez-vous M. Marteau ? Sans doute, répondrais-je : il y a de lui une chanson qui n'est même pas mal *frappée;* elle est, si je ne me trompe, dans le *Chansonnier de l'Amour et des Grâces*. Et M. Mattuffière? M. Mattuffière ! il a fait une chanson à boire et à manger dans le *Chansonnier Français*. Et M. Moufle? attendez un peu : M. Moufle a fait, je crois, une pièce de vers intitulée *Décidez-vous ;* c'est aux demoiselles qu'il parle ainsi, car c'est dans le *Chansonnier des Demoiselles* qu'il l'a mise. Et M. de Rimisac? Oh ! quant à M. de Rimisac, je ne balance pas ; je suis sûr de mon fait : il a composé une *rondelette;* c'est ainsi qu'il l'appelle lui-même. Cette rondelette a été chantée en l'honneur d'un Jacques, à la fête d'un Jacques ; à telles enseignes qu'il dit à ce Jacques :

Qu'un faquin, trois jours avant Pâques,
Aille à Longchamps en phaéton,
Ton, ton, ton, ton, tontaine, ton, ton ;
Je viens rendre hommage au bon Jacques,

Avec l'appétit d'un piéton,
Ton, ton, tontaine, ton, ton.

Il dit bien d'autres gentillesses encore *au bon Jacques;* il lui dit, par exemple, que lorsqu'il dîne chez lui, *il vide un plein bocal de thon, ton, ton, ton,* etc., *et remplit après sa bedaine de veau, de bœuf et de mouton, ton, ton,* etc. Mais en voilà bien assez pour prouver qu'on ne m'embarrassera point en me parlant de M. de Rimisac. Je pourrais donner des renseignemens non moins positifs sur une foule d'autres encore.

C'est surtout dans *l'Almanach des Dames* et *le Petit Almanach des Dames,* que se trouvent ces beaux noms. Le premier subsiste avec éclat depuis un grand nombre d'années, et forme déjà pour les amateurs une collection imposante. C'est à son imitation qu'ont été faits la plupart des autres, et surtout *le Petit Almanach des Dames,* qui, par son titre même, rend hommage à son précurseur, et déclare, pour ainsi dire, son origine et son infériorité. Celui-là n'en est qu'à sa troisième année, ainsi qu'il l'avoue lui-même au frontispice; je dois même dire, en historien exact des almanachs, et en homme qui a suivi leur destinée, qu'il disparut tout-à-fait l'année dernière; et ce qu'il y a de singulier, c'est que l'éditeur attribuait cette disparition à *l'accueil favorable* qu'avait reçu l'année précédente ce *Petit Almanach des Dames.* Voici l'explication qu'il donnait de cette énigme : *Encouragé,* disait-il, *par cet accueil favorable,* nous appellerons désormais notre almanach *le Chansonnier des Grâces et de l'Amour;* ainsi, par reconnaissance pour

les femmes qui l'avaient si bien accueilli, et pour leur rendre courtoisie pour courtoisie, il substituait le nom de *Grâces* à celui de *Dames*, et y glissait un petit mot d'*amour*, ce qui ne gâte jamais rien. Je ne savais trop comment il ferait, si *le Chansonnier des Grâces et de l'Amour* recevait encore un accueil favorable, et comment il s'y prendrait pour trouver un titre plus délicat et plus galant : je le voyais dans le même embarras que le *Bourgeois gentilhomme*, qui, ayant donné tout son argent au garçon tailleur qui l'avait appelé *monseigneur* et *votre grandeur*, n'aurait su que lui donner, s'il avait été jusqu'à *l'altesse*. L'éditeur s'est tiré de cet embarras, en publiant tout à la fois et *le Petit Almanach des Dames* et *le Chansonnier des Dames et de l'Amour*, et en rétablissant ainsi celui qu'il avait supprimé l'année dernière; de sorte qu'à tout cela nous avons gagné un almanach.

Ces deux almanachs glissent quelques lambeaux de prose parmi tous ces couplets si brillants, si sémillans, où chaque vers est un trait, chaque mot une pointe. J'imagine que les poètes regardent avec beaucoup de dédain cette *vile prose* mêlée à leur divine poésie. Je ne pense pas tout-à-fait comme eux : j'ai même lu quelques-uns de ces fragmens; je suis beaucoup plus aguerri contre la prose, même médiocre, que contre les vers médiocres ou mauvais; je l'affronte plus hardiment; j'ai toutefois souvent lieu de m'en repentir, et notamment dans cette circonstance. J'ai lu plusieurs morceaux de prose qui ne m'ont pas fait plus de plaisir que s'ils avaient été écrits en mauvais vers; deux ou trois cependant ne m'ont pas paru

dépourvus d'agrément : tel est un morceau qui est intitulé *Premier chapitre de mon histoire*, dont je rapporterai le commencement. « J'avais dix-huit « ans ; je n'étais pas décidément jolie, mais je croyais « l'être, et j'avais d'assez bonnes raisons pour cela. « Ma mère qui était encore jeune, belle et coquette, « me disait continuellement que j'étais épouvantable, « et me rajeunissait toujours de deux ou trois ans, « ce qui m'impatientait beaucoup. Les hommes que « je voyais dans le monde m'assuraient que j'étais « charmante : je me méfiais bien un peu des hom- « mes ; mais je me méfiais beaucoup de ma mère, « et, dans cette incertitude, je crus devoir m'en « rapporter à mon miroir. Mon miroir me prouva « positivement que ma mère avait tort. Il était donc « clair que les hommes avaient raison, et je me per- « suadai très-volontiers que j'étais jolie, et destinée « à devenir l'héroïne d'un roman. »

Qui se serait attendu à trouver parmi tant de noms obscurs ou de misérables futilités, un grand nom et quelques pages admirables ! C'est un fragment dérobé à *l'Itinéraire* de M. de Châteaubriand : c'est la description de l'ancienne Sparte. Il faut avouer que ces graves méditations de M. de Châteaubriand au bord de l'Eurotas, sur les ruines d'une cité fameuse, sur les débris du temple de Minerve Chalciecos, et de tant d'autres monumens antiques ; enfin, sur cette *noble poussière*, jadis foulée par tant de héros ; que ces accens généreux de *gloire* et de *vertu* que lui inspirent des lieux si célèbres ; que ce noble élan avec lequel il évoque l'ombre de Léonidas, cri sublime auquel rien ne répond,

pas même *l'écho de Sparte*, qui semble avoir oublié un nom si fameux, forment un singulier contraste avec *Flore* et les *Zéphyrs*, et les *roses*, et les *soupirs*, et tous les mots frivoles, et les fadeurs, et les langueurs qui forment la partie la plus considérable d'un almanach.

Un troisième morceau de prose inséré dans cet almanach nous arrive de Provins, et, qui plus est, de *l'Athénée* de Provins, et même de *l'Athénée des Dames;* car il y a un Athénée des Dames à Provins! Qui ne croirait qu'un écrit partant de ce lieu, fait par une dame, et inséré dans *l'Almanach des Dames*, ne fût une dissertation sur les roses? Point du tout : c'est une diatribe contre une femme, contre une femme célèbre, contre une des femmes dont les talens et les ouvrages honorent le plus son sexe, contre madame de Genlis, enfin; ce n'était point à *l'Almanach des Dames* à se rendre complice de cette inconvenance à l'égard d'une femme aussi distinguée. S'il faut en croire cet Athénée de dames, madame de Genlis ne parle pas bien de l'amour, elle en parle *avec sécheresse:* c'est un tort, sans doute; mais les dames de Provins sont bien implacables là-dessus.

N. B. Cet article devait être placé tome IV, p. 322, comme formant la transition naturelle entre les mémoires de l'ancienne monarchie et ceux de la révolution.

Mémoires secrets sur le règne de Louis XIV, la régence et le règne de Louis XV; par M. Duclos, de l'Académie-Française, et historiographe de France.

Cet ouvrage, composé depuis près d'un demi-siècle (1), mais long-temps inconnu du public, auquel il n'a été livré que dans les premières années de la révolution, semble se dédommager, par les impressions fréquentes et la multiplicité des éditions, de cette longue obscurité à laquelle de justes convenances sociales l'avaient condamné, en le retenant près de trente ans dans le porte-feuille de l'auteur, ou de ses amis après sa mort. Ce succès ne doit point étonner. Un des amis de Duclos, l'abbé de Vauxelles, combattant une des anecdotes satiriques dont fourmillent ces mémoires, avait écrit en marge de l'exemplaire qu'il avait de cet ouvrage : « Duclos était plein, tout « à la fois, de probité et de malice; il était porté à « croire qu'un récit malin était vrai, et qu'un récit « vrai devait être malin. » Les lecteurs pensent à cet égard à peu près comme Duclos : ils ont leur malice aussi; ils aiment les récits *malins;* ils sont portés à les croire *vrais,* ou même, quand la vérité leur serait suspecte, à les préférer à des récits plus vrais, mais moins piquans. Ils ont donc été charmés de trouver

(1) Cet article a paru en 1808.

un historien dont l'humeur était si conforme à la leur; et ils ont dû fort bien accueillir une histoire qui semble n'être qu'une satire continuelle.

Cette satire est d'ailleurs spirituelle, et quoique fort amère, souvent elle n'est pas injuste. Il est en effet des temps dont la simple histoire est une véritable satire. Lorsque l'historien n'a à peindre que des hommes frivoles au sein des affaires les plus sérieuses, ou des hommes corrompus et méprisables à la tête des plus importantes administrations; lorsqu'il n'a à raconter que de petits événemens sans éclat, sans dignité, et souvent produits par de viles intrigues et de honteux ressorts, il semble s'être armé des traits de la médisance et de la calomnie, lorsqu'il n'a tenu que les pinceaux de l'histoire. C'est ainsi que Tacite n'est guère moins amer que Juvénal. Duclos est moins sombre que le poète satirique et que l'historien des empereurs romains; sa causticité est plus gaie, et cela devait être ainsi; ce n'est pas des mêmes couleurs qu'il convient de peindre la férocité des tyrans de Rome et les folies de la régence; mais ces folies, incontestable origine de nos malheurs, principe non équivoque de la dissolution du gouvernement, ont fait assez de mal à la France pour exciter l'humeur caustique et aiguiser les saillies mordantes d'un écrivain ami de sa patrie; et tel était Duclos, quelque reproche qu'on puisse lui faire d'ailleurs.

C'est en effet un spectacle bien étrange que celui qu'offre la régence, principale époque sur laquelle s'étendent ces Mémoires. Est-ce le même pays, est-ce le même peuple, est-ce la même forme de gouvernement qu'on avait vus naguère en France? Quelle

prodigieuse différence! quelle subite métamorphose! Car c'est surtout la rapidité du changement qui étonne et qui confond. On a vu en effet les usages, les habitudes et les mœurs d'une nation s'altérer insensiblement dans une longue suite de siècles, et, à de longs intervalles, devenir entièrement opposés; on voit encore chaque jour des peuples séparés par de grandes distances et une grande variété de climats, ou régis par des lois différentes, offrir de grands contrastes, d'étranges disparates de mœurs et d'usages. Mais qu'une même nation, conservant les mêmes lois et la même forme extérieure de gouvernement, et dans un temps presque indivisible, diffère entièrement d'elle-même; qu'elle adopte de nouvelles opinions, de nouveaux principes, un ton nouveau, de nouveaux systèmes en administration, en morale, en littérature, enfin tout ce qui lui imprime un caractère nouveau et entièrement différent de celui qui l'avait distinguée jusqu'alors, voilà ce qui surprend, et voilà le spectacle qu'offrent les temps de la régence, comparés avec ceux du règne de Louis XIV. Alors disparaissent toutes les anciennes idées consacrées sous un roi long-temps admiré, long-temps heureux, plein de gloire dans la prospérité, et de dignité dans le malheur; tout est bouleversé dans l'administration, dans les finances, dans la politique; tout change à la cour, à la ville, dans les provinces. A un monarque religieux dans ses sentimens, noble et grand dans ses actions et dans ses discours, succède un prince faible, léger, et portant jusqu'au scandale le mépris de la religion et des mœurs; à des courtisans, à des prélats, à des ministres qui, s'ils n'étaient pas tous des Beauvilliers, des Fénelons,

des Colberts, avaient à peu près tous, du moins, de la noblesse et de la décence dans leurs manières et leur conduite publique, succèdent *des roués;* les finances sont abandonnées à un charlatan audacieux; toutes les bases d'une saine politique sont renversées; la France s'unit étroitement avec ses ennemis naturels; elle combat des alliés que des intérêts communs, une même origine dans les chefs, de longs efforts et de longs malheurs supportés pour la même cause, devaient lui rendre chers. L'administration intérieure ne se compose que de basses intrigues, de petites cabales et de ridicules tracasseries; elle n'est mue que par de vils agens et de vils ressorts; le goût même des lettres et des arts s'altère et se corrompt; l'esprit, et surtout l'esprit paradoxal, domine où avaient dominé la raison et le génie; une basse cupidité, un amour effréné de plaisirs peu délicats, et de l'or, au moyen duquel on les achète, remplacent dans toutes les classes ces principes de probité, ces sentimens d'honneur qui éclatent dans les actions et les discours de tant d'hommes célèbres du siècle précédent; enfin, tout est corrompu par l'exemple du régent et de sa cour, et tout semble tourner au malheur de la France, jusqu'aux charmes de l'esprit du prince, jusqu'à ses talens et ses qualités aimables, qui, en le rendant plus séduisant, rendent aussi la dépravation de ses mœurs et de ses principes plus contagieuse.

Je crois donc que c'est de cette fatale époque qu'il faut principalement dater le relâchement de tous les liens sociaux, l'affaiblissement de l'affection et de la subordination des peuples, le mépris de ses devoirs, et ce mécontentement sourd de toutes les classes de

l'État, qui, tôt ou tard, doit finir par le renverser ; mécontentement trop souvent juste, plus souvent encore odieusement exalté par des principes séditieux et des esprits perturbateurs. Ce n'est pas assurément une opinion nouvelle que j'énonce ici ; mais j'ai cru devoir la renouveler, parce que l'irréflexion, ou l'esprit de paradoxe, ou le désir de dire quelque chose de neuf, et de ne pas penser comme tout le monde, ou toute autre cause enfin, portent quelquefois à la combattre ; et dernièrement encore, un écrivain dont j'estime l'esprit et le caractère (1), soutenait que c'était à tort qu'on parlait de la *corruption du temps de la régence ;* que c'était une de ces locutions chagrines, familières à ceux qui vantent le temps passé, et lui sacrifient toujours les époques présentes ou récentes, et qu'enfin, dans tous les âges de l'histoire, on trouve à peu près le même degré, la même masse de corruption. Je ne saurais partager ce sentiment. S'il y a de l'exagération à penser que les hommes marchent toujours vers une honteuse décadence, que la corruption croît sans cesse avec le nombre des générations, et que les fils sont toujours pires que leurs pères, il n'y en aurait pas moins à penser que les mœurs sont, dans tous les âges, également bonnes ou mauvaises. La dépravation était sans doute moins générale à Rome dans le siècle des Curius, des Fabricius, des Cincinnatus, que du temps des Gabinius, des Scaurus, des Verrès, des Catilina ; et pour revenir à l'époque qui nous occupe et nous

(1) M. Mély-Janin.

intéresse plus particulièrement, il y avait plus de noblesse, plus de dignité, plus de décence dans les mœurs publiques, plus de respect pour ce qui est beau, honnête et vertueux, plus de mépris pour ce qui est bas et honteux, sous le règne de Louis XIV, que sous l'administration de Philippe d'Orléans. La noble galanterie du monarque et de sa cour ne ressemble point aux sales orgies du régent et du Palais-Royal; l'élégance et la facilité de mœurs qui rendaient si attrayante la cour d'Henriette d'Angleterre, ne peuvent être comparées avec la crapule et la débauche qui déshonoraient celle de la fille aînée du régent; et sous Louis XIV, nul prélat, nul ministre, n'eût osé être publiquement infâme comme le cardinal Dubois.

Sans doute, au milieu de cette cour élégante, au sein des fêtes et des plaisirs, dans ces sociétés d'hommes galans et spirituels, de femmes belles et aimables, dans cet état de civilisation, de luxe, et, si on veut même, de dissipation et de mollesse, que le goût du prince et une longue prospérité publique avaient introduites, les mœurs n'étaient ni fortes, ni austères, ni toujours régulières. On pourrait donc citer beaucoup d'hommes et de femmes qui s'écartaient de leurs devoirs, beaucoup d'exemples particuliers de corruption; mais du moins cette corruption n'était pas érigée en système, en principe, en honneur; et c'est là ce qui infecte la masse entière d'une nation, ce qui rend le vice effronté, triomphant, et le fait rapidement circuler dans tout le corps social; ce qui force la vertu timide à se cacher pour éviter le ridicule, et finit par l'anéantir dans

toutes les classes de l'État ; tels furent les funestes effets de la régence. Sous le règne précédent, les gens même qui n'étaient pas vertueux estimaient la vertu ; on ne respecta pas toujours le frein d'une morale sévère et d'une religion inflexible ; mais on ne le brisa jamais. On vit des courtisans flatteurs, avides, intéressés ; mais, en général, les grands seigneurs furent nobles dans leurs sentimens, délicats sur tout ce qui tient à l'honneur, fidèles dans leur amour pour la patrie, dans leur attachement au prince. Quelques évêques se montrèrent peu édifians ; mais le corps épiscopal entier avait de la décence dans les mœurs et la dignité qui convenait à son caractère ; quelques prélats s'illustrèrent même par les plus hautes vertus et le plus beau génie. On citerait des magistrats légers et frivoles ; mais la magistrature resta grave, austère, attachée à ses devoirs. Enfin, tous les ordres de l'État conservèrent le caractère qui leur était propre, quoique dans chaque ordre beaucoup de particuliers l'eussent perdu ; mais c'était du moins ceux qui y étaient les plus fidèles qui furent les plus honorés, les plus respectés. Sous la régence, tous les liens furent rompus, toutes les barrières renversées, toutes les classes confondues ; chacun sortit de son état : le commerçant, le financier, le bourgeois, enrichis par le système de Law, s'élevèrent au-dessus des plus illustres maisons ruinées par le même système ; une communauté de vices, une égale corruption et une égale cupidité mirent de niveau tous les rangs de la société.

Duclos lui-même, que ses opinions philosophiques et le ton du siècle où il écrivait ne rendent ni favora-

ble à Louis XIV, ni même juste à l'égard de ce prince, et qui en général est, autant que sa probité et son amour de la vérité le lui permettent, partisan du régent, ne dissimule pas néanmoins le tort que son administration passagère, mais immorale, a fait aux mœurs, à l'esprit public, à l'État. « La régence, « dit-il, tom. 1^er^, quoique tranquille au dehors, a « été pernicieuse à l'État, *et surtout aux mœurs.* » Développant cette idée tom. II, pag. 58, il s'exprime ainsi : « Les mœurs une fois dépravées ne se réta- « blissent que par la révolution de l'État, et je les ai « vues s'altérer sensiblement. Dans le siècle précé- « dent, la noblesse et le militaire n'étaient animés « que par l'honneur ; le magistrat cherchait la con- « sidération, le commerçant se glorifiait de sa for- « tune, parce qu'elle était une preuve d'intelligence, « de vigilance, de travail et d'ordre ; les ecclésiasti- « ques qui n'étaient pas vertueux étaient du moins « forcés de le paraître. Toutes les classes de l'Etat « n'ont aujourd'hui qu'un objet : c'est d'être riches, « sans que qui que ce soit fixe les bornes de la for- « tune où il prétend. » Et page 182 : « On ne peut « nier que la régence ne soit l'époque, la cause prin- « cipale, et n'ait donné l'exemple et le signal d'une « corruption sans voile. »

Cette discussion particulière m'a un peu éloigné des *Mémoires de Duclos*. Mon intention, au reste, n'est pas de m'étendre sur un ouvrage dès longtemps publié et extrêmement connu, comme l'est toute satire spirituelle. Je ne ferai que deux observations sur cette singulière phrase de Duclos, jetée non dans une préface, où elle eût été moins

déplacée, mais au beau milieu de la narration : « J'espère, dit-il, que ces *Mémoires* ne me fe- « ront pas regarder comme un historien à gages, « *quoique je sois content des miens.* » J'observerai d'abord que lorsqu'on fait parade de cette fière philosophie, il faudrait aussi avoir celle de ne point recevoir de *gages*, parce que s'il est beau de dire la vérité, il l'est fort peu de solliciter, d'obtenir et d'accepter des grâces d'un gouvernement, avec l'intention formelle de le flétrir. Un historiographe ne doit pas sans doute être un flatteur *à gages*, mais il lui est très-messéant aussi d'être un détracteur passionné. Si la vérité lui impose des devoirs, la reconnaissance lui en impose aussi ; c'est à lui à voir s'il pourra les concilier. Duclos y est-il parvenu? a-t-il gardé cette mesure véritablement difficile? Ce qu'il y a de certain, c'est que s'il était content de *ses gages*, celui qui les donnait n'aurait vraisemblablement pas été content de ses *services*, et l'on ne peut nier qu'il ne doive y avoir en cela quelque réciprocité. Ma seconde observation, c'est qu'il faut se défier de cette affiche fameuse. Je ne puis compter sur l'impartialité de l'écrivain qui proclame si haut l'intention de n'être point un historien adulateur. Je vois dans cette fameuse déclaration l'intention d'être un historien aigre, chagrin, détracteur ; de dire des principaux personnages dont il parle tout le mal qu'il pourra découvrir dans leurs actions et leur conduite ; de n'être pas très-difficile sur les sources où il puisera ses médisances ; d'insister avec complaisance sur cette partie beaucoup trop considérable de toute histoire, de l'exagérer même un peu ; de taire le bien, s'il y

en a, de le dissimuler, de lui donner des interprétations défavorables : tant on veut éviter avec soin tout ce qui pourrait ressembler à l'adulation ! Si de pareilles dispositions nous garantissent de mensonges bas et flatteurs, nous garantiront-elles également des exagérations méchantes et satiriques ?

. . . . . *Nihil est, Antipho,*
Quin male narrando possit depravarier.
Tu id, quod boni est, excerpis ; dicis quod mali est.

(Terent. *Phorm.* 696.)

FIN DU TOME SIXIÈME ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SECTION PREMIÈRE.

ROMANS.

	Pages
Collection des Romans grecs, traduits en français, avec des notes, par MM. Larcher, Courrier, et un Discours préliminaire, par M. Villemain	1
Les Mille et Une Nuits, contes arabes, traduits par M. Galland.	11
Don Quichotte de la Manche, traduit de l'espagnol de Cervantès, par Florian.	23
Nouvelles de Cervantès, précédées de Mémoires sur la vie de cet auteur.	40
Les Aventures de Joseph Andrews, etc.; ouvrage traduit de l'anglais de Fielding.	54
Des Romans français, etc.	66
Œuvres de Mesdames de La Fayette, de Tencin et de Fontaines	70
Romans de Marivaux, de l'Académie-Française; nouvelle édit., avec une Notice historique, etc., par M. Duviquet.	81
Le Siége de la Rochelle, etc., par madame de Genlis.	93
Bélisaire, par madame de Genlis.	102
Les Bergères de Madian, ou la Jeunesse de Moïse, poème en prose, en six chants, par madame de Genlis.	120
Les Parvenus, etc., par madame de Genlis.	127
Eugène de Rothelin, par l'auteur d'Adèle de Sénanges.	138
Lettres d'une Péruvienne, par madame de Graffigny; suivies de celles d'Aza.	146
Adolphe, anecdote publiée par M. Benjamin de Constant.	154
Le Lépreux de la cité d'Aoste, par le comte de Maistre; édition revue, corrigée et augmentée par madame O. C.	162
Le Chevalier Tardif de Courtac	172

Pages
Les Aventures de Caleb Williams, etc., par W. Godwin. 180
Le Missionnaire, histoire indienne, par miss Owenson, traduit de l'anglais par M. Du Buc. 188
La Novice de Saint-Dominique, roman traduit de l'anglais de miss Owenson, par madame de R***. 196
L'Ennui, etc., traduit de l'anglais de miss Edgeworth. . . 204
Les deux Griselidis, histoires traduites de l'anglais, etc. — Contes à l'usage du peuple, par miss Edgeworth 212
Les Protecteurs et les Protégés, traduit librement de l'anglais de miss Edgeworth, par J. Cohen. 223
Scènes de la Vie du grand monde, par miss Edgeworth ; — Émilie de Coulanges, traduites par M. Du Buc. 232
Douze Nouvelles, par madame de Montolieu. 239

SECTION II.

POLYGRAPHIE.

Recueil de l'Académie des Jeux Floraux. Année 1812. . . 248
Recherches sur les Bibliothèques anciennes et modernes, etc., par L.-Ch.-Fr. Petit-Radel. 256
De la Littérature des Nègres, avec des Notices sur la vie et les ouvrages des Nègres, etc ; par H. Grégoire, ancien évêque de Blois, etc. 266
Fablos causidos de Jean La Fountaino, tremudados en berses gascouns, per un Bourdelés, M. Bergeret, lou nebout. 275
Manuscrits de M. Necker, publiés par sa fille 280
Esprit de madame Necker, etc. 286
L'Homme de Cour, de Balthazar Gracian, traduit et commenté par Amelot de La Houssaie, etc. 295
De la signification des mots *Coquette* et *Coquetterie* . . . 304
Le Petit-Fils de l'Homme aux quarante écus, par M. le vicomte de Saint-Chamans, maître des requêtes, etc. . 309
Paris, Versailles, et les Provinces au dix-huitième siècle ; par un ancien officier aux gardes françaises. 319
Recherches sur la découverte de l'Essence de rose, par M. Langlès, membre de l'Institut, etc 326
Manuel des Étrangers amateurs de la langue française, par Urbain Domergue. (Mars 1805.) 330
Analyse de mes Malheurs et de mes Persécutions depuis vingt-six ans, par L. A. Pitou 338
Remède contre la goutte, par M. Pradhier. 345

Pages
In sacram Christianissimi Gallorum Regis inunctionem, carmen. 350
Lettres sur l'Italie, en 1785, par Dupaty. 355
Sur un chapitre du roman de M. Picard (Eugène de Senneville et Guillaume) 361
De quelques ouvrages récemment publiés. 368
Notice historique sur Rétif de La Bretonne, par Dorat-Cubières-Palmezeaux. 385
Correspondance et Romans de madame Gacon-Dufour . . 394
Journal des Gourmands et des Belles, ou l'Épicurien français. 403
Almanach royal d'Haïti, pour l'année 1814. 408
Le Génie de l'Amour, ou Dissertation sur l'Amour profane et religieux, etc.; par M. Christophe de Miroménil. . . . 414
Rentrée du Collége de France. (Décembre 1803.) 422
Notice des travaux de l'Académie du Gard pendant l'année 1810; par M. Trélis, secrétaire perpétuel. 429
Mémoires du Lycée de l'Yonne. 437
Littérature romantique, ou Satires contre Racine et Boileau. 444
De l'Influence des Femmes sur le goût dans la Littérature et les Beaux-Arts, etc., discours couronné par l'académie de Mâcon; par J.-J. Virey.—Discours sur les services rendus à l'agriculture par les Femmes, etc.; par M. de Cubières l'aîné 454
L'Historien des jeunes Demoiselles, ou Choix de traits et actions mémorables des femmes vertueuses, etc.; par P. N. Rougeron. 463
Éloges lus aux Séances publiques de l'Académie royale de Médecine, etc.; par M. Pariset. 470
Tableaux des Mœurs françaises, au temps de la chevalerie, tiré d'un vieux roman mis en français moderne, et accompagné de notes, etc.; par M. L. C. P. D. V. 482
Diderotiana, d'Alembertiana et Grimmiana, par M. Cousin d'Avalon. 494
Almanach des Dames, Petit Almanach des Dames, etc. . . 506
Mémoires secrets sur le règne de Louis XIV, la régence et le règne de Louis XV; par M. Duclos, de l'Académie-Française 513

FIN DE LA TABLE.

AC
25
F35
t.6

Féletz, Charles Marie Dorimond de

Mélanges de philosophie

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 04 07 09 008 1